

Jean-Pierre Depétris

ENTRE TANGAAR ET BOLGOBOL

La Belle Inutile Éditions

2007-2009

© Jean-Pierre Depetris, 2006-7, pour la version en ligne

Le contenu de ce document peut être redistribué sous les conditions énoncées dans la Licence pour Documents Libres version 1.1 ou ultérieure.

<<http://guilde.jeunes-chercheurs.org/Gilde/Licence/ldl.html>>

Adresse : <<http://jdepetris.free.fr/Livres/voyage4/>>

© Jean-Pierre Depétris, été 2009

Pour l'édition de La Belle Inutile

Published by Lulu

ISBN 978-1-4092-8972-2

Table des matières

AVERTISSEMENT.....	4
Première Partie - Retour vers le Marmat.....	5
Cahier I - À TANGAAR.....	5
Cahier II - Premier passage À Bolgobol.....	9
Cahier III - Préparatifs de rentrée.....	14
Cahier IV - Tchandji.....	18
Cahier V - L'émergence du chaos.....	23
Cahier VI - Roxane.....	28
Cahier VII - Les duels rhétoriques du Marmat.....	32
Cahier VIII - L'automne s'installe.....	36
DEUXIÈME PARTIE - LE RETOUR DE ZIDDHÂ.....	41
Cahier IX - Une semaine de notes de travail.....	41
Cahier X - Gombo.....	46
Cahier XI - Dans la montagne.....	51
Cahier XII - Où les événements se précipitent.....	57
Cahier XIII - Le Marmat en lutte.....	59
Cahier XIV - Jamais Tranquille.....	63
Cahier XV - À Algarod.....	69
Cahier XVI - Vers Rhages.....	71
TROISIÈME PARTIE - AU FARGHESTAN.....	75
Cahier XVII - Sur la route du Farghestan.....	75
Cahier XVIII - À Rhages.....	80
Cahier XIX - Sur les hauts-plateaux du Farghestan.....	86
Cahier XX - Dans le désert.....	89
Cahier XXI - La recherche spatiale dans le Marmat.....	93
Cahier XXII - Passage à la nouvelle année.....	97
Cahier XXIII - Où il est question de communautés virtuelles.....	101
Cahier XXIV - Derniers jours au Farghestan.....	106
QUATRIÈME PARTIE - UN HIVER DANS LE MARMAT.....	111
Cahier XXV - De la certitude.....	111
Cahier XXVI - Une semaine à Bolgobol.....	116
Cahier XXVII - Au milieu de l'hiver.....	121
Cahier XXVIII - Avec Kouka.....	125
Cahier XXIX - Le Manichéisme au Marmat.....	130
Cahier XXX - Le port de Tangaar.....	134
Cahier XXXI - Nul ne tuera la nuit.....	139
Cahier XXXII - Avant les congés.....	143
CINQUIÈME PARTIE - AVEC LES BEAUX JOURS.....	149
Cahier XXXIII - L'Effondrement du temps.....	149
Cahier XXXIV - Devant la palmeraie.....	154
Cahier XXXV - Dialogues du Farghestan.....	159
Cahier XXXVI - Les palmiers de Rhages.....	164
Cahier XXXVII - Les matins de Bolgobol.....	168
Cahier XXXVIII - Les travailleurs du livre.....	172
Cahier XXXIX - La volonté de puissance.....	176
Cahier XL - Le stupa de Gayara.....	180

AVERTISSEMENT

Pour l'édition de ENTRE TANGAAR ET BOLGOBOL

Ceci est le quatrième tome de mes journaux de voyage dans le Marmat. Il se peut qu'il devienne de plus en plus difficile de le lire en ignorant les précédents. J'y palierai par des liens avec les épisodes passés lorsque ce sera nécessaire.

Depuis que j'ai publié les trois premiers volumes, j'ai pu apprendre comment leurs lecteurs les avaient découverts. Dans leur grande majorité, ils ont ouvert une page à la suite d'une requête par mot-clé sur un moteur de recherche. À partir de là, ils ont continué leur lecture. Certains ont téléchargé les versions PDF, d'autres ont aspiré le dossier entier. Certains m'ont contacté, qu'ils n'aient lu qu'un seul passage ou un livre entier, et se sont même parfois retrouvés dans la suite de mon journal.

Bien que n'ayant pas de moyen de le vérifier, je suis à peu près sûr que bien peu ont lu un ouvrage du début à la fin, même parmi des lecteurs qui m'ont fait des remarques intéressantes, et n'en ont pas moins compris ma démarche. Il est probable que ce soit en partie à cause des limites de l'édition internet, la lecture à l'écran, le fastidieux tirage à l'imprimante. Je crois pourtant que, pour une autre large part, c'est aussi parce que mes journaux de voyage invitent à voyager en eux.

Tome 1 : À BOLGOBOL (2003) 32 cahiers

A été écrit et édité sur le web en 2003 pour mon plaisir et celui de quelques proches qui seuls en avaient l'adresse et le code.

Tome 2 : EN REVENANT À BOLGOBOL (2004-2005) 24 cahiers

Écrit l'année suivante, tandis que je corrigeais le premier, et édité intégralement après le troisième, quasiment personne n'y a eu accès pendant sa rédaction.

Tome 3 : AUTOUR DE BOLGOBOL (2005) 36 cahiers

A été publié en cours d'écriture. Plus que jamais l'édition a été pensée pour l'internet, avec des paragraphes plus courts et des images dans le corps du texte.

*Jean-Pierre Depetris
Septembre 2006*

PREMIÈRE PARTIE RETOUR VERS LE MARMAT

Cahier I À TANGAAR

Le 11 septembre

Tangaar en septembre

À chacun de mes passages à Tangaar, j'y ai découvert une ville différente. Il y fait encore très doux en septembre. Les vents soufflent continuellement du sud, et la mer d'Argod diffuse la chaleur qu'elle a accumulée.

C'est différent à Bolgobol. Tout est déjà couvert de givre au matin, m'a écrit Ziddâh, et il a neigé dans la vallée de l'Oumrouat au-dessus de deux mille mètres. Je n'y suis pas encore allé.

J'ai trouvé à loger près de la mer, chez une amie de Daria.

Il fait encore très chaud à Tangaar. Nous sommes en fait autour du quarante-cinquième parallèle, celui du Languedoc, et au niveau de la mer. Sa situation au centre de l'Asie nous le fait oublier.

C'est de me savoir au cœur du continent, si loin des côtes du Golfe Persique et de l'Océan Indien, qui me donne cette impression d'être bien plus au nord.

Le 12 septembre

Retour vers le Marmat

Je ne pensais pas revenir de sitôt dans le Marmat, ni pour si longtemps. Manzi m'a proposé un poste à l'Université de Bolgobol, et un autre à celle de Tangaar.

Ce n'est pas sans mal qu'il est parvenu à vaincre toutes mes réticences. « Je te le demande comme un service personnel, m'a-t-il écrit. Je t'assure en retour que c'est un autre service personnel que je te rends : je t'offre un champ d'expérimentation incomparable pour tes propres recherches. » Depuis qu'il me connaît, il a bien compris comment m'appâter.

Manzi, la seule personne que je connaissais avant mon premier voyage en 2003, est professeur d'arabe à l'Université de Bolgobol et traducteur. C'est un robuste quadragénaire à la peau mate, aux lèvres épaisses et à la mâchoire carrée qui lui donnent des airs afro-américains, et que contredisent des yeux bridés et un regard à la fois ironique, rêveur et lointain.

C'est un double poste d'enseignant de français qu'il me propose. Pourquoi moi ? Me suis-je demandé avant même de l'interroger davantage. Il ne manque pas de véritables enseignants de français, et dont quelques-uns ont peut-être l'atout supplémentaire de connaître le palanzi, langue parlée par tous à Bolgobol comme à Tangaar.

« À cause de tes travaux, bien sûr, m'a répondu Manzi. On a besoin d'un bon francophone qui ait une connaissance intime des lettres, et les pratique. On apprécie aussi ta pénétration des langues naturelles et de toutes les autres formes de langage. Ton essai, *Remarques provisoires sur le numérique*¹, que j'ai moi-même traduit, a fait tomber ici toutes les réticences. »

Mais les miennes étaient nombreuses. La plus grande était encore le climat. Sans doute profite-t-on l'été dans les montagnes du Marmat d'une agréable fraîcheur, mais je redoute les hivers continentaux de Bolgobol.

¹ http://jdepétris.free.fr/load/pc_fe/numerique/numeric.html

Le 13 septembre

Daria

Daria parle très bien le français, comme si c'était sa langue maternelle. C'est pourtant insuffisant pour que ne la trahissent pas à l'écrit quelques tournures étranges. Elle est responsable de l'enseignement des langues à l'Université de Tangaar, et elle est très consciente de la nécessité de faire appel à des étrangers totalement habités par la leur.

« Manzi est très persuasif, m'a-t-elle écrit en juillet. Il m'a convaincue de vous inviter, en quelque sorte pour défendre ses propres positions dans mon département. »

« Ne vous méprenez pas : je l'estime beaucoup et je ne suis pas sans sympathie pour son anticonformisme, mais nos points-de-vue divergent à plusieurs titres, à commencer pour sa défense intransigeante de la langue classique. Ne concevez-vous pas qu'il est naturel que les langues évoluent dans le temps, et qu'il n'appartient pas aux grammairiens, aux enseignants et aux linguistes de dire quoi elles doivent être, mais à tous ceux qui les emploient ? Pourquoi devrait-on apprendre une langue littéraire telle qu'elle s'écrivait il y a des siècles et dont nul ne sait plus seulement comment elle se prononçait ? »

Je ne pense pas être discourtois en reproduisant sa lettre sans retouche. Mon propre correcteur grammatical n'a d'ailleurs même pas réagi au « quoi » de l'avant-dernière phrase. Ce fut là notre premier échange, dont voici ma réponse :

Salut Daria,

Je te propose de passer tout de suite au tutoiement, et surtout de considérer ce que je dis comme une amicale confrontation de points-de-vue.

Prétendre que ce n'est pas au professeur de décider de la langue qu'il enseigne me fait penser à une histoire belge : — Quel beau bébé vous avez ! Comment s'appelle-t-il ? — Il ne nous l'a pas dit. Il ne parle pas encore.

Nous parlons les langues telles qu'on nous les apprend.

L'objectivité que tu revendiques revient à prendre parti pour une langue basique, bureaucratique et journalistique qui n'est pas plus spontanée ni naturelle. Elle manque seulement de puissance, de rigueur et d'intuitivité.

À supposer que tu sois convaincue du contraire, il te faudrait encore m'expliquer comment tu imaginerais étudier les littératures.

Le 14 septembre

Tangaar, perle grise

C'est la couleur qui m'a le plus frappé cette année à Tangaar : grise et lumineuse.

Le mot *gris* n'est pas commode à employer. Il est trompeur. Des couches de connotations noient sa réelle dénotation.

Le gris serait-il la perte des couleurs ? Que non ! Comment fait-on du gris ? En les mélangeant toutes. C'est ce que fait notre imprimante.

Non, le gris n'est pas du noir pâle, c'est plutôt comme un blanc éclatant. En mêlant les couleurs d'une palette, on obtient un gris dont toutes les autres semblent jaillir.

Oui, c'est la première impression que j'ai eue cette année à Tangaar : un gris éclatant.

Le 16 septembre

Ma première rencontre avec Daria

Ce n'est pas parce que je ne partage pas tous les points-de-vue de Daria que je ne l'apprécierais pas. Elle m'a accueilli très cordialement à mon arrivée la semaine dernière, comme si nous avions depuis longtemps déjà travaillé ensemble.

Je la croyais moins jeune. Du moins le paraît-elle. Elle ne pensait pas non plus que j'étais si vieux. C'est ce qu'elle m'a avoué sans ambages.

Elle est tout de blanc vêtue, avec un large pantalon de lin serré aux chevilles, et une tunique brodée, aux manches largement évasées aux poignets. Elle est chaussée de sandales indiennes de cuir. Son foulard ne laisse paraître que son visage. Ses traits fins, son nez légèrement aquilin et ses fortes mâchoires lui donnent un air à la fois rêveur et énergique. Son teint est légèrement bistre et ses yeux à peine bridés. Ils sont d'un bleu presque gris, parfaitement assorti aux tons de la ville en cette saison.

Elle a trouvé à me loger chez une ancienne élève qui me sous-loue son appartement. Apparemment, elle y vit très peu.

Majda

Son ancienne élève est très différente de Daria. Elle a quelque chose des antiques peintures crétoises ou mycéniennes. Elle a des yeux et de longs cheveux très noirs. Elle s'habille près du corps et à l'européenne. Elle est grande et svelte.

Elle affiche cependant une timidité maladive. Elle détourne les yeux en rougissant à la moindre parole échangée. Elle n'en prononce d'ailleurs que pour répondre quand on lui parle.

Elle s'appelle Majda (prononcer *Majeda*, en trois syllabes).

Le 17 septembre

Toujours chez Majda

La mer est juste sous la fenêtre. Elle bat mollement les rochers deux ou trois mètres plus bas.

La maison de Majda est un peu comme celle que j'habite à Marseille : un taudis de rêve, dans ce quartier excentré et pauvre, presque un bidonville, entre la mer et la gare de triage. Elle est une des rares qui soit construite en pierre.

En vue de la rentrée

Comme il se doit, je suis venu bien en avance pour préparer la rentrée. Peut-être quelque chose m'échappe-t-il, mais je ne perçois pas bien ce que je prépare exactement. Je suis plutôt absorbé par la lecture du journal de voyage de Marco Polo, passé il y a sept siècles un peu plus au sud.

Le département de linguistique de l'université de Tangaar dispose de nombreuses ressources que je ne manque pas de consulter. J'en trouve plus encore sur l'internet. J'en trouve tant que je ne pourrais jamais seulement en parcourir tous les liens. Les universités des USA sont particulièrement généreuses en documents libres d'accès pour l'apprentissage du français langue étrangère.

À Tangaar, l'université n'est pas comme partout ailleurs un grand ensemble de bâtiments modernes. Elle est éparpillée dans des immeubles les plus divers. Rien que pour le département des langues étrangères, on compte au moins une douzaine d'adresses.

Il y a de l'université partout dans la ville, même où l'on s'y attendrait le moins.

Le 18 septembre

Chez Majda

La chatte regarde le mur, comme d'autres la télé, très longtemps.

Le 19 septembre

Mon appartement

Mon appartement est complètement indépendant de celui de Majda. Seule la cuisine et les toilettes sont communes.

Ce n'est qu'une grande pièce avec une alcôve, et les toilettes se résument à un cabinet turc qui se transforme en douche en rabattant un croisillon de bois. La cuisine où nous nous rencontrons souvent est spacieuse. Dans ma pièce, la peinture est agréablement défraîchie, et l'on peut laisser

courir son imagination sur les taches du mur, où elle ne tarde pas à dessiner des paysages magnifiques.

Je me suis procuré un fusil à harpon. L'eau est poissonneuse sous la fenêtre. Je pourrais aussi bien y installer une ligne quand il fera plus froid. Les poissons ont été un prétexte pour inviter plusieurs fois Majda à manger avec moi dans la cuisine, et une occasion d'échanger quelques recettes.

Elle ne se départit pas de sa réserve. Bien que je l'aie invitée plusieurs fois à me tutoyer, elle revient irrésistiblement au vous. Pourtant elle tutoie Daria, ce qui est la coutume à l'université.

Naturellement, nous parlons en français. Elle m'encourage à la corriger aussi souvent qu'il est possible.

Notes de lecture

J'ai cherché à me renseigner sur la formation des enseignants de français aux étrangers telle qu'elle est dispensée en France : *master de FLE* par télé-enseignement. C'est plutôt consternant. On n'y trouve aucune ressource accessible, même pas des articles ou autres travaux des enseignants qui demeurent de parfaits inconnus. On doit s'acquitter de droits d'inscription en justifiant d'un niveau, et l'on reçoit la documentation au fil de l'année.

Il y a là tous les couverts de l'escroquerie ordinaire, où l'on paye avant de voir ce qu'on achète, et où aucune close ne garantit le remboursement si l'on n'est pas satisfait. On se contente d'un diplôme universellement reconnu, garanti par l'Université et l'État.

J'ai lu le programme : apparemment, aucune unité de valeur n'enseigne ce que j'ignore et voudrais savoir. De toute façon, en deux ans, le programme est bien trop chargé pour offrir autre chose qu'un survol des différentes disciplines linguistiques, des diverses théories, et d'une culture littéraire du français.

Au fond, il est logique que les meilleurs sites pour apprendre le français à des étrangers soient justement étrangers, et les ouvrages aussi.

Majda se révèle ma ressource la plus précieuse

Finalement, Majda, entre deux recettes de poisson, se révèle ma ressource la plus précieuse. Je découvre comment elle a surmonté les difficultés, les obstacles sur lesquels elle bute encore.

« Vous me donnez des cours gratuitement, me dit-elle les yeux baissés en rosissant. Je suis honteuse de vous faire payer un loyer. Et en plus vous ramenez du poisson. »

« Mais tu m'enseigne aussi, Majda, ce que tu me dis m'est précieux et j'en fais mon parti. »

Ceci dit, je vois bien que je l'aide à progresser. Les poissons que je ramène constituent aussi une substantielle économie pour elle et moi. Je lui propose donc de faire le ménage de ma chambre une fois par semaine.

Majda n'a finalement jamais appris le système phonologique du français. Il semble d'ailleurs que la plupart des universités ne s'en soucient pas, se contentant d'apprendre vaguement à prononcer les phonèmes d'une langue écrite. C'est pourtant le code génétique d'une langue, sa clé. Je lui parle des travaux de Boas, de Sapir, et même d'Al Farabi.

« Vous êtes très savant, » conclut-elle.

J'éclate de rire. « Si tu veux devenir savante toi aussi, voilà comment tu dois t'y prendre : Chaque fois que tu ouvres un livre, plutôt que perdre ton temps à le lire, recherche dans les notes et la bibliographie où son auteur a puisé ses connaissances. Remonte ainsi de livre en livre tant que c'est nécessaire. »

« Jusqu'où ? » m'interroge-t-elle avec autant de candeur que de pertinence. « Jusqu'au monde réel. C'est là que les vrais savants trouvent leurs connaissances, qu'ils découvrent ce que tu aurais pu rencontrer tous les jours sans le voir. En te le montrant, ils te feront immédiatement leur égale. »

Cahier II

Premier passage À Bolgobol

Le 20 septembre

De la province de Teuduch, de Gog et Magog, et de la ville des Cianiganiens

En sortant de la province d'Égrigaia et allant vers l'orient, le chemin conduit à la province de Teuduch, qui contient beaucoup de villes et de châteaux, et où ce grand roi, renommé par toute la terre sous le nom vulgaire de Prêtre-Jean, faisait autrefois sa résidence ; mais à présent cette province paye tribut au Grand Khan ; elle a un roi qui est de la race du grand Prêtre-Jean.

Au reste, tous les Grands Khans, depuis la mort de celui qui fut tué dans le combat qu'il donna contre Cinchis, ont toujours donné leurs filles en mariage à ces rois-là. Et quoiqu'il y ait dans le pays quelques idolâtres et quelques mahométans, cependant la plus grande partie des habitants de la province sont chrétiens, et les chrétiens tiennent le premier rang dans la province, surtout parmi une certaine nation nommée Argon, qui surpasse les autres peuples en capacité et en excellence. Il y a aussi deux cantons nommés Gog et Magog.

Journal de voyage de Marco Polo, Cahier I, Troisième partie, LXIV.

Je continue à lire le journal de Marco Polo dans le train qui me conduit à Bolgobol. Je l'ai imprimé sur l'encyclopédie en ligne de l'Agora².

Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de ce Prêtre Jean, ce roi chrétien plus ou moins mythique avec lequel le Saint Empire d'Occident rêvait de faire la jonction contre les infidèles. Marco Polo en parle plus abondamment dans les chapitres antérieurs, et dit qu'il s'appelait en réalité Uncham et était un Tatar nestorien.

Je découvre dans son journal d'autres détails intéressants sur les mœurs de la région au quatorzième siècle. « Quand les hommes veulent se marier, ils cherchent plutôt la beauté que la noblesse ou la richesse ; d'où il arrive souvent qu'un grand seigneur épousera une pauvre fille, mais qui sera belle... » s'étonne notre auteur.

Il note également ceci un peu plus haut : « Les habitants de ce pays-là révèrent Mahomet, et sont fort adonnés aux arts et au trafic ; ils ont de la soie en abondance, de même que toutes les choses nécessaires à la vie. C'est une coutume dans cette province que quand un homme marié est obligé pour quelque affaire d'aller en voyage et qu'il demeure vingt jours dehors, il est permis à la femme de prendre un autre mari, et le mari peut à son retour épouser une autre femme, sans que cela fasse aucune difficulté. »

Et encore, du royaume de Taican : « Passé ces montagnes, et allant entre l'orient et le septentrion, après avoir fait trois journées, vous arrivez à une ville nommée Kechem. Tous les habitants de ce pays sont mahométans ; ils boivent cependant du vin, car le terroir en fournit en abondance aussi bien que du froment et toutes sortes de fruits. Leur principale occupation est de vider les pots et les verres tout le jour ; leur vin est bien cuit et excellent ; mais les gens sont très méchants et bons chasseurs, car le pays est abondant en bêtes sauvages. Les hommes et les femmes vont la tête nue, excepté que les hommes se ceignent le front d'une espèce de bandelette, longue de dix paumes. »

J'ai lu aussi un peu plus loin une description très intéressante des communautés bouddhistes, et qui m'aide à comprendre comment l'Islam a fini par si bien triompher :

De quelques moines idolâtres.

« On trouve en ce pays-là plusieurs moines dévoués au service des idoles ; ils ont un grand monastère de la grandeur à peu près d'un village, contenant environ deux mille moines, qui vivent au service des idoles, étant habillés et rasés d'une manière différente des autres. Car ils se rasent la tête et la barbe et portent un habit religieux ; leur occupation est de chanter, ou plutôt de beugler, aux fêtes des idoles ; ils allument plusieurs cierges dans le temple et font plusieurs autres

² <http://agora.qc.ca/encyclopedie/recherche.nsf/Recherche>

cérémonies ridicules et extravagantes. Il y a en d'autres endroits d'autres moines idolâtres, dont quelques-uns ont plusieurs femmes ; d'autres gardent le célibat à l'honneur de leurs dieux et mènent une vie austère, car ils ne mangent rien que du son bouilli dans l'eau. Ils sont aussi vêtus de bure de couleur obscure ; ils couchent sur des planchers fort froids. Cependant les autres moines, qui mènent une vie plus relâchée, regardent comme hérétiques ceux qui mènent une vie si austère, disant qu'ils n'honorent point Dieu comme il faut. » (LXVI)

Je retrouve Manzi à la gare de Bolgobol

La ville de Bolgobol, accrochée au flanc de sa vallée, est toujours telle que je l'ai découverte ces printemps, si ce n'est que des taches de roux commencent à s'étendre dans les bois alentour. Je les croyais peuplés seulement de conifères.

Les gens de la région vous serrent dans leur bras comme s'ils avaient cru ne plus jamais vous revoir, si vous vous absentez plus d'une semaine. Manzi n'a pas manqué à la coutume après un an que j'ai passé à Marseille. « Il semble que tu aies fait une excellente impression sur Daria, me dit-il. — Je n'ai pourtant fait que la contredire. — Mais tu sais si bien le faire, plaisante-t-il. »

En réalité, je n'ai pas vraiment de goût pour les querelles d'idées. Il m'est trop souvent arrivé d'entendre des énoncés éclairants et rigoureux qui ne donnaient rien à la pratique, quand des idées débiles marchaient et ouvraient des routes inattendues.

Naturellement, quand une idée débile se révèle malgré tout fructueuse, comme les stupides calculs astrologiques de Copernic par exemple, on finit toujours par l'affiner. Et lorsqu'un jour nouveau sur un sujet ne prend pas de forme pratique, c'est qu'on n'a pas encore trouvé comment s'y prendre. Il n'y a rien en tout cela qui justifie de camper sur des positions. Au contraire, on doit être mobile.

C'est de quoi nous avons parlé en nous dirigeant vers le restaurant de la gare. Manzi n'a pas changé sa veste de cuir élimée.

Au restaurant de la gare

Je dépends directement de l'Université de Bolgobol, même quand je serai à Tangaar. C'est ce que m'apprend Manzi. Il fait aussi des démarches pour que j'obtienne une bourse de recherche.

Je ne parviens pas à bien comprendre mon statut. Si je suis sorti de l'université il y a trente ans, ce n'est pas pour y retourner aujourd'hui. « Tu accordes trop d'importance à ces formalités, » me répond-il distraitemment.

Nous dînons au restaurant de la gare. La nuit finit de tomber et produit des effets de lumière intéressants avec l'éclairage des voies, le cours de la rivière Ardor et les reflets des vitres.

Manzi continue : « On ne te demande que d'enseigner le français à ceux qui veulent l'apprendre. Tu sais comme moi que cela demande des qualités personnelles si nombreuses, et fait appel à des disciplines si diverses, qu'on ne saurait en faire l'exhaustion. En fait, nul ne sait comment on doit s'y prendre. Toute la littérature qui prolifère sur ces questions montre à l'évidence que rien de bien consistant n'en ressort. »

Nous sommes au pied de la falaise que surplombent les fortifications. Nous ne les voyons pas d'ici. Dans le prolongement de la vallée, au sud, le ciel est encore bleu sombre. On ne distingue plus que lui derrière la vitre, et l'éclat orange des lampes au sodium, dans le restaurant fortement éclairé.

Bien que Manzi m'ait toujours prouvé que je pouvais lui accorder ma confiance, son discours commence à m'inquiéter : « Tu n'es pas en train de me dire que l'Université de Bolgobol veut faire main basse sur mes travaux ? Je ne suis disposé à céder aucun droit. »

Manzi éclate de rire. « Tu as peur que je t'entraîne dans le marché du savoir patenté, certifié national et privatisable ? Mais les universités du Marmat ne sont pas cotées à cette bourse. Les diplômes obtenus ici ne sont même pas reconnus dans la plupart des pays du monde. Avec un

doctorat de l'Université de Bolgobol je trouverais à peine une place de laveur de vitres en France, si seulement on me laisse entrer. »

Il ne fait pas encore très froid à Bolgobol, malgré l'altitude et l'heure tardive. La nuit complètement tombée maintenant, l'air paraît même se réchauffer un peu. Manzi m'a déjà dit qu'il faisait très chaud en milieu de journée.

« Ce n'est pas pour rien, continue-t-il, que je trouve perpétuellement dans ma boîte aux lettres des courriels d'universités américaines qui m'offrent des diplômes contre des sommes prohibitives, comme la clé d'accès à un meilleur job et un meilleur salaire. »

« Toi aussi ? m'étonné-je. — Tu croyais être le seul ? me renvoie-t-il. C'est une affaire doublement intéressante pour elles. Même si le prix très élevé reste inférieur à ce que rapporterait le cursus complet d'un étudiant, ce diplôme ne leur coûte aucun frais. D'autre part, ils multiplient ainsi de par le monde le nombre de leurs diplômés, parmi des gens qui, savants ou non, se sont quand même montrés capables de disposer de telles sommes, et dont personne ne viendra donc contrôler les connaissances, bref, ce qu'on appelle des élites. »

« Sans frais, elles font entrer de l'argent et valorisent encore leur côte sur le marché du savoir. Elles peuvent alors inviter à travailler chez elles les chercheurs les plus renommés qui ont été formés par d'autres, et accroître encore leurs tarifs. Voilà ce qu'est devenue la recherche universitaire mondiale : la valorisation de prétendues élites qui la valorisent à leur tour. Rassure-toi, ce n'est pas à ce jeu que je t'entraînerai, quand bien même je le voudrais. »

En fait, il n'y a pas de diplôme d'État au Marmat, pas de Recherche Nationale, aucun ministère de tutelle... seulement la remise de sabre à laquelle je suis convié demain.

Manzi m'invite chez lui. Il est seul en ce moment. Douha, sa femme, est avec leurs enfants à Bin Al Azar.

Le 21 septembre

La remise du sabre

Cette nuit d'équinoxe était sans lune. Le ciel était encore complètement noir à mon réveil. Loin de la nébulosité de la mer d'Argod, je n'avais plus vu depuis longtemps scintiller tant d'étoiles dans un ciel sec et glacé. J'ai laissé un mot à Manzi qui dormait encore. J'ai pris mon manteau et j'ai marché jusqu'à la buvette du parc Ibn Rochd qui était en train d'ouvrir, et j'y ai déjeuné.

Je savais déjà que tout ici est occasion de remise de sabre. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer quelque cérémonie d'adoubement, rituel d'initiation, protocole académique. « Comment dois-je m'habiller ? Ai-je demandé à Manzi qui m'avait rejoint. Dois-je préparer quelque chose ? »

Nous sommes repassés chez lui en rentrant pour laisser nos manteaux qui n'étaient plus nécessaires.

Le doyen de l'académie m'a simplement remis mon sabre sans plus de cérémonie. La salle était grande et contenait une bonne trentaine de personnes. Il y avait des assiettes garnies sur une table basse de bois massif. L'assistance était assise sur des tapis, ou debout, bavardant en petits groupes. Personne ne parut me prêter attention quand nous sommes entrés.

Manzi est allé immédiatement me présenter au doyen, un vieil homme à la barbe grise et aux fines moustaches tombantes, qui participait à une conversation animée avec trois autres personnes plus jeunes.

« Glad to see you, young man, m'a-t-il dit sans façon en me tapotant l'épaule. Come, I've got something for you. »

Malgré sa peau tannée et ses yeux bridés, son chapeau mongol et ses lunettes rondes m'ont fait penser à un professeur Tournesol. Il m'a tendu un sabre enveloppé d'un manchon de soie rouge sombre et, en s'adressant à moi sur un ton plus confidentiel, un chèque : « Nous avons pensé que tu en aurais peut-être besoin tout de suite pour t'installer. »

J'ai sorti l'arme du sac, puis ai tiré la lame de son fourreau damassé d'une soie rouge plus sombre encore. « Tu aimes les armes » m'a-t-il dit d'un ton entre la question et l'observation. « Elle est magnifique » ai-je répondu sans détourner les yeux. Il y avait, gravé sur la lame le soleil à face humaine qui me sert de blason, et inscrite autour comme une devise, une citation de moi : *Si la réalité te semble dure, deviens plus réel.*

Quelques personnes de l'assistance s'étaient entre temps approchées de nous, et vinrent me saluer.

La salle est dans une vieille demeure à l'extérieur de l'université. On passe un porche et traverse un jardin. On monte un escalier jusqu'à un étroit balcon à l'étage. Et l'on se déchausse pour entrer dans la grande salle couverte de tapis jusque sur les murs de pierres crues.

Nous y sommes bien restés trois heures, tant que tous ne m'ont pas été présentés ou ne se sont présentés eux-mêmes, et que nous ne nous sommes pas tous échangés nos noms et nos adresses. Pourquoi était-ce ceux-là, et pas d'autres qui étaient présents ? C'est ce que j'ai oublié de demander et que j'apprendrai bien en son temps.

Le 22 septembre

Mes étudiants sont presque tous des mathématiciens

Mes étudiants à Bolgobol sont presque tous des mathématiciens. N'est-ce pas curieux ?

— Curieux ? S'étonne Manzi. Gallois, Fourier, Poincaré... ces noms ne te disent-ils rien ?

Le 23 septembre

Gare de Bolgobol

Pourquoi des gens apprennent-ils le français ? Pour aller en France ? Ou souhaitent-ils aller en France pour apprendre le français ? La France est-elle encore le meilleur endroit sur terre pour cela ?

Ce n'est pas comme l'anglais, qui est devenu une véritable langue mondiale, celle des sciences, des mathématiques et des techniques, celle du commerce et du droit international. Même en France, on est à peu près sûr de se faire comprendre un peu partout en anglais. Alors pourquoi apprendre le français ?

Dans la plupart des pays en principe francophones, on parle aujourd'hui mieux l'anglais que le français.

Comment ai-je moi-même été attiré par des langues étrangères ? Par leur littérature, bien sûr. J'ai commencé par lire des traductions, puis à me référer au texte là où elles étaient problématiques.

— Moi, peut-être, mais les autres ? — Qu'importe les autres ? On n'est pas dans leur peau. Comment des langues se sont-elles répandues ? Par la conquête ? Les Mongols furent les plus grands conquérants, et qui parle le mongol ? Qui seulement le parlait dans l'empire à son apogée ? On y parlait l'arabe, le chinois, le farsi...

Pourquoi parle-t-on si universellement l'anglais aujourd'hui ? Non, ce n'est pas à cause de l'US Air Force. Essayez en peu d'écrire quelques lignes de programmation, un simple petit script, sans connaître un mot d'anglais.

Non, ce n'est même pas à cause de la domination du marché de l'informatique, qui n'en est qu'une conséquence. C'est à cause de Boole, de Babbage, de Turing... Et ce sont les chiffres (*sifr*), l'algèbre (*al gabar*) et la chimie (*kimiya*) qui ont porté la langue arabe, comme leurs noms en témoignent.

Or la langue anglaise a deux sœurs de lait : l'allemand et le français. Elles ont eu comme mère nourricière le latin. Toute la modernité qui est née avec ces trois langues a d'abord été pensée en latin et traduite.

Ensuite, elles se sont éloignées de leur racine commune, mais toujours avec le même souci de se traduire. La même modernité s'est construite avec ces trois langues, et ce qui était dit dans l'une était immédiatement connu par ceux qui lisaient les deux autres, ou rapidement traduit.

Parmi les Européens cultivés, qui ne parlait pas au moins deux de ces trois langues, celles d'empires qui dominaient le monde ? Mais le français n'est plus aujourd'hui la langue d'un tel empire ; elle n'en est même plus le souvenir, et ce n'est pas en s'accrochant à ce passé qu'elle en conservera quelque chose. Elle demeure pourtant toujours, et pour longtemps, une des trois langues de la modernité.

Cahier III Préparatifs de rentrée

Tangaar, le 26 septembre

En dépannant un voisin

Beaucoup d'habitants du quartier vivent de la pêche, dont ils vendent le produit au marché. Devant les maisons, la plage est toujours encombrée de barques échouées. Quelques-uns les tirent jusqu'au seuil de leur maison à l'aide d'un treuil et d'un petit chariot qu'ils glissent sous la coque. C'est là qu'ils les entretiennent et les repeignent. Souvent, la même peinture a servi pour la porte et les volets, ou encore pour les murs que le sel dévore.

« Je ne comprends pas pourquoi vous êtes si pauvres ici, » demandé-je au marin pêcheur du voisinage auquel je donne un coup de main pour réparer le moteur de sa barque. « Parce que nous sommes des cons, » me répond-il.

On vient de changer le piston d'un cylindre, récupéré dans une casse au sud du quartier. C'est un moteur de voiture qui fait avancer son bateau.

« Tu comprends, continue-t-il, il n'y a pas de réelle raison pour que des gens soient plus riches ou plus pauvres que d'autres. C'est seulement une affaire de conviction. »

Je ne lui réponds rien car je sue à grosses gouttes en tirant sur le manche de ma clé-à-molette. « Il suffit de convaincre tout le monde que tu vaux beaucoup, et tu obtiendras richesses et honneurs. Mais pour cela, tu dois d'abord en être convaincu. »

« Puisque tu le sais, Al Ghadî, pourquoi ne l'es-tu pas, toi et tes collègues ? le questionné-je dans un effort final. — Parce qu'on est des cons, je te dis. »

« On s'en fout complètement, insiste-t-il, on regarde le ciel, on sent la mer, on piste le poisson, on est heureux, et on se fout du reste. Alors pourquoi les autres se demanderaient à notre place si nous avons de quoi manger et payer l'essence ? — Moi, je crois plutôt que tu y penses trop, aux autres, » dis-je en essuyant les verres de mes lunettes où des gouttes de sueur sont tombées.

« La seule chose qui convaincrerait les autres que ton travail à plus de valeur est le plaisir que tu y prends », ajouté-je. Puis je réponds à son regard interrogateur : « Ce n'est pas parce que tu es riche qu'on t'envie, c'est parce qu'on t'envie que tu deviens riche. »

« Tu crois qu'on devrait trouver plus de plaisir pour être mieux payé ? » Me demande-t-il candidement. « Tu as raison, lui renvoyé-je en riant, vous êtes trop cons. »

« Je dis seulement que ce n'est pas en se lamentant et en se faisant plaindre qu'on obtient quoi que ce soit. C'est en n'acceptant pas facilement des compromis avec son désir. » Al Ghadî éclate de rire aussi, et il me répond quelque chose d'assez complexe où il joue avec les consonances de *sahada* et *shahida*, et qui pourrait se traduire par l'idée stoïcienne d'aller avec fermeté dans sa voie.

En fait, je n'avais jamais perçu la proximité morphologique de *sahada* (bonheur, félicité, grâce) et *shahida* (martyr). Nous bavardons en anglo-arabe tout en nous servant abondamment de nos mains comme des Italiens.

Qu'est-ce que maîtriser une langue

Il est curieux qu'on puisse énoncer des pensées assez fines dans des langues mal maîtrisées, et être embarrassé pour en dire d'autres dans celles que l'on possède bien. On peut avoir l'impression que quelqu'un maîtrise bien une langue tant que nous n'avons rien de bien précis à dire. À l'inverse, qui a de la peine à parler couramment peut parvenir à des énoncés subtils quand la nécessité s'en fait sentir.

Naturellement, je sais bien faire la différence entre la maîtrise d'une langue et l'aptitude à communiquer. Ce dont je parle est très différent.

Ce que nous attendons d'un énoncé, c'est de la précision et de l'intuitivité. Dans une langue naturelle, celles-ci dépendent de bien autre chose que la consistance interne d'un système combinatoire. C'est pourquoi une suite d'énoncés grammaticalement grossiers peut être d'une efficacité et d'une précision plus qu'acceptables. Inversement, des constructions plus subtiles peuvent n'engendrer qu'une langue de bois.

Les mathématiques, la logique et la programmation nous ont appris beaucoup sur les langues naturelles depuis Boole. Ces connaissances ont été éprouvées empiriquement par des programmes de correction grammaticale ou de synthèse vocale. Les limites de ces outils ne sont pas moins instructives quand elles buttent sur ce qu'on connaît depuis l'Antiquité sous les noms de rhétorique et de poétique.

À l'évidence, maîtriser une langue ne se limite pas à réaliser sans faute des constructions complexes, mais à la dompter, la dresser comme une monture pour sa pensée.

De l'apprentissage linguistique

Je suis bien certain que de telles remarques remettent en question le préjugé tenace qui voudrait qu'il soit de plus en plus dur avec l'âge d'apprendre une langue nouvelle. Je crois au contraire que plus, et mieux, on en connaît, et plus il est facile d'en apprendre, quel que soit son âge.

Il suffit seulement de ne pas chercher à l'inscrire dans l'esprit comme un nouveau système qui devrait écraser l'ancien, ou comme sur une nouvelle partition vierge. C'est plutôt un nouveau programme qui doit fonctionner avec les autres.

Il est bien évident qu'une langue nouvelle cesse très vite avec l'âge de s'inscrire comme dans la mémoire vierge d'un petit enfant. Elle se coule au contraire dans les parcours familier de nos cheminements d'idées.

Tout ceci mériterait que j'y revienne

Tangaar, le 27 septembre

Le Dragon Bleu

Le vent s'est levé du nord-est cette semaine, il souffle de petits nuages effilochés qui font des taches grises sur la mer agitée. L'eau a refroidi. Et il devient surtout très dangereux d'y entrer à partir des rochers sous la maison. La fenêtre que je dois laisser fermée se recouvre du sel des embruns.

Ce vent du nord-est s'appelle ici le Dragon Bleu ; celui du sud, le Phénix Vert.

De petits nuages semblables à ceux qui courent en ce moment dans le ciel, à peine stylisés, décorent souvent les peintures bouddhiques de la région. Leur base est plane, étendue, et leurs crêtes déchiquetées par les vents. Ils semblent ainsi solidement posés dans le vide, inébranlables et pourtant en train de s'y fondre.

On en trouve aussi sur des enluminures ou des tapisseries d'inspiration islamique.

Les arts plastiques d'Asie Centrale sont déictiques

En mesurant la distance qui sépare ces nuages réels de leur figuration dans la peinture, on comprend mieux comment cette dernière fonctionne. Elle est peu soucieuse de la *mimesis* (l'imitation). Elle est déictique.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Ça veut dire qu'elle montre, qu'elle désigne seulement ce qu'on doit voir, et qu'elle ne prétend pas le figurer exactement. Une proposition déictique pourrait commencer par l'impératif « regarde », et sinon elle le sous-entend.

L'image invite celui qui la regarde à retrouver le souvenir de ce qu'il a vu réellement. Inutile de parfaire au pinceau ce que l'esprit est invité à aller retrouver dans la mémoire de ses sensations. Ce

serait en somme une forme intermédiaire entre la peinture et l'écriture. Elle suppose donc qu'on sache la lire, c'est à dire trouver le désigné à travers le signe.

C'est pourquoi de telles images ne paraissent pas immédiatement très belles, ni seulement intéressantes, au regard occidental, à la fois trop et pas assez figuratives. On doit chercher en soi ce qui les fera vivre ; ou plutôt, on doit chercher soi-même, dans le monde réel.

Première rencontre avec mes élèves de Tangaar

J'ai pour la première fois rencontré mes élèves de Tangaar. J'aurai finalement deux groupes ici : une douzaine de débutants pour le premier, et une quinzaine de niveaux très inégaux pour l'autre. J'ai passé ce matin une heure avec chacun.

Heureusement, dans le premier, chacun parle un peu anglais. C'est de la folie que d'aller enseigner le français dans un pays dont on ne connaît même pas la langue. Et je ne suis pas près de l'apprendre, car je ne rencontre jamais l'occasion de la parler. « L'important, c'est que tu connaisses le français », me répond-on toujours. Certes.

À propos des outils linguistiques

Daria me montre le matériel audiovisuel dont je peux disposer : magnétophone, magnétoscope, projecteur de diapos. « Ça n'a pas l'air de t'intéresser beaucoup, » remarque-t-elle. « Tu sais, l'audiovisuel, ça a été le grand machin de la seconde partie du siècle dernier. À défaut de savoir quoi en faire, on lui a donné le nouveau nom de *multimédia* sans le renouveler davantage... » Pour ne pas la laisser sur une impression négative, je m'empresse de lui demander ce qu'elle a comme logiciels.

Elle me présente à l'écran une série de petits programmes dont certains sont ingénieux et amusants. « Ils peuvent être utiles à introduire un agréable divertissement au milieu d'un cours trop aride », dis-je en souhaitant qu'on n'y passe pas le reste de la matinée. « Au moins n'aura-t-on pas à les chercher sur l'internet et à les installer, » continué-je, « et qu'as-tu comme correcteurs grammaticaux et synthèses vocales du français ? »

Elle me répond que le projet de correcteur sur lequel travaille Manzi n'est pas encore finalisé, et je ne sais plus quoi sur le portage de la synthèse vocale de l'Université de Louvain. Comme je croyais déjà le savoir, on ne trouve rien d'utilisable en source libre, et les produits commerciaux ne fonctionnent pas sur le système de l'université.

Daria s'amuse de mon agacement. « Ne t'inquiète pas, finit-elle par me dire, l'Université est très riche en vieilles machines. Le Marmat les importe d'Europe par conteneurs entiers, où elles sont jugées obsolètes. Là-bas, on a plus de pouvoir d'achat mais l'espace est plus cher qu'ici. On change donc plus souvent son matériel pour de petites améliorations, et l'on ne garde pas deux postes en service quand l'un suffit. Quand un prix tombe trop bas, il ne justifie plus des frais de petites annonces et de transport. Beaucoup de gens gardent de vieilles machines dans leur garage ou leur grenier, et ils seraient prêts à payer pour qu'on les en débarrasse. »

« Il suffit, continue-t-elle, d'y installer des systèmes et des applications qui ne sont plus davantage commercialisées et qui ont souvent plus de puissance et de fonctionnalités que de nouveaux outils. Il est sans doute plus facile de vérifier la grammaire et prononcer du texte en anglais qu'en français, mais on y parvient quand même. »

Daria ne me rassure cependant qu'à moitié. Je ne vois pas comment nous allons gérer l'Unicode.

« Oublie l'UTF, me renvoie-t-elle. On ne peut encoder qu'en ISO. C'est de toute façon plus sûr, et ne pose aucun problème avec les derniers outils. Autant laisser encore finaliser les nouvelles normes... et baisser les prix. »

Demain je monte à Bolgobol pour y faire la même chose. Je compte Manzi lui-même parmi mes élèves. Parallèlement, il m'a associé à son groupe de recherche.

Bolgobol, le 28 septembre

À Bolgobol

C'est une excellente chose que Manzi soit mon propre élève. Il pourra m'apporter des retours utiles. Je suis bien obligé d'improviser ma méthode. Je lui demande donc ce qu'il pense de ma première prestation à l'université de Bolgobol à laquelle il vient d'assister.

— Tu veux que je commence par le bon ou par le mauvais ?

— À ta guise.

— Soit. Parle moins vite et plus distinctement. Fais des phrases plus simples, et dis aussi des choses simples.

— Et le bon ?

— Tu ne cherches pas à séduire, ni à convaincre, ni à asseoir ton autorité. Tu parais ne pas te soucier de l'assistance et tu es pourtant attentif à chacun. Oui, on pourrait croire que tu parles à chacun en particulier. Comment fais-tu cela ?

— Je n'en sais rien Manzi. Je le fais, je m'adresse à chacun en particulier.

— Mais comment parviens-tu à avoir de l'attention pour plus d'une quinzaine de personnes à la fois ?

— Je n'y parviens pas, justement. C'est peut-être la raison pour laquelle, comme tu sembles me le dire, je ne me fais pas bien comprendre. Je capte seulement quelques signes à peine perceptibles que l'un ou l'autre émet tour à tour. Manzi demeure perplexé.

— Mais ce n'est peut-être pas si important d'être bien compris, ajouté-je. On entend d'autant mieux que l'on comprend moins, disait Lacan.

— Oui, ce n'est pas faux. Il est bon parfois de noyer un peu l'autre pour le forcer à se débattre. C'est plus efficace que de trop lui faciliter le travail et lui économiser l'effort. Mais c'est dommage. Tu fais parfois des remarques fort intéressantes que l'on ne comprend pas.

— Comment fais-tu alors pour savoir qu'elles sont intéressantes ? demandé-je amusé.

— Je le devine à ce que tu dis d'autre et à ce que je comprends.

— Et ne trouves-tu pas que c'est stimulant pour l'esprit ?

Je ne néglige pourtant pas les remarques de Manzi. Il a bien raison d'attirer mon attention sur ma diction et la clarté de mes énoncés. Je dois y veiller plus encore à Tangaar.

Bolgobol, le 29 septembre

Remarques de Manzi sur l'enseignement

Manzi est très soucieux d'auto-apprentissage. Pour l'essentiel, pense-t-il, l'université n'a pas évolué depuis les temps antiques. L'enseignement est dispensé principalement par des maîtres qui parlent en chaire. C'est trop coûteux pour les chercheurs en temps et en énergie, et pour les étudiants qui pourraient aller beaucoup plus vite.

On dispose aujourd'hui de moyens capables de décupler la vitesse d'apprentissage, je suis bien d'accord avec lui. Ils sont bien plus simples à utiliser qu'on le fait souvent croire, quand on ne s'évertue pas à en compliquer inutilement l'usage.

« Ne crains-tu pas de mettre les profs au chômage ? » Plaisanté-je.

« C'est avec des idées pareilles que les civilisations disparaissent. » Me répond-il sérieux.

Cahier IV Tchandji

Bolgobol, le 30 septembre

J'ai trouvé à m'installer

J'ai enfin trouvé où me loger à Bolgobol. J'ai hésité longtemps entre la proximité de la gare et celle de l'université. J'ai finalement opté pour celle de la forêt.

Mon appartement est dans une rue adjacente à la place Addi, où je m'étais déjà arrêté au cours de mes précédents voyages.

Il est à l'extrémité sud de la ville, sur la route du col de Borgadol, où j'étais allé il y a deux ans. Le quartier est au même niveau que la vieille ville derrière les remparts. Je peux y rejoindre la fac sans grimper en passant par le parc Ibn Rochd, et je suis en surplomb de la gare.

Les jours fériés dans la République du Gourpa

En principe, il y a quatre jours fériés par semaine dans le Marmat : le vendredi pour les musulmans, le samedi pour les juifs, le dimanche pour les chrétiens et le lundi pour les bouddhistes. Évidemment, personne ne s'arrête de travailler pendant quatre jours. Rien n'est jamais fermé, sinon des boutiques ou des ateliers d'artisans. Comme Bolgobol et Tangaar ne connaissent à peu près que l'Islam et le Bouddhisme, l'Université ne donne pas de cours le vendredi et le lundi.

Sur la place Addi

Je suis invité à une seconde remise de sabre. Je ne serai donc pas le seul nouvel enseignant à Bolgobol cette année. Celui-là enseigne le chinois.

Pourquoi suis-je invité ? Parce que, je suppose, nous enseignons lui et moi une langue étrangère. Manzi qui enseigne l'arabe l'est aussi. Il ne viendra pas avec moi cependant.

La salle n'est qu'à un quart d'heure à pied de chez moi. Je prends mon sabre, naturellement. Chacun portait le sien l'autre jour.

Sur la place Addi, les tilleuls ne sentent plus comme pendant les précédents étés. Les fleurs sont devenues de petites boules dures, et quelques feuilles ont commencé à tomber.

Le vent qu'on ne sent pas du sol agite les hautes branches. Il fait encore chaud, comme en souvenir du soleil écrasant des après-midi de juillet. Je me souviens par contraste de la fraîcheur que diffusaient les grands arbres sur la place.

Je savais bien que le vent agitant les feuilles. Il semblait pourtant que les tilleuls faisaient du vent en les agitant.

Le premier octobre

Une vieille connaissance

Le nouvel enseignant n'était autre que Tchandji (Voir *À Bolgobol* cahier 15³). Il est entré avec Manzi qui devait le présenter au doyen comme il avait fait pour moi.

Que Tchandji délaisse ses chevaux, voilà qui n'était pas sans me surprendre. Il est fréquent pourtant ici que des gens se retirent, revenant pour un temps à des modes de vie traditionnels, puis reprennent où ils l'avaient laissé ce qu'on pourrait appeler une carrière. La plupart s'arrangent autant qu'il est possible pour faire les deux en même temps.

Comme il était sans doute préférable de lui laisser faire la connaissance de ses nouveaux collègues, je lui ai proposé de déjeuner aujourd'hui avec moi, pour que nous puissions parler tout à loisir.

3 <http://jdepétris.free.fr/Livres/bolgobol/bolgo15.html>

« Alors Tchandji, dis-moi, tu te fais vieux ? Tu ne tiens plus en selle ? — Rassure-toi, Jean-Pierre, me répond-il sur le même ton, je suis resté aussi jeune que toi et je suis là pour les mêmes raisons : séduire des étudiantes. »

Nous avons décidé de déjeuner au Parc Ibn Roshd pour profiter du temps encore clément et ensoleillé. Il y a eu cette année une vague de chaleur sur l'Asie. C'est un lieu accueillant, à proximité de l'université, qu'il ne connaissait pas encore.

En fait, Tchandji a si peu abandonné le cheval qu'il est venu avec le sien, et même sa yourte. Il campe plus bas dans la vallée, mais depuis qu'il est passé chez moi, il veut s'installer à la lisière de la forêt. « Mon aigle s'y sentira mieux, et je pourrais l'entraîner pour la chasse. »

Tchandji

Quel hasard à bien pu faire que nous nous retrouvions ici en même temps pour enseigner une langue étrangère ? — Tu appelles Manzi un hasard ? me répond-il.

Tchandji a un physique pour jouer les méchants dans le cinéma Hollywoodien, qui m'a mis bêtement en confiance dès que je l'ai connu. Petit, maigre, les yeux bridés, il a à peu près la cinquantaine. Sa peau tannée et ses traits émaciés mettent en évidence son nez fin. Il porte une moustache et une barbe très noires, peu fournies et mal taillées. Ses cheveux hirsutes font paraître plus petit le chapeau de cuir dont il est coiffé. Ses bottes et sa veste de cuir sont élimées, son foulard rouge bat au vent et un poignard est glissé sous sa ceinture.

« Le modèle d'exploitation tel qu'il a été analysé dans le Livre I du *Capital* est de toute évidence dépassé, m'explique-t-il. D'ailleurs tous les héritiers directs du marxisme ne s'y réfèrent plus explicitement. Ironiquement, ce sont ceux-là mêmes qui voient dans le marxisme la pire idéologie, qui l'acceptent sans critique, prétendant seulement dépassées les prétendues prévisions qu'ils prêtent abusivement à Marx. De fait, ce modèle n'est jamais que celui de l'économie libérale, de Say à Ricardo. »

Tchandji est un compagnon très agréable si l'on admet qu'il ne renouvelle pas souvent ses sujets de conversation. Il entreprend de me résumer le premier livre du *Capital*.

« Le procès de production se réalise avec du capital fixe — matière première et moyens de production —, et du capital variable — la force de travail. La somme de tous ces coûts (entretien et renouvellement des installations, des machines et des outils, matières premières, énergie, salaires), doit être inférieure à la somme des ventes, sous peine de faillite. Cette différence positive est produite par la seule force de travail. La différence entre ce bénéfice et la force de travail est la plus-value, qui détermine le taux d'exploitation. »

Il est un membre éminent du Parti Communiste Marxiste-Léniniste du Marmat, une formation influente dans les régions du nord dont il vient. Il a passé plusieurs années en Chine, où il a étudié à l'université de Shanghai. Il a ensuite élevé des chevaux dans le Xinjiang, puis il a enseigné le chinois à l'université de Bisdurbal, avant de retourner vivre dans la steppe.

« Ce que Marx ajoute à l'économie libérale est simple : cette plus-value est volée au travailleur en vertu du droit de propriété sur le capital fixe. Le travailleur n'a aucun droit de propriété sur la plus-value. Cette assertion est si bêtement évidente qu'il est dur de la prétendre dépassée si l'on n'admet pas que les prémisses le sont aussi. Les conclusions qu'on en tirerait ne mènent cependant pas bien loin, si ce n'est à justifier les luttes ouvrières qui n'en ont pas réellement besoin. Or ce ne sont pas les conclusions qui sont dépassées, ce sont les prémisses. »

Il y a un peu de vent dans le parc. Nous ne le sentons pas car nous sommes assis contre le mur de rondins du petit restaurant. Il soulève parfois les premières feuilles mortes devant nous entre le gazon et le gravier.

Ce que je prends d'abord pour l'une d'elles, sautille curieusement au milieu des autres. C'est un moineau, dont les tons du plumage se noient dans le roux et le jaune des feuilles tachetées de lumière.

« Ce processus d'extorsion de la plus-value n'est-il plus pratiqué par les propriétaires des moyens de production ? » Interroge Tchandji en faisant maintenant les questions et les réponses : « Formellement, oui, mais ce n'est plus qu'un aspect marginal de l'exploitation. Dans les pays les plus développés, presque la moitié du procès de valorisation est prélevé à la source. Ajoute à cela les impôts et les taxes qui absorbent quelquefois plus d'un tiers des sommes en circulation, et tu verras qu'une part infime seulement des échanges passe par un rapport proprement marchand de ventes et d'achats. »

« Ce qu'il reste de revenus privés sert à des dépenses qui ressemblent encore bien souvent à des impôts et à des taxes : frais bancaires, abonnements téléphoniques, à l'internet, à l'eau, l'électricité, le gaz, prix des brevets logiciels... Ce sont des taxes et des impôts que l'on paye aux propriétaires des techniques, comme en d'autres temps à ceux de la terre, rappelant plus le fonctionnement des anciennes suzerainetés féodales, que les lois du libre échange. Disons que l'essentiel des revenus du travail est socialisé à la source, avant même la réalisation de la plus-value. Disons même que le capital est socialisé, car ces masses de capitaux ne sortent évidemment pas de son cycle de reproduction ; elles rendent seulement tous les échanges captifs. »

Je ne fais que traduire ici en français le discours que Tchandji m'a tenu en anglais en le résumant. Je ne peux être sûr de ne pas y avoir introduit quelques inexactitudes, ni faussé des raisonnements. J'espère seulement ne pas trop le trahir.

— Ces sommes considérables, continue-t-il, ne sont en rien extraites du procès. Le mode de production capitaliste est principalement constitué de richesses prélevées à la source des salaires, des revenus et des achats. La gestion du capital échappe certes toujours au travailleur, mais aussi au propriétaire et au gestionnaire d'entreprise, petit ou gros.

— Je dirais même, ajouté-je, que, par certains aspects, elle échappe à tout le monde. C'est ce qui distingue ce néolibéralisme de l'ancien, y compris de sa version ouvrière marxiste. Je suis bien d'accord, son but n'est pas la gestion démocratique des biens redistribués aux citoyens, ou socialisés, c'est plutôt leur privatisation.

— Une telle privatisation n'est évidemment pas une redistribution des biens publics aux personnes privées, approuve-t-il, même sous le ridicule couvert de ventes d'actions ; c'est au contraire leur confiscation. Le néolibéralisme est tout sauf l'ennemi de l'État fort et de la socialisation des richesses. Il promeut au contraire un État féodal puissant, aux mains d'une caste qui possède tous les pouvoirs.

Dialogue dans le parc sur la monnaie, le langage et le réel

Tchandji : Alors, Jean-Pierre, ne crois-tu pas que nous devrions à tout prix résister à une telle chose ?

Moi : Bien sûr que non, Tchandji. Il est déjà vain de s'opposer à ce qui est inévitable, à plus forte raison à ce qui est impossible, ne crois-tu pas ?

Tchandji : Explique-toi donc.

Moi : Eh bien vois-tu, cette étatisation du capital, ou cette privatisation de l'État était déjà esquissée par Lénine dans son *Impérialisme stade suprême du capitalisme*. Sa mondialisation actuelle a un prix : la rupture toujours plus consommée avec le monde réel.

Tchandji : Que veux-tu dire ?

Moi : C'est très simple : Ce système règne d'autant mieux sur les consciences qu'il leur fait oublier le monde réel. Aussi, plus il parvient à régner, plus son règne est imaginaire.

Tchandji : Soit, mais quand il s'agirait d'une illusion, elle n'en serait pas moins une illusion réelle. Il m'a toujours semblé que cette théorie du spectacle que prisent les radicaux d'Occident aboutit à une aporie.

Moi : Seulement, Tchandji, si l'on ne tient pas compte de tout ce que tu as déjà dit. En effet, qu'est la monnaie dans son principe ?

Tchandji : Un étalon de la valeur d'échange.

Moi : Soit, et crois-tu que cette valeur d'échange puisse s'émanciper de la valeur d'usage, ou du travail nécessaire à sa production ?

Tchandji : Certes non, puisque c'est de cela qu'elle fait une valeur d'échange .

Moi : Exactement, et en étalonnant leur valeur, la monnaie justement les accorde et se les soumet. C'est en cela que l'économie n'est pas une science objective comme la physique ou la chimie. La monnaie se donne pour un symbole, mais elle modifie ce qu'elle symbolise. C'est ce qui justement a conduit Karl Marx à ébaucher les concepts de *programme* et de *système*. Littéralement, le capital est un système de programmation sociale. Comprends-tu la différence entre un programme et des formules magiques ?

Tchandji : Je sens que je vais l'apprendre.

Moi : Un programme effectue automatiquement les opérations cognitives que des esprits humains feraient sans lui. Dans sa première critique de l'économie politique, Engels explique qu'une bonne étude de marché devrait aboutir à peu près au même résultat qu'une assemblée qui aurait cherché la solution la plus avantageuse concernant les efforts et les bénéfices pratiques.

Tchandji : Je l'admets. C'est d'ailleurs la clé de voûte du libéralisme classique, aussi bien que du communisme qui n'a fait qu'en tirer les conclusions radicales : Pourquoi, dans ce cas, de la monnaie plutôt que des conseils ? Pourquoi la propriété de choses mortes, quand tout dépend du travail vivant ? Tout le pouvoir, donc, aux conseils ouvriers.

Moi : Cela suppose toutefois que la monnaie mesure des choses réelles : le coût du travail, sa valeur d'usage. Trouves-tu qu'elle étalonne encore quelque chose de réel ?

Tchandji : Certes non, c'est la conclusion évidente de ce que je viens d'expliquer. Elle ne mesure qu'elle-même, sinon le pouvoir que des hommes exercent sur d'autres.

Moi : En effet, elle quantifie obsessionnellement la subordination à l'échelle mondiale. Ce faisant, elle ne mesure qu'elle-même. Ne trouves-tu pas paradoxal qu'un étalon se mesure lui-même ?

Tchandji : J'ai peine à te suivre. Un langage de programmation n'a pas besoin que ses signes aient des significations, puisqu'ils ne font que commander des opérations.

Moi : Tu fais un drôle de programmeur Tchandji. Tout langage fonctionne un peu ainsi d'une façon ou d'une autre, c'est à dire sur une consistance interne. Il doit pourtant bien finir par établir une relation avec autre chose que lui. En fait, il doit même commencer par là : établir des rapports, des similitudes entre des objets ou des faits qui n'auraient rien de particulièrement linguistiques, avant qu'il ne les lie.

Tchandji : Conclurais-tu que le capital ne fonctionne plus comme un système ?

Moi : Il ne fonctionne que trop ainsi. Il n'est simplement plus connecté à rien. Il est devenu un jeu informatique.

Tchandji : Il y a bien pourtant des hommes pour exécuter ses commandes.

Moi : Oui, le système capitaliste peut bien commander des actions humaines. La question n'est pas là. Elle est : sert-il, à travers leur obéissance, à agir sur le monde réel ? As-tu une idée de la complexité des dispositifs mécaniques et cognitifs que l'humanité a fini par mettre en œuvre, et des relations entre les hommes que leurs fonctionnements supposent ? Crois-tu que l'impérialisme mondialisé, devenu plus tautologique que totalitaire, puisse encore le gérer ?

Tchandji : Tu veux dire que les rapports de pouvoir qu'il instaure entre les hommes perdent leur efficacité pour organiser le pouvoir des hommes sur le monde ?

Moi : Évidemment. Et l'on peut en faire l'expérience à tout moment et à tous les niveaux. Quoi que nous entreprenions, nous devons d'abord nous coller avec les limitations mises par ce système dans les objets, les outils, les documentations, les réglementations, les relations humaines, tout, des matériaux jusqu'aux modèles.

Tchandji : Je vois ce que tu veux dire. J'abonde même dans ton sens en ajoutant que les contraintes du marché tendent à devenir des freins pour des projets qu'elles auraient favorisés et stimulés en d'autres temps.

Moi : Je suppose donc que tu admettras ma conclusion : si l'efficacité technique et la reproduction du capital ne sont plus complices mais concurrentes, il est aisé de deviner qui pourra se passer de l'autre.

Tchandji : Tu oublies seulement une chose. Ce n'est pas la première fois qu'une civilisation tourne le dos au monde réel. Toutes mêmes en ont été tentées, entraînées par des clergés qui ont fait naître les aberrations religieuses qui sévissent encore aujourd'hui.

Moi : Et elles sont mortes.

Cahier V

L'émergence du chaos

Bolgobol, le 9 octobre

La différence

J'ai préparé mes trois cours sur le même thème : étude du système phonétique de la langue française. « Ne vous cassez pas trop la tête à prononcer parfaitement chaque phonème, ai-je dit à tous mes élèves. L'important est de les différencier les uns des autres. L'oreille de l'auditeur corrige le son, si vous savez le rendre différent d'un autre. »

Le français a un très grand nombre de voyelles, qui s'écrivent chacune de plusieurs façons pour compliquer encore. Si vous ne distinguez pas le « e » du « o », le « i » du « é » ou le « u » du « ou », on ne vous comprend tout simplement pas. Mais du moment qu'on les distingue, il importe peu qu'ils soient trop ouverts ou trop fermés : l'oreille de l'auditeur s'y habitue très vite. J'ai distribué dans chaque groupe un tableau des phonèmes avec les différentes façons de les écrire, et nous avons principalement travaillé sur le « e ».

Avec les débutants de Tangaar, nous ne sommes pas allés bien plus loin que « comment tu t'appelles ? — Je m'appelle... », en observant l'élision du 'e' selon le phonème qu'il précède : je-ma-pè-la-li (je m'appelle Ali) ; je-ma-pè-le-ha-mad (je m'appelle Hammad).

C'est un bon début.

Le « h » ne se prononce plus en français depuis quelques siècles. Il interdit parfois la liaison avec le mot précédant. Naturellement, pour un nom propre d'origine étrangère comme Hammad, on peut le prononcer.

Le « e » n'est pas un phonème tout à fait comme les autres dans la langue française. C'est un phonème fantôme qui souvent disparaît sans raisons bien explicites. Son frère jumeau, le « eu » de « fleur » ou de « neuf », se transforme souvent en voyelles voisines : « floral », « nouveau ».

« Comme c'est étrange, » observe une de mes étudiantes de Bolgobol.

C'est étrange en effet, approuvé-je. Mais qu'est-ce qui l'est exactement ? La prononciation ? l'orthographe ? la syntaxe ? Ou l'articulation des trois ?

En arabe, par exemple, nous n'avons que trois voyelles. Nous pourrions dire six, puisqu'elles peuvent être longues ou brèves. Pour faire bon compte, nous dirons sept, avec le *soukoum*, qui ressemble beaucoup à notre « e » fantôme. Les trois voyelles, longues ou brèves ne se prononcent pourtant pas toujours exactement de la même façon si nous y sommes attentifs. Mais pourquoi y prêterions-nous attention ? Ces différences n'ont aucune incidence graphique ni sémantique. Elles ne comptent pas. Ce ne sont donc pas de réelles différences.

Seule importe la durée des voyelles, ce à quoi nous ne prêtons pas plus d'attention en français, puisqu'alors, elle ne fait pas non plus de différence.

Observons que nous pourrions dire *fleural*, et même, pourquoi pas, *neufeu*, et ça ne changerait pas grand chose. Ce que nous écririons « fleural », nous pourrions très bien aussi le prononcer « floral », et « nouveau » ce que nous orthographierions « neufeu ». Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Parce que le français est un tissu de langues différentes, qui ont longtemps été parlées simultanément, brassées, et orthographiées avec des lettres latines qui leur étaient étrangères. Les Gaulois utilisaient la graphie grecque.

Ce qui est donc étrange, c'est qu'une telle production chaotique est, malgré tout, parvenue à un ensemble de règles qu'il est possible d'embrasser, et qu'on peut même apprendre à des programmes de vérification grammaticale, de synthèse ou de reconnaissance vocale.

Bolgobol, le 10 octobre

Un rêve d'il y a huit jours

J'aurais préféré la semaine dernière que Tchandji me parle davantage de son expérience d'enseignant. Il n'a rien voulu me dire, prétextant qu'importe seule la connaissance de la langue. « Tout le reste n'est que fumée. » Je pense pourtant, lorsqu'on interroge, que tout est réponse, même ce qui ne le paraît pas.

J'ai fait un rêve curieux, la nuit qui a suivi. C'était l'intérieur d'une pagode, si petite qu'elle se révélait n'être qu'un boîtier. Les parois intérieures, de cinabre et d'ivoire, étaient percées de prises ethernet dorées. Je me débattais avec les branchements — je ne saurais dire comment, car ma présence n'avait rien de physique — pour accommoder l'espace topologique du réseau que les câbles connectaient, avec le schéma dimensionnel de mes perceptions sensibles. Après une semaine, ce rêve me reste en tête comme si je venais de le faire.

Tangaar, le 13 octobre

Dans la brume

Je ne prends plus le taxi. J'utilise les transports en commun. Il y en a beaucoup, et l'on y trouve facilement une place assise pour lire pendant le trajet.

Je crains que mes perpétuels voyages entre les deux villes ne finissent par devenir lassants. J'y trouve pourtant mon plaisir à regarder défiler les paysages tout en surveillant les changements que leur apporte l'automne. Je n'ai pas trop de peine non plus à lire, ni même à écrire malgré les secousses.

Ces trajets me prennent quand même deux jours par semaine. Je crois que je ferais mieux d'utiliser le train de nuit avec couchette. Ce ne serait pourtant pas le temps du trajet qui me coûterait le plus, s'il ne coupait mes semaines en deux. Heureusement encore que j'emmène avec moi mon bureau entier dans mon ordinateur portable, car je sens toujours qu'il me manque dans une ville ce que j'ai laissé dans l'autre.

Je vais tenter de voir s'il ne serait pas possible de regrouper mes cours pour faire une semaine entière dans chaque ville. Je crains que ce ne soit pas possible ; les autres aussi ont un emploi du temps.

Ce soir, Tangaar est noyée sous la brume. Elle monte de la mer comme une fumée dans les rues qu'elle estompe, poussée par une légère brise. Le soleil, bas maintenant, mais invisible, la cuivre légèrement, lui donne un ton à peine roux, comme le ferait un incendie, comme si mon bus roulait vers le feu, un feu qui irradierait une humidité glacée.

Comme pour renforcer cette étrange impression d'un mariage entre des éléments irréconciliables, l'air sent la terre.

Moi qui m'attendais à ce qu'il fasse plus chaud qu'à Bolgobol ce soir à Tangaar, je me sens moite et glacé sous ma chemise légère et ma veste de chasse.

Tangaar, le 14 octobre

Cours sur l'exquis raffinement de la politesse française

Pourquoi la Révolution Française a-t-elle généralisé des formes de politesse obséquieuses, quand des révolutions comparables ont provoqué presque partout ailleurs des mœurs et des comportements plus directs ? (Tiens, cela étonne mon lecteur français qui ne s'en était pas aperçu.)

Voici quelques-unes des formules que j'ai apprises à mon groupe d'élèves de niveau intermédiaire : *Je vous en prie. Il n'y a pas de quoi. C'est moi qui vous remercie. Tout le plaisir est pour moi. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir... Je vous prie de bien vouloir... Nous vous saurions gré de... Nous vous prions de bien vouloir... Nous vous saurions gré de bien vouloir.*

J'ai insisté sur les formules de fin de lettres. Là où partout ailleurs un ou deux mots suffisent (*regards, sincerely, sincerely yours, voire de ronflants your faithful*), on emploie des locutions complexes : *Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs, ou de mes sentiments distingués, ou de mes sentiments cordiaux. Ou encore : Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs. Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs. Je vous prie de croire, Monsieur, en l'assurance de mes sentiments respectueux. Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.*

Le mot « sentiment » serait jugé ambigu pour des correspondants des deux sexes, et l'on dira plutôt : *Veuillez agréer, Madame, mes plus respectueux hommages. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.* De telles locutions sont couramment employées dans des lettres de l'administration, non pas pour s'adresser au président de la république, mais au plus modeste des citoyens.

Sur un panneau, une affiche ou un emballage, là où les formules doivent être concises et claires, on proscriera l'impératif, jugé trop sec, et l'on utilisera l'impersonnel mode infinitif, ou éventuellement la voie passive. On ne dira pas : « Servez glacé », mais « servir glacé », ou mieux encore : « se boit glacé. » (Pour plus d'information, j'ai renvoyé sur le net à *Fluent French*⁴.)

De telles formules sont souvent déconcertantes pour l'étranger. Elles dénotent une volonté contradictoire de concilier les mœurs d'une société de privilèges avec les exigences d'une égalité sans faille.

C'est une contradiction puissante en France, et qui a laissé ses marques dans tous les pays qui ont subi sa colonisation. Elle se résume dans le mot d'ordre « l'élitisme pour tous » rendu célèbre au siècle dernier. On pourrait dire encore : « Égalité des privilèges. »

« Tu » ou « vous » ?

Ce qui précède doit être compris avec le problématique emploi de « vous » ou du « tu ». Ce choix est rendu plus complexe encore par la possibilité d'appeler quelqu'un par son nom de famille, son prénom, ou par son nom précédé de son prénom. Dans certain cas, c'est le nom de famille qui précède le prénom. En se combinant avec le « tu » et le « vous », cela nous fait huit possibilités. Dire que le vouvoiement est une forme de politesse ne résout rien, car aucun des huit cas n'exclut qu'on soit poli.

Le vouvoiement a moins en fait une dénotation de politesse que de distance. Vouvoyer quelqu'un signifie qu'on ne le connaît pas intimement. C'est une politesse dans la mesure où c'est une façon de s'en excuser : « Je regrette que nous ne nous connaissions pas mieux. » Tutoyer dans ce cas pourrait vouloir dire : « Nous nous connaissons encore peu, mais nous ne tarderons pas, j'en suis sûr, à bien nous entendre. »

Tutoyer pourrait aussi signifier un grossier : « Tu ne seras jamais dans mon intimité, mais je sais bien ce que valent les gens comme toi. » Ce serait alors une infraction agressive à la sainte loi de l'égalité. C'est ainsi par exemple que les forces de l'ordre provoquent des émeutes urbaines, en toute illégalité d'ailleurs, car une loi leur interdit tout tutoiement dans leurs fonctions.

La signification donc du tutoiement induit celle de la réponse. Dans le premier cas, tutoyer à son tour voudrait dire « Bien sûr, nous allons vite apprendre à nous connaître mieux. » Et un « vous » signifierait : « Nous n'avons quand même pas gardé les moutons ensemble. »

Je ne suis pas en train de faire de l'esprit. C'est très sérieux en France : ce qui était bon pour des élites doit l'être pour tous. On s'échange des Monsieur, des Madame ou Mademoiselle, même parfois quand on s'adresse à des enfants. Attention, c'est délicat en réalité : on doit toujours faire preuve de respect, mais dans un esprit égalitaire, et cela même si l'on n'est pas dans un rapport d'égalité.

4 <http://www.signiform.com/french/>

Les seules relations dans lesquelles l'inégalité soit tolérable sont celles entre des jeunes et leur aîné, ou entre maître et élèves, à plus forte raison quand elles se conjuguent. Le maître peut tutoyer ses élèves qui le vouvoient, mais c'est à ses risques et périls. Tutoyer suppose de s'impliquer personnellement plutôt que s'abriter derrière un statut. On n'a pas d'autre ressource alors, si l'on se fait vouvoyer, que d'imposer le respect par son savoir, son expérience, sa pénétration et son attention.

J'expliquerai mieux plus tard pourquoi je tiens à ce qu'on se tutoie dans mes cours, lorsque chacun sera en mesure de voir en quoi c'est une exigence spécifiquement linguistique.

Tangaar le 15 octobre

Hier, j'ai reçu Manzi

« Je sais que nous ne sommes pas bien payés, me dit Manzi, surtout si tu comptes en euros, mais les loyers ne sont pas chers non plus. Pourquoi te loges-tu si mal ? » Il est descendu à Tangaar et je lui ai proposé de coucher chez moi. Il a raison : j'aurais pu louer deux pièces au moins.

Il n'a pas tort non plus quand il dit que nous sommes mal payés. Manzi, comme la plupart des universitaires, a d'autres ressources.

Nous avons dîné hier avec Majda, et il a remarqué que je la trouve jolie. « Comment n'as-tu encore rien tenté ? » Me demande-t-il.

« Ne vois-tu pas comme elle est timide ? Dis-je. À peine répond-elle quand on lui parle. — Il ne te serait que plus facile de vaincre ses résistances. — Manzi, je crois que tu commences à trop lire des romans français de l'époque classique. »

Mon souci est plutôt mes trop fréquents trajets. Il m'a simplement répondu : « N'as-tu jamais dirigé des ateliers d'écriture à distance avec l'internet ? Fais des cours de la même façon. Avec ton portable, tu peux les faire d'où tu veux. » Il a encore une fois raison.

Un peu plus tard

— Dis-moi, Jean-Pierre, la semaine dernière, dans ton premier cours sur les phonèmes français, quand tu parlais d'une production chaotique, faisais-tu explicitement allusion à la thèse de Hakim Bey ?

— Oui, naturellement, j'étais bien obligé de penser à notre conversation de l'an dernier chez toi ; et je savais que tu y pensais aussi⁵, mais je ne pouvais pas compliquer mon cours en m'y attardant.

— N'existe-t-il aucune étude sérieuse sur les rapports entre la phonologie et la grammaire du français, comparable au moins aux travaux de Boas et de Sapir sur les langues des Indiens d'Amérique ?

— Si elles existent, elles sont bien enterrées. Elles seraient alors très hétérodoxes en regards des idées reçues.

— Ces travaux sur les langues des indiens d'Amérique ont fait progresser la linguistique en la détachant de sa fascination de l'écrit. Il faudrait maintenant revenir sur la langue écrite à partir des acquis de la phonologie.

— Ces recherches ont beaucoup bénéficié d'applications presque immédiates dans la téléphonie, grâce à la fondation *Bell*.

— Oui, mais en poussant la recherche dans une seule voie, elle se fermait sur elle-même. Nous avons aujourd'hui une constellation de sciences et de techniques totalement inconciliables, et inconsistantes les unes envers les autres.

Nous avons bavardé en longeant la plage, entre les barques échouées et les filets, jusqu'au petit bar *Al 'alam* (L'Univers, le Monde), où nous avons commandé deux cafés. Nous avons continué à parler de l'émergence chaotique des langues en envisageant comment aller plus loin que nos simples intuitions.

5 Autour de Bolgobol cahier 23 : <http://jdepétris.free.fr/Livres/voyage3/cahier23.html>

Le patron est assis avec deux autres hommes à une table du fond devant un ordinateur. Il s'est levé pour nous servir et a repris sa place.

Sous le ventilateur qui ne tourne pas, ils parlent à peine, à voix très basse, et le chat sur une autre table les observe avec une paisible attention. Les chats aiment regarder les hommes quand ils sont occupés à manipuler des signes, et j'avoue que je les comprends.

Cahier VI

Roxane

Le 16 octobre

Un travail collectif

J'ai donné un travail collectif aux étudiants de Bolgobol et à ceux de Tangaar à partir de mon dernier cours.

Le choix entre tutoiement et vouvoiement, ou encore les jeux avec le nom et le prénom, peuvent avoir des significations complexes, paraphrasables dans des énoncés assez subtils en langues naturelles. Il doit donc être possible de désigner les choix ainsi que les énoncés qu'ils impliquent, par de simples lettres conventionnelles, et de les manipuler avec des expressions logico-mathématiques.

On travaillera en groupes de deux à quatre : 1) On imaginera d'abord des dialogues dans des situations réelles avec l'emploi des différentes formes de politesse qui induiront des réponses sensiblement différentes. 2) On tentera de paraphraser en français les significations implicites de tels emplois. 3) On convertira alors ces jeux de paroles en langages de la logique du troisième ordre. 4) On tentera d'en déduire les algorithmes pour écrire un programme de synthèse vocale qui modulera ses réponses en fonction des formes de politesse.

Les premiers résultats par équipe doivent m'être adressés par courriel d'ici la semaine prochaine. (Remarquons au passage la voie passive qui adoucit ici l'autorité de verbe devoir.)

On peut observer que ce genre d'exercice n'exige pas une très grande connaissance du lexique ni de la syntaxe, ni même de la culture. Il permet cependant d'en comprendre plus intimement les mécanismes, à plus forte raison si l'on se montre capable de l'apprendre à une machine.

Naturellement, je suis intervenu dans la constitution des groupes, de manière à ce que les différentes compétences soient équilibrées. Il importe en effet que dans chacun, une personne au moins sache compter avec une base hexadécimale, tracer un diagramme bilittéral, et calculer l'incertitude en logon. (Le logon est l'unité d'information qui divise l'incertitude par deux.)

Bolgobol le 17 octobre

Roxane

Je n'ai toujours pas mis les pieds à l'université. Je donne des cours sous une sorte de véranda en face d'un petit jardin, derrière un vieil immeuble bas que rien ne distingue. On m'a dit que c'était provisoire, car ce lieu va devenir rapidement difficile à chauffer, malgré sa grande cheminée et ses bûches rangées contre le mur.

Qui me l'a dit ? Je n'en sais rien. J'ai reçu un courriel, confirmé par Manzi.

J'en suis reparti à midi en compagnie de Roxane, l'une de mes étudiantes.

Nous sommes curieusement attirés l'un par l'autre. Nos corps s'attirent — mais pas comme cette façon de dire pourrait le laisser croire. L'expression française qui s'impose serait plutôt « à nos corps défendant ». Expression malheureuse et trompeuse, car ce sont précisément nos corps qui s'attirent à nos corps défendant.

Il est assez naturel qu'elle ait attiré mon attention : elle ne cesse de modifier sa coiffure. Retenus par un foulard à son arrivée, elle libère ses cheveux, puis, comme s'ils lui tenaient trop chaud quand le soleil commence à tomber sur le feuillage qui nous en protège encore, elle les remonte et les retient avec une barrette, ou les attache en utilisant son foulard comme un bandeau. Sa capacité de modifier sa coiffure semble infinie.

Quand ses mains ne sont pas occupées à cela ou à prendre des notes, elles demeurent mobiles. Elles ponctuent ses paroles, et contribuent très habilement à en accroître la précision.

Son regard est vif, toujours direct, et la couleur métallique de ses yeux peut même le rendre dur quand elle est attentive, contredisant l'impression de décontraction, et même de nonchalance de ses attitudes.

Dès le premier jour, je me suis surpris à lui mettre la main sur l'épaule en allant prendre un café pendant la pause, et elle m'a saisi par le bras pour me proposer du sucre. Ce matin, en entrant d'un pas vif comme elle en a coutume, elle est tombée nez-à-nez devant moi et nous nous sommes embrassés sur les joues sans seulement y songer. Je n'ai même pas ressenti le moindre flottement en me rendant compte que ce n'était pas habituel.

C'est comme si nos deux corps savaient parfaitement se comporter l'un envers l'autre sans que nous ayons à nous en occuper. Je ne me suis pas même demandé si elle me plaisait ni ce que je pensais d'elle. C'est comme si nos corps se connaissaient déjà.

J'envisageais d'aller dîner au parc. « Je connais un meilleur endroit, » m'a-t-elle dit.

En surplomb de la vallée de l'Ardor

Je n'étais encore jamais allé où elle m'a conduit, je ne me doutais même pas qu'un tel lieu existât. Ce n'est pas très loin, de l'autre côté à peine de la citadelle. La paroi rocheuse tombe là en à-pic sur l'aval de l'Ardor.

Ce n'est pas si haut, mais l'impression n'en est que plus vertigineuse. Au milieu de bosquets de résineux que déchirent des parterres de graminées, la falaise est comme une fantastique brisure. On domine l'étendue des toits d'une bonne part de la ville, jusqu'à un horizon dentelé de cimes où les nuages s'accrochent et s'étirent. La cassure est si brutale entre ces deux espaces, qu'elle déstabilise mes sens, leur empêchant d'accommoder une réalité si nettement coupée en deux.

Mais il n'y a rien ici, où va-t-on trouver à manger ? De l'autre côté de cet étroit plateau entre la citadelle et le vide, là est un petit restaurant de planches. Nous nous asseyons dehors, à une table de bois. Roxane défait encore une fois ses cheveux.

Ses traits n'ont rien d'asiatique, et elle pourrait paraître nord-européenne avec ses yeux clairs, si sa peau n'était si naturellement cuivrée. La forme allongée de son visage encadré de ses amples cheveux châtain, lui donne un air passionné, en contraste avec son regard qui prend parfois un air de dureté sans émotion. Chez elle, le sérieux et le rire sont proches.

Les données immédiates de la conscience et celles des sens

Roxane : Tout énoncé implique du supposé connu, ne serait-ce que la langue dans laquelle il s'énonce. À celui-ci, il ajoute de la connaissance. En termes plus techniques : il implique un certain quantum d'informations préalables, qu'il accroît, ou encore dont il réduit les incertitudes.

Nos esprits ne fonctionnent pas trop mal non plus ensemble et nous avons commencé à parler du travail collectif que j'ai donné.

Moi : Peut-être n'y a-t-il d'autres données véritables que celles des sens, si le mot « véritable » a encore ici une signification. Toute autre information ne fait que diminuer ou accroître l'incertitude de celles-ci.

Roxane : C'est une idée à creuser. J'aimerais mieux comprendre ce qu'elle peut vouloir dire.

Moi : Cela suppose deux types de données, deux types d'information. Or, il n'est pas du tout évident qu'elles soient distinctes, ou du moins qu'on soit en mesure de les distinguer.

Bien sûr, nous aurions pu parler de nous. Je sais déjà qu'elle connaît aussi l'anglais, l'arabe et un peu de russe. J'aurais sans doute aimé en apprendre davantage sur elle, mais pour cela, j'aurais peut-être dû parler aussi et de moi, et ce n'est pas un sujet qui m'intéresse particulièrement.

Moi : Comment pourrait-on distinguer la goutte qui nous mouille de celle qui nous prévient qu'il y aura du vent demain ?

Roxane : Plus précisément encore, il n'y a aucune distinction formelle entre s'apercevoir qu'une goutte nous mouille et inférer le vent. Et puis, rien n'est moins clair que ce qu'on appelle « savoir qu'on est mouillé ».

Moi : Savoir qu'on est mouillé, cela peut aussi bien être courir se mettre à l'abri, ou ouvrir un parapluie.

Roxane : Pour autant, on ne dira pas que l'horloge sait qu'il est midi quand elle sonne douze coups.

Il est curieux que Roxane se serve autant de ses mains pour parler. Ce n'est pas très oriental. C'est plutôt méditerranéen. Moi-même, j'ai encore pu l'observer sur une photo prise pendant que je donnais mon cours à Tangaar, je parle beaucoup avec les mains.

Les mouvements de son corps qui accompagnent ses mots, ou seulement son écoute, son regard, qui peut se fixer droit dans mes yeux, comme se perdre dans les lointains quand elle réfléchit, sa voix, son accent qui ferme un peu trop les syllabes du français, tout cela crée d'étranges résonances avec l'espace fracturé où elle m'a conduit. C'est un peu comme si elle en réduisait la fracture.

Moi : On ne dira pas que l'horloge sait qu'il est midi quand elle sonne douze coups, car il n'y a aucune médiation ni inférence entre le déclenchement du son et la signification. Tout au plus pourrait-on dire : elle sait que l'aiguille des heures a fait douze tours.

Roxane : Le rapport entre les tours et les heures ne concerne pas l'horloge, seulement l'horloger. Elle ne sait pas non plus qu'elle a fait douze tours.

Moi : Savoir supposerait donc que ce que l'on sait puisse être erroné.

Roxane : Savoir supposerait que ce qu'on sait soit certainement erroné.

Moi : À moins de comprendre « savoir » comme « voir ça » : tu vois ça ? oui, je le vois. Ça-voir.

Je repense à mon rêve. Je sais que ce n'est pas exactement ce dont nous parlons qui me le rappelle ; plutôt la façon dont nos paroles prennent appui sur nos corps et l'espace réel.

Je la ferais parler ainsi pendant des heures, rien que pour la vivacité de ses gestes et l'intensité de son regard.

Le 18 octobre

« Je vois que tu sais parler aux femmes, » ironise Manzi qui a déjà lu la dernière mise en ligne de mon journal hier soir. Mon silence ne le décourage pas de continuer :

— Je me demande, si Roxane avait les cheveux un peu moins longs, et si tu ne donnais pas des cours, vous vous seriez seulement remarqués.

— Et pourquoi pas non plus, Manzi, si nous ne nous étions jamais rencontrés ? Je crois que quelque chose t'échappe dans l'attraction que les êtres exercent entre eux. De chaque corps, pour un autre, émanent des propositions : elles s'accordent, se répondent, ou non. Cela n'a rien à voir avec la communication linguistique, le rôle social ou seulement la pensée ou le désir. C'est plus premier, plus fondamental ; c'est gestuel. Les gestes parfois s'harmonisent, parfois se gênent ; portent à faux ou bien se rejoignent. L'esprit, ni même l'âme n'y sont pour rien. C'est comme une vague, en somme.

— Une vague ?

— Oui, regarde une vague dans la mer. Son mouvement est une proposition au nageur, au marin, au poisson. Et, vois-tu, en un sens la vague n'existe pas. Elle n'est pas le vent qui ne ferait rien sans la mer. Elle n'est pas la mer que le vent agite, car l'eau ne se déplace pas avec la vague, seulement

son ébranlement. Et en un sens, elle seule existe. Tu comprends ce qui se joue dans l'invite de deux corps ? C'est ce qui les fait être chacun le cosmos entier sans renoncer à l'existence singulière. »

« Wow » conclut Manzi.

La vague

J'ai mis en fond d'écran sur mon portable la vague d'Okusaï. J'ai trouvé le fichier au hasard d'une recherche sur Wikipedia. Peut-être a-t-elle inspiré ma réponse à Manzi.

Je ne m'attendais pas à l'effet qu'elle produit sur un écran. Je le craignais plutôt décevant. Une estampe sur papier perd généralement beaucoup avec son support. Là, c'est le contraire. Comme je l'écrivais à propos des nuages le mois dernier, l'art oriental est moins mimétique que déictique. Ignorant l'effet de réalité, le rapport entre celui-ci et « la matière », si important dans la peinture occidentale moderne, devient négligeable.

Avec l'estampe d'Okusaï, le bureau tout entier devient icône. La signature verticale, et le titre dans un cartouche, à gauche, contribuent même à lui faire intégrer les icônes et les menus du bureau. C'est comme si elle avait été dès l'origine destinée à faire un fond d'écran.

L'image ne contient pas un grand nombre de couleurs : trois bleus, du noir, un ocre, un brun... six, sept, huit passages tout au plus.

Okusaï a toujours eu une prédilection pour dessiner l'eau agitée, mais elle n'est pas fluide. Elle paraît même sèche. Il en saisit pourtant parfaitement le mouvement, je m'en rends bien compte en ayant perpétuellement sa vague sous les yeux. Il durcit ce mouvement en l'arrêtant.

Si toute image est, par la force des choses, immobile, et donc fige le mouvement, j'en connais bien peu, dans toute l'histoire de l'art, qui montrent ce figement lui-même. Okusaï va jusqu'à renforcer cette impression en dessinant le mont Fuji dans le lointain avec les mêmes bleus que les vagues. Il tient lieu de point de fuite de l'estampe, comme une vague immobile : proche et lointaine, mouvante et figée, immense et minuscule.

L'écoulement des montagnes

Je n'ai jamais vu d'autre image qui oppose et démonte à ce point les données des sens et leur reconstruction. C'est comme si elle était une illustration explicite du *Sansuikyô* (*Le Sutra des montagnes et des rivières*) de Dôgen dans son *Shôbôgenzo*.

« Ne calomniez pas les montagnes bleues en disant qu'elles ne peuvent marcher, ou que la montagne de l'est ne peut se mouvoir sur les eaux. C'est parce que le sens commun est fruste qu'il met en doute les mots *les montagnes bleues marchent*. C'est à cause de son peu de connaissance qu'il s'étonne d'un énoncé tel que *la montagne s'écoule*. De même il n'a pas encore parfaitement compris le sens des mots *eau qui coule*, et se noie dans leurs seuls rapports grammaticaux. »

Dans le *Keisei Sanshoku* (*Le son des vallées, la forme des montagnes*), il évoquait un Koan : « Un moine demanda à Changsha Juingchen : Comment ramener au moi les montagnes, les rivières et la terre immense ? Juingchen répondit : Comment ramener le moi aux montagnes, aux rivières et à la terre immense ? »

Cette image sur mon écran a une singulière puissance. Elle est monstrueuse, et j'ai d'abord craint qu'elle me perturbe pour travailler. Il n'en est rien. Elle s'aplanit complètement dès que je me sers de la souris et du clavier, et à plus forte raison, quand j'ouvre un dossier ou une application qui la couvre partiellement.

Cahier VII

Les duels rhétoriques du Marmat

Le 20 octobre

Anarchie et langage

On ne comprend rien au langage si l'on n'est pas au moins instinctivement anarchiste et un peu surréaliste. Un langage est une trame de règles, de lois, arbitraires, et qui sont d'autant moins le produit d'une sorte de contrat social, qu'elles en tiennent effectivement lieu. Ces lois n'ont jamais été mises aux voix, si ce n'est qu'elles sont perpétuellement mises en voix par chacun.

Ces lois se distinguent de celles de la nature, car elles ne s'exercent que si on les a apprises et si on les applique. Elles se distinguent aussi des lois humaines, du droit positif, en ce qu'elles sont dépourvues de tout contenu pénal. Aucune règle de grammaire n'énonce la moindre peine au cas où on l'enfreindrait, et pourtant chacun s'efforce de les respecter autant qu'il le peut.

Il n'est en réalité pas si évident d'enfreindre les règles d'un langage. Elles nous servent à construire des énoncés consistants, et si nous y parvenons en détournant la règle, nous l'avons moins enfreinte que nous n'en avons fait un usage plus subtil, plus efficace. Sinon, nous avons tout simplement échoué à nous en servir.

Il n'est même pas nécessaire d'y parvenir sciemment. Si quelqu'un dit « la dentelle de l'eau » parce qu'il ne connaît pas le mot « écume », son image fonctionne aussi bien que s'il était un poète parfaitement maître de sa langue.

Les mots nous viennent de toute façon toujours un peu avant qu'on ne les cherche. Et quand on les recherche, avec la bonne construction, des idées neuves surgissent plus clairement en les trouvant.

Même une autorité comme l'Académie Française ne peut que reconnaître l'usage. Et celui du plus grand nombre ne saurait pas davantage faire autorité. Ce n'est pas le plus grand nombre qui est le plus habile à produire des énoncés consistants, intuitifs et subtils. Il ne peut que s'efforcer de prendre école à celui qui sait, qu'il soit académicien ou non.

Les lois des langages ne sont donc pas démocratiques. Elles sont plus que démocratiques. Elles sont para-démocratiques. Elles sont anarchistes, ou interarchiques.

Celui qui n'a pas au moins une vague intuition de cela ne sera jamais entièrement maître de sa parole, et moins encore capable d'enseigner une langue, ou même seulement les langages de l'arithmétique ou de la musique.

Un colloque

Je m'assois après avoir prononcé ce discours. C'est la première fois que je mets les pieds à l'université de Bolgobol. Son architecture, qui est un étrange mélange de toutes celles que le monde ait connues, est comme une coquille vide. Dès qu'on passe le large portique et qu'on s'avance dans l'allée de gravier, on voit que les bâtiments sont moins grands, moins nombreux et moins bien entretenus qu'ils le paraissent de loin, perdus entre les pelouses et les bosquets taillés.

On n'y rencontre pas de jeunes gens qui ressemblent à des étudiants, seulement quelques personnes qui rangent des bibliothèques, réparent des ordinateurs, tapotent du code sur des claviers. Certains réparent des meubles, d'autres montent des machines ou des dispositifs plus complexes. Apparemment, on ne donne aucun cours ici.

Je me suis rendu ce matin, après l'heure où la prière du vendredi résonne d'un minaret à l'autre, dans ce qui fait fonction d'auditorium. C'en est un, si ce n'est qu'il ressemblerait à un hangar vide sans ses grandes calligraphies arabes, noires sur le mur blanc, très épurées, et où je ne comprends rien car ce n'est pas de l'arabe.

La salle est grande et couverte de tapis, sur lesquels on s'assoit en rond après s'être déchaussé. C'est à une table ronde où je suis invité, mais sans table. On parle après être allé s'asseoir au milieu du cercle, ou en y restant droit.

Il n'y a pas de réelle séparation dans l'assistance. Les intervenants sont devant. Plus on s'éloigne, plus on croit identifier de jeunes étudiants, alors qu'au fond sont à l'évidence de simples visiteurs. La salle n'est pas pleine. Elle contient à peine quelques dizaines de personnes.

L'intervention du Tchandji

Tchandji est le premier à prendre la parole après moi, ce qui me rassure plutôt. Mon propos est en effet discrètement provocateur, car il fait planer l'accusation d'incompétence sur tout détracteur. Les autres intervenants sont tous plus ou moins enseignants, et tout enseignement est toujours plus ou moins celui d'un langage. Il y a donc de quoi inciter à débattre à fleuret non moucheté. Mais je sais que Tchandji est bien le dernier à se préoccuper d'un tel soupçon.

En effet, il ne se défend ni ne m'attaque en rien. C'est l'individualisme bourgeois qu'il remet en cause. Il s'appuie pour cela sur quelques remarques de Wittgenstein à propos de la fiction d'un langage privé, même sous la forme d'un langage onirique, tel que l'a envisagé Fromm dans son ouvrage *le Langage oublié*. Cette langue des rêves ne saurait de toute façon s'étayer que sur un véritable système partagé de signes.

Pour rendre compte honnêtement de son propos, je dois préciser que nous débattons en anglais — langue universitaire mondiale de fait — et que Tchandji utilise le mot « citizen ». Le choix entre les mots « bourgeois » et « citoyen » est toujours difficile en français, de par les fortes connotations dont ils sont par avance chargés, et qui étouffent leurs véritables dénnotations à peu près équivalentes. Tchandji désigne explicitement l'homme de la cité, propriétaire d'une partie foncière de celle-ci, plus ou moins virtuelle, et qui acquiert par cela un statut juridique et politique.

Quelle que soient la dignité et la supériorité sur un étranger qu'un tel statut de copropriétaire confère au citoyen, ils ne font pas moins de lui un être qui ne sera jamais complet. Il est définitivement la part individuelle d'une totalité sans laquelle il n'est plus.

« La personne privée (*private*) est en réalité privée (*deprived*) de son humanité, et elle se débat pour la reconquérir à travers la célébrité. La personne privée veut devenir personnalité, sinon, en désespoir de cause, elle devient l'adoratrice de qui y parvient. »

En bon héritier d'une civilisation nomade qui fit des conquêtes et assura des marchés à l'échelle des empires, Tchandji oppose l'intégration de la personne dans un espace territorial, à l'intégration par la personne de systèmes signifiants. Il montre comment le premier cas rend difficile la posture de personne parlante (*speaking person*) et impose la fonction de porte-parole (*spokesperson*). Soit on porte la parole pour ceux qui nous ont explicitement mandatés, soit on porte son témoignage (*testimony, account*).

Sans attaquer ni se défendre, Tchandji n'en a pas moins décidé d'ôter lui aussi toute mouche à son fleuret. Il est évident qu'en tant que Français, le soupçon de pencher pour un tel individualisme plane maintenant sur moi.

Le discours de Manzi

Manzi intervient ensuite. Après avoir brièvement présenté Georges Brassens, il annonce qu'il va commenter la phrase de sa chanson : « À plus de quatre on n'est qu'une bande de cons. » Il semble avoir fait bon usage du fichier MP3 que je lui ai copié.

Il commence par raconter ce qui nous est arrivé l'autre jour dans le bus à Tangaar pour aller de chez moi à la gare. Nous nous sommes levés de notre siège pour nous rapprocher de la porte en poursuivant notre conversation, en même temps que deux ou trois voyageurs. Chacun pensant qu'un autre l'avait fait, personne n'a demandé l'arrêt au conducteur. Celui-ci a donc continué sa route et a dû nous laisser de l'autre côté de la place. L'anecdote est insignifiante, mais montre bien comment un groupe échoue souvent, là où chacun de ceux qui le compose réussirait sans peine.

Il semble tomber sous le sens qu'en se regroupant et en mettant en commun les aptitudes, l'ingéniosité et la clairvoyance de chacun, on les démultiplie aussi loin que le groupe s'accroît. Il apparaît pourtant qu'il n'en va pas ainsi à l'usage, et qu'une part toujours plus importante des moyens mis en commun est dépensée à maintenir seulement la cohésion et la communication. Aussi les hommes forment souvent en groupe une entité plus faible et plus bête que chacun le serait seul.

L'idéal serait donc de collaborer en perdant le moins possible à assurer la cohésion, l'organisation et la communication. Au pis-aller, en faisant en sorte qu'elles ne coûtent pas plus qu'elles n'apportent. Depuis la horde d'hominien, la préhistoire et l'histoire pourraient se résumer à cette quête tâtonnante, dont le but finit toujours par être perdu de vue pour le seul souci de perpétuer le groupe, quel qu'en soit le prix pour chacun de ceux qui le forment.

La loi de Brooks

Manzi nous donne un exemple plus fin de son idée avec la loi de Brooks. Le *Mythical Man-Month*, essais sur l'ingénierie informatique, est un livre de Fred Brooks sur la gestion de projets logiciels, dont le thème central est : « Accroître la main d'œuvre pour un projet qui a pris du retard, le retarde davantage. » Cette idée est connue sous le nom de Loi de Brooks. L'ouvrage fut publié en 1975 et réédité en 1995.

L'observation de Brooks était fondée sur ses expériences à IBM, où il dirigeait le développement de l'OS/360. Pour accélérer le développement, il fit l'erreur d'ajouter des travailleurs à un projet qui avait dépassé les délais. Il affirmait aussi qu'écrire un compilateur ALGOL prend six mois, quel que soit le nombre de ceux qui y travaillent.

Ajouter des programmeurs à un projet qui dépasse ses délais le retarde davantage, à cause du temps nécessaire aux nouveaux venus pour se mettre au courant, et de la croissance du coût de communication. Si N personnes doivent communiquer entre elles, quand N s'accroît, leur rendement M décroît, et peut même devenir négatif. (C'est à dire que le travail qui reste à la fin de la journée peut être supérieur à celui du début, lorsque, par exemple, plusieurs *bugs* se sont produits.)

La tendance des chefs de projet à répéter de telles erreurs fit que le livre fut appelé ironiquement « la Bible des ingénieurs informaticiens » car « tout le monde le lit mais personne n'en tient compte ».

Ces débats publics ont des règles bien précises

Ces débats publics ont des règles bien précises qui ne sont pas exactement les nôtres en Europe. Il s'agit proprement d'une joute, d'un tournoi. L'assistance y est rompue. Elle sait parfaitement identifier les différentes figures de logique, de rhétorique, de poétique utilisées par les orateurs.

La différence est palpable dans leur écoute. Inutile de chercher dans l'assistance des signes d'approbation, pas question seulement de faire mine de s'adresser à elle, de la prendre à témoin, ou de se disputer son soutien. Elle écoute attentivement, elle observe, mais n'adhère pas. Naturellement, on n'applaudit pas, et l'on ne pose pas de questions dans la salle.

Ces duels sont formalisés depuis des siècles. Certains les font remonter à l'arrivée de Hippias de Marseille à Bolgobol (voir *Retour à Bolgobol* cahier 14⁶), avant l'assassinat d'Alexandre le Grand. Des générations ont eu depuis le temps d'assimiler les figures de l'*Organon* aristotélicien et la dialectique platonicienne, de la logique à quatre termes de l'école chinoise du sud, des catégories de l'analyse et de la synthèse arabo-persane, d'Al Farabî au Shaïkisme, en passant par Ibn Sinân, le « dire sans dire », la philologie bhramanique, et j'en passe.

Au fil des siècles, bien des missionnaires et des agitateurs de toute obédience s'y sont cassé le nez. Avant même qu'ils aient fini leur discours, les auditeurs s'en détournent en haussant les épaules. « Il nous annonce un syllogisme démonstratif, et il déduit de ses prémisses une conclusion dialectique » disaient-ils.

6 <http://jdepétris.free.fr/Livres/retour/retour14.html>

À l'opposé, des hommes incultes sont parfois parvenus à être largement entendus, en parlant juste, sans savoir comment.

Il est très inhabituel donc qu'un étranger soit convié à ces duels, qui lui laissent peu de chance. Manzi m'en a prévenu en m'y invitant. Il est pourtant convaincu que je suis capable de ne pas m'y ridiculiser, assez instruit et entraîné que je suis sur les principes, et suffisamment mal préparé aux conditions pour que ma spontanéité y trouve les ressources de la nouveauté et de la surprise. « Eh puis un descendant d'Hippias ne saurait faire mentir son sang, » a-t-il conclu comme une boutade.

Je n'ai pas le temps de résumer ici la quatrième intervention, celle du professeur de lettres françaises dont j'avais fait la connaissance ici même il y a trois ans lors de mon premier voyage.

Dès le premier tour, Manzi avait pris l'avantage en utilisant parfaitement cette forme complexe qu'on pourrait traduire par « double diathèse », et en résumer le principe ainsi :

Contrairement au jeu de propositions A que nous font croire la première impression ou les idées reçues, l'expérience et le calcul nous apprennent B. Contrairement aux conclusions C qui nous viendraient alors spontanément à l'esprit que B serait incontournable, B nous permet au contraire de saisir D : les moyens de faire autrement, et qui ne se confondent pas avec A.

Les principes de la gravitation pourraient servir d'exemple : Alors qu'en observant que les oiseaux volent, nous avons l'impression que le plus lourd que l'air n'est pas entraîné au sol (A), l'expérience et le calcul nous convainquent du contraire (B). Nous ne pouvons pourtant pas conclure (C) que les oiseaux ne sont pas concernés par B. Nous découvrons au contraire (D) comment ils utilisent B pour voler, et comment nous pourrions le faire.

Manzi avait en effet terminé son exposé en énonçant quelques procédés simples et fiables, utilisant l'enseignement de Brooks pour en contrecarrer les effets et accroître indéfiniment des coopérations.

Les principes de la joute

Les principes de la joute ne consistent pas à multiplier les figures acrobatiques, comme le patinage artistique. Il n'est pas davantage nécessaire de prouver que les autres ont tort, ni seulement qu'on a raison. Il s'agit plutôt d'envelopper dans le sien les arguments des autres, de les y réduire et, finalement, de les dominer. C'est pourquoi il n'y a pas de débat contradictoire à proprement parler.

Chacun intervient donc une seconde fois pour tenter de mieux refermer son raisonnement sur les autres. C'est alors la difficulté de réduire le mien au sien qui a entamé le plus l'avance de Manzi.

Beaucoup d'autres choses entrent encore en compte. On ne s'arrête pas seulement à la cohérence interne du raisonnement, mais on tient un grand compte de ses rapports pragmatiques avec des faits, et de sa capacité à les généraliser et les abstraire. La concision et la clarté sont aussi des atouts, comme la nouveauté et la force explicative.

J'ai failli moi-même prendre le dessus en montrant que les langages sont des constructions assez simples, destinées à permettre l'accomplissement d'opérations précises, et que les langues émergent de l'emploi chaotique et simultané d'un nombre indéterminé de tels langages. Je dois cette idée à mon ami Nguyen Van Minh, de l'Université de Provence, qui n'a hélas jamais cherché à la formaliser davantage, malgré mes encouragements.

Manzi et moi avons fini à égalité devant les autres. Il n'y a pas réellement de jury, de décompte de points ni de délibération. Une petite dizaine d'hommes rompus à cet exercice, comme le doyen qui m'a accueilli pour me remettre mon sabre, occupe le premier rang et fait figure de groupe organisateur. Ils ne disent rien, pas plus que l'assistance ne se manifeste. Chacun sait pourtant très bien qui a gagné, et d'abord ceux qui ont jouté.

Cahier VIII L'automne s'installe

Le 22 octobre

Des motivations réelles de l'apprentissage d'une langue

Bien sûr, nous lisions tout ce que nous pouvions trouver de l'I.S. Malheureusement, la plupart des textes situationnistes n'étaient disponibles qu'en français. A part cinq ou six brochures et quelques tracts, il n'existait en anglais que quelques traductions approximatives et manuscrites faites par des gens qui, bien souvent, ne savaient guère plus de français que nous. Je me rappelle encore l'exaltation, mais aussi la frustration, que nous avons éprouvées, en tombant pour la première fois sur une copie du Traité de savoir-vivre de Vaneigem, que nous nous sommes efforcés de lire dans une pâle photocopie d'une photocopie d'une photocopie d'une mauvaise traduction. Quand je me suis rendu compte du nombre de textes qui me restaient inaccessibles, j'ai commencé à me remettre au français, dont je n'avais jamais eu qu'une connaissance scolaire et que j'avais oublié depuis longtemps. J'avais toujours imaginé qu'il serait formidable de devenir assez savant pour lire mes écrivains favoris en français dans le texte, mais ce but était trop vague pour me faire entamer les études nécessaires. Les situationnistes m'ont donné la motivation pour le faire. D'ailleurs presque tous les gens que je connaissais qui leur portaient un véritable intérêt ont appris tôt ou tard le minimum de français nécessaire pour comprendre, ne fut-il que péniblement, l'essentiel des textes les plus importants. Dans nos rencontres postérieures avec des camarades d'autres pays, le français était notre lingua franca autant que l'anglais.

Ces lignes de Ken Knabb sont tirées de son ouvrage *Confessions d'un ennemi débonnaire de l'État*⁷. Elles illustrent parfaitement ce que j'écrivais le 23 septembre dernier à la gare de Bolgobol à la fin de mon second cahier.

Que reste-t-il encore de vivant qui inciterait aujourd'hui à apprendre le français ? C'est ce que j'aimerais bien apprendre de mes étudiants.

Roxane et la pensée radicale française

Roxane est une de mes rares étudiantes qui n'est pas mathématicienne. Elle a cependant la formation mathématique exigée ici pour étudier les langues. Elle s'intéresse principalement à la pensée radicale française. Elle admet comme moi que la source paraît s'en être tarie, au moins depuis sa naissance.

Comment donc une jeune femme du Marmat peut-elle s'intéresser à une source tarie ? Serait-ce par goût de l'archéologie ? « Je n'en avais pas pris la mesure quand j'ai commencé, me dit-elle. Le décalage culturel et géographique m'avait caché le décalage temporel. Quand je m'en suis aperçu, j'ai découvert en même temps que la pensée radicale française semblait, depuis l'origine, avoir toujours été tarie. »

Sa remarque me laisse rêveur. Elle ne manque pourtant pas de justesse si l'on cherche à l'éprouver. Dans la littérature, les arts, la philosophie, les sciences, les auteurs les plus considérables ont été à peu près invisibles à leurs contemporains. Ils n'ont eu ni reconnaissance officielle, ni succès populaire, même pas, la plupart du temps, un petit cénacle de disciples.

C'est le cas d'Évariste Galois, dont la théorie mathématique fut totalement inconnue de son vivant, et de Sadi Carnot dont les principes de thermodynamiques restèrent stériles jusqu'à Clausius. C'est celui de Lautréamont comme de Van Gogh. Dans les meilleurs des cas, certains eurent une audience hors de France, comme Descartes ou Voltaire. Leurs travaux étaient cachés par ceux de personnalités aussi célèbres en leurs temps qu'elles ont été rapidement oubliées. L'époque de Mallarmé était de son vivant celle de Sully-Prud'homme ; l'époque de Descartes, celle de Mallebranche.

⁷ <http://www.bopsecrets.org/French/index.htm>

Qui a entendu parler de l'Internationale Situationniste au temps de sa plus grande inventivité ? Qui a remarqué les Surréalistes au temps, si j'ose dire, où ils avaient raison ? La pensée française s'est construite sur des travaux qui, partout ailleurs, n'auraient tout simplement pas pu exister, ou n'auraient laissé aucune trace dans le futur, disparaissant en même temps qu'ils apparaissaient.

Est-ce vraiment différent ailleurs, ou ne connaîtrais-je pas suffisamment l'histoire intellectuelle de langue allemande ou anglaise ? Boole était marginal, sans doute, mais des passages étaient praticables dans une société pourtant aussi cloisonnée que la sienne. Böhme trouva de modestes disciples qui recopiaient à la main ses écrits. À beaucoup d'autres, on offrit des postes et des statuts qui correspondaient à leurs talents.

Il semble qu'en France, il y ait toujours eu une élite de l'esprit totalement indépendante des couches du pouvoir comme des bases populaires, et distincte d'une caste de clercs. Je ne peux rien trouver de semblable ailleurs qu'en Asie.

Cela tient selon toute évidence à l'histoire de la France, à la fois ennemie du Saint Empire, et pourtant catholique et absolutiste. Un pays à la fois toujours en guerre contre l'humanisme et l'intelligence, mais qui, ne s'autorisant pas à les éradiquer, finalement les excite.

Il en reste bien quelque chose, et l'on peut y trouver peut-être l'une des raisons du poids diplomatique de la France, aujourd'hui démesuré en comparaison avec sa puissance réelle. L'explication pertinente n'est certainement pas dans sa place toute formelle au Conseil de Sécurité de l'ONU qui ne lui fut consentie que pour mieux la ficeler dans le camp atlantique.

C'est du moins le point-de-vue assez byzantin de Roxane.

Le 23 octobre

Je laisse battre la pluie contre les vitres

Le vent et la pluie sont arrivés depuis vendredi, et les jours rétrécissent vite. J'ai de longues soirées pour travailler au bruit des rafales et des tonnerres. Je profite des petits matins, avant que le jour ne pointe entre la lumière des éclairs.

Les gouttes frappent la vitre : je laisse les volets ouverts.

Je n'ose pourtant pas utiliser l'internet par ce temps. Je me contente de relever rapidement mon courrier pendant les éclaircies, de télécharger éventuellement de la documentation ou la page d'un forum.

Ziddhâ rentre d'Iran

Ziddhâ rentre d'Iran où elle est allée perfectionner son farsi à Isfahan. J'en suis ravi et embarrassé tout à la fois, à cause de ma relation avec Roxane. Heureusement, les mœurs sont différentes ici de celles de l'Occident. Les êtres sont plus autonomes, j'ai mis longtemps à le comprendre.

Ce qui me paraissait d'abord de la retenue dans les relations entre hommes et femmes est en réalité de la discrétion. On n'éprouve pas le besoin de s'afficher en couple, comme en Europe, et personne ne se soucie généralement de ces sortes de relations s'il n'y est pas impliqué. La seule chose qu'on connaît, c'est la parenté. Sans enfant, nul ne se soucie de jouer à papa-maman.

Si la plupart des hommes vivent chez la mère de leurs gosses, ils conservent toujours un pied-à-terre, et une grande part de vie privée. Les femmes aussi, qui ont d'ailleurs toujours le recours de leur fermer leur porte.

Évidemment, même si les mœurs sont différentes, la nature humaine ne change pas beaucoup, notamment son penchant à l'exclusivité, et même à l'exclusivité définitive. « Toi pour toujours. » On douterait peut-être de ce « pour toujours » s'il ne se doublait d'une sorte d'impression de « depuis toujours ». Certes la raison sait bien que ce « depuis toujours » ne dure pas depuis bien

longtemps, mais le cœur, lui, voit les choses autrement. Il sait que toute durée est transitoire, et que l'instant seul est éternel.

Il y a de l'unicité et de l'éternité dans ces rencontres. Je peux comprendre le rejet et le sentiment de faute que parfois hommes et femmes s'inspirent, par l'écartèlement qu'ils s'infligent. En fait, je ressens le désir d'être seul avec chacune en même temps.

Le 24 octobre

Force et temps de travail

Si la monnaie étalonne la valeur d'échange, et si celle-ci est liée à la force de travail, il reste à savoir comment cette force de travail peut être ramenée à du temps de travail, et quantifiée en heures. Si oui, alors toute l'économie libérale tient, et avec elle, la critique marxiste.

La force de travail peut-elle donc se mesurer en temps de travail ? Y a-t-il un rapport fixe entre la force du travail et sa durée ? A priori non : une heure pour un chamelier et une heure pour un conducteur de locomotive ne produisent pas des forces de travail comparables.

Soit on considère qu'un chamelier vaut bien un conducteur de locomotive, et on le payera au même tarif ; ce sera alors un choix éthique, et non économique. Soit le chamelier pourra manger ses chameaux et se trouver autre chose à faire, poser des rails, par exemple.

Il est évident que plus on accroîtra la force de travail, plus des chameliers mangeront leurs chameaux, et iront poser des rails. En fait, il y aura trop de chameliers et pas assez de rails. En effet, s'il y avait assez de rails à poser pour occuper tous les chameliers qui auraient mangé leurs chameaux, alors il n'y aurait aucun intérêt à utiliser un chemin de fer plutôt qu'une caravane. Il n'y aurait aucun accroissement de la force de travail.

Si l'on veut accroître la productivité, il faut bien, soit que des gens cessent de travailler, soit que tout le monde travaille moins longtemps, soit que les uns ou les autres se trouvent tout autre chose à faire. Tous les panachages sont possibles entre ces trois options, mais le rejet des trois est impossible.

Si des gens cessent de travailler, il faudra bien que les autres travaillent pour eux. Si ceux qui travaillent refusent que ceux qui ne travaillent pas en profitent, l'accroissement de la force de travail se fera en pure perte. Pourquoi faire rouler des trains si les anciens chameliers ne peuvent pas le prendre ni acheter les richesses qu'il transporte ? Dans ce cas, soit un nombre croissant de chauffeurs, de poseurs, d'aiguilleurs, devra cesser de travailler, soit tous devront travailler moins, soit les uns ou les autres devront se trouver tout autre chose à faire.

Si tout le monde travaille moins, ou si une part peut consommer sans avoir à travailler, il est probable que les uns ou les autres emploieront ce temps à faire tout autre chose. Soit ces nouvelles choses entreront à leur tour dans le système marchand, soit elles en seront tenues à l'écart.

Si elles y entrent, il est probable que ce sera comme le chemin de fer envers les caravanes. Si elles n'y entrent pas, parce que, par exemple, les caravaniers feront le nécessaire pour ne pas avoir à manger leurs chameaux, ce sera l'équilibre des échanges et de la monnaie qui sera mis à mal, puisqu'une part croissante de l'activité humaine leur échappera.

De fait, le rapport entre la valeur d'échange et le temps de travail, d'une part, perdra toute relation réelle avec, d'autre part, le rapport entre la force de travail et la valeur d'usage. En somme, en excluant de nouvelles activités de l'échange marchand, c'est le marché lui-même qui s'exclut de la production réelle.

(Extrait d'un courriel de Tchandji. Copies à Manzi et à Roxane.)

La Part maudite

C'est une intéressante critique, non seulement de l'économie politique et de sa critique, mais aussi de la notion de « part maudite » de Bataille. En effet, cette « part maudite » ne peut plus alors être prise pour un point-aveugle, une sorte de « cœur d'un monde sans cœur » qui déterminerait

symboliquement l'économie politique, mais comme l'économie politique elle-même, en tant que système symbolique qui perd toute attache avec la vie et le travail réel des hommes.

Le capitalisme moderne semble être apparu vers le quinzième siècle en Europe, et c'est plutôt étonnant compte tenu du développement antérieur des autres civilisations. Il est vraiment dur de comprendre comment les grands empires auraient pu être à des stades antérieurs de l'accumulation capitaliste. En fait, c'est impossible. Que sont donc devenus les systèmes économiques antérieurs ? Des religions, évidemment.

(Extrait de la réponse de Roxane. Copies à Manzi et à moi.)

Le 25 octobre

Mon installation à Bolgobol

Je me trouve bien à Bolgobol, et je tends à délaisser Tangaar. J'ai donné mes derniers cours à distance. Pour l'instant, l'expérience se révèle plutôt positive. Il faudra que j'en fasse un rapport détaillé.

Mon appartement est à l'étage. On passe sous un porche depuis la rue et l'on y accède par un balcon après avoir grimpé un escalier de bois depuis la cour. Au-dessus de ma tête, le toit abritait à l'origine une grange à fourrage. La pluie semble encore en éveiller l'odeur, avec celle du bois et de la résine. De l'autre côté de l'étroite cour qui devient bourbeuse, les écuries sont maintenant des garages.

Au rez-de-chaussée est une boulangerie-pâtisserie. Elle est tenue par ma logeuse et sa jeune fille qui paraît plus que ses quinze ans. Elle m'apporte le matin mon petit-déjeuner, et toutes les deux refusent tout argent. Je leur rends de petits services. Je fends du bois et parfois ramène de mes promenades quelques branches tombées des troncs. Il m'arrive aussi de porter le pain à quelques voisins sur ma route en sortant. Je leur garde quelquefois le magasin en début d'après-midi quand il ne passe personne, me contentant de lire, assis derrière le comptoir, ou de laisser un rare client se servir seul.

En descendant vers la place Addy, c'est encore une rue, avec des trottoirs devant des maisons espacées, des jardins, des barrières de bois. Dans l'autre sens, elle devient une route en direction de la forêt.

Un pont y traverse un torrent très profond, cerné de platanes, de marronniers, de tilleuls, puis, quelques centaines de mètres plus loin, au croisement de la route du col et de celle de l'Ardor, dans une grande maison toute en bois, on trouve un bar restaurant que fréquentent les routiers et quelques paysans. On y a une vue imprenable sur toutes les vallées.

C'est aussi le terminus de la ligne de bus. J'aime aller le matin y attendre le jour. Parfois, j'y rencontre Tchandji qui ne campe pas loin. On échange quelques mots, puis on reste chacun à sa table, à lire, écrire, ou regarder le ciel.

Ce matin, j'y attends Ziddhâ. Au terminus de la ligne, lui ai-je expliqué, tu n'auras pas à marcher.

DEUXIÈME PARTIE LE RETOUR DE ZIDDHÂ

Cahier IX Une semaine de notes de travail

Le 26 octobre

Un mouvement continu de la pensée

Rien n'est plus surprenant que le temps pris à penser. C'est plus étonnant encore quand on pense avec la plume. Le temps de la pensée ne s'identifie pas au temps de la rédaction. Au fond, on peut écrire très vite. Je suis parfois surpris de la rapidité avec laquelle je remplis une page, et même la relis et la corrige.

Je suis nettement plus lent au clavier, plus lent même que si j'écris à la plume et saisis dans un second temps. Et cette observation donne une idée de ce qu'est le travail de la pensée. En écrivant au clavier, je peux me corriger et réécrire aisément mes phrases à chaque instant sans laisser de trace. C'est ce que j'ai tendance à faire, et ça me prend du temps. Il m'en faut alors bien davantage pour me relire et garder à l'esprit ce que j'ai effectivement écrit.

Dans tous les cas, écrire peut être très rapide, et même raturer, corriger, réécrire, et cela, quoi que l'on écrive : paroles, expressions mathématiques, partitions musicales, code de programmation... Pourtant, il suffit de regarder quelqu'un écrire : par instants il s'arrête, le stylo reste en suspens. Et que fait-on pendant ce temps ?

Apparemment rien. Peut-être le regard paraît-il fixer quelque cible invisible. C'est incroyable le temps que l'on peut passer à cela. Que fait-on alors exactement ?

Il serait intéressant d'utiliser les ingénieux dispositifs pour observer ce qui se passe alors sous la voûte crânienne. Pour autant, ils ne nous suffiraient certainement pas à nous l'apprendre. Il semblerait tout simplement que nous cherchions à gagner de la vitesse dans un enchaînement d'inférences.

Par un mouvement continu de la pensée qui passe d'une inférence à l'autre, nous cherchons à n'en faire qu'une, un peu comme le cinéma fait avec des images fixes une seule mobile. Il y aurait donc une vitesse spécifique à acquérir, comme un galet pour ricocher sur l'eau, ou encore un avion s'envoler.

Le 27 octobre

Le mouvement réel de la pensée

On pense avec le son, mais on navigue la pensée avec le signe écrit.

Le 28 octobre

Pourquoi je préfère le tutoiement

Nous sommes très loin de savoir comment se fait l'apprentissage d'une langue. Qu'est-ce qui le favorise ? À l'évidence, d'abord la volonté de dire, énoncer, concevoir, penser.

Observation, jeudi dernier (comme de multiples fois avant), d'un brusque accroissement du niveau de langue quand on parle de ce qui nous tient à cœur.

La maxime « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » se révèle juste à l'usage. On cherche et trouve les mots quand on veut dire. (Quand on sait ce qu'on veut dire ? En fait on ne le sait jamais à l'avance.)

Mais ceci ne se joue pas aisément en groupe. On ne veut pas dire les mêmes choses. D'où la nécessité d'un état d'esprit très libre. (Un havre de libre parole.)

Le 29 octobre

Le rien faire

On dispose de moyens capables de décupler la vitesse d'apprentissage. S'ils existent, ils seront utilisés, comme l'ont été l'écriture, le papier, l'imprimerie. Ces moyens sont bien plus simples d'accès qu'on s'en laisse convaincre. On s'évertue bien inutilement à les compliquer.

La longue survivance du cours *ex cathedra* peut surprendre, avec sa lourdeur, sa lenteur, son inefficacité. Pour autant, comme en toute chose, la nouveauté n'abolit pas ce sur quoi elle s'est construite, plutôt s'y repose-t-elle. Le cheval, le train, l'avion, le fax, le satellite accroissent la rapidité de circulation de l'écrit, mais assez peu celle de l'écriture, de la lecture, et surtout du travail, intellectuel ou pas, qui les précède ou leur succède.

Le temps et l'effort d'un certain travail demeurent incompressibles. En proportion donc, leurs parts s'accroissent.

Disons que nous sommes de plus en plus amenés à laisser passer du temps, notre plume ou notre regard en suspens, à acquérir un mouvement continu de la pensée — ce qui est pour l'idiot moyen du siècle passé, ne rien faire.

Entre temps, notre regard, notre plume, nos doigts, courent.

Le 30 octobre

La vague et le courant

Tous les remous géopolitiques me paraissent une superficielle agitation au regard de ce qui est en train de se passer en profondeur : un renouvellement du système symbolique.

Voir le présent ainsi projette rétrospectivement un jour nouveau sur l'histoire. L'histoire a toujours été l'archéologie du présent. Quand le présent change, l'histoire aussi.

Notes de lecture

Je commence à comprendre mieux encore pourquoi il paraît plus difficile, avec l'âge, d'apprendre une nouvelle langue. Parce qu'on l'apprend toujours de la même façon, peut-être pas comme à un nouveau-né, mais comme à un enfant, comme s'il s'agissait à nouveau d'initialiser son dispositif cognitif.

Or la chose est faite. Il s'agit seulement d'élargir ce dispositif.

Il s'agirait de se placer à un autre niveau. Celui, logique, des *lois de la pensée* selon Boole ? Certainement, mais pas seulement. Celui aussi d'une rhétorique, d'une poétique « générales ».

C'est en effet ce qui traîne dans l'ouvrage de Geneviève-Dominique de Solins (*Grammaire pour l'enseignement - apprentissage du FLE*). Cependant, il n'offre aucune idée de la logique, de la rhétorique, de la poétique et de leur enchâssement.

Le 31 octobre

Remarque sur la méthode

S'attaquer à de petits problèmes techniques a toujours été la meilleure façon d'avancer sur des questions philosophiques les plus profondes. Ça donne toujours une impression d'étrangeté, mais ce n'est pourtant pas bien étonnant.

Encore sur la méthode

Toutes les grandes constructions scientifiques sont nées d'observations ou de suppositions étonnamment simples. Chute des corps de Galilée, bain d'Archimède, levier etc. De telles observations étaient depuis toujours à la portée du premier venu. Il suffisait en somme d'avoir le sens de l'observation, et une certaine obstination à en tirer les conclusions les plus lointaines.

Au fond, le monde nous paraît plus simple, plus réel et plus clair, lorsqu'on revient à ces observations et qu'on reprend la trame d'inférences qui les relie entre elles. C'est bien plus efficace que si l'on passe par de lourds appareillages et de complexes opérations. À l'inverse, ces derniers finissent par devenir un masque sur la réalité empirique et intuitive.

Plus exactement, les deux, l'appareillage conceptuel et l'intuition, semblent tenir, l'un vis-à-vis de l'autre, le rôle d'un masque derrière lequel la réalité se cache. De quelque côté qu'on tente de la regarder, elle serait en somme toujours de l'autre côté du masque, de l'appareillage.

Ce qui alors nous échappe le plus, et qui est pourtant le plus intéressant, c'est la réalité même de l'appareillage conceptuel et matériel.

Dans le même ordre d'idée

Certains disent que le langage sert à communiquer. En réalité, plus on avance dans la connaissance et la maîtrise de langages, plus on rencontre la solitude, plus on est seul en face de l'inhumain. Et c'est cela qu'on peut appeler l'humanisation.

« Pourquoi le moine a-t-il peur seul dans la forêt ? » demandait Gautama. Il n'est pas grand chose d'autre que cette peur à nous résister.

Comme l'animal parmi ses semblables, l'homme vit parmi les appareillages matériels et conceptuels qui lui permettent, seul, d'appréhender le monde. Mais ces appareillages ne sont pas à lui seul.

Ces appareillages doivent s'entretenir et se développer. Aussi, comme le suggère l'étymologie, la route solitaire suppose la solidarité.

Le premier novembre

Rapport sur mes cours à distance

Les cours par l'internet se révèlent très fertiles. Ils développent l'autonomie des étudiants qui sont livrés à eux-mêmes dans la salle de cours, et doivent s'occuper de tout pour se connecter à l'heure. Tous ne sont pas contraints non plus de se déplacer pour être présents. Aussi économisent-ils du temps et de l'effort, pour mieux travailler.

Rien n'est pire que cette relation dans laquelle un groupe de supposés apprenants écoute benoîtement un supposé enseignant. L'un ou l'autre de ces deux rôles finissent par endormir l'esprit mieux qu'un benédictité. De toutes les méthodes imaginables pour transmettre des connaissances, elle est la pire. Tout au plus ne devrait-elle représenter qu'une part infime du temps d'étude, quand elle en constitue généralement le plus clair.

Évidemment, pour tout enseignement qui engage le corps, comme la musique, les arts de combats, ou les langues naturelles, la présence de l'enseignant est plus souvent indispensable ; mais alors qu'il en fasse le moins possible.

Le wou-weï

Comme Mallarmé, je pense que « seule la solitude enseigne ». Comme les maîtres des écoles Tchan, tout enseignant devrait être armé d'un bâton pour disperser tout groupe d'étudiants. L'envie m'en prend toujours plus souvent.

Laissez-vous aussi peu que ce soit prendre dans une position de *magister* et vous comprendrez tout de suite ce qu'on attend de vous : l'économie de l'effort.

Transmettre revient à entraîner sur une étroite passerelle d'où l'on peut tomber à chaque instant du côté de la paresse ou de celui du découragement. D'un côté comme de l'autre, on rejoint le même fond.

C'est donc au souci du moindre effort qu'on doit répondre : donner les procédures pour permettre la réalisation du plus grand travail avec la moindre perte d'énergie.

L'écrit et l'oral

Quelle est la plus grande difficulté pour comprendre des suites de mots ? Savoir où commence et où chacun finit. À l'écrit, c'est facile pour la plupart des langues : une espace les sépare. À l'oral, ils sont indissociables, et seule une longue pratique permet d'y parvenir. Même des étudiants de niveau très avancés y rencontrent des difficultés.

J'ai appelé pour eux à la rescousse les mânes de chanteurs français. J'ai distribué des fichiers sonores de Bobby Lapointe et des textes de ses chansons. Voilà de quoi les faire travailler intensément sans le moindre effort.

J'ai aussi copié des DVD déjà piratés de films idiots. Je demande de les regarder en version française avec les sous-titres français.

C'est si bête que personne n'y pense : Si l'on met les sous-titres de la langue que l'on connaît bien, on n'entend pas les paroles, et l'exercice n'est pas très utile. On se familiarise seulement avec le tempo de la langue à acquérir. Si, pour se forcer à comprendre, l'on ne met pas de sous-titres, cela suppose que l'on serait déjà capable de faire ce qu'on cherche à apprendre. Les sous-titres dans la langue que l'on entend nous aident à distinguer les mots, même s'ils ne sont pas tout à fait identiques aux paroles prononcées.

Les films idiots des USA sont particulièrement intéressants par l'usage qu'ils font d'un riche vocabulaire technique.

Est-ce cela que nous faisons pendant mes cours ? Non, on n'y aurait pas besoin de moi. C'est pourtant sur leur contenu que j'avais entrepris de faire un rapport. Je n'ai plus le temps maintenant. Ce sera pour une autre fois.

Le 2 novembre

Un courrier de Daria

Dans un dernier courriel, Daria m'a livré quelques-unes de ses réflexions sur les sciences de l'enseignement. Derrière la critique affichée, je sens affleurer le doute que je ne sois pas informé, et que je n'en aie peut-être même pas le souci — le doute, et peut-être le reproche.

Les sciences de l'enseignement

Personnellement, je doute qu'il y ait matière à une science de l'enseignement, m'écrit-elle, malgré la profusion de tout ce qui en tient lieu, comme pour en cacher l'inconsistance.

Cette profusion et son inconsistance me semblent répondre à deux causes : La première est la nécessité de ne pas tout dire.

Celui qui se veut le dépositaire d'un savoir doit convaincre de la pertinence et de l'efficacité de ses théories et de ses méthodes, mais sans les dévoiler clairement et entièrement. Il ne veut pas en perdre le contrôle. Il ne tient pas à ce que quiconque s'en saisisse, même en reconnaissant sa dette. Il veut négocier son savoir. Aussi la plupart des communications manquent de contenu, sans qu'on puisse non plus s'assurer qu'elles n'en ont aucun.

La seconde raison est une grande timidité dans la polémique. On évite tout ce qui ressemblerait à de véritables critiques. On tente plutôt de concilier l'inconciliable, d'appuyer chaque thèse sur les plus opposées. On cherche à ramener toute opposition à une seule, entre un savoir unifié et sans contradiction, et la simple ignorance, perdant ainsi toute crédibilité pour l'esprit critique.

C'est un mal qui parcourt aujourd'hui toutes les institutions scientifiques. Il est facile d'en comprendre la cause.

Tous ces discours subissent la même gravitation d'une sorte de point-aveugle : justifier un statut et des crédits. Ceci conduit devant un dilemme : permettre l'appropriation juridique d'un savoir par

des classes dirigeantes, leur donnant le couvert d'une classe savante ; faire en sorte que l'enseignement de tous revienne à apprendre à le croire, et éviter pourtant qu'un tel savoir ne se réduise pas à une ignorance, dépassée par la reproduction et le développement des moyens de production.

Tire ce dilemme en pleine lumière, et tu verras toute cette bulle de savoir sur le savoir se dégonfler et devenir bien moins insaisissable.

Crois-moi : Quand on sait, on dit. Quand on dit qu'on sait et rien d'autre, c'est qu'on ne sait rien.

Cahier X
Gombo

Le 3 novembre

Depuis une semaine à Tangaar

Ziddhâ m'a accompagné à Tangaar la semaine dernière. C'est souvent une expérience bizarre que de retrouver une personne après un certain temps. C'est ce qui m'a sans doute empêché d'en écrire un seul mot.

Ziddhâ est toujours aussi jeune et svelte, malgré sa nouvelle veste de cuir et ses bottes de cavalier mongol, qui, sans être particulièrement frustes, contrastent avec la saisissante impression de légèreté qu'elle dégage.

Elle cache maintenant ses yeux bridés sous une paire de lunettes quand elle travaille à l'écran. Je ne savais pas qu'elle était légèrement myope. Elle ne parle toujours pas un mot de français, mais a parfait sa connaissance de l'anglais et de l'arabe.

Le 4 novembre

Ziddhâ est repartie

De la fenêtre de ma chambre, je ne vois que le ciel et la mer. Je peux regarder de ma table le soleil se coucher jusqu'à ce que la lumière électrique gagne sur celle du jour. Je vais plutôt voir le soir tomber au bar Al 'alam, un petit kilomètre plus loin sur la plage, où j'ai conduit Manzi le mois dernier. Quand le temps le permet, je m'installe à une table dehors, profitant de la chaleur des derniers rayons, et je rentre quand je n'y vois plus assez pour lire ou pour écrire.

Sinon, je m'assois à l'intérieur, près d'une vitre. Je commande du thé au citron, que je bois en fumant un cigare cubain. Le thé est très fort, épais, âpre.

Je pourrais très bien me faire du thé chez moi, et regarder de ma chambre tomber le jour. Je préfère aller jusqu'au vieux bar en bois, au bord de la plage. Ziddhâ m'y a accompagné ou rejoint toute la semaine.

Aujourd'hui, Ziddhâ est repartie. Elle ne restera pas à Bolgobol. Elle va rentrer dans sa vallée. Elle m'a demandé de la rejoindre.

Les gens que je connais ici bougent beaucoup. Il n'y a pas de présences très régulières aux cours, ni trop d'horaires. Pourtant mes étudiants travaillent. Ils travaillent même mieux que moi avec Manzi. J'ai le plus grand mal à suivre son séminaire.

Je suppose que je dois être perverti par la mesure du travail en temps. Le travail n'a rien à voir avec le temps : ni la durée, ni l'emploi du temps. Ou alors plutôt avec un rythme. C'est un peu comme la musique, si l'on n'est pas dans le temps, ça ne marche pas.

Le 5 novembre

Le double principe d'improbabilité

Dans tout système ouvert, tout événement qui n'est pas délibérément provoqué est de nature improbable. L'improbabilité s'accroît en proportion des déterminations, et donc de l'ouverture du système.

On peut en principe remonter les chaînes causales qui déterminent l'événement improbable, mais on ne peut que les remonter sans jamais inverser le sens du déterminisme. La causalité n'expliquera donc jamais l'improbable.

Au petit jour

Le serveur vient de m'expliquer le double principe d'improbabilité. Lorsqu'il ne tient pas le bar de sa femme, il fait de la recherche en mathématiques et donne quelques cours à l'université de Tangaar. Il est au comptoir de bon-matin et en fin d'après-midi, lorsque précisément je vais y boire un café ou un thé au citron.

J'ai ouvert mon portable pour écrire un courriel à Roxane et l'informer de mon prochain retour à Bolgobol, pendant que Gombo va servir trois pêcheurs qui rentrent d'une nuit en mer. Avant même que j'ouvre mon carnet d'adresse, j'entends à la radio la chanson de Sting, *Roxane*.

La probabilité pour que la radio locale de Tangaar diffuse cette chanson d'il y a presque trente ans est déjà bien faible, mais au moment même où j'écris à Roxane, juste après m'être fait expliquer le double principe d'improbabilité, c'est à ne pas y croire.

« Qu'en penses-tu ? » demandé-je à Gombo qui revient s'asseoir près de moi, tout en lui montrant l'en-tête de mon courriel.

« La plupart du temps, répond-il, on ne s'en aperçoit même pas, car tous nos schémas sont faits pour en détourner notre attention, mais ce qui est réel est presque toujours improbable. »

Le 6 novembre

Mise en forme matinale

Gombo est très croyant. Il n'est cependant pas très pratiquant : Comment pourrait-il faire ses prières pendant qu'il tient le bar ?

Comment la théorie de l'improbabilité s'articule-t-elle avec sa spiritualité ? En lui permettant une critique du déterminisme ? C'est ce que je lui demande. « L'improbabilité ne nie pas le déterminisme », me répond-il. « C'est une autre façon de le penser. »

Je lui avoue que pour moi, cette façon de le penser conforte plutôt mon athéisme. Il n'y a ni créatures, ni créateur, seulement des existences créatrices.

Les deux marins-pêcheurs qui étaient ressortis pour faire leur prière sur le sable sont rentrés et ont saisi la fin de notre conversation en arabe. Le premier s'adresse à moi en riant : « Gombo t'explique encore sa théorie de l'improbabilité ? ». Il continue sur le même ton de plaisanterie : « La question est de savoir si tu es athée parce que tu penses que l'existence de Dieu est hautement improbable. »

« Je suppose, dis-je, que si l'existence de Dieu était probable, il ne serait probablement pas Dieu. »

« Il a raison continue Gombo, nous aimons Dieu car nous le connaissons, et sa rencontre est très improbable. »

« Est-ce parce que tu supposes son existence probable ou improbable, que tu ne crois pas en Lui ? » Insiste le premier après un grand éclat de rire. « Non, dis-je, c'est parce que mon expérience est très différente. »

« Ne percevrais-tu donc plus la séparation ? » s'étonne le second.

À mon tour j'éclate de rire : « Vous êtes tous fous dans ce pays. »

Gombo

Gombo met beaucoup de sérieux à tenir son bar. Ce qu'il fait là est bien plus que rendre service à sa femme, ou gagner de l'argent pour le foyer. Il entretient un lieu de parole, de rencontres à la fois privées et publiques, intimes et sociales, et il s'en acquitte fort bien.

Je le vois faire : il a une habileté consommée pour détourner l'attention des petits groupes qui souhaitent demeurer solitaires, pour modérer un débat au comptoir. De tout ce qu'on lui dit, il sait ce qu'il doit taire ou faire savoir.

Il sait relancer un discours qui devient confus, il sait, en l'écoutant seulement, faire mieux entendre celui qui parle, et ainsi le faire mieux parler.

Évidemment, je ne comprends pas un mot de ce qui se dit en palanzi. Ce n'est pas nécessaire pour me rendre compte qu'on ne parle pas en vain.

Quand vous lisez des expressions mathématiques, vous voyez clairement la consistance et la justesse des équations, sans devoir connaître ce que comptent les nombres et les lettres. Ce peut être des distances réelles, de l'énergie thermique, des pressions, des ondes sonores, des quanta d'information, des litres ou des grammes, ou même des symboles aussi imaginaires que de la monnaie. Que ces choses existent ou non, il n'est nul besoin de le savoir pour comprendre les expressions et les vérifier.

C'est une consistance comparable que je perçois dans les conversations qu'il m'arrive d'entendre.

Je ne sais plus qui a dit que la ponctuation dans la langue naturelle fonctionne comme des connecteurs logiques. Oui, mais cette formulation est trompeuse si l'on n'entend pas précisément par ponctuation toute l'articulation sonore, c'est à dire musicale, rythmique, harmonique, mélodique, de la parole, et qu'on pense seulement aux quelques signes graphiques qui servent à l'indiquer.

Les Chinois, les Iraniens et les Grecs avaient bien raison de ne pas séparer l'enseignement de la musique et des mathématiques.

C'est ainsi que, sans comprendre un mot, je perçois nettement la profondeur des raisonnements, comme on distingue tout de suite une subtile expression algébrique d'un sommaire calcul arithmétique, sans avoir à connaître ce qui est calculé.

Souvent, si l'on en était capable, si l'on avait la maîtrise de certains organes pour ça, on devrait délibérément cesser de comprendre pour entendre correctement ; comme en posant une équation, ou oublie délibérément ce qu'elle veut dire, pour la résoudre.

Il n'est pas dit qu'on n'en soit pas capable, m'a répondu Gombo à qui j'ai raconté tout cela. Peut-être même ne l'est-on que trop. Ce qui nous est le plus dur selon lui, c'est de passer de l'un à l'autre à tout moment : cesser de comprendre pour laisser le langage effectuer le raisonnement à notre place, et, aux deux bouts, être capable de convertir des intuitions en énoncés, et des énoncés en intuitions.

Gombo a son expérience de chercheur en mathématiques et de tenancier de bistrot, moi, j'ai la mienne. Le langage mathématique n'est pas adressé. Il n'a pas d'altérité. On ne résout une équation pour personne, et, au fond, elle se résout seule. Il n'y a ni verbe ni sujet dans le langage mathématique. Dans la parole, il y en a beaucoup, il y a toujours plusieurs personnes, au moins grammaticales. Il y en a toujours au moins deux, comme au sabre.

— Et alors ? M'a demandé Gombo.

— Alors, c'est fatigant.

— Fatigant ?

Sur la fatigue

Manier un sabre est épuisant et dangereux. Bien sûr, on peut s'entraîner seul. On ne risquera pas alors de s'épuiser, ni de se faire mal. Quand on dispute un vrai combat, c'est différent, même avec des sabres de bois et des cuirasses matelassées. Très vite, les muscles font mal, et l'on peut recevoir de mauvais coups.

Chacun contraint son adversaire à tirer de lui-même toute sa force et ses ressources, au point que la victoire n'est plus à remporter sur l'autre mais sur sa propre inertie. L'adversaire est finalement notre allié dans cet autre combat. Plus il est déterminé à nous battre, plus il suscite nos forces.

*Le 7 novembre**Toujours sur la fatigue*

Oui, manipuler des signes est fatiguant. Fatiguant ne veut pas dire pénible, bien sûr. Des quantités de choses suscitent l'enthousiasme et le plaisir tout en épuisant.

Manipuler des signes est exactement comme manipuler des outils ; la fatigue n'est simplement pas musculaire. Depuis des millions d'années, l'animal a appris à connaître la fatigue musculaire, à la retarder, à la réparer. La fatigue que produit la manipulation de signes nous laisse plus désarmés. On ne peut pas compter les uns sur les autres alors. Quand quelqu'un vient de faire une longue marche, nous lui offrons de quoi s'asseoir, de quoi boire et se restaurer, peut-être un bain. Nous connaissons très bien une telle fatigue. Celle dont je parle nous étonne encore.

Naturellement, on peut avoir mal aux doigts d'écrire, mal aux poignets de tapoter, on peut avoir les yeux fatigués de lire, la gorge fatiguée de parler. C'est accessoire. La fatigue dont je parle naît d'une tout autre sorte d'effort. Cet effort, je crois que personne n'a encore su bien en parler. C'est comme si la manipulation de signes était une expérience trop personnelle, trop privée, qu'elle ne concernait que l'homme seul, le renvoyant trop à son unicité, lui interdisant d'en parler, excluant tout partage.

On dit que les signes servent à communiquer. Ils ne communiquent certainement pas l'expérience qui consiste à s'en servir.

Faites l'expérience de lire — non, pas ce que je suis en train d'écrire, c'est trop facile, l'effort ici j'en fais moi-même les frais. Ouvrez plutôt le centre d'aide de votre navigateur et cherchez dans la table quelque chose que vous ne savez pas faire, dont vous n'avez jamais eu l'usage, par exemple, gérer les CRL. Lisez le mode d'emploi et appliquez. Ne vous contentez pas de « comprendre », faites le. Vérifiez que vous pouvez le faire, maintenant, et vous sentirez ce surcroît d'effort que vous exigez de votre entendement. Vous sentez comme c'est à la fois proche et différent de l'effort musculaire ?

L'effort n'est pourtant ni dans la compréhension des mots, si votre navigateur est bien localisé dans une langue que vous connaissez. Il est moins encore dans les gestes, si vous n'avez pas de problèmes moteurs. Il est dans l'articulation des deux.

Et vous voyez comme vous lisez mal ? Vous ne savez pas lire. Vous croyiez avoir compris, mais vos doigts vous détrompent. Vous cherchez à reconnaître les mots en n'identifiant que quelques lettres, à interpréter la phrase en ne lisant que quelques mots, à deviner l'opération en quelques phrases. Vous cherchez à économiser l'effort, vous avez raison, mais ce n'est pas si simple.

Je vois bien tout cela avec mes étudiants. Il est relativement facile d'assimiler des automatismes : de deux phrases, faites de la seconde une subordonnée relative de la première. Vous y arrivez, eh bien, avec ça maintenant, pensez !

Comment accule-t-on quelqu'un à penser à haute voix ? Un peu de la même façon qu'on l'accuserait à tirer la lame : en le provoquant.

*Bolgobol, le 8 novembre**En sortant de la salle d'arme*

« J'ai lu la dernière page de ton journal en ligne hier soir », me dit Sigour, un étudiant en français de Bolgobol, pendant que nous nous dirigeons vers la buvette du parc Ibn Roshd. Nous nous sommes rencontrés à la sortie de la salle d'arme de l'université, où je vais m'entraîner de loin en loin, avec Manzi ou Tchandji.

« Je suis surpris que tu dises qu'il est difficile de manipuler des signes », continue-t-il. « En travaillant avec toi, on acquiert plutôt l'impression que c'est facile. »

Je saisis à deux mains le manche de mon sabre de bambou, et il a à peine le temps de parer avec le sien le coup de taille que je lui porte. « Tu vois, c'est aussi facile que ça, » dis-je en relevant la chaise qu'il a fait tomber. « J'ai dit que c'était fatigant, pas difficile. »

« Et qu'on pouvait recevoir de mauvais coups, » complète Sigour en se redressant.

Cahier XI

Dans la montagne

Le 9 novembre

Ai-je gaffé dans mon journal ?

Roxane s'est sentie offensée par mes petites indiscretions sur nos rapports, et par mon départ pour Tangaar avec Ziddhâ. Elle m'informe par courriel que nos relations se limiteront désormais au seul enseignement du français. Je m'abstiens de lui répondre que nos relations sont ce qu'elles sont, que nous n'en avons jamais décidé, et que je doute fort qu'elles se soucient de ce que nous convenons.

Je dois cependant reconnaître que ses reproches sont fondés. Je me suis laissé prendre dans mon journal aux fallacieux filets de la vie privée et de la vie publique, comme si leur distinction même n'était pas déjà hors la vraie vie. C'est si vrai que lorsqu'un anonyme devient célèbre, c'est précisément de sa seule vie privée que le public se soucie.

La littérature et la danse

Si j'écris des carnets, ce n'est pas pour rien, ni si je les édite sur le net en temps-réel depuis quelques années, et si je n'en protège même plus l'accès par un mot de passe. J'ai observé depuis bien longtemps comment ma pensée se tresse sur plusieurs plans, comment je poursuis dans une correspondance une pensée née dans une conversation, une expérience ou une opération, comment je l'affine dans un article, ou la mets en œuvre dans un travail littéraire ou pas... comment tout cela s'articule, se rejoint, se disperse pour se rejoindre à nouveau, comme font les couples dans les danses folkloriques de chez moi, d'ici ou d'ailleurs.

J'ai vite découvert que des notes désordonnées ne tardaient pas à donner à la pensée des cohérences insoupçonnées, qu'on chercherait en vain, si l'on entreprenait de l'ordonner.

Les danses folkloriques restent plus vivantes dans le Marmat qu'elles ne le sont chez moi. Tantôt cavaliers et cavalières tournent ensemble, puis ce sont les hommes et les femmes d'un côté, puis les hommes et les femmes ensemble, puis par plus petits groupes, puis les couples se reforment.

La bourgeoisie a inventé les danses en couple, où l'on bouge à deux en ignorant les autres. Ce n'est pas pour moi la meilleure façon de danser, ni d'écrire. « Entrez dans la ronde, embrassez qui vous voulez... » Voilà qui me plaît davantage.

La bourgeoisie a inventé la danse en couple et le journal intime. Celui-ci est secret. La synthèse du journal intime et de l'écrit public, c'est la fiction romanesque. Le roman, c'est l'artifice de la bourgeoisie pour échanger ses expériences intimes en ménageant sa vie privée.

Le roman est étanche à ses lecteurs, qui ne peuvent être que des voyeurs. Le monde réel est tout aussi étanche pour les personnages romanesques. Le monde réel est pourtant aussi dans le roman. Le roman est simplement une image de ce monde comme s'il n'était pas produit par les personnages. Il ne paraît pas l'être davantage par celui qui écrit ou qui lit.

Je ne nierais pas qu'on soit parvenu dans ce cadre-là à des travaux fertiles. Je conteste seulement qu'un tel cadre soit un horizon indépassable. Je ne crois pas que soit meilleure l'idée cocasse de vouloir entrer tout entier dans le cadre : le roman biographique, l'auto-fiction.

Moi, je n'aime ni ne sais brider mon imagination. Ou je lui laisse libre cours, comme dans certaines de mes nouvelles. Ou je n'en fais aucun usage, comme on le voit dans mon journal.

(Voilà une bonne piste pour répondre à une enquête sur le roman que me propose le Grand Souffle⁸.)

8 <<http://jdepétris.free.fr/load/enquete.html>>

Le 10 novembre

Un article de Manzi

Manzi m'a demandé de reprendre le résumé en français d'un long article en anglais qu'il s'apprête à mettre en ligne. Je le lui ai renvoyé par courriel :

L'enseignement, l'éducation, la formation deviennent la grande question du nouveau siècle. Cette question se pose comme une alternative : sélection ou transmission. Le choix s'impose. Le développement de moyens de transmission plus transparents et plus horizontaux rend de moins en moins possible la poursuite des deux objectifs en même temps, c'est à dire former une caste dirigeante, comme cela a déjà si bien fonctionné souvent.

Faire du savoir le moyen d'une sélection revient toujours plus à freiner sa transmission. Si cette stratégie peut encore séduire quelques castes décadentes, elle n'est plus qu'un combat désespéré d'arrière-garde. De même, faire du savoir un marché devient moins que jamais un moyen de le développer, et toujours plus celui d'une sélection.

Ceci laisse une question ouverte : l'enseignement est appelé à être une part toujours croissante des activités humaines, alors que cette croissance même met en danger l'institution et l'organisation du savoir. Comment est-ce possible ? — Parce que l'enseignement est appelé à devenir une part croissante de toute activité, et non à en rester séparée.

Dans ces institutions du savoir, la part s'accroît de pseudo-sciences, humaines, économiques, juridiques, administratives. Elles puisent leurs paradigmes dans les langages des véritables sciences, et elles les emploient comme des métaphores. Ce langage des sciences se caractérise pourtant par l'emploi des langues naturelles de manière à en filtrer toute métaphore, à dépouiller les dénotations de toute connotation.

Les pseudo-sciences tendent à se présenter comme des connaissances d'un deuxième ordre qui oblitérent tout autre savoir, applicable, intelligible, transmissible, expérimental. Un tel savoir prend pour sujet d'étude ce que d'autres font. Il laisse alors entendre que ceux qui savent faire ne savent pas vraiment ce qu'ils font, et qu'il serait non seulement possible mais préférable de ne pas savoir faire pour comprendre ce qui « se fait ».

Il n'a pas tardé à répondre à mon courriel, auquel j'avais attaché un lien vers la dernière page de mon journal :

From: "manzi". To: "depetris". Subject: Re: abstract

Date: Mon, 10 Nov 2006 22:58:22 -0700

At 18:39 -0700 10/11/06, depetris wrote:

> Il y a quelque chose de commun entre ces pseudo-sciences, le roman bourgeois, et aussi bien la valse et la polka.

> Mais on ne danse plus en couple déjà. On danse seul, et ensemble.

Il demeure pourtant quelque chose qui ne colle toujours pas dans ce « seul ensemble », une impasse dans laquelle le vingtième siècle s'est perdu.

Mz

Le 12 novembre

Il fait froid maintenant dans la montagne

Il fait froid maintenant dans la montagne. La neige est tombée très bas. À l'aube, tout est couvert de givre, et demeure comme une forêt de cristal, jusqu'à ce qu'un soleil doré réveille l'odeur enivrante des feuilles et de l'humus détrempé.

Les chevaux que nous a prêtés Tchandji ne sont pas aussi dociles que celui auquel je m'étais habitué ces dernières années, mais Roxane est une très convenable cavalière.

Comme je m’y attendais, notre brouille était passagère. Qu’ai-je donc fait pour cela ? Rien de précis.

Roxane a simplement appris que Vénus était en train de faire le même nœud autour de Mars sur la constellation du Bélier qu’au jour de nos naissances respectives. Cette nouvelle démonstration du double principe d’improbabilité donne à notre rencontre une dimension cosmique, rendant bien dérisoire une querelle digne du théâtre de boulevard.

Tchandji a déjà plusieurs chevaux autour de sa yourte à l’orée de la forêt. Ce sont des chevaux assez petits à la crinière abondante. Ils sont robustes et vifs.

Avec la demande mondiale d’énergies fossiles, le Marmat tend à revenir au cheval. On en voit plus qu’en 2003, lors de mon premier voyage.

Ne serait-ce pas le signe d’une régression ? Mais une régression de quoi ? L’industrie du Marmat, depuis le vingtième siècle, a privilégié l’électricité, avec des barrages d’abord, des éoliennes, des plaques solaires, et il développe aujourd’hui un projet de captage des champs magnétiques issus des pressions tectoniques⁹.

L’essence demeure pourtant irremplaçable pour les véhicules autonomes. On en produit insuffisamment à partir de schistes bitumineux. Dans bien des cas, le cheval les remplace avantageusement, ou encore les infatigables mulets, et même les chameaux dans les plateaux du sud-est. Contrairement à ce que beaucoup croient, le chameau n’est pas seulement adapté aux pays chauds ; il supporte aussi bien le froid : il est adapté aux variations climatiques extrêmes.

L’élevage et le pâturage dans les vallées ou les alentours des villes sont favorisés. Ils demeurent toutefois des activités secondaires, voire des loisirs ou des passions, comme chez Tchandji.

Je lui aurai volontiers loué ses chevaux, mais je n’avais plus d’agent. Il est probable qu’il l’aurait de toute façon refusé. J’ai payé l’hôpital à un voisin de Tangaar, et les fournitures scolaires pour les enfants d’une famille qui passent tous les jours à la boulangerie à Bolgobol.

Certes, s’ils n’avaient pas pu payer, le marin-pêcheur aurait quand même été soigné, et l’école aurait donné aux enfants ce dont ils avaient besoin, mais comme il faut bien que quelqu’un paye à un moment ou à un autre et que je le pouvais, je les ai aidés. Les gens agissent ainsi dans le Marmat.

Roxane s’en est quand même étonnée : « Mais tu les connais à peine. » Elle avait entendu dire que les pays capitalistes ignoraient toute solidarité. « Détrompe-toi lui ai-je dit, À l’exception des plus riches, chacun consacre à cela pas loin de la moitié de ses revenus, et plus encore, donc plus que moi-même ici. »

Elle ne voulait pas me croire, prétendant qu’il ne devrait plus y avoir alors une seule personne dans le besoin. « C’est que, lui ai-je expliqué, la plus grande part est dévorée par des parasites, exerçant plus ou moins des fonctions de contrôle et de surveillance, et l’usage de ces richesses sert de toute façon à maintenir la tête à peine hors de l’eau à ceux qui en ont besoin, plutôt qu’à les en sortir. Pour autant, cet argent est bien cotisé, et dans l’intention explicite d’être solidaire. J’ai donc toutes les raisons de ne pas changer mes habitudes ici. »

Roxane est différente dans cette nature sauvage. À moins qu’elle ne soit davantage elle-même. C’est comme si elle devenait elle aussi plus sauvage, avec son ample pelisse, sa veste de cuir, son pantalon de toile rude, ses bottes épaisses, ses cheveux volants dont elle modifie la coiffure chaque fois que change le vent. Elle semble dans son élément.

Elle sait lire une carte et reconnaître les points cardinaux au soleil ou aux étoiles. Pour faire le point en plein jour, on attache un cordon lesté à une branche, on retarde sa montre de quatorze minutes (ici du moins, dans la région de Bolgobol), on la place sur la carte de sorte que l’aiguille des heures soit dans le prolongement de l’ombre du cordon. Douze heures nous donne le sud, et six heures, bien sûr, le nord. Je ne le lui ai pas appris, elle savait le faire.

9 Voir *En revenant à Bolgobol*, Cahier 18,
<<http://jdepétris.free.fr/Livres/retour/retour18.html>>

Roxane est bien la première personne chez qui je ne perçois jamais la peur des espaces vierges, de la montagne, de la forêt, de la nuit. J'ai parfois l'impression de voyager avec une incarnation de la déesse Parvati.

Le tigre des neiges du Marmat

Les montagnes du Marmat ne sont pas sans danger, et les animaux sauvages n'en sont pas les moindres. Il y a d'abord les troupeaux de buffles sauvages, dont les réactions d'un mâle agressif ne sont pas toujours prévisibles, des ours, des lynx, et surtout des tigres des neiges.

Le tigre des neiges vit en altitude. Il en existe plusieurs variétés, des contreforts himalayens du Cachemire jusqu'à la Sibérie. Il est doté d'un odorat, d'une ouïe et même d'une vue exceptionnelles. Il est puissant, souple, rapide et silencieux. Bien que plus petit que les autres tigres, il serait extrêmement dangereux pour l'homme, s'il n'utilisait toutes ses ressources pour l'éviter.

Il est presque impossible de voir un tigre des neiges, même en le faisant exprès. Aussi n'en sait-on pas grand chose, et des photos de lui sont très rares. J'en ai quand même appris un peu sur le net avant de partir.

Ce sont des animaux très solitaires. Ils sont aussi habiles à se fuir qu'à éviter les hommes. Le Docteur Solibour, spécialiste du tigre des neiges du Marmat à l'Université de Bolgobol, affirme qu'ils ne sont pas pour autant asociaux. Ils ne se rencontrent pas, mais se donnent perpétuellement des nouvelles en laissant des odeurs sur leur chemin.

Grâce à d'interminables guets et de puissants téléobjectifs, il a découvert que chaque fauve se déplaçait sur des distances de milliers de kilomètres, possédant donc plutôt un parcours qu'un territoire. Naturellement, ces routes finissent par se croiser.

Quand un fauve croise le trajet qu'un autre emprunte, il se prête à des comportements curieux. Il se roule par terre, se livre à des mouvements divers, et frotte sa gueule sur des pierres. Puis il repart dans une direction très différente de celle que l'autre a pris. Quand le premier ou un troisième passe à cet endroit, il s'adonne au même manège.

Ce n'est qu'au printemps, à l'époque des amours, que mâles et femelles se cherchent. Ils savent où se trouver en suivant ainsi les pistes.

Solibour a assisté à une telle rencontre qu'il a décrite en détail. Les fauves s'approchent lentement l'un vers l'autre, avec cette majesté propre à tous les tigres, et qui les feraient certainement passer pour les authentiques maîtres de la planète à des voyageurs venus d'une autre. Ils s'arrêtent un petit instant l'un face à l'autre, puis se collent front contre front.

Ils se caressent délicatement tête contre tête, avec quelques coups de langue, puis s'assoient côte-à-côte, regardent le paysage qui s'étend sous eux — ils se rencontrent semble-t-il dans des endroits vertigineux. Ils peuvent rester ainsi assez longtemps, se caressant de la tête de loin en loin, puis ils s'en vont côte-à-côte, du même pas majestueux.

La femelle met bas à la fin du printemps. Elle s'occupera des petits jusqu'au printemps suivant. Elle leur apprendra à chasser, et disparaîtra pendant qu'ils seront occupés par une proie.

Les jeunes tigres paraîtront perdus un moment et se livreront à d'étranges comportements devant la pierre où leur mère aura frotté sa tête. Ils continueront à chasser quelques jours ensemble, puis se sépareront.

La population des tigres des neiges du Marmat est étrangement stable. Au début du siècle dernier, on a tenté de les exterminer sans grand succès. On ne s'y est plus attaqué depuis la signature d'accords internationaux, sans que leur nombre paraisse augmenter. Cessent-ils de se reproduire quand ils sont trop nombreux ? S'entretuent-ils ? Les mères sacrifieraient-elles des nouveau-nés ? Les plus faibles mouraient-ils de faim ? On n'est toujours pas parvenu à le savoir. Dans les trois derniers cas, on aurait bien retrouvé des corps.

Cahier XII

Où les événements se précipitent

Le 14 novembre

Les refuges dans la montagne

Il n'est pas difficile de dormir dans la montagne. On n'est jamais à plus d'une demi-journée de marche d'un refuge. Ce sont des chalets de bois et de pierre crue très rustiques, mais plutôt bien tenus.

On y trouve toujours de quoi faire un repas pour deux ou trois personnes : viande séchée, conserves, fromage sec, riz, farine, pois, noix, noisettes, amandes, raisins secs, sucre, miel, thé, café, alcools... Il est recommandé de manger ce qu'il y a sur place et de laisser une part de ses propres provisions.

Ces réserves sont à l'intérieur d'un garde-manger grillagé suspendu au plafond comme une cage à oiseaux. On les protège ainsi de la convoitise de rongeurs qui pourraient toujours se faufiler entre les planches mal jointes des murs ou du toit. Cette coutume favorise largement la survie de voyageurs égarés, bloqués par les intempéries ou blessés.

On trouve aussi bien sûr une réserve de bois pour le feu. Il est, là encore, recommandé d'en amener et d'en couper soi-même. Il y a toujours en chemin des branches mortes tombées des troncs. Il est aisé de les attacher à sa selle et de les laisser traîner par sa monture.

Il est parfois fastidieux de couper du bois après une journée de marche. C'est au contraire toujours une bonne occasion de se réchauffer au petit jour. Je serais incapable d'imaginer un autre moyen de supporter les aubes glacées en cette saison, avant que le feu ne prenne.

Roxane est généralement réveillée par mes coups de hache, sinon par l'odeur du café. Je dois m'y mettre vite, encore habité par la chaleur des fourrures.

Le refuge dans lequel nous nous sommes arrêtés ce soir est construit sous deux énormes blocs rocheux tombés l'un sur l'autre. Ils en forment le toit et deux des quatre parois, fermées de part et d'autre par des murs de pierres. On s'y sent comme dans une grotte.

Il y fait plus doux que dans les autres refuges. Des chasseurs, des patrouilles de miliciens ou de moines guerriers l'utilisent fréquemment, et la roche a gardé la chaleur du foyer.

À notre surprise, la batterie électrique est chargée. La plupart des refuges sont équipés de plaques solaires. Elles sont cependant de peu d'usage, car on doit les rentrer en partant pour les protéger des intempéries. On ne peut donc pas les utiliser, si l'on n'y passe qu'une nuit.

J'en ai profité pour brancher mon portable et saisir mes notes prises à la plume, mais nous n'avons pas osé utiliser l'éclairage électrique, et moins encore le chauffage. Ceux qui ont laissé la batterie chargée ont peut-être prévu d'en avoir l'usage à leur prochain passage.

J'installerai demain les deux plaques solaires sur le plus gros rocher pendant que je couperai du bois et que nous déjeunerons. Ce devrait être suffisant pour recharger entièrement la batterie.

Le 15 novembre

Manifestation d'étudiants en Chine

Des étudiants chinois ont été dispersés par la police. Ils protestaient contre la vente de diplômes par des universités privées.

C'était prévisible. Le classement mondial des universités établi par celle de Shanghaï, était à mes yeux le travail préparatoire à une critique. Le trimestre dernier, il avait été reconnu par le monde entier sans la moindre contestation.

Le classement de Shangai est pourtant accompagné de beaucoup de réserves par ceux-là mêmes qui l'ont établi. Ils insistent sur les critères plus ou moins arbitraires, ou du moins inavouables : Le nombre de publications dans des revues prestigieuses — mais sur quoi repose leur prestige ? — Le nombre des professeurs ayant reçu des prix internationaux — mais quel crédit accorder aux jurys ? — La quantité de dirigeants à des postes de décision qui en est issue...

L'université de Shangai n'a fait que quantifier une hiérarchie implicite, et démasquer ses fondements, se contentant de reconnaître ce qui était universellement admis, si ce n'est imposé par ceux-là mêmes qui en profitent. On n'aurait peut-être pas osé l'affirmer si nettement, mais si c'était les Chinois eux-mêmes qui le disaient, conférant comme une sorte d'objectivité au classement de Shangai, on n'allait pas les contredire. Même la France, dont les grandes écoles sont manifestement sous-évaluées de par leurs propres modes de recrutement, de fonctionnement et d'édition plus fermés, n'a rien osé contester.

Il faut pourtant être bien naïf pour ne pas voir dans le classement de Shangai l'acte préparatoire à une critique en règle. Les manifestations « spontanées » d'étudiants, même si elles ont été dispersées par la police, marquent à l'évidence le début d'une seconde étape, avant que le PCC lui-même ne s'en mêle.

Les étudiants de Bolgobol et de Tangaar, eux, n'ont pas attendu. Ils appellent à des manifestations de soutien à leurs camarades Chinois. Le mouvement commence à s'étendre aux universités de Bisdurbal, d'Agghadar et de Dargo Pal. On m'appelle par courriel à le rejoindre.

Nous nous sommes demandés ce soir, Roxane et moi, qui en Chine serait prêt à une véritable critique du savoir et de sa marchandisation idéologique, ou ne chercherait qu'à en tirer profit pour les établissements nationaux. À son âge, Roxane n'a pas eu le temps d'accumuler et de filtrer des connaissances dans les champs les plus divers, qui seuls permettent d'analyser des phénomènes complexes. Elle n'a pas non plus ce demi-siècle de vie qui donne une perception quasi-charnelle de la longue durée, mais possède ces clairvoyances fulgurantes de la jeunesse.

Elle me cite le début de la cent-deuxième sourate « La concurrence occupe votre vie, jusqu'à ce que vous visitiez la tombe. » Puis elle conclut : « L'enjeu est la conquête du réel. »

Bolgobol, le 18 novembre

Rentré à Bolgobol

Il s'est passé beaucoup de choses depuis mon escapade avec Roxane, et je n'ai plus guère eu de temps pour tenir mon journal.

Nous étions partis ensemble un peu comme d'autres font une retraite dans un monastère. C'est à dire moins pour être ensemble que pour être seul. Je crois que nous avons l'un envers l'autre cette capacité de nous donner une qualité de solitude qu'il est bien dur d'acquérir seul, tant nous accompagnent nos fantômes.

François Dupont

J'ai mesuré à quel point Roxane travaille beaucoup. En plus de ses études, elle conduit deux fois par jours un car de ramassage scolaire, et il lui arrive d'aider bénévolement des élèves qu'elle transporte à faire leurs devoirs ou à comprendre leurs cours. Elle pratique aussi le tir à l'arc. Elle a été sélectionnée par l'Université de Bolgobol pour la représenter à la coupe du Gourpa au printemps prochain, et elle s'entraîne intensément.

À côté de ses études de français, elle prépare une thèse sur l'intelligence des insectes. Il paraît qu'à travers mon enseignement, je lui ai ouvert — bien involontairement, je dois dire —, des pistes inattendues. J'en suis ravi, car je serais sinon inquiet du travail que lui demandent mes cours.

Elle est depuis le début dans le groupe de Manzi qui dispose de moins de temps encore, et qui s'en décharge beaucoup sur ses deux camarades. Sigour, le troisième, est un chercheur en philosophie des mathématiques, qui travaille sur Évariste Galois et Molla Sadra Shirazi.

Ils sont parvenus à écrire un petit programme avec lequel on peut communiquer par écrit en français, un peu à la manière d'*Elysa*, que j'ai décrit dans mon journal de 2003¹⁰. Comme Elysa, il élude tout ce que vous pouvez lui dire, pour vous renvoyer des questions. Demandez-lui, par exemple : « Que pensez-vous, Monsieur François, de l'intelligence des insectes ? » Il vous renvoie : « Depuis quand vous préoccupez-vous des insectes ? »

C'est Manzi et Sigour qui ont presque tout conçu, mais ils ont laissé à Roxane l'essentiel de la réalisation. Ils ont appelé leur logiciel *François Dupont*.

François ne parle que pour ne rien dire, mais il modifie le ton de son propos selon que vous le tutoyez ou le vouvoyez, que vous l'appeliez François, Monsieur François, Monsieur Dupont, Dupont François, ou François Dupont. Et la nature de ses propos change sensiblement.

Le plus saisissant est encore la façon dont l'utilisateur est lui-même entraîné à parler, et même à penser, exactement de la même façon. On observe bel et bien comment se trame un contenu émotionnel à partir d'algorithmes assez simples, et sans que la conversation pourtant ne cerne jamais un objet identifiable.

François génère très vite un sentiment d'hostilité, à la fois fortement soutenu et contré par la crainte, plus irrationnelle encore, de le peiner, d'être grossier, de lui faire honte... selon la forme de politesse.

L'Écriture Générative

Je suis parti avec Roxane juste après avoir mis en ligne mon travail sur *L'Écriture Générative*¹¹. J'étais loin de m'attendre à ce que sa publication coïncide avec ce mouvement étudiant.

Comme je ne l'ai écrit qu'en français, et que personne ne l'a encore traduit, il serait bien irrationnel d'imaginer qu'il ait pu avoir la moindre influence sur les événements. Il m'a pourtant valu une convocation à la Préfecture de Bolgobol.

Ce texte m'avait été commandé quasi-officiellement par Manzi, qui n'abandonne pas l'idée de me faire obtenir un poste de chercheur. Il souhaitait que j'ordonne et synthétise un peu l'essentiel de mes recherches, et que je les actualise avec quelques idées dont nous avions levé la piste ces derniers temps.

J'avais bien compris qu'il attendait un texte de dix à quinze mille signes dans un style assez universitaire. C'est d'ailleurs exactement ce que j'avais entrepris de faire. Aussi j'étais un peu inquiet de sa réaction quand il allait s'apercevoir que le texte, au cours de sa rédaction, avait dépassé les quarante mille signes, et surtout était devenu un dialogue.

« C'est génial, » m'a-t-il tout de suite rassuré dans un courriel que j'avais relevé lors de notre arrêt au refuge construit sous les deux rochers. « Je ne peux rien te garantir quant à la façon dont ton travail sera reçu, » concluait-il quand même, « mais c'est génial que tu aies osé. »

J'ai relevé le même jour son envoi du surlendemain, qui nous invitait à rentrer au plus vite, d'où qu'on se trouve.

Bolgobol le 19 novembre

Extrait d'un courriel

[...]

Je n'ai pas encore eu le temps de te raconter mon arrestation avant hier, puisqu'on doit bien appeler les choses par leur nom. Le matin de mon arrivée à Bolgobol, j'ai appris que j'étais

¹⁰ A Bolgobol cahier 32, <http://jdepétris.free.fr/Livres/bolgobol/bolgo32.html>

¹¹ http://jdepétris.free.fr/Livres/Ecriture_generative/ecriture_generative.html

convoqué à la préfecture depuis 48 heures. N'ayant pas la moindre raison de me dérober, je m'y suis rendu l'après-midi même.

Au début, il semblait s'agir des mêmes formalités que l'an dernier, quand j'avais eu à faire à ces moines guerriers qui font ici fonction de forces de l'ordre. On m'a donné le même formulaire, avec la trentaine de questions complètement absurdes, et j'y ai répondu à peu près de la même façon.

Naturellement, je ne me souvenais plus de mes précédentes réponses, ce qui n'avait aucune importance, puisque les moines n'avaient rien conservé. J'ai donc répondu selon l'humeur du moment.

J'ai vite compris que les choses ne se passaient pas bien. Les moines ont commencé à tiquer lorsqu'à : « Quel verset du Coran vous émeut le plus ? », j'ai répondu par le début de la centième sourate qui m'était venue spontanément à l'esprit : « Par les montures au grand galop, par les étincelles sous le choc des sabots, par ceux qui attaquent à l'aube... »

Et quand j'ai écrit sous : « Qu'est-ce que le Bouddha ? — Le petit bout de la queue du chat », j'ai senti leurs regards devenir réellement inquiétants malgré leur habituelle impassibilité.

Ils ont décidé de me garder à vue pour un complément d'enquête. J'avais le droit d'envoyer un seul courriel mais en autant d'exemplaires que je voulais. J'ai donc prévenu Manzi et Tchandji, pensant qu'ils étaient les mieux placés pour agir efficacement et rapidement.

J'ai aussi eu l'heureuse idée de prévenir Kouka, l'amie intime de Ziddhâ malgré leur différence d'âge, qui est officier dans ces mêmes forces monacales guerrières. Trois quarts d'heure plus tard, elle entrait dans ma cellule — d'ailleurs relativement confortable bien que très spartiate.

Naturellement, elle m'a serré dans ses bras comme si je revenais miraculeusement de l'autre côté du Styx. Puis elle a éclaté de rire en me demandant comment j'avais pu me fourrer dans une telle histoire.

Elle n'a eu aucun mal à convaincre mes geôliers que je serais aussi bien gardé à vue chez elle, où je serai beaucoup mieux.

« Que me reproche-t-on ? » ai-je pu enfin lui demander, assis sur une natte devant un bol de thé si épais qu'on aurait dit du sirop. « On te soupçonnait d'être un agitateur français, » m'explique-t-elle, « et tu es arrivé à leur faire croire que tu étais un agent chinois. » Je reste sans voix.

« Qu'avaient mes réponses de séditeux ? N'a-t-on plus le droit ici de citer certaines sourates du Coran ? — Reconnais qu'à la question "comment sais-tu que tu rêves ou que tu es éveillé ? tu n'étais pas obligé de répondre "l'éveillé s'éveille dans le rêve". »

« Mais enfin, je n'ai rien fait. J'étais en pleine montagne quand mon texte est paru sur le net. Ce n'est d'ailleurs qu'un écrit commandé par l'université, et presque personne n'a pu le lire ici, puisqu'il est en français. — C'est justement ce qui fait peser sur toi le soupçon d'être un agent chinois. Aucun espion français n'aurait une telle maîtrise du *wou-wei*, le "non agir". »

[...]

Cahier XIII Le Marmat en lutte

Le 20 novembre

Regard sur les derniers événements

Ziddhâ est venue me chercher le lendemain chez son amie Kouka. « Tu es libre, m'a-t-elle dit. Je t'amène chez toi pour prendre tout ce dont tu as besoin. On t'attend dans la haute vallée de l'Ardor. »

En chemin, elle me tend un poignard. Un cadeau ? Non. C'est mon adhésion aux *Intellectual Workers of the World*¹². Je tire la lame de son fourreau. Je vois gravé le même soleil que sur mon sabre. « C'est moins encombrant, non ? » Sourit-elle.

Dans la voiture, Ziddhâ me fait un résumé complet des événements et de la situation.

Journal des événements passés depuis le 14

Le matin du 14 novembre, en sortant de la salle d'arme, Manzi et Tchandji se sont arrêtés à la buvette du parc. Tchandji a parlé des événements en Chine. « Ça mériterait de lancer le mouvement ici, » a songé Manzi.

Il m'a envoyé peu après un premier courriel. N'ayant toujours pas de signe de moi passé midi, et pensant que j'étais peut-être à Tangaar, il a téléphoné chez Majda.

Étonnée et un peu inquiète pour moi, Majda l'interrogea davantage. Manzi lui dit que l'Université de Bolgobol était en grève et lui en donna succinctement les raisons, principalement pour la rassurer sur les motifs de son appel.

Bien que cela coïncide mal avec l'idée que je me faisais d'elle, Majda a pris la chose à cœur. Elle proposa de contacter Daria, pour l'inciter à étendre le mouvement à Tangaar, mais elle craignait qu'elle ne soit trop prudente. « Que puis-je faire ? » demanda-t-elle. « Appelle toi-même à la grève. » Lui répondit Manzi. Plutôt embarrassée, elle est allée en parler à la femme de Gombo au bar de l'Univers.

L'après-midi du 14, l'Université de Tangaar était aussi en grève.

Le soir du 15 novembre, le mouvement s'était étendu à toutes les universités du pays.

Le 18, quand je rentrais à Bolgobol, le mouvement était en passe de s'arrêter.

Le 19, quand Ziddhâ est venue me récupérer, les syndicats de l'industrie se lançaient à leur tour dans la grève.

« Laisse tomber l'Université, m'a-t-elle dit, c'est dans les conseils ouvriers que ça se passe maintenant. »

Qu'est-ce qu'une grève dans la Marmat ?

Que peut-être un mouvement de lutte dans le Marmat ? Contre qui ou quoi lutte-t-on ? Voilà des questions dont les réponses ne sont pas très évidentes pour l'étranger. Certes, rien n'est peut-être plus clair en Europe, mais on s'y donne la peine d'élire assez de « responsables » pour qu'on ait à qui s'en prendre, ou du moins pour ne pas trop se poser de telles questions.

Les universités ici sont perpétuellement occupées par les étudiants, les enseignants et les chercheurs, et l'on ne voit pas bien comment ils pourraient les occuper davantage. On ne voit pas bien quelle opinion publique toucheraient des manifestations de rue, ni de quoi elle devrait la convaincre. Quant à la presse internationale, on ne s'en préoccupe pas plus ici qu'elle ne s'occupe du Marmat.

Le seul point commun, ici, avec les grèves du reste du monde, est qu'on arrête le travail. À partir de là, c'est un forum perpétuel pour chercher les solutions pratiques au problème qui a justifié la grève.

12 Voir *Autour de Bolgobol*, cahier 19 <<http://jdepetriss.free.fr/Livres/voyage3/cahier19.html>>

Voilà qui paraît à première vue bien sage, comme une image serait-on presque tenté de préciser. En fait, comme partout ailleurs, ces événements peuvent se charger fortement d'agressivité. S'il y a des problèmes, certains en sont sans doute plus responsables, et d'autres plus victimes. Ce sont aussi des occasions de réajustements de rapports de force.

Le 21 Novembre, Vallée de l'Oumrouat

Le Marmat en grève

Il n'est pas sot de tout arrêter de temps-en-temps pour réfléchir. Les Marmaty savent bien le faire. Ils ne s'épuisent pas en discours de tribuns, ni en commissions. Ils sont très experts dans l'art du discours croisé.

Partout des gens se parlent, qui se connaissent la plupart du temps, mais n'ont pas quotidiennement l'occasion de se rencontrer. La grève la leur donne.

Quelques-uns se stimulent au tabac, au haschich, parfois au pavot, au café, au thé, au vin, à l'alcool de riz, de noix, et même de pignes— je suis malheureusement allergique à ces deux derniers.

On écrit aussi beaucoup, naturellement. On imprime. On lit et l'on commente, on critique, on cite, en petits groupes, n'importe où, ou par écrit.

On n'a jamais beaucoup prisé les déclarations communes dans le Marmat, ni les porte-parole, ni l'anonymat. On ne se soucie pas non plus de votes.

Parfois, des gens modestes, piètres parleurs, peu sûrs d'eux, qui osent à peine livrer timidement un point-de-vue dans un cercle qui les rassure, parviennent à se faire entendre de tous. On ne comprendrait pas ici qu'une parole, une proposition, une idée n'aient pas d'auteur, qu'on ne puisse plus, au moins en principe, revenir à sa source. On ne serait pas sûr de pouvoir réellement la comprendre.

Je ne fus pas peu surpris, en lisant sur le site de Dinkha, un actif syndicaliste d'Algarod rencontré l'an dernier : « Comme le disait Majda de Tangaar au bar de l'Univers la semaine dernière, *il ne sert à rien de parler d'abord pour décider de ce que l'on doit faire. La parole doit accompagner nos actes pour favoriser ou non leur accord avec ceux des autres.* »

Des idées, des remarques circulent ainsi, s'étayent, s'éliminent, se nourrissent, se synthétisent, se tissent... sans jamais devenir entièrement communes et impersonnelles. Elles conservent ainsi une sorte de vie, qui les rend tout particulièrement aptes à susciter des décisions pratiques.

Le 22 novembre

Vallée de l'Oumrouat

Le vent secoue les hautes branches dans le jour qui tombe.

Les montagnes deviennent bleues et la neige épouse le rouge du ciel.

Comme les troncs, mon âme est ébranlée.

Je me suis installé chez Ziddhâ

J'ai connu Ziddhâ il y a déjà trois ans, à l'occasion d'une conférence que je donnai à l'Université de Bolgobol sur la dégustation du vin. Ce ne fut pas sans quelque méfiance que je l'ai laissée m'entraîner chez elle, puis jusque dans sa famille, sans avoir jamais pourtant rencontré l'occasion de le regretter.

J'ai noué de solides liens d'amitié avec son père, Razi, un robuste barbu d'origine iranienne. Ziddhâ ne tient que de sa mère ses traits asiatiques, et la finesse de sa silhouette. Je me suis momentanément installé chez elle dans la vallée de l'Oumrouat.

Le 23 novembre

La parole

La liberté de parole et de ton est complète. Lorsque je peux comprendre ce qui se dit, ou quand on me le traduit, je suis stupéfait qu'il en résulte le plus souvent une écoute patiente et des réponses pertinentes, plutôt que des cris, ou même des coups, tant les interventions paraissent disparates, extravagantes et contradictoires.

Le sont-elles autant qu'elles le semblent ? On parvient toujours ici à raccrocher une rationalité à une autre, bien souvent à travers des langues distinctes.

Un vieux mineur barbu conteste la pertinence de la grève : « La domination mondiale du marché ne peut être contraire au plan divin » dit-il en substance. « Elle ne saurait être sans la permission de Celui qui a créé les mondes. » Je redoute pour lui la réaction du groupe composé de mineurs, d'électriciens, et de Manzi, Tchandji et moi venus de Bolgobol et que Ziddhâ accompagne. Chacun reste pourtant très calme et paraît chercher intensément le sens recevable qui pourrait être donné à ces mots.

L'un dit enfin : « Il y a toujours plusieurs chemins d'un point à un autre. Il a créé les mondes, et Il nous a donné aussi le pouvoir de défaire l'entrave des possibles. — Cela, dit un électricien, notre camarade doit le savoir. Je crois qu'il veut plutôt nous demander comment nous entendons changer un rêve en rêvant. » Chacun reste perplexe, laissant à Ziddhâ tout son temps pour traduire.

Un homme vêtu d'un manteau de fourrure précise l'idée de celui qui paraît être son ami : « Plus la bête se débat, plus le filet se serre. — Le filet, reprend Tchandji que cette image de chasseur inspire, c'est la distribution. La distribution, avant d'être celle des biens et des services, est celle des instruments de production. Elle est donc aussi, et surtout, la distribution des hommes eux-mêmes dans les différents départements de la production, et celle de leurs relations de subordination. La distribution du savoir est incluse dans ce procès. » Un autre, après avoir tourné et retourné ces paroles, ajoute enfin : « Alors nous n'avons ni à débattre ni à nous débattre. Nous devons agir par le non-agir, et saisir par le non-penser. »

Il a dit *anathman*, en sanscrit, ou en ourdou, que Ziddhâ n'a pas jugé nécessaire de traduire en anglais, et que je rends par *non-penser* seulement pour faire symétrie avec *non-agir*.

Cette divagation en cascade d'une langue à l'autre n'égare pourtant personne. Les conseils d'université ont bien posé la première partie du problème : comment libérer le savoir de la distribution marchande. Les conseils ouvriers ont bien compris la seconde.

La lutte de classe et la Voie

Nous avons pourtant bien des problèmes de langage, et même de langues. Il n'y a pas de langue nationale dans la république tassarde. Il y a des langues locales, dont le palanzi est de loin la première. Il y a des langues régionales, comme le dari ou l'ouïgour. Et il y a des langues continentales, voire internationales, comme le russe, le chinois, et surtout l'arabe et l'anglais. L'anglais est même en passe de devenir la première langue, maintenant qu'elle est apprise à tous les enfants depuis au moins l'âge de douze ans.

Chaque langue contient des jeux de paradigmes, profondément ancrés dans des techniques bien précises, et qu'on ne transporte pas impunément dans une autre. L'anglais est largement porté par les techniques numériques, et véhicule avec elle l'arrière-plan de la philosophie empirique.

Il n'est pas alors sans péril de tenter d'absorber un paradigme exogène dans une philosophie où il n'a pas sa place, sans passer par la technique éprouvée qui le supporte.

Je suis allé avec Manzi et Razzi — puisque nous sommes donc maintenant dans la même organisation —, discuter avec quelques représentants de l'*Union des Travailleurs du Vide Parfait*, et Tchandji, le seul membre du *Parti Communiste Marxiste-Léniniste du Marmat* présent dans la vallée. Nous nous sommes rencontrés dans la grande salle du village au-dessus de la mine de schiste. Notre but est de clarifier nos divergences concernant certains paradigmes, comme le latin *intelligence*, l'arabe *annya* ou le sanscrit *anathman*.

« Il n'y a pas à proprement parler d'*ego* cartésien, » dis-je. « “Cogito ergo sum”, je pense donc je suis, n'a pas besoin en latin d'un sujet distinct du verbe. De même, il n'y a pas d'*être* avicennien : l'*annya*, le sujet, n'a pas besoin de verbe. Sujet et copule ne sont que des artifices de traduction. Dans “je suis”, il n'y a en réalité ni “je”, ni “suis”. Il n'y a rien. Pourquoi y aurait-il davantage d'*anathman* — de *non-pensé*, de *non-moi* ? »

« Je parviens bien à comprendre cela », me répond Ishou, un moine ouvrier. « Je l'entends comme les vers du Sixième Patriarche : “Le miroir précieux est sans forme. Tout est vacuité. Où la poussière s'accumulerait-elle ?” Mais est-ce bien ce que vous voulez dire ? »¹³

« Nous ne sommes pas là pour faire de la philologie » intervient Tchandji. « Nous sommes là pour comprendre comment nous envisageons le contrôle de la recherche par les conseils ouvriers. »

« Nous sommes là, » corrige Manzi, « pour comprendre comment nous entendons utiliser les conseils ouvriers à une réforme de l'entendement humain. »

« Ah, ça, réagit Tchandji, j'aimerais bien savoir ce que recouvre exactement ce “nous”. — Si dans “je suis”, lui renvoie Razi dans un éclat de rire ponctué d'une claque sur l'épaule, il n'y a en réalité ni “je”, ni “suis”, que veux-tu que recouvre un “nous” ? »

Le 24 novembre

Divergences dans l'organisation

« Cette jeune Majda m'épate », nous confie Manzi en nous suggérant de la coopter. « Ses airs effacés cachent finalement une saine pensée et une réelle honnêteté intellectuelle. »

« Malgré sa timidité, elle a joué un rôle réel dans l'extension de la grève à Tangaar. » Approuvé-je.

Je le remarque encore une fois, on n'adhère pas ici à un mouvement quand on le souhaite, mais quand il nous choisit. On ne vous demande pas de partager des positions. On vous dit qu'on partage les vôtres.

« Ses habits moulants et ses regards baissés devant les hommes ne m'inspirent rien qui vaille. » Tranche Ziddhâ.

Je n'ai jamais vu Ziddhâ sortir tête nue, et souvent quand le temps est sec, son visage lui-même est caché par son foulard noir. Quant à son pantalon kaki dans ses bottes de cuir retourné et son pull de camionneur sous sa veste en laine, nul n'en contesterait la décence. De là à tenir des propos de gardienne d'internat, il y a quand même de quoi me surprendre.

« N'aimes-tu pas les hommes ? » Lui renvoie Manzi, non sans indécatesse.

« Il s'agit bien de cela, s'emporte Ziddhâ. Elle ne cherche même pas à vous attirer dans sa couche, et moins encore à vous faire perdre les sens, ni vous non plus. Elle se fait pour vous l'image d'un miroir complaisant. Vous n'êtes pour elle que de grands mâles qui paraissent savoir où ils vont, et elle se met mollement dans votre sillage. » Elle conclut en arabe sa diatribe par un verset coranique : « Allons, Dieu se serait donné des fils, et il ne se serait pas donné des filles ? »

« Tu es dure avec elle, conclus-je. Je ne partage pas ton jugement. De toute façon, rien ne presse, ajouté-je. Attendons que la suite nous montre qui se trompe. »

« Moi je ne vois pas ce qu'il y a de blâmable à suivre de grands mâles qui savent où ils vont. » Plaisante encore Manzi.

¹³ Pour bien comprendre le présent chapitre, il pourrait être utile de se reporter à mon troisième journal de voyage, *Autour de Bolgobol, cahiers 19 et 24*

Cahier XIV

Jamais Tranquille

Le 25 novembre

Réflexions sur la philosophie de l'Histoire

Naturellement, je ne pense pas un seul instant que Manzi et Tchandji aient lancé seuls la grève à Bolgobol, ni que Majda l'ait propagée à Tangaar. Des centaines et peut-être des milliers de personnes ont dû faire des choses à peu près semblables ici ou là, au même ou à d'autres moments. Ils ont pourtant bien dû les faire seuls.

Rien n'a jamais avancé sans qu'un homme n'avance seul. Ziddhâ peut bien dire ce qu'elle veut, Majda a quand même avancé seule de chez elle au bar de l'Univers, et qu'importe après tout pour quelles raisons.

La grève se termine

La grève, c'est bien, mais ça ne peut pas durer toujours. Et puis on ne peut pas arrêter de produire de l'électricité ou de traire des chèvres. On ne peut que réduire l'activité au strict nécessaire. Ce nécessaire ne fait que s'accroître avec le temps : ravitaillement, distribution d'essence, ramassage d'ordures... Le travail reprend donc, et ce n'est pas plus mal. Si l'on continuait à discuter tout le temps, nous devrions encore finir par nous arrêter pour réfléchir.

Le travail ne reprend pas exactement comme avant. Des quantités de petites choses ont changé, parfois insignifiantes, parfois un peu étranges, dont il est dur de prévoir les conséquences à long terme.

En ce qui me concerne, le *Conseil des Travailleurs de l'Énergie* m'a chargé d'un nouveau département de recherche en poésie appliquée. Et j'ai un nouveau sabre à ma collection.

Le 26 novembre

Chez Ziddhâ

Ziddhâ s'est lancée depuis mon dernier voyage dans l'élevage et le dressage des chevaux. La ferme où elle s'est installée et le troupeau appartiennent au village. Selon le droit, ils n'appartiennent précisément à personne, puisque, m'a-t-elle expliqué, il suffirait qu'on les abandonne un an ou deux, pour qu'il n'y ait plus ni troupeau, ni ferme. Elle reçoit seulement une part sur les montures vendues, et le reste est utilisé pour des équipements collectifs. Naturellement, elle ne travaille pas seule. Personne dans le village n'accepterait de ne plus s'occuper du tout de cheval.

Elle n'a pas abandonné ses études, et prépare une thèse sur *les bords de la linguistique*, en travaillant précisément sur la communication cavalier-monture. Elle est aussi au Bureau du Centre de Recherche des Conseils de l'Oumrouat.

« Le bureau ? Demandé-je. Quel bureau ? — Ce n'est pas comme ça qu'on dit ? En fait, c'est une liste de diffusion et un forum privé. »

Le métal

La neige est tombée dans la vallée. les chevaux doivent maintenant être nourris à l'étable. Peut-être est-ce parce que le froid est terriblement piquant au petit jour, qu'il paraît très supportable le reste de la journée. Je finis par croire que rien n'est plus glacé au monde qu'un mistral l'hiver au petit jour au bord de la Méditerranée. J'écris toujours un peu le matin devant une tasse de café chaud, puis je vais nourrir les chevaux en attendant le jour.

« J'ignorais que tu savais ferrer les chevaux, me dit Ziddhâ. — J'ai assez aidé mon oncle pour ça. » Ici aussi le soufflet s'actionne encore à la main dans la vieille forge toute noircie. Le métal chauffé à blanc dégage un arôme qui m'a toujours envoûté.

Heureusement, car il colle au corps ; on le sent toujours après une douche, et même une nuit de sommeil. L'odeur de la corne brûlée est âcre et forte elle aussi, plus forte encore, mais elle tient moins. De même nature animale, le corps l'absorbe vite. Celle du métal demeure longtemps sur les mains, et imprègne les cheveux et les vêtements.

Pour les anciens, les métaux avaient une relation particulière avec le ciel. Les astres mobiles étaient leur essence, qui germait dans la terre : vénus, le cuivre ; mars, le fer ... La gnose islamique leur associait des prophètes : Yousouf, le cuivre ; Aaron, le fer ; Moïse, jupiter et l'airain...

Les astres mobiles n'étaient pas proprement des planètes. Il s'agissait plutôt d'orbes, d'étages célestes, qui tournaient les uns sur les autres, entre la terre et le ciel des étoiles fixes.

En prenant la terre comme point fixe, il était impossible de prévoir le mouvement des orbes qui tantôt allaient dans un sens, tantôt dans l'autre. Imprévisibles, ne paraissant obéir à aucune régularité ni aucune cause, il était tentant de voir dans ces mouvements une forme de vie, et même d'y trouver des significations.

C'est en les cherchant que Copernic rendit définitivement muet le ciel, découvrant précisément ce dont l'apparente absence avait provoqué sa recherche : des règles précises, des tables prévisibles.

C'est à quoi me fait penser l'odeur de métal brûlé que dégagent mes mains, pendant que je regarde le ciel clouté d'étoiles. Je ne le trouve pourtant pas si muet. « Cette épingle que chacun voudrait sortir du jeu, il me plaît d'en chercher la tête dans les étoiles » : je ne désavoue pas cette phrase d'André Breton.

Tout est dans la façon d'utiliser un langage. Quand je frappe le métal rougi qui s'assouplit sous le marteau... — ... Tu comprends mieux l'orbe de mars ? s'enquiert Ziddhâ à qui je livre mes réflexions sur le balcon... Ou la sagesse d'Aaron ?

— Ni d'Aaron, ni de Moïse, celle d'Al Khidr.

— Al Khidr ? S'étonne Ziddhâ. Mon éducation religieuse est pitoyable, plaisante-t-elle. Qui donc est ce prophète ? Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu son nom dans le Coran.

— Il n'y est pas. Il en est question dans la dix-huitième sourate, mais il n'est pas nommé. Tu y reconnaîtrais aisément l'abrégé d'un long épisode du roman de Voltaire, *Zadig ou la destinée*.

Ziddhâ qui l'a lu me regarde surprise.

— Oui, c'est le sage que rencontre Zadig, continué-je, et qui fait devant lui une quantité d'actes étrange en lui interdisant de poser des questions. Il crève la barque d'un brave pêcheur qui leur avait offert l'hospitalité, tue un jeune homme sans raison apparente...

— Oui, se souvient Ziddhâ, et le lendemain toutes les barques du port sont réquisitionnées par des soldats. Le pêcheur conserve alors son gagne-pain qu'une demi-journée de travail lui suffit à réparer.

— Tout cela est dans la dix-huitième sourate, si ce n'est que le héros n'est pas Zadig, mais Moïse, qu'Al Khidr initie.

— D'où sais-tu cela ? Et d'où tiens-tu ce nom, qui n'est ni dans Voltaire, ni dans le Coran ?

— Des quantités d'auteurs en ont parlé, et ont commenté cette sourate : Tabari, Ibn Arabi, Al Qâshânî... et des Hébreux aussi le mentionnent. Mais c'est encore chez Voltaire que tu trouveras le plus de détails, et aussi dans l'ouvrage de Gustav Meiring, *le Visage Vert*.

« Ne souris pas, Ziddhâ, ajouté-je. Si tu doutes qu'en toute chose les dernières versions soient les meilleures, et si tu crois que le plus ancien est le plus authentique, songe aux conséquences que tu devrais en tirer. »

Pour le coup elle rit tout de bon : « Tu paraphraserais donc Wittgenstein ainsi : *Ce qui est trompeur dans l'emploi de "vrai" ou "faux", c'est que tout se passe comme s'il s'agissait de savoir si cela concorde ou non avec les faits passés, alors que ce qui est en question, précisément, c'est cet accord avec ce qu'on est en train de faire.* »

« Voilà justement ce que pourrait être la sagesse d'Al Khidr », approuvé-je en sentant encore mes mains.

Le 27 novembre

La grève

La grève s'est-elle arrêtée, ou continue-t-elle ? C'est dur à dire. Toute la production s'est d'abord interrompue, puis elle a progressivement repris.

Selon comment on regarde, il ne s'est rien passé : rien n'a été demandé, rien n'a été obtenu, rien n'a été décidé. Le travail a repris, mais peut-être pas tout à fait comme avant cependant. Interrompu, puis relancé par la décision des grévistes, il en est résulté de sensibles modifications dans son organisation.

Mais cela, je l'avais déjà écrit avant-hier.

Tchandji a très bien résumé la situation l'autre jour : Il s'agit principalement de réorganiser la distribution — non pas seulement des moyens de consommation, mais de ceux de la production. Naturellement, les savoirs, sciences et techniques, sont inclus dans cette distribution.

Les questions relatives à une telle redistribution des moyens de production se traduisent d'ailleurs principalement en problèmes techniques.

Les conseils ouvriers sont allés plus loin que ceux des universités sur un point déterminant : la relation entre la distribution du savoir et celle des moyens de production est réversible. En effet, si la distribution des savoirs détermine celle des rapports de production — par exemple la subordination du travail d'un ouvrier à celui d'un ingénieur —, la distribution des rapports de production détermine en retour celle des savoirs. Par exemple l'ouvrier, au cours du procès de production, peut acquérir ou non les savoirs qui y sont en œuvre. Il peut aussi les produire, et en conserver ou non le contrôle.

Ainsi, la production est en même temps celle du savoir, et même, avant tout peut-être, le procès de sa distribution.

Voilà l'idée, expliquée aussi bien que j'ai pu, qui s'est répandue dans le Marmat depuis le 14 novembre. Si j'ai été suffisamment clair, je suppose que paraîtra évidente sa radicale contradiction avec la domination de l'homme par l'homme.

La passion de la vertu est cruelle

Ce goût pour la domination est pourtant fortement ancré en nous. Il l'est peut-être pour une part à cause de notre atavisme simiesque. Il l'est surtout — un simple regard lucide sur soi-même suffit à s'en convaincre — par la tentation qu'il nous offre de céder à la paresse, à la bêtise et à la lâcheté, ce qui est à peu près la même chose.

On cherche à dominer pour se décharger de l'effort sur des subalternes, de la réflexion et du risque. Et l'on souhaite plus encore être dominé pour les mêmes raisons : limiter son effort à des gestes machinaux, sa réflexion à de simples calculs, et pour abandonner les risques qu'on court à la décision d'un autre.

S'adonner à de tels penchants coûte bien sûr très cher, mais je sais très bien les risques qu'il y a à s'y opposer frontalement. La passion de la vertu est cruelle.

Une réunion de crise

Tout ne se passe pourtant pas partout aussi bien que dans les régions de Bolgobol et de Tangaar. Il y a eu des violences dans celle d'Algarod, et plus encore dans le Farghestan, à l'extrême sud-est du Marmat.

— Jean-Pierre connaît bien Dinkha, dit Manzi. Il s'est fait des amis à Algarod. Ce serait une bonne idée que de l'envoyer là-bas.

Nous nous sommes réunis pour en discuter dans les locaux du conseil de la raffinerie de la vallée de l'Ardor, à une trentaine de kilomètres de Bolgobol. Nous sommes une petite douzaine des *Intellectual Workers of the World*, soit presque la totalité de l'organisation.

— Tu veux l'envoyer seul dans ce guépier ? Sursaute Ziddhâ, alors qu'il n'est pas d'ici, ne connaît pas les langues locales, et ignore à peu près tout des mœurs et des institutions ?

— C'est un handicap, mais c'est aussi un atout, intervient un camarade de la raffinerie que je ne connaissais pas encore. Les préventions contre lui seront moindres.

— Moindres ? Le contredit encore Ziddhâ. Et son arrestation à Bolgobol ? Si on n'avait pas décidé de le faire entrer dans notre organisation, les moines ne l'auraient sûrement pas si facilement laissé partir.

Le vent qui descend des montagnes s'engouffre dans la vallée de l'Ardor et souffle un air glacé qui ébranle les vitres et même les murs. La lumière de fin de matinée, dans la petite pièce au deuxième étage, découpe la silhouette de mes compagnons sur les pentes boisées, dehors, où tient toujours la neige des derniers jours.

— Ah, c'est pour ça ? m'enquiers-je

— Ce n'est pas la raison de ton élection, corrige Razi, seulement de sa précipitation.

— Justement, intervient Ziddhâ, maintenant qu'il est des nôtres, il inspirera les mêmes préventions que chacun d'entre nous.

— Vous prenez trop au sérieux ce qui n'est que formel, reprend Manzi. La nationalité, la langue, la culture, la religion, les engagements politiques... tout cela a de l'importance tant qu'on ne connaît pas l'homme. Quand Jean-Pierre est resté à Algarod l'an dernier, c'est l'homme qu'on a vu, pas ses drapeaux.

Je partage plutôt le point-de-vue de Manzi. Je n'éprouve aucune crainte à m'engager dans cette région qui m'a plu dès le premier jour, et où je me suis toujours senti bien reçu. Je me garde cependant de le dire, car je n'ai aucune envie de partir.

— Si mon point-de-vue de premier concerné vous intéresse, dis-je enfin, je vous rappelle que je suis venu ici pour enseigner le français, et que mes étudiants m'attendent.

— Ils t'attendront aussi bien pendant que tu règles une crise, que si tu nourris et feras des chevaux avec ma fille, me répond Razi avec un sourire.

— Alors je vais avec lui, dit Ziddhâ.

— Pas question, dit son père. On a besoin de toi ici.

Le silence et les regards qui accompagnent ses paroles l'obligent à avouer ses craintes : — La situation est trop complexe pour une jeune femme inexpérimentée, plaide-t-il.

— Bon, dit Douha, la femme de Manzi, qui préfère porter son foulard noir noué autour du cou que sur sa tête, Jean-Pierre n'est pas jeune, lui. Il est préférable qu'il ne parte pas seul à Algarod. Ziddhâ connaît aussi Dinkha. Je suppose que personne ne verra d'objection à ce qu'elle soit une femme, ajoute-t-elle sans masquer son ironie.

Cahier XV À Algarod

Le 28 novembre

Au Col du Gargon

Nous n'avons pas pris la voiture de Ziddhâ. Elle méritait la bonne révision à laquelle nous n'avions pas de temps à consacrer. Nous avons emprunté une petite camionnette de la raffinerie.

Au Col du Gargon, dans les lourds bâtiments de pierres que j'ai toujours vus désertés lors de mes précédents voyages, des troupes ont pris position. On reconnaît d'abord des moines de Bolgobol, avec une automitrailleuse garée en bord de route, puis, un peu plus loin, le peloton d'une milice islamique d'Algarod, dont on distingue les turbans verts sous la capuche de leurs anoraks. Ils ne nourrissent manifestement aucune hostilité entre eux, ni aucune méfiance à notre égard.

Ils ne nous demandent pas de nous arrêter mais nous le faisons quand même, devant un couple de sous-officiers des deux détachements qui bavardent dans la neige. Nous leur demandons des nouvelles de la situation.

— Vous feriez mieux de vous inquiéter du verglas, nous dit l'adjudant-moine en regardant nos chaînes. Il est très dangereux dans la descente du col. — Si Dieu veut que vous arriviez à Algarod avec votre tacot, nous dit le second militaire, que pourrez-vous encore redouter d'autre que son jugement ? Et ils partent tous les deux d'un grand rire.

« Tu sais Ziddhâ, dis-je en redémarrant, je crois que ton père et toi en avez fait beaucoup pour une petite escapade tous les deux. »

Arrivée à Algarod

Le sous-officier ne faisait pas que plaisanter. Malgré le chauffage très virtuel de la camionnette, la sueur perlait à mon front en descendant le col. Le pire est encore le verglas qui s'est mis à coller au pare-brise. J'ai dû sortir et pisser sur un chiffon en plein froid pour le nettoyer. C'est la seule solution.

Ziddhâ a repris le volant en arrivant au fond de la vallée. La route est encore glissante, mais en sortir ne serait plus mortel.

— Tu as une idée de ce que nous allons faire ? L'interrogé-je.

— C'est toi qu'on a chargé d'intervenir, me renvoie-t-elle peut-être un peu vexée que je ne lui aie pas fait confiance dans les virages. On m'a seulement demandé de t'accompagner.

— Alors que dois-je faire à ton avis ?

— Moi, à ta place, je ne ferais rien.

— C'est un peu ce que j'avais en tête, reconnais-je. Mais crois-tu que ce soit ce que nos amis attendent de moi ?

— Sans aucun doute, dit-elle mi-sérieuse mi-rieuse. Depuis que tu n'as rien fait pour étendre la grève à Tangaar, je crois que Manzi te fait entièrement confiance pour ne rien faire.

— Mais je parle peut-être trop, non ?

— Alors ne dit rien non plus, et gare à ceux qui voudront entraver ta route.

J'ai envoyé hier un courriel à Dinkha qui m'a répondu dans la soirée. Il sera chez lui dans la vieille ville. Dès qu'on a aperçu les remparts, je lui ai téléphoné comme il me l'a demandé, pour être sûr qu'il soit chez lui. « Je suis à la place des Darlabats, m'a-t-il dit. Je vous attends chez moi dans dix minutes. — Non, reste où tu es, on te rejoint. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. »

La lumière rouge des lampes au sodium gagne déjà sur celle du jour quand Ziddhâ gare la camionnette. L'air vif, en fouettant la torpeur qui commençait à m'envahir, me donne une sorte d'ivresse.

Dinkha est un quadragénaire à la forte carrure et aux gestes vigoureux. Il ne parle pas trop mal le français et a un doctorat de physique quantique. Il a créé avec des amis une structure assez indépendante à l'interface de la recherche et de l'industrie. Ses traits légèrement asiatiques sont contredits par une chevelure ondulée, des moustaches et une courte barbiche très drues et aussi noires que ses yeux.

Alors, me demande-t-il après que nous nous soyons chaleureusement salués, vous êtes venus pour m'espionner ou pour fomenter un complot ? — Je ne sais pas encore, lui avoué-je. Mes camarades ne m'ont pas donné de consignes précises. Je dois d'abord évaluer la situation.

Le 29 novembre

A Mâhaltareq

Je me suis levé à onze heures. Le trajet d'hier m'a épuisé. Après le déjeuner, Ziddhâ, Dinkha et moi sommes partis à Mâhaltareq, une petite localité au nord de la zone industrielle d'Algarod, où j'ai séjourné quelques-temps l'an dernier, et où j'ai retrouvé quelques visages connus. C'est là que Dinkha a son bureau au siège du Conseil des Travailleurs de la Vallée d'Al Fawura. Il regroupe presque tous ceux de la région.

La situation me paraît bien moins tendue qu'on a pu me le laisser croire. Le problème avec les gens d'ici est que tout prétexte leur est bon pour sortir armé, et aucun même ne leur est nécessaire pour arborer un ou deux poignards longs comme l'avant-bras.

En règle générale, ça les rend plutôt civiques et polis, conscients évidemment des conséquences que peuvent prendre un accès de mauvaise humeur. Avec ça, il y a des arsenaux partout. Il n'y a pas de forces strictement militaires dans la région ; tout dépend de la défense civile. Les usines ont leurs garages de blindés et leurs rampes de missiles.

Pour autant, ce n'est pas suffisant pour provoquer une situation à la Yougoslave, comme le prouve la paisible histoire récente de la Suisse, et comme le Rwanda montre à contrario que de simples machettes peuvent faire pire.

— Le problème, me répond Dinkha, est qu'il y a eu des morts et des blessés par balle, et qu'il est hors de question de juger les auteurs de coups de feu séparément, car leurs conseils s'en portent responsables.

— C'est sans importance, lui dis-je. Et il n'y a eu que deux morts. Je suppose que la route du col, dans l'état où vous la laissez, doit en faire davantage tous les hivers.

— Tu ne manques pas d'air ! Me renvoie-t-il.

— Si vous tenez à vous servir de leurs cadavres pour vous opposer, portez-en la responsabilité. Insisté-je. Je suppose qu'il serait plus digne que tous les camps assistent à leur inhumation et leur rendent les honneurs de combattants. Ce n'est quand même pas un crime crapuleux, non ? Je suppose que tous ont agi selon leur sens du devoir.

Dinkha et ses camarades hésitent, et je suis stupéfait que personne ne semble avoir pensé ce que je dis. « Ziddhâ et moi sommes prêts à y représenter officiellement notre organisation, ajouté-je. Et si vous le souhaitez, nous pouvons faire vos intermédiaires avec ceux qui vous ont tiré dessus. »

Celle qui fracasse

J'ai connu l'un des hommes qui a été tué. Nous avons échangé quelques mots l'an dernier quand j'ai logé ici. Son corps est dans une salle du rez-de-chaussée. Je demande à le voir.

La balle lui a traversé la tête, qui seule émerge, défigurée, du drapeau dans lequel on a roulé son corps. Sa femme et ses deux enfants sont là, avec un jeune imam qui les reconforte. Je les salue.

Je m'approche du corps. « Je l'avais oublié, dis-je, et maintenant son absence me blesse. » Puis en me retournant : « Voilà comment la mort nous rend fous : il n'est que trop évident que c'est le corps qui survit à l'âme. »

Sa femme lève sa tête sur moi comme si je devenais soudain visible, et qu'elle découvre que sa peine l'est aussi pour moi. Je croise aussi le regard attristé de l'imam où je lis qu'il n'a pas mal interprété mes paroles. « Pouvez-vous réciter pour moi la sourate CI ? » lui demandé-je.

Celle qui fracasse ! Qu'est-ce donc que celle qui fracasse ? Comment pourrais-tu savoir ce qu'est celle qui fracasse ?...

Des influences véhiculées par Hafez

« Je ne me doutais pas à quel point Manzi avait raison de te faire confiance, » me dit Ziddhâ, qui tient le volant en direction d'Algarod, vers l'usine d'où sont venus ceux qui ont tiré avant-hier à Mâhaltareq — ou qui ont peut-être seulement riposté.

« Je suis heureux de te l'entendre dire, avoué-je. Moi je crains d'avoir oublié encore une fois que les mouches n'entrent pas dans une bouche fermée. »

— Nous avons bien été reçus parce qu'ils te connaissaient, insiste-t-elle, mais ils nous regardaient au début comme si nous étions leurs adversaires. — Il se pourrait bien malheureusement qu'ils aient raison, dis-je. — Tu crois vraiment ? — Je n'en sais rien. Si je comprenais seulement ce qui se passe ici.

Comme nous sommes en avance, je lui propose que nous nous arrêtions prendre un café au grand bar en planches, dont la verrière s'étend sur le terre-plein en face de l'usine, de l'autre côté de la rivière. C'est là que j'avais passé l'an dernier une matinée entière à traduire les vers du patron, Hammad Sarashun¹⁴. J'espère en profiter pour le saluer.

Il m'a vu entrer de l'autre côté de la salle où il est attablé face à la porte avec deux autres hommes. Il m'appelle en arabe : « Tu arrives à point nommé. Viens que je te présente. Nous étions justement en train de parler de versification. »

Ziddhâ et moi tombons dans une discussion très serrée sur l'influence métrique de Li Po et de Tou Fou sur la syntaxe de Hafez. « Hafez n'en a connu que des traductions persanes à partir de l'ouïgour, » dit l'homme à la barbe très noire et aux sourcils aussi fournis que la moustache. Heureusement, Ziddhâ a des notions d'ouïgour et parle un peu le farsi. « Ne confondez pas la structure syntaxique avec la poétique, dit-elle. Le déterminatif de “rose” dans les vers que tu cites a changé de genre. Ce n'est pas cette rose-ci en ce moment-là. »

« Elle a raison » dit le plus jeune, « c'est “la fleur absente de tout bouquet” de la poétique mallarméenne », me tendant, volontairement ou non, une perche pour entrer dans la conversation. Celle-ci finit alors par évoluer vers l'influence de Hafez sur Éluard et Aragon.

Dehors, au-dessus de la rivière qu'on entend sans la voir, l'automne berce les branches où demeurent quelques feuilles. Pourtant la neige est basse déjà sur la pente des monts. Nous commençons à nous sentir entre vieux amis, quand le plus jeune dit au barbu : « Tu as vu l'heure ? Nous avons rendez-vous avec deux camarades des Conseils de l'Ardor. »

Le premier décembre

Ziddhâ a changé ses vêtements de gardienne de chevaux

En arrivant chez notre hôte, Ziddhâ a changé ses vêtements de gardienne de chevaux. Elle ne se départit jamais de sa souple vivacité, d'une sagesse écervelée toute féline. Je ne sais pas si je parle ici de son corps ou de son caractère — je n'ai d'ailleurs jamais bien compris de telles distinctions.

Bien qu'elle ne s'en départisse jamais, elle peut composer sur son air toute une gamme de variations. Il y a chez elle cet aguichant sérieux des femmes de la Chine moderne, comme cette provocante chasteté des iraniennes. C'est plutôt dans ces derniers tons, plus apaisants dans la situation présente, qu'elle a joué ces dernières quarante-huit heures, avec un certain bonheur.

14 Voir *Autour de Bolgobol*, cahier 12 <<http://jdepétris.free.fr/Livres/voyage3/cahier12.html>>

Elle porte sous son manteau une longue tunique et un pantalon de toile rose brodée. Elle a chaussé aussi des bottes plus fines aux pointes recourbées. Elle y gagne l'avantage d'une présence discrète mais certaine, qui m'a fortement appuyé sans qu'elle ait eu à intervenir beaucoup.

Dans l'appartement bien chauffé de Dinkha, elle ôte ses bottes et sa tunique. Elle garde son pantalon taille-basse qui s'arrête au-dessus des chevilles, et un gilet passablement échancré, qui dévoile son ventre. Elle noue alors son châle autour de sa taille, pensant peut-être cacher pudiquement ses hanches moulées par la toile, et sur lesquelles le regard de Dinkha s'égare volontiers.

Soirée chez Dinkha

Cet après-midi, après l'incinération des corps, qu'ont accompagnée des prières et des salves de fusils, nous avons invité Aroun, le barbu rencontré hier, à venir dîner avec nous chez Dinkha.

— J'avais peut-être mal jugé Manzi, avoue ce dernier, si c'est lui qui t'a demandé de venir.

— Ne nous emballons pas, dis-je, il m'a peut-être seulement envoyé pour t'inspirer ce sentiment. Rien n'est réglé. Les oppositions sont toujours là. Nous risquons toujours de nous tirer dessus, même si c'est avec plus d'estime.

— J'aimerais encore une fois ôter toute ambiguïté sur notre position, intervient Ziddhâ comme elle l'avait fait la veille au soir avec les camarades d'Aroun. Nous n'avons pas une opposition de principe à la violence. Nous ne doutons pas qu'elle ait été et puisse être encore dans bien des cas l'attitude la plus adaptée.

— Nous l'avons bien compris, répond Aroun. Nous ne sommes pas en désaccord avec la ligne internationale de paix révolutionnaire, et nous savons que tout recours aux armes peut être instrumenté par les forces impérialistes.

— Je suis d'accord aussi, ajoute Dinkha, mais j'aimerais bien savoir qui a décidé de cette stratégie à l'échelle mondiale, et surtout vous aurait mandatés pour la faire appliquer.

— Allons Dinkha, dis-je, ce ne sont pas des choses qui se décident. C'est le produit d'inextricables faisceaux de décisions individuelles. Le mouvement mondial a changé. Nous ne sommes pas dans une période où des étincelles révolutionnaires se propagent par les armes. La force sert bien plus aujourd'hui à bloquer les situations. L'impérialisme sombre, et la guerre seule lui sert à maintenir ses rapports de domination. Le capital n'est plus qu'un complexe militaire et policier.

— Et crois bien qu'en parlant ainsi, insiste Ziddhâ comme pour rappeler à travers moi la dimension mondiale de nos positions, Jean-Pierre ne renie pas Blanqui, les soldats de Valmy, *la Marseillaise* ou le *Chant des Partisans*.

— Ni ceux qui sont toujours en situation de se battre, précisé-je, mais la stratégie a changé : le terrain militaire est le seul dans lequel l'ennemi reste encore efficace. Ailleurs, nous n'avons plus à faire qu'à nos propres faiblesses.

Cahier XVI Vers Rhages

Le 2 décembre

La conversation chez Dinkha

La conversation de la nuit dernière n'a pas tardé de revenir à Hafez, que Dinkha connaît bien lui aussi, et qui nous intéressait davantage. De la poésie, nous sommes passés à la musique. Aroun sait jouer des airs iraniens et altaïques, dont je n'ai toujours pas compris la structure numérique. Nous les avons comparés à la musique des Tang, en nous servant d'instruments que Dinkha a chez lui, et nous en sommes irrésistiblement venus aux mathématiques. À onze heures, nous parlions de l'algèbre persane, des deux écoles issues du Shaïkisme, et de leur hypothétique néo-platonisme. Algèbre est le mot arabe *al gabr* qui traduit *idein* (idée) chez Platon, de la même famille qu'idole (*idolon*). Nous avons aussi parlé du néoplatonisme de la modernité occidentale, et ce qu'il en était d'un intuitionnisme de Descartes à Gödel.

— Il semblerait, dit Dinkha, que tu ne retiens des mathématiques que ce qui nourrit la logique. C'est pour toi une forme intéressante du rapport entre le langage et la pensée.

Dinkha qui connaît le français a lu mon dernier essai, et je supposai qu'il y faisait allusion.

— Crois-tu que je me trompe ?

— Ton point-de-vue n'est sans doute pas faux, mais assurément restreint. Tu négliges cet autre aspect que les mathématiques rendent compte aussi du monde physique.

— Je le néglige peut-être, car ce n'est pas mon propos, mais je ne l'oublie pas, Dinkha. Au besoin, mes étudiants de Bolgobol me rappelleraient les travaux de Carnot de Galois et de Fourier.

— Je veux bien le croire de la part de quelqu'un qui s'aperçoit que le corps survit à l'âme, dit-il sur le ton de la plaisanterie.

Il n'était pas loin de minuit quand Dinkha, en ouvrant une deuxième bouteille de vodka, commença à nous expliquer qu'une révolution radicale dans les mathématiques et la physique a eu lieu en France sur la lancée de la révolution politique. La contre-révolution l'a mis sous le boisseau pendant quelques décennies, en tenant à l'écart de tout poste l'élite intellectuelle républicaine.

Nous l'avons écouté encore deux bonnes heures nous préciser comment les lois de la thermodynamique et les séries de Fourier ont malgré tout fini par non seulement ouvrir la voie à la mécanique quantique et aux mathématiques contemporaines, mais surtout à une régénération de l'entendement humain qui est à peine entamée.

— Je ne peux y croire ! S'écrie soudain Aroun. Ce sont donc là les vraies raisons pour lesquelles tu défends le projet industriel de Gorandsâ près de Gandoughurat !

— Quel secret de polichinelle ! Des centaines de pages l'expliquent sur mon site, s'énervé Dinkha.

— Et qui va les lire et les comprendre ? Tu ne peux pas le dire clairement dans les réunions de conseils ?

— Comment ? En dix minutes d'intervention orale, ou dans un courriel ?

— Aroun te demande l'impossible, intervient Ziddhâ, mais il met le doigt sur la plaie. Je ne suis pas sûre que ceux qui te soutiennent te comprennent mieux que lui, ni aient les mêmes intentions que toi.

— Et après ? Vous êtes-vous assuré des intentions de tous ceux qui sont avec vous ?

« Nous en avons déjà plusieurs fois parlé tous les deux, poursuit Dinkha en se tournant vers moi, et tu sais que nous n'avions rien à défendre ni à prouver¹⁵. Je suis aussi convaincu que toi que la connaissance est la seule chose tangible qui résulte du procès de production. Je sais comme toi que

¹⁵ Voir *Autour de Bolgobol*, deuxième et troisième partie

la seule connaissance qui vaille, ramène le complexe au simple, à l'intuitif et à l'intelligible pour tous. Ce n'est pas moi qui ai conçu les technologies modernes de sorte qu'elles multiplient les écrans entre les concepteurs et les utilisateurs. Si vous voulez les fracturer, il vous faudra plus que des pieds-de-biche. Vous feriez mieux de m'aider à rendre nos projets moins opaques. Votre vision des rapports entre la physique et l'industrie est très idéaliste. »

Ziddhâ se tourne alors vers Aroun : « Eh bien tu sais maintenant à quoi tu peux l'aider. »

Levé de bonne heure

Ce voyage dérègle mon sommeil. Ce matin, je me suis enfin éveillé avant Ziddhâ et avant le soleil. J'avais commencé à mettre à jour mon journal quand Dinkha m'a rejoint à la place des Darlabats où j'ai amené mon portable. Il a emporté lui aussi du travail, et m'a laissé terminer.

Il n'est plus question en cette saison d'attendre le jour sur la terrasse. Il arrive enfin avec des chants de coqs, puis des cris de corneilles et des piailllements de moineaux, minuscules points noirs qui traversent le ciel pâlisant.

Des festons de nuages roses diffusent une lumière d'or quand retentit l'appel des muezzins. On entend bien d'ici celui de la petite mosquée près de chez Dinkha, une modeste salle de prière au plafond de bois et aux murs blancs. De son balcon, on en voit le mur aveugle, le toit pentu et le court minaret qui tient curieusement de la pagode et du clocher alpin.

Dinkha aussi a levé la tête. Nous commandons deux nouveaux cafés.

Le 3 décembre

Un courriel reçu par Ziddhâ

Quoi qu'on fasse, il arrive toujours qu'on ait quelqu'un devant, derrière, à gauche ou à droite, qui fait des passes, et à qui l'on en fait. En ce qui me concerne, c'est là où ça craint. Il me semble que j'assure plutôt bien pour ce qui dépend de moi, mais les passes qu'on me fait sont consternantes, et autant ne pas parler de comment on récupère les miennes. Peut-être parce qu'on veut trop regarder au-dessus ou en dessous plutôt qu'à côté.

Voilà quelques phrases que Ziddhâ a reçues par courriel et que je trouve, par leur spontanéité, singulièrement éclairantes. Elles lui viennent en réponse à un article édité sur son site, d'un jeune correspondant de Rhages, la grande capitale régionale du Farghestan.

Diversity for Excellence Engaged pedagogies

L'article en question est un compte-rendu que Ziddhâ a rédigé en juin dernier, après avoir assisté à la conférence de l'*Education Reserch Association of Singapore (Reas)*. Ce colloque, sous l'intitulé de *Diversity for Excellence Engaged Pedagogies*, a réuni des enseignants de toutes disciplines comme de tous niveaux, du monde entier et surtout d'Asie, du 29 au 31 mai 2006, à l'Hôtel Orchards de Singapour. Elle y avait été envoyée en observatrice.

On en trouve toute la documentation sur le site de l'ERAS (<http://www.eras.org.sg>), ce qui est une garantie d'honnêteté et de sérieux. Dès les premières pages du dossier PDF, les questions fondamentales sont bien posées, notamment par le président, Pr. Tan Oon Seng : « apprendre davantage n'est plus la solution ».

« Le savoir ne cesse de s'accroître et l'information de se fragmenter, d'abord parce qu'ils ne sont plus soumis à la domination de standards culturels, sociaux, politiques et juridiques, » dit le compte-rendu de Ziddhâ. Son rapport est équitable mais demeure critique quant au concept d'*interdisciplinarité* qu'elle trouve trompeur, et celui de *compétition* pour les ressources humaines, qui lui rappelle « les erreurs du stalinisme », et qui « éclipse ce qui devrait être l'enjeu de ces rencontres, l'efficacité non pas des méthodes pédagogiques, mais celle, pragmatique, des savoirs partagés et produits ».

Pourquoi ne pas aller au Farghestan ?

— Pourquoi n'irions-nous pas au Farghestan ? Ai-je proposé à Ziddhâ. Nous n'avons plus rien de bon à faire ici.

— Mais pas davantage là-bas, que je sache ?

J'ai toujours rêvé de connaître le Farghestan depuis que le merveilleux roman de Julien Gracq m'en a fait rêver. Il n'en dit rien pourtant, ce n'est qu'une absence, une attente, un rivage inaccessible.

En ce temps-là, on le sait, le Farghestan regroupait presque la totalité des deux républiques actuelles. Rhages, à l'extrême sud de la mer d'Argod, sur le rivage des Syrtes, était la plus grande capitale au-delà de la Transoxiane. Elle était le cœur de ce monde anarchique qu'avait laissé le reflux des empires ottoman, mongol et chinois.

Ce n'est qu'après la révolution que Rhages perdit toute influence, et que le Farghestan ne fut plus qu'une province de la République Tasgarde.

Je n'ai pas cherché à duper Ziddhâ sur mes réelles motivations. J'attends plutôt d'elle un prétexte. — Pourquoi ne pas y aller pendant les fêtes de l'équinoxe ? Me suggère-t-elle.

Je n'ai pas l'intention d'attendre, ni de demander de permission. Je tiens surtout à la convaincre de m'accompagner. Je sais bien que des activités nous attendent dans la région de Bolgobol, et rien ni personne là-bas.

Le 4 décembre

Réponse de Manzi

J'ai reçu ce matin la réponse de Manzi à mon courriel d'hier soir.

Douha et moi savions que tu irais à Rages, après Algarod. C'est du moins ce que nous attendions de toi. Nous avons préféré nous taire pour couper-court aux réticences de Razi, et même de Ziddhâ. Je ne doute pas que tu sauras la convaincre de te suivre. Dis-lui que Kouka est d'accord pour prendre un congé et s'occuper de ses chevaux.

Tiens-moi au courant de ce que tu prépares pour tes cours par correspondance, je tâcherai de coordonner sur place le travail des étudiants. Je peux même descendre à Tangaar cette semaine.

[...]

En route pour Rhages

Nous ne tenons pas à reprendre la route du col avec la nouvelle neige tombée cette nuit. Nous emprunterons plutôt celle de Gandougourath. Elle nous évitera de repasser par Bolgobol, ce qui me fait un argument de plus pour entraîner Ziddhâ.

Autant partir tout de suite en fin de matinée. Nous trouverons bien où passer la nuit à mi-voyage. Le chemin sera plus long, et risque quand même d'être difficile en serpentant au fond des vallées pour éviter les cols.

Nous n'avons pas cessé hier de charger et d'imprimer de la documentation, et bien sûr de la lire. Nous avons beaucoup d'informations à nous échanger pendant que nous roulons.

Je commence à bien connaître le pays, et à m'y sentir à l'aise pour tout ce qui concerne la vie quotidienne. Je n'y demeure pas moins un étranger. Des pans entiers de la culture, des institutions et de l'histoire me sont inconnus, et de vastes aspects, incompréhensibles.

— La démocratie n'a jamais eu très bonne presse au Marmat. C'est que, pour les gens d'ici, la démocratie réelle est celle de leurs voisins : la Chine et l'URSS. Ils reconnaissent volontiers que de tels régimes valent déjà mieux que ceux qu'ils ont remplacés, mais ils n'en ont jamais voulu pour eux, m'explique Ziddhâ.

Pas question dans le Marmat qu'une minorité se soumette à une majorité. Il n'y a donc aucune utilité à se compter. Quand des points-de-vue s'opposent, on négocie des compromis. On poursuit ses routes séparément, on cherche à éviter tout à la fois les confrontations trop dures comme les concessions. Comme ailleurs, les conflits ne manquent pas d'évoluer, et les contradictions d'hier de céder la place à de nouvelles.

De minuscules bancs de brume s'élèvent des forêts et des champs comme des fumées, sans se décider pourtant à former des nappes de brouillard. L'air demeure frais et lumineux. La pluie nous accompagne depuis Mahaltareq. Ce n'est pas bien gênant, la route est étroite mais bonne et peu encombrée. Ziddhâ conduit lentement, moins par prudence, me semble-t-il, que par l'attention qu'elle porte à mes questions.

— L'idée même de « majorité » est incompréhensible dans le Marmat, poursuit-elle. Ce ne peut être ici qu'une figure de rhétorique pour désigner une bureaucratie qui s'approprie le pouvoir, la propagande et les esprits. Comment des hommes libres formeraient-ils des majorités ?

Pour autant, l'autre modèle de démocratie proposé par l'Ouest ne les séduisait pas davantage. Ils voyaient bien, naturellement, qu'elle autorisait une plus grande polyphonie, et même des voies discordantes, mais seulement pour l'Occident qui, ailleurs, soutenait plutôt des dictatures.

Rien, en tout cas, n'a jamais interdit dans la République Tasgarde, la diffusion de la contre-culture et des voix contestataires de l'Occident. Personne même ne s'est scandalisé que des officines de la CIA aient financé des traductions en palanzi d'ouvrages de Marcuse, ou fait rentrer des quantités de bandes magnétiques de Dylan ou d'Hendrix. Le Pentagone put même en toute transparence organiser des étapes pour ses vedettes entre un concert pour les troupes d'occupation en Allemagne et les unités combattantes du Viet-Nam. Les ficelles étaient bien trop grosses pour que tout le monde ne les vît pas.

Les Marmaty trouvaient dans la contre-culture et la contestation occidentale un charme exotique et désuet. Elles les fascinaient tout autant et tout aussi superficiellement, qu'en sens inverse, une spiritualité orientaliste attirait la contre-culture occidentale. Quelques-uns, dans les deux sens, allèrent pourtant plus loin. C'est ainsi que pénétrèrent dans le Marmat certaines thèses surréalistes et situationnistes. La théorie du spectacle rendait bien compte de la capacité des démocraties libérales de garder toute opposition sous cloche.

Le mot qui traduit « démocratie » en palanzi a la même racine grecque, et il remonte aux lectures des *Politiques* d'Aristote au temps de l'Empire Hellénistique. Le principe a été critiqué dès l'Antiquité, par les philosophes manichéens et bouddhistes : la démocratie repose trop sur l'appropriation des ressources naturelles, et la séparation trop brutale entre étrangers et citoyens. La citoyenneté génère alors une sorte d'aristocratie par le sang, entretenant avec de nouveaux arrivants, des rapports de clientélisme et finalement de féodalité, tout en amollissant les mœurs.

En règle générale, les Marmaty considèrent au mieux la démocratie comme un mot ambigu. Seul le *Parti Communiste Marxiste-Léniniste du Marmat* en revendique une certaine conception proche de quelques penseurs de la gauche nord-américaine d'il y a un siècle, comme John Dewey.

— Les Marxistes-Léninistes voient dans la démocratie un mode de gouvernement qui permet de généraliser l'expérience du pouvoir, m'explique Ziddhâ, un moyen quasi-scientifique de produire et de partager une pensée politique. C'est un peu une forme d'éthique expérimentale.

TROISIÈME PARTIE AU FARGHESTAN

Cahier XVII Sur la route du Farghestan

Le 5 décembre

Une approche marxiste du marginalisme

Une thèse circule en ce moment, qui révisé le marxisme à partir des équations marginalistes. L'auteur, Agha Waraf, surtout connu dans la région de Rhages, propose un calcul de la valeur du travail humain à partir de la valeur marginale des produits.

Aucun produit du travail n'a une valeur intrinsèque, indépendante de son rapport à d'autres biens. La pompe à vélo n'est vraiment utile que si l'on a le vélo, bien qu'elle puisse marginalement servir à raviver le feu. Le vélo lui-même perd son utilité sans la pompe. Il a aussi besoin de routes, sans lesquelles pompe et vélo perdent leur utilité. La valeur d'une connexion internet, par exemple, est totalement dépendante de la quantité des usagers, et surtout de l'usage qu'ils en font.

Les thèses d'Agha Waraf ne vont cependant pas dans le sens des économistes néo-classiques, qui se sont servi du marginalisme principalement pour minoriser la force de travail dans le procès de valorisation. Le vélo, par exemple, et sa pompe, ou aussi bien l'ordinateur personnel et l'internet, sont précisément des machines à accroître la force de travail. Dans le même temps, le cycliste parcourt une distance bien supérieure à celle du piéton.

Globalement, l'essentiel de la valeur d'usage de n'importe quel produit consiste à accroître la force de travail— et ceci, avant toute incidence sur la valeur d'échange.

Un néo-révisionisme

Réviser le marxisme à partir du marginalisme rappelle évidemment Eduard Bernstein, qui entreprit la même chose avant la double guerre mondiale. C'est ce qu'on appela le *révisionnisme*, terme employé depuis comme une insulte par toutes les familles marxistes. Ses idées furent reçues comme une liquidation pure et simple du projet révolutionnaire.

C'était un peu injuste, bien que non totalement dénué de bonnes raisons. Eduard Bernstein, loin d'être un adversaire de Karl Marx, en avait été suffisamment proche pour en devenir le légataire. Il était certainement l'homme au monde qui connaissait le mieux sa théorie. En ce temps-là, bien peu d'ouvrages en avaient été édités, et moins encore traduits.

Bernstein et le révisionisme

Bernstein défendait le principe que le socialisme pouvait s'imposer sans révolution. Le parti social-démocrate était devenu le plus puissant dans les plus importants pays d'Europe. Il devenait très réaliste de socialiser les moyens de production à l'aide des institutions démocratiques dont on chassait la bourgeoisie très légalement, et des syndicats, des coopératives, des mutuelles. La question de la prise du pouvoir devenait obsolète par la force des choses, puisque l'Internationale, déjà, l'avait de fait. Il suffisait de savoir ce qu'on envisageait d'en faire, c'est à dire de penser la cohérence entre le contenu et le chemin du socialisme.

Sur ce point, Bernstein faisait écho à l'autre internationale, syndicaliste-révolutionnaire, dite l'*Internationale Noire*, qui se souciait moins de détruire que de construire. Son programme consistait à « bâtir le nouveau monde dans la coquille de l'ancien ».

Autour de 1900, la question de l'organisation des luttes préfigurait et passait à celle de l'organisation sociale. Il est assez évident que la socialisation telle que Bernstein la voyait, s'opposait à celle de l'internationale rivale, et ressemblait plus à une étatisation qu'à une abolition de l'état.

On aurait pu y décrypter les prémisses de la contre-révolution et de la barbarie qui se déchaînèrent à partir de 1914. Bernstein avait eu au moins le mérite de poser clairement et lucidement les questions. C'est en réalité surtout pour cela qu'il fut largement condamné, et parce qu'on avait opposé d'autres réponses à celles qu'il suggérait. Bien que toutes les familles représentatives du marxisme soient devenues au cours du vingtième siècle « révisionnistes » au sens où on lui reprochait de l'être, elles se sont toujours gardées de le réhabiliter et de revenir à ses travaux.

Force de travail et marginalisme

Loin de s'éloigner de l'idée centrale du marxisme, Agha Waraf l'affine au contraire. La valeur d'usage n'intervient plus au terme du procès de production, comme sa finalité, l'utilité du travail ; elle en est le cœur, comme procès d'accroissement de la force de travail.

Par la même occasion, il démasque en la dénouant l'impasse de l'utilitarisme. Il détache le concept d'utilité de ses connotations morales, pour lui donner une dénotation qualitative objective, et de là quantifiable. L'utilité renvoie à l'outil, et à sa simple qualité d'accroître la force de travail de celui qui s'en sert.

Les fondements de la valeur d'usage

Il montre ainsi comment la valeur d'usage et la valeur d'échange sont à la fois fondamentalement distinctes et radicalement liées. Elles le sont notamment par un genre particulier de marchandises-outils que sont les armes.

Pour Agha Waraf, les formes les plus naturelles et les plus élémentaires de l'échange et de la circulation des biens sont le vol et le pillage. Si les hommes ont tendance à s'associer pour travailler, ils ont plutôt recours à la violence pour s'approprier le fruit d'un travail. Naturellement, ils s'associent aussi pour exercer la violence.

Pour s'approprier des richesses naturelles, le comportement le plus simple et le plus spontané consiste à tuer ou chasser ceux qui en font usage. Il est plus problématique d'agir de la même façon pour des produits du travail. Une fois que les guerriers auront tué, chassé ou ruiné ceux qui fabriquent les produits convoités, ils n'auront plus d'autre recours que travailler eux-mêmes pour les produire, s'ils en sont seulement capables. Il est donc plus avantageux pour eux de menacer seulement et de se livrer au chantage.

Avant même d'en arriver là, il est un autre problème bien plus difficile à résoudre. Supposons que des hordes convoitent les outils de bronze que forge une autre peuplade. Il est probable qu'elles se trouveront en mauvaise posture si elles tentent de l'attaquer avec leurs armes de pierre. Quelles que soient leurs qualités militaires, elles risquent fort d'être les victimes de ceux qui les tueront et les pourchasseront avec des lames d'airain.

Agha Waraf retourne la phrase de Clausewitz pour dire que « le commerce est une forme plus molle de la guerre ». La valeur d'échange dépend avant tout d'un rapport de force. Elle suppose qu'une des parties au moins ne puisse pas avoir recours à la violence. Pour cela, doit peser la menace d'une violence plus forte.

Cette violence, qui fait varier le prix des matières premières en déplaçant une escadre, ou celui du travail en accroissant le dispositif policier, est pourtant limitée par cette même force de travail. En effet, la puissance d'une armée est elle-même le produit d'un procès de production, et elle peut fondre rapidement devant des armes nouvelles ou de nouvelles méthodes de combat.

Agha Waraf n'est pas un économiste. Il n'est pas non plus l'un des supérieurs d'une communauté guerrière. C'est le président de l'Union des Écrivains de Rhages.

L'orage

En descendant du plateau de Gandoughurat, le ciel s'éclaircissait un peu. L'air devenait limpide et l'humidité faisait chanter les jaunes. La vallée du Gandar s'élargissait devant nous jusqu'aux lointaines plaines. Des nuages sombres s'y amassaient, si denses qu'ils paraissaient surnaturels. Ils allaient vers nous sous un ciel demeuré limpide au-dessus d'eux, assombrissant la terre d'une ombre bleue d'éclairs.

— Sortons-nous de là, Ziddhâ, prends la première route de côte. Je ne tiens pas à me retrouver près de la rivière quand le déluge va se déchaîner. Ziddhâ m'objecte, non sans pertinence, que les glissements de terrain ont lieu sur les côtes, pas dans les plaines.

— Ne descends surtout pas dans cette cuvette maintenant, dis-je en saisissant les cartes.

Nous avons zigzagué des heures sur de minuscules routes, parfois des chemins vicinaux, roulant au pas dans la boue. On échangeait parfois des informations avec des véhicules croisés : « La route est noyée en bas, n'allez pas plus loin » ; « je viens de faire demi-tour, des rochers ont roulé sur la chaussée » ; « j'ai pu passer il y a dix minutes, mais le torrent monte à vue d'œil »... La carte sur les genoux, je faisais le navigateur, cherchant les routes qui longeaient les thalwegs.

L'orage n'a pas duré plus de deux heures, mais les routes demeuraient évidemment inondées ou défoncées. Des nuages tout aussi menaçants restaient visibles aux quatre coins de l'horizon.

Nous voyions déjà la ligne des hauts plateaux de l'est, au-delà de la plaine du Dapkar quand le soir arrivait. — Nous n'avons même pas pensé à prendre des photos, dit Ziddhâ en se garant devant une auberge de Din Ar Borg.

Nous avons loué deux chambres, puis nous nous sommes rejoints dans celle qui donnait au loin sur le désert glacé des hauts plateaux qui marquent la frontière du Farghestan.

Le 6 décembre

À Rhages

Agha Waraf est donc le président de l'Union des Écrivains de Rhages. Voilà encore autre chose. Je ne savais pas qu'il y avait une union des écrivains. Tout le monde écrit apparemment dans le Marmat. Je me demande qui elle peut regrouper. Je ne me doutais même pas qu'il pût y avoir des écrivains en titre.

— Il n'y en a pas, me confirme Ziddhâ. Tout le monde est virtuellement écrivain. L'Union des Écrivains est une coordination informelle. Elle fait fonction de centre de ressource pour numériser du texte. Elle organise aussi parfois des ripostes contre ce qui pourrait être de la censure d'écrits publics, ou de la divulgation d'écrits privés.

Après que nous avons longé l'étendue glacée des hauts plateaux, la première chose qui m'a saisi à Rhages fut l'odeur de la mer. Nous sommes directement descendu dîner sur le port.

— L'Union des Écrivains intente-t-elle des actions en justice ? Demandé-je devant une grande assiette d'huîtres et d'oursins.

— Non, dit Ziddhâ, il suffit bien d'ébruiter des pratiques indélicates.

Elle paraît légèrement dégoûtée par le mollusque encore vivant qui se contracte sous les gouttes du citron que je presse. Elle attend son plat de sauterelles grillées.

Le vin des Syrtes

Le sud du Farghestan est la principale région viticole du Marmat, la seule si l'on excepte la faible et médiocre production des côtes autour de Tangaar.

Le vin des Syrtes est puissant en bouche. On le sert ici dans des gobelets de métal ciselés. Sa robe d'un beau rubis y est comme une pierre enchâssée.

Le 7 décembre

Le rivage des Syrtes

« On sait peu de choses sur le Farghestan, par-delà la mer des Syrtes. Les invasions qui l'ont balayé de façon presque continue depuis les temps antiques — en dernier lieu l'invasion mongole — font de sa population un sable mouvant, où chaque vague à peine formée s'est vue recouverte et effacée par une autre, de sa civilisation une mosaïque barbare, où le raffinement extrême de l'Orient côtoie la sauvagerie des nomades. Sur cette base mal raffermie, la vie politique s'est développée à la manière de pulsations aussi brutales que déconcertantes : tantôt le pays, en proie aux dissensions, s'affaisse sur lui-même et semble prêt à s'émietter en clans féodaux opposés par des haines de race mortelles — tantôt une vague mystique, née dans le creux de ses déserts, fond ensemble toutes les passions pour faire un moment du Farghestan une torche aux mains d'un conquérant ambitieux. »

Julien Gacq, Le Rivage des Syrtes

Rhages, ville de l'amour

Rhages ne ressemble en rien à l'image que je pouvais m'en faire. Il y règne une atmosphère d'extrême douceur. Non, ce n'est pas de la douceur, c'est une impression amoureuse.

Tout y évoque l'amour, même en cette saison ingrate où les ronces ont fini de perdre leurs roses. On croise partout des couples qui, ensemble, paraissent oublier le monde. Ils sont assis dans les parcs, ils passent dans les rues, attentifs l'un à l'autre, parlent dans les cafés les yeux dans les yeux, même s'ils paraissent quelquefois donner le change par des dossiers ouverts, des stylos à la main.

Les gens ici ont une façon de parler qui ressemble à des caresses. Tout est discret pourtant, pas de main sur des hanches, pas de baiser sur des bancs, mais des regards, des modulations de la voix.

Des treilles sur des volets croisés, des fontaines qui chantent doucement dans les rues ou les parcs, des porches qui trouent les immeubles et se prolongent sous des tonnelles à travers les jardins intérieurs ; le désir y est palpable.

La langue du Farghestan possède bien six mots là où le français n'en offre pas un bon pour parler de l'état amoureux. L'un désigne cette attirance irrésistible pour un corps par une partie découverte ou devinée, hanches, jambes, poitrine... un autre, celle qu'exerce le corps entier quand il perd sa pudeur et ne se distingue plus de l'âme. Un troisième désigne la chaste prégnance de l'être désiré ; un autre, cet état où le désir s'impose sans objet, monte du corps, où le corps s'auto-érotise. Il en est un qui ne dit que le manque, la désolation, le ravage que laisse la privation ou la perte. Un, plus ancien et plus rare, désigne quelque chose de proche du frisson.

Les photos sont interdites à l'affichage à Rhages. Dans les marchands de journaux, les couvertures de nombreux magazines sont cachées, ou bien exposés à l'envers. Cette loi votée par le conseil municipal, me serait parue absurde si j'en avais entendu parler. Elle me paraît, étant ici, s'imposer d'elle-même.

Rendez-vous l'après-midi

Nous devons rencontrer Agha Waraf. Nous avons aussi invité le correspondant de Ziddhâ.

Nous sommes arrivés à l'avance et avons choisi une place sur des tapis devant les portes-fenêtres découpées par des arcs en ogive trilobés et outrepassés. Il ne semble pas y avoir de comptoir ici dans ce qui tient lieu de bar. Les tables basses massives sont séparées par des paravents de bois ciselé.

La mer a des tons sombres, ridée de quelques lointaines lignes blanches par un vent qui vient des terres et qu'on ne sent pas ici. Il fait très doux quand on arrive de la montagne. Sur un air de luth,

une voix de femme chante des poèmes d'amour, en farsi ou peut-être en dari, dont je crois reconnaître quelques mots parents de l'arabe.

L'atmosphère de Rhages finit par me gagner. Je la sens recouvrir en moi quelque chose de brut qui s'enracinait depuis ces jours passés dans les montagnes du nord. J'en viens à souhaiter que ceux que nous attendons ne viennent pas, que nous nous soyons trompés de lieu ou d'heure, ou qu'un contretemps me laisse seul avec Ziddhâ, quand les deux hommes entrent ensemble.

— Je m'attendais à trouver une ville en effervescence, dis-je après les présentations.

— Tout le monde pourtant est armé, me répond Agha étonné. Même les mères de famille ont revêtu des tenues de combat et échangé leurs bijoux pour des cartouchières.

— Tiens, c'est vrai.

Cahier XVIII
À Rhages

Le 8 décembre

Agha

En présence d'Agha, je me sens plus fruste encore qu'en arrivant à Rhages. Comme beaucoup de gens ici, il a les traits fins, le teint bistre et les yeux en amande. Il porte une moustache et une barbe taillée en un très mince collier.

Ses cheveux noirs, son front sans ride, le ton enjoué qu'il peut prendre parfois, lui font paraître moins que la quarantaine. Le ton grave de sa voix, le calme de ses gestes précis, l'assurance et l'autorité qu'il peut à d'autres moments, comme par magie, faire émaner de lui, le feraient croire sans âge. Je suppose qu'il ne doit pas être bien loin du mien. Il est légèrement plus grand que moi. Il paraît plus mince qu'il n'est, malgré sa vareuse de soie bleu-clair boutonnée jusqu'à un col droit, qui favorise sa carrure.

Dès que nous nous sommes rencontrés hier, il n'a pas caché son intérêt pour moi. Il a lu plusieurs de mes textes, écrits ou traduits en anglais. Il n'a pas non plus caché son désintérêt pour les événements qui sont en cours.

Serait-il si différent de ses compatriotes, qui semblent s'agiter beaucoup quand on les voit de loin, quoique le Farghestan paraisse bien calme une fois qu'on y est ?

— Je ne pense pas, nous a-t-il répondu, que les gens d'ici soient plus émus que moi par votre agitation.

— Notre agitation ? Ai-je repris en insistant sur le premier mot. Il a souri et s'est contenté de me regarder dans les yeux en silence.

Agha parvient à me faire percevoir toute attitude trop directe de ma part comme une brutalité dont je pourrais le menacer, et, très curieusement, à me contraindre à la réprimer comme s'il était réellement sans force devant moi. Cette attitude n'allant pas sans m'agacer, renforce encore le phénomène, et, finalement, donne à Agha un avantage proportionnel à la faiblesse qu'il affiche.

— Le Farghestan ne fait qu'une démonstration de force, a-t-il simplement ajouté.

Retour à l'apprentissage linguistique

Quand j'avais bavardé avec Tchandji au parc Ibn Roshd, j'attendais de lui les conseils d'un enseignant de langue. J'avais eu l'impression qu'il éludait mes questions, et que je n'avais rien obtenu. Pourtant ses réponses anticipaient la situation dans laquelle nous allions nous trouver. Peut-être Agha anticipe-t-il de la même façon en me parlant des langues.

Agha : À l'aide de quoi acquiert-on la pleine mesure d'une langue ? N'est-il pas évident que c'est à l'aide d'une autre ? C'est pourquoi, très tôt, on commence ici à apprendre aux enfants une langue classique : arabe, chinois, farsi... À partir des deux, ils atteignent la pleine maîtrise de la leur. Et comment cette nouvelle langue s'acquiert-elle ? En pratiquant la traduction.

Nous n'attendons pas d'eux, évidemment, qu'ils parlent couramment dans une langue qu'ils n'ont presque jamais l'occasion d'employer. Nous leur demandons seulement d'être capables de déplacer des idées complexes d'une langue dans l'autre. Vous disiez vous-même que le farghi possède plusieurs mots aux nuances subtiles, là où le français n'en propose pas un bon. Vous n'avez pourtant aucune peine à énoncer ces nuances dans votre propre langue. Voilà comment on apprend une langue nouvelle en dominant la sienne, et réciproquement. Dominer sa langue est alors ne plus se laisser couler dans les plis d'expressions convenues, mais tailler la route à la signification à l'aide du langage. (Il dit « to hack the way for the meaning by means... », illustrant ainsi son idée par sa façon de la dire.)

Moi : J'entends bien. Je sais moi aussi que des pensées nous sont données avec la langue. Elles vivent alors en nous comme un programme, et, bien sûr, nous commandent. Nous pouvons bien les expliquer, les commenter et même les poursuivre, pourtant nous ne parvenons pas tout à fait à les comprendre, car nous n'avons pas de prises sur elles tant que nous ne les saisissons pas par un autre langage — pas nécessairement une langue naturelle.

Agha : Vous comprenez donc parfaitement le piège dans lequel vous a fait tomber votre ami Manzi. Comment pouvez-vous apprendre le français à des gens dont vous ne connaissez pas, même mal, la langue maternelle ? Vous pouvez toujours jouer le rôle d'un répétiteur, bien sûr. Vous ne vous y êtes pas pris sans intelligence, vous avez axé votre travail sur la phonologie avec beaucoup de pertinence. Vous ne pouvez pourtant pas aller beaucoup plus loin.

Il a raison, je le crains, Avant même la grève, nous avons systématiquement pratiqué des traductions entre le français et l'anglais. Ensuite nous avons pensé faire œuvre utile en traduisant des textes du français dans les langues locales, et, dans l'autre sens, des thèses qui nous paraissaient importantes parmi celles qui circulaient. J'ai vite observé que j'étais à ce jeu moins efficace encore que mes étudiants. Bien que mon aide ait souvent été irremplaçable pour saisir certaines subtilités dans la langue française, ou lui permettre de restituer avec une précision et une élégance suffisante ce qu'on m'expliquait d'abord en anglais et en arabe, elle se réduisait la plupart du temps à un travail de correcteur d'imprimerie.

Le 9 décembre

La reproduction de la valeur d'échange et celle des moyens de production

La presse du monde entier chante sur une seule partition : tout ce qui ne suivrait pas le chemin de la domination du capital serait condamné à la récession, à la crise ou à pire. Si, malgré tout, bien des pays sont des contre-exemples dans un sens ou dans l'autre, les causes en seraient circonstancielles. Pour les pays qui se soumettent et sombrent pourtant dans le chaos, ce serait à cause d'extrémismes ou d'interventions extérieures. Ceux qui s'opposent et tiennent, seraient favorisés momentanément par la montée du prix du pétrole par exemple. Pourtant, cette dernière paraît, elle, structurelle, et somme-toute, pas non plus indépendante d'un succès de ces mêmes pays.

Qu'en est-il exactement ? Tout se passe plutôt comme si deux logiques s'opposaient, alors qu'elles ont paru longtemps se compléter : celle de la reproduction de la valeur d'échange, et celle de la reproduction des moyens de production — disons le commerce et le progrès technique.

Ces deux logiques ont paru se compléter pendant tant de siècles qu'on a fini par croire qu'elles l'avaient toujours fait, que leur complémentarité était comme une loi de la nature. Force est d'admettre pourtant qu'elles s'écartent et s'opposent de plus en plus. Elles se sont au moins complétées pendant cinq siècles — ça ne fait qu'un dixième des temps historiques. Peut-on croire sérieusement que les neuf dixièmes n'avaient existé que pour préparer cette dernière étape comme son achèvement ?

« Nous savons maintenant que les civilisations sont mortelles » a écrit Paul Valéry dans ses cahiers. L'économie politique, elle, ne le sait toujours pas. Oui, bien sûr, il y a eu des échanges et de la monnaie depuis le néolithique ; oui, et il y a eu bien d'autres choses encore... et tant ont été emportées comme des châteaux de sable par le vent et les vagues.

Quelque chose ne semble pas se passer exactement comme le chante la presse internationale. De quoi s'agit-il concrètement ? Ce n'est apparemment qu'un phénomène assez facile à percevoir, sans s'embarquer dans de lourdes enquêtes et de savants calculs : la reproduction de la valeur d'échange impose toujours plus impérativement de barrer la route à toute production qui lui échappe ; à ce qu'on appellera des « économies informelles ».

La chose est à l'évidence tout aussi simple qu'elle est ambiguë. Elle place toutes les forces politiques en porte-à-faux. La reproduction de la valeur d'échange suppose l'application des règles

très strictes, appuyées par des moyens de surveillance et de répression sans faille, qui peuvent aller jusqu'à s'opposer à celles de la nature et de la raison. En même temps, ces règles se donnent comme naturelles et rationnelles, et elles le sont bien en un sens dans la mesure où elles découlent « naturellement » et « rationnellement » des prémisses que sont les équilibres économiques et sociaux.

Ces règles inflexibles, envahissantes, totalitaires, paraissent même, a contrario, des « dérégulations », dans la mesure où elles s'opposent à celles qui étaient fondées sur des choix politiques, des rapports de force, l'histoire. Elles renvoient alors tous ceux qui leur résistent à une posture de défenseurs des lois du passé, c'est à dire à des positions conservatrices, si ce n'est réactionnaires, au sens le plus littéral du terme.

Plus précisément, la résistance est entraînée à opposer un légalisme coercitif à un autre qui l'est plus encore — ce qui revient tout à la fois à l'appuyer et à le dédouaner, et même à le faire paraître « libéral ». Cette résistance, se laissant acculer à un conservatisme qui ne sait ce qu'il veut conserver, s'oppose à un autre qui le sait bien : les rapports de subordination en place quel qu'en soit le prix.

En réalité, ce sont bien deux formes de production qui s'opposent : celle d'une valeur abstraite, qui n'est que le masque de la servitude, et celle des moyens de survivre et d'agir efficacement sur le réel. La première a cessé de jouer, même marginalement, le rôle d'un système symbolique de quantification de la seconde. Elle ne la quantifie plus, et fait même obstacle à sa quantification.

En somme, la reproduction des moyens de servitude s'oppose à celle des moyens de dominer le monde — ce qui paraît logique, si on le présente simplement et clairement. En fait, les moyens de domination du monde ne fonctionnent que s'ils sont distribués, s'ils sont le plus largement possible partagés entre des personnes libres et autonomes qui le deviennent alors davantage.

Ce que les économistes ne comprendront jamais, c'est que même les moyens les plus odieux d'asservissement visent malgré tout à accroître la force de travail humaine, comme avec des galériens ou des haleurs enchaînés. L'organisation hiérarchique d'une telle domestication ne peut servir cependant qu'à conjuguer des forces animales, un travail musculaire. On a bien plus de bénéfice à se soumettre les forces de la matière, celle des propriétés mécaniques, chimiques et magnétiques des matériaux. Des collaborateurs sans entrave ni contrainte sont alors bien plus efficaces que des serfs.

Traduction partielle d'un article d'Agha Waraf par les étudiants de Bolgobol

Le 10 décembre

Au bord de mer

Ziddhâ a rencontré seule son correspondant pendant que je suis allé hier chez Agha. Il n'était presque pas intervenu lors de notre première rencontre, mais semble s'être rattrapé avec Ziddhâ sur qui il a fait le plus grand effet :

— Sais-tu ce qu'il a dit ? « Le pouvoir de chacun de nous est à la fois infime — nous ne sommes que des ombres fugaces perdues dans leur multitude tout aussi éphémère — et il est illimité, car rien justement ne le limite. Ce qu'on ne doit jamais ignorer, c'est que le pouvoir sans limite est celui-là seul d'une ombre furtive. »

Il s'appelle Yousouf et il n'a que vingt ans.

La mer des Syrtes m'attire plus que nulle autre. Je vais entendre ses cailloux que roulent les vagues, sentir sa brise. La côte est austère, autant que celle de Marseille, mais les gens ici la laissent telle : maisons, jardins, murs bas, le silence, et des couples, qui marchent côte à côte, bavardent contre un mur, sont assis sur les rochers, ou à peine visibles dans les salons de thé aux tables isolées par des paravents de bois. Parfois on croise deux hommes, ou deux femmes, jeunes, vieux, deux enfants. On ne rencontre presque jamais plus de deux personnes ensemble.

Aujourd'hui, nous pouvons passer la journée tous les deux nous aussi près de la mer. Il ne fait toujours pas froid malgré le ciel couvert. La lumière est diffuse et les vagues sur la grève ont une respiration lente.

Il semble que personne n'ait bien compris ce qu'a dit Dinkha dans son appartement à Algarod, ni sur quoi Aroun et lui ont paru tomber d'accord.

« Et moi-même pas davantage », avoue Ziddhâ malgré son intervention qui aurait laissé croire le contraire. « Tu avais beaucoup parlé avec lui l'an dernier, et il t'avait même amené sur le site de Gorandsâ, dont personne ne paraît savoir grand chose. »

« Je ne crois pas qu'il tienne à ce qu'on en sache beaucoup plus, et c'est bien ce qui fait problème. Beaucoup de gens se sont méfiés de ce projet et des secrets qui semblent planer sur lui. Tout laisserait croire qu'il irait à l'encontre des décisions prises par les conseils d'éviter le gigantisme, les trop lourdes structures et l'opacité technologique. »

— C'est bien ce que j'avais compris, mais en quoi les considérations très générales de Dinkha ôtaient de tels soupçons pour Aroun ?

— C'est un truisme universellement admis : la mécanique quantique est moins intuitive que la mécanique classique. Dinkha pense que cela tient moins à leur nature réelle qu'à la façon dont la mécanique quantique a été construite. Les phénomènes auxquels l'une ou l'autre s'appliquent ne sont ni plus ni moins intuitifs. Quand des feuilles de papier se collent et bourrent les imprimantes, le phénomène est somme-toute plus intuitif que celui de la pression qu'exerce la lune sur les marées. Si tu regardes dans le détail les équations de Newton, tu ne les trouveras pas si simples que tu aurais pu le croire. Et pour ce qui est des questions philosophiques qu'elles ont posées sur leur rapport avec le réel, elles ne sont pas moins profondes que celles de Schrödinger et de son malheureux chat.

Si la mécanique classique était plus intuitive, c'est parce qu'elle fut faite par des francs-tireurs, des bricoleurs éparpillés dans les principales capitales d'Europe. Pour s'entendre, ils étaient obligés d'être intuitifs, de s'appuyer sur des expériences aisément reproductibles, et de donner avec leurs équations leurs méthodes de calcul. Ceux qui ont découvert la mécanique quantique formaient des groupes plus homogènes. Leurs échanges pouvaient déjà être inintelligibles pour des chercheurs qui ne travaillaient pas sur les mêmes questions.

Si tu lis au hasard des fragments de la correspondance entre Einstein et Schrödinger, tu verras des passages, certes difficiles, mais parfaitement intelligibles au non spécialiste, qui touchent à des questions universelles de la philosophie des sciences. Tu en trouveras d'autres qui te feraient te demander si l'auteur lui-même aurait été capable de se comprendre encore quelques années plus tard.

— Et alors ? S'impatiente Ziddhâ.

— Dinkha est convaincu que cette non-intuitivité est une faiblesse de la mécanique quantique, qu'elle est renforcée, et même en définitive causée par la division du travail qu'elle renforce à son tour. Alors, bien évidemment, ses projets visent à aller dans le sens contraire.

— Où est alors le problème ?

— Le problème est que, comme la physique quantique est déjà complexe et non intuitive, ses projets le sont aussi. On peut donc en toute bonne foi soupçonner qu'ils poursuivent des buts opposés.

— Et tu es sûr de Dinkha ?

— De ses intentions, oui, sans l'ombre d'un doute, mais nul ne peut prétendre être totalement maître des conséquences de ce qu'il entreprend. Après tout, comme on dit, l'enfer est pavé de bonnes intentions.

— Les intentions de ceux qui s'opposent à lui sont donc aussi excellentes.

— Sans aucun doute. Et il n'est pas dit qu'en s'opposant, ils ne s'aident pas à atteindre le même but. Si quelques-uns ont la gâchette un peu facile, que ça serve au moins à quelque chose... Chut, Ziddhâ, écoute...

— Quoi donc ?
— Le bleu du soir.

Cahier XIX

Sur les hauts-plateaux du Farghestan

Le 12 décembre

Le Farghestan

Le Farghestan est une curieuse région constituée de l'étroite côte des Syrtes et de vastes plateaux désertiques et glacés peuplés par des nomades. Ceux-ci se tournent plus aujourd'hui vers les régions de Tangaar, de Bolgobol ou de Dargo Pal, tant pour le commerce que pour la scolarisation des enfants et les études supérieures. Aussi, bien que le Farghestan soit une des plus grandes régions de la république, elle ne compte pour ainsi dire pas, réduite aux simples environs maritimes de Rhages.

Le 15 décembre

Premier jour de l'Aïd

Nous ne nous sommes pas attardés longtemps à Rhages. Nous avons souhaité, avant de rentrer, nous enfoncer dans les hauts plateaux, et nous nous apprêtons à fêter l'Aïd parmi une tribu.

Le terme de tribu n'est pas à prendre trop littéralement. On pourrait dire aussi bien « cantonnée », ou tout simplement « voisinage ». Chaque famille vit en toute autonomie sous une yourte — parfois deux, quand des grands-parents craignent d'affronter seuls une nature quand même hostile. D'autres fois, des adolescents trouvent volontiers un moyen-terme avec l'indépendance en allant vivre chez eux quand ils n'étudient pas à la ville.

Tous les foyers restent cependant en contact les uns envers les autres, même sur de très grandes distances. Maintenant que l'internet remplace largement les pigeons voyageurs, c'est plus facile encore. Ils surveillent ensemble les troupeaux de chevaux et de chameaux qu'ils laissent vivre à l'état quasi-sauvage, à l'exception des trois ou quatre qu'ils domestiquent.

Ils ne se regroupent qu'à l'occasion de fêtes en de véritables villages de yourtes. Ils en dressent alors de plus grandes, jusqu'à deux cents cinquante mètres carrés, de véritables chapiteaux de cirque.

Le 16 décembre

La mine d'Arath Zan

Nous sommes près de la mine de cuivre d'Arath Zan. Elle est exploitée à ciel ouvert depuis l'antiquité. Le filon est immense, et personne ne s'est jamais hâté de l'épuiser. Pour cela, les nomades ont dû résister à de très fortes pressions au cours de l'histoire, et tout récemment à l'époque de l'expansion de l'électricité au début du siècle dernier. Elle n'est pas moindre aujourd'hui avec la montée du cours mondial du cuivre. Rien à faire : les conseils locaux refusent obstinément de produire pour l'exportation.

— À quoi bon produire plus pour faire baisser les cours, dit-on.

Près du cratère monstrueux entouré de pyramides de terrils, la petite ville d'Arath Zan paraît minuscule. Elle l'est. Les bâtiments en dur se réduisent aux équipements collectifs, sinon ce sont des yourtes, plantées sur le sol terreux et caillouteux, aujourd'hui partiellement couvert de neige.

Les gens ne travaillent pas longtemps à la mine. Ils passent quelques mois et retournent dans la steppe. Ils font ainsi pendant quelques années, puis arrêtent. Ils ont raison. Travailler toute sa vie dans une mine de cuivre serait un suicide. Dans le monde entier, l'espérance de vie des mineurs de cuivre est très courte, même là où l'on respecte un minimum de mesures de sécurité.

Le village où nous campons est à une quinzaine de kilomètres d'Arath Zan, où nous nous sommes rendus ce matin pour acheter des cadeaux.

L'Aïd Al Kabir tombe cette année en pleine fête du solstice. Le 11 décembre est le jour où le soleil se couche le plus tôt de l'année, pendant qu'il continue à se lever toujours plus tard. Le dernier jour de l'Aïd suit de près la nuit la plus longue. La concordance des deux fêtes leur donne une résonance toute particulière.

Le plus grand bâtiment d'Arath Zan est un centre commercial : quelques gros hangars reliés par des chemins couverts qui abritent un souk. On y trouve de tout, notamment des moutons qui arrivent par camions de la région de Gandoughurat. J'en ai acheté un pour la cantonnée qui nous accueille, et j'ai épuisé mes dernières économies contre un bijou pour Ziddhâ.

De vieux moines bouddhistes complètement ivres se déchaînent dans la rue en brandissant des phallus de bois. Ils jouent à effaroucher les jeunes filles en les leur agitant sous le nez. Elles feignent elles aussi de l'être en poussant des cris et détournant les yeux. Les moines sont généralement des vieillards dans le Farghestan. Beaucoup d'hommes se retirent ainsi du monde après une vie bien remplie. Ils ne renient pas pour autant l'Islam.

Le sexe, l'espace et le nombre six

L'Islam, profondément nourri de Soufisme, et le Bouddhisme inspiré du Dzogchen et de pratiques chamanistes, suivent des voies strictement parallèles. Ils ne s'opposent, ni ne se rejoignent, ne se complètent ni ne se contredisent. Ou plutôt, le seul point sur lequel ils se rencontrent est le sexe.

Je dis bien « sexe » plutôt qu'éros, car, comme en latin, le mot farghi qui le désigne a pour racine le chiffre « six ». Six est aussi le nombre des points de l'espace : l'avant, l'arrière, la gauche, la droite, le haut et le bas. Le mot qui désigne l'espace en farghi est aussi de la même famille.

L'expérience érotique n'est jamais très loin de celle de l'espace dans la littérature du Farghestan, profane ou canonique. Ce sont encore des mots de la même famille qui désignent l'horizon et la peau humaine. (Celui qui désigne les peaux de bêtes écorchées est d'une tout autre famille.)

L'échange inégal

« Je veux dire que ce qui ne colle pas dans l'économie politique, m'explique Ziddhâ, c'est la croyance qu'un échange entre une simple valeur d'échange et une valeur d'usage soit viable. »

Pendant que je conduis la camionnette le long de la voie ferrée qui relie la mine d'Arath Zan jusqu'au Dapkar, Ziddhâ tente de me résumer ce qui semble bien être le fossé irréductible entre des conceptions marxistes raisonnables et ce qu'on a appelé sans beaucoup de nuances le « révisionnisme ».

— C'est pourtant ce qu'on fait, dis-je, dès qu'on vend ou qu'on achète, on échange de la monnaie contre quelque chose d'utile.

— Mais ce n'est en réalité qu'un crédit. En donnant de la monnaie, nous reconnaissons seulement une dette sur un travail utile que nous avons ou allons accomplir. L'échange de monnaie ne fait qu'accompagner l'échange réel qu'elle quantifie. La monnaie ne peut remplacer indéfiniment l'échange entre des biens et des services. Elle garantit, contre un travail utile, la valeur d'un autre.

« Pour qu'un tel système fonctionne, continue-t-elle, il doit y avoir un réel échange, un échange de valeurs d'usage qui pourrait se suffire à lui-même. Et pour qu'il y ait donc accroissement de la valeur d'échange, il doit y avoir accroissement dans la production des valeurs d'usage. Prenons comme exemple un agriculteur et un boulanger qui échangent leur blé et leur pain. Si l'un et l'autre travaillent avec plus de confort et de profit qu'en accomplissant chacun de son côté le travail qu'ils se partagent, alors ils s'enrichissent. »

« Chaque fois au contraire qu'un échange de monnaie ne se résume pas à ce simple rôle d'accompagnement d'un échange de travail, ni ne le stimule dans le sens d'une meilleure efficacité, il n'y a en réalité aucun enrichissement. Même si l'un des contractants s'enrichit, il ne peut le faire qu'au détriment d'un autre, ou d'un tiers. Seul un rapport de force, c'est à dire la violence, peut maintenir un tel échange inégal. Pour autant, ce rapport de force n'empêche en rien un

appauvrissement global de tous ceux qui sont inscrits dans ce marché, et, tôt ou tard, il n'y aura plus rien à échanger. On ne tond pas la tête d'un chauve. »

« Il y a toujours quelqu'un pour tirer plus de profit que d'autres d'une situation avantageuse ; il y en a toujours qui aiment donner beaucoup et réclament peu, et d'autres qui savent tirer profit sans offrir grand chose. Tant que, dans l'ensemble, tous trouvent plus d'avantage à collaborer qu'à agir séparément ou à s'organiser autrement, la cohésion se maintiendra. Dès que certains commenceront à trouver plus avantageux de sortir du rapport d'échange que d'y demeurer, l'association éclatera, et nulle coercition n'y pourra rien, si ce n'est retarder un choc d'autant plus violent. »

Le système du capital

Je quitte le chemin caillouteux à peine tracé qui suit la voie ferrée, et je m'engage vers le sud pour rejoindre notre campement. Une famille, partie pour la Mecque, nous a prêté sa yourte, nous confiant le soin de nourrir les bêtes.

Le paysage est plat et stérile jusqu'à des cimes dentelées au nord, coiffées de nuages si étendus et immobiles qu'ils en sont énigmatiques.

— Si nous voulons en finir avec la dictature de l'économie spectaculaire marchande, continue Ziddhâ, je ne comprends pas pourquoi nous ne pronons pas l'abolition de la monnaie. Ce serait le plus radical, non ?

— Non.

— Non ?

— Non. Des premiers Chrétiens à Lénine, beaucoup de gens ont voulu l'abolir, sans parvenir pourtant au moindre résultat significatif. La meilleure critique que je connaisse de cette posture stérile est encore celle que Victor Considérant, l'héritier spirituel de Fourier, opposa à Proudhon.

Aucune décision humaine n'a produit la monnaie, et aucune, selon toute évidence, ne pourrait l'abolir. Rien ne peut empêcher des gens de se livrer à un échange, comme nous l'avons fait nous-mêmes avec ceux qui nous ont laissé leur yourte. Rien ne peut empêcher quelqu'un de rendre service à quelqu'un d'autre contre un service en retour, et d'abord parce qu'ils peuvent aussi bien le faire sans même y penser.

Dès qu'est posée ainsi, même subliminalement, l'égalité de valeur entre deux services, la route est ouverte à une infinie comptabilité de la valeur d'échange, donc à un système monétaire et à l'accumulation du capital. Le capital devient un système d'autant plus facilement qu'à chaque étape les actes précèdent la conscience.

Pire, la volonté d'interdire l'échange marchand ne renforcerait que les moyens de surveillance et de contrainte, qui devraient aller s'exercer jusque dans les consciences, et même dans ce qui échappe à la conscience. Ces mesures finiraient donc par renforcer cela même qu'elles prétendraient interdire : asservir chacun dans un formidable réseau de quantification de la subordination.

D'ailleurs l'asservissement total à la valeur d'échange est bien capable d'abolir lui-même la monnaie mieux que n'importe quelle dictature : La monnaie tend alors à y devenir une unité de mesure qui ne mesure plus qu'elle-même. Elle n'a plus aucune relation avec le monde réel. Elle mesure le taux d'asservissement à un pouvoir de l'homme sur l'homme. Le pouvoir accroît sa puissance sur tous, en même temps que son impuissance sur les choses. C'est là qu'est heureusement sa limite.

Il est bien préférable de laisser se jouer toute forme d'échange dans la plus complète liberté, et même la plus totale inconscience. Il s'agit bien au contraire de les libérer des réglementations toujours plus contraignantes qui veulent éradiquer toute économie informelle.

Le 17 décembre

L'Aïd al Kabir

L'Aïd al Kabir, en français la Grande Fête, commémore le sacrifice d'Ibrahim. Ibrahim ne parvenait pas à obtenir un enfant de sa première épouse, Sarah. Il en prit une seconde, Agar, qui lui donna un fils, Ismaïl.

Certains disent qu'Agar était la servante égyptienne de Sarah, mais c'est une vision bourgeoise, m'assure le secrétaire du Conseil des mineurs de cuivre qui est venu passer les fêtes dans le camp. Pourquoi Ibrahim n'aurait pas reconnu la mère de son fils unique ?

Il reçut alors de Dieu l'ordre d'immoler ce fils unique auquel il tenait tant, dans le désert. La pierre du sacrifice est celle-là même qui est dans la Kabaa à la Mecque. Au dernier moment, un ange a arrêté son bras, et lui a montré un bélier qui se trouvait là pour être sacrifié à la place d'Ismaïl. Dieu, en récompense lui donna ensuite un fils, Isaac, de sa première épouse.

La fête du sacrifice marque la fin de l'année lunaire, qui va correspondre cette fois à celle du soleil.

On m'avait raconté cette histoire sous sa forme romaine quand j'étais enfant. Tout y était mélangé : Agar n'était qu'une servante, et le fils sacrifié était Isaac. Le fond du récit restait à peu près le même et je l'avais trouvée horrible.

Je n'en étais pas autrement surpris, car il correspondait à l'idée que je me faisais des religions. Je m'étonnais seulement que mon père, anticlérical notoire, ne me l'ait pas raconté lui-même. Peut-être aurait-il craint que je soupçonne une calomnie. Que cette histoire m'ait été rapportée par des croyants, et qu'ils y aient vu un modèle de vertu, achevait de me convaincre que mon père n'exagérait rien. Plus tard, en étudiant l'Histoire, j'ai pu vérifier qu'il était même loin du compte.

Je n'ai pas trouvé beaucoup de raisons depuis mon enfance pour changer mon opinion sur l'Église Romaine, mais j'ai compris depuis que je n'avais pas à l'étendre à toutes les expressions religieuses, chrétiennes ou non, sans y avoir d'abord regardé de plus près.

Le sacrifice d'Ibrahim

Le sacrifice d'Ibrahim a quelque chose de monstrueux. Aucun homme sain ne pourrait l'approuver et dire : Ibrahim a raison, si Dieu le lui a demandé, il doit le faire. Tout homme digne de ce nom l'arrêterait, le retiendrait exactement comme a fait l'ange.

C'est cela le sens véritable de cette fête. Un homme était prêt à faire ce qu'aucun autre n'approuverait, parce que cela ne lui a été demandé qu'à lui seul. Lui seul pouvait connaître ce qui le plaçait au-dessus de tout jugement humain, même le sien.

C'est cela le sens du pacte : il n'est pas entre les hommes. Entre les hommes il ne peut y avoir, il ne doit y avoir, que condamnation. L'Alliance signifie que tu te places au-delà de toute condamnation, au-delà du bien et du mal. Tu ne trembles pas, seul dans le désert, et tu es prêt à ce qui, aux yeux de quiconque, est un crime, même aux tiens, si quelque chose comme une grâce ne te touche pas.

« Tu comprends, toi qui es romain, comment le sacrifice d'Ibrahim est très supérieur à celui, par exemple de Brutus, » m'a dit Addi, le secrétaire du conseil qui fait aussi fonction d'imam dans la tribu, et qui m'a expliqué tout ça.

Je pense qu'il fait allusion à la pièce de théâtre de Voltaire, Brutus, qui connut un grand succès pendant la Révolution Française. Lucius Junius Brutus renversa le roi Tarquin et fonda la république romaine. Il dut plus tard prononcer la condamnation de son propre fils qui avait participé à une conspiration pour rétablir Tarquin sur le trône.

Cahier XX Dans le désert

Le 29 Dhou al Hijja

Où que se lève l'aube, on ne peut la croire si belle

Où que se lève l'aube, on ne peut la croire si belle. Dans la plaine glacée, le givre se teinte d'émeraude quand l'horizon devient rose.

Mois de Dhou al Hijja, dernier de l'an 1426 de l'Égire, décembre 2006 du calendrier grégorien, 29 frimaire 215 de celui de la République, 29 kislev 5767 chez les Hébreux, 29 azar 1385 pour les Perses, 28 kaloch 1456 pour les Arméniens, 30 margasirsha 2063 pour le calentrier hindou lunaire, le 11 bing-xu chez les Chinois — cela semble dérisoire quand on regarde le ciel étoilé. L'heure, le jour l'année, le pôle, l'équateur, le plan galactique : tous est là, immédiatement lisible, donné à tous depuis bien avant qu'une intelligence sache le lire.

Quand on sent la Terre pencher ainsi sur son axe, comme une moto dans un virage, on peut être saisi par la crainte qu'elle ne se redresse plus, qu'elle continue, accélère, échappe à la gravitation solaire, s'envole de son orbite dans le vide glacé.

La plaine couverte de givre en devient plus belle encore.

Dans quelques jours, l'axe va commencer lentement à se redresser, et bientôt la plaine se couvrira à nouveau de lichens.

Nous sommes partis dans le désert. Nous avons démonté la yourte et l'avons chargée sur les chameaux. Les nomades nous ont aidés et nous ont donné des conseils.

Nous n'avons pas pris la camionnette. Je crains que des chutes de neige ne nous bloquent avec elle. J'ai quelques inquiétudes aussi pour sa suspension. Nous n'avons pas amené non plus de chevaux. Les chameaux sont des animaux robustes, parfaitement adaptés au terrain et au climat. Nous nous sortirons toujours d'un mauvais pas avec eux.

Nous n'avons pas pris d'ordinateur. Il fait trop froid. Nous n'en avons de toute façon pas besoin pour trouver notre route avec un ciel si dégagé et tant d'étoiles.

Les gens du camp ont tout fait pour nous dissuader — c'est trop dangereux, nous ont-ils dit. Vous ne connaissez pas ces terres. Vous ne rencontrerez personne pour vous secourir pendant les fêtes...

Nous ne pouvions quand même pas venir jusqu'ici sans aller plus loin.

Ziddhâ ne connaît pas plus les chameaux que moi. Nous n'en avons monté pour la première fois que l'an dernier à Tangaar, ensemble. Que peut-il bien se passer dans leur drôle de tête ?

— Ce ne sont que des mammifères comme les autres, dis-je. Il n'y a pas de raison pour qu'ils attendent autre chose que des caresses et des ordres clairs.

C'était un peu fou de venir jusqu'ici. Trois heures et demie hier soir pour monter la yourte à deux, quand les nomades n'en mettent qu'une. On a cru mourir de froid.

Nous avons bien vu comment faire, pourtant, et nous ne nous sommes pas trompés. C'est fascinant combien l'habitude accélère les gestes.

La yourte se chauffe vite heureusement, et elle conserve étonnamment bien la chaleur. Nous n'irons pas plus loin. Il ne suffit pas de comprendre comment les nomades vivent dans ce désert pour être capable d'en faire autant.

Le 20 décembre

Rencontre avec Gibran

Promenade dans le désert cet après-midi. Nous avons fait courir les chameaux, mais nous prenons garde de ne pas les épuiser.

— Es-tu bien sûr que nous sommes en train de faire ce que nous devons ? Me demande Ziddhâ.

— Je ne comprends pas ?

— Tu devais aller à Algarod pour éviter des affrontements entre des gens que tu connais.

— Eh bien ? Manzi, lui, n'a pas trouvé insensé que nous allions faire la même chose au Farghestan.

— Mais nous sommes en plein désert.

— Le cœur du Farghestan est un désert.

— Et qu'espères-tu y trouver ? L'Archange Gabriel ?

C'est peu après cette conversation que nous avons rencontré Gibran.

— Regarde là-bas, on dirait une voile, ai-je dit.

— Une voile ?

Nous avons lancé nos chameaux dans sa direction. C'était bien une voile et elle allait à vive allure, heureusement de trois-quarts dans notre direction, une voile qui entraînait un chariot.

Son conducteur ralentit quand il nous vit, et la ramena. C'était un vieil homme sans âge, avec une grande barbe et de longs cheveux tout blanchis. Il se tenait pourtant très droit et ses gestes étaient vifs et assurés.

Le char à voile est bien différent de ceux qu'on utilisait en Chine vers le quatorzième siècle. J'ai caressé son carénage sans parvenir à identifier les matériaux ; alliage métallique et résine synthétique.

Il a quatre roues. Celles de devant doivent faire cinquante centimètres de rayon. À l'arrière, elles sont si grandes que je peux à peine de ma main atteindre la partie supérieure. Comme des roues de moto, des rayons métalliques les relient au moyeu.

Les pneus sont si peu gonflés — afin de faciliter l'adhérence à un terrain accidenté et souvent recouvert de neige ou de verglas — que je doute qu'ils soient en caoutchouc pour résister à l'écrasement qu'en subit la surface. Deux autres roues, plus petites, comme celles des tricycles pour enfants, ne touchent pas le sol, et servent manifestement à empêcher le véhicule de se renverser. La partie principale du carénage est couverte, avec des hublots ronds comme ceux d'un bateau. Des panneaux solaires sont fixés à l'avant et à l'arrière.

L'homme est vêtu d'un long manteau rouge de soie matelassée comme on n'en fait qu'ici, et coiffé d'une grande toque de fourrure. J'en viens à me demander s'il n'est pas le Père Noël qui s'est modernisé.

— Santa Claus, I suppose ? Lancé-je en lui tendant la main après que nous nous sommes présentés.

— Farid Uçul Al Gibran, répond-il en riant. Et il ajoute avec un accent qui le rend à peine intelligible : Vous êtes Français ?

— La, ânâ Marmaty. Jean-Pierre only is French, répond Ziddhâ.

— Hal tatakalamoun al 'ourat al palanzi ? Nous demande-t-il un peu linguistiquement dérouté.

Nous avons offert à Gibran de partager notre repas, et nous le guidons en menant nos chameaux à vive allure devant son char. Ziddhâ en profite pour m'apprendre que c'est un homme important. Important ? C'est bien la première fois que j'entends un tel adjectif pour qualifier un homme dans le Marmat. Que peut-il être ? Un saint, un mâdî ? Un boddhishatva ? Un maître du Dzogchen ? Un grand chaman ? Un poète ?

Non, il n'est rien de particulier — je me disais bien que pour être important ici, il ne suffisait pas d'être quelque chose — il est à la croisée de plusieurs réseaux.

« Il est capable d'écrire un courriel directement au clavier, me dit Ziddhâ, à la vitesse où il parle et avec un style soutenu dans une demi-douzaine de langues. » Je comprends que nous venons de rencontrer un homme qui inspire le respect et l'admiration. « Il fait preuve de tant d'esprit dans chacune, ajoute-t-elle, qu'il n'a pas à utiliser de binoches. »

Au repas

« Maintenant, je vois qui tu es, » me dit Gibran en reprenant de cette viande séchée qui a un peu la texture du *corned-beef* quand on la prépare, et dont le secret remonte aux Huns. Il vient de reconnaître en moi l'auteur des *Contes Spirituels* qu'il a lus en français.

Ziddhâ s'est surpassée dans la cuisine malgré la pauvreté des ingrédients dont nous nous sommes encombrés. Elle a tenu à s'en occuper seule, manifestement impressionnée par la présence de notre hôte. Feuilles de vigne et de menthe séchées, poivre, paprika, blé cassé...

Gibran me reconnaît une bonne maîtrise du *châ't*. Ziddhâ en est naïvement fière à travers moi. Le *châ't* est une forme d'esprit typiquement musulmane, extrêmement destructrice des interprétations littérales. Gibran est réputé maître en ce domaine, et je ne suis pas non plus indifférent à son jugement.

— Le *châ't* doit élever le rire, ouvrir l'interprétation. Il ne doit jamais être réducteur ni méprisant. Il doit être chaleureux et glacial à la fois.

Son jugement me réjouit, bien que des commentaires dans des forums religieux m'avaient déjà largement rassuré sur la réception de mon texte. Certes il est aussi athée que je peux l'être, mais je ne souhaitais en aucun cas heurter la foi de quiconque, simplement huiler les portes de l'interprétation.

La vivacité d'esprit de Gibran

Gibran nous invite chez lui à Rhages pour les fêtes. Il a les clés d'un appartement inoccupé qu'il peut nous prêter. Il nous les laisse si l'on veut y aller. Nous nous préviendrons à notre arrivée.

Il parle assez mal le français, mais le lit correctement. Nous préférons parler en anglais tous les trois. Il est d'une rapidité d'esprit peu commune. C'est pourtant extrêmement difficile dans une langue qui n'est pas la sienne. Cela suppose d'avoir acquis des automatismes de langage et une extrême attention à des formes rhétoriques souvent trop subtiles.

— Je n'en suis pas si sûr, me répond-il. Il suffit surtout de ne pas penser plus vite que l'on parle. En réalité, j'ai l'esprit très lent. Je n'arrive même pas à penser aussi vite que ma langue. En fait, on peut énoncer très finement des idées dans une langue que l'on connaît mal, tout simplement parce qu'on ne sait pas les dire de la façon la plus convenue. Toi-même, tout à l'heure, quand tu as utilisé l'expression « huiler les portes de l'interprétation », je suis sûr que tu as employé ces mots parce que tu ne trouvais pas ceux qui seraient naturellement venus à la bouche d'un vrai anglophone. Je soupçonne même que tu les as spontanément traduits de l'arabe.

— Il est vrai, reconnaît Ziddhâ, que « porte de l'interprétation » sonne si naturellement en arabe que personne ne leur imaginerait encore une serrure ou des gonds susceptibles d'être huilés.

— Sans doute, dis-je songeur. C'est une remarque très fine. Le plus difficile n'est cependant pas de construire des phrases, c'est d'entendre ce qu'elles énoncent, et surtout quand ce sont les mots d'un interlocuteur. Tu fais preuve de beaucoup d'attention pour celui qui te parle.

— Peut-être est-ce pour cela que je suis si lent.

Fragments d'un dialogue

— *Et comme ils ne savaient pas, ils commencèrent par apprendre aux autres.* Cette phrase de ton texte résume tout, me dit Gibran. Même si ton propos se veut inactuel, c'est bien où en est l'empire du spectacle. Dès que des autorités ne peuvent plus nier l'ignorance générale, elles proclament la nécessité de donner des formations et des diplômes. Personne ne se soucie cependant d'où pourrait surgir la connaissance qui viendrait dissiper cette ignorance.

— C'est pourtant bien l'ignorance qui est à la source de toute science, relèvé-je. La première chose que je dois apprendre est que je ne sais pas.

— Naturellement, admet Gibran, et quel savant pourrait t'enseigner une telle ignorance, qui est la tienne propre, quand il ne cherche qu'à masquer la sienne ? La première chose qu'il pourrait t'apprendre est au contraire qu'il ne sait pas non plus.

— Évidemment, admetté-je à mon tour, seuls des chercheurs ignorants peuvent découvrir ce qu'ils ignorent. Comment pourraient-ils découvrir autre chose ?

Gibran : Surtout si leur savoir se réduit à peu près à faire savoir qu'ils sont savants.

Ziddhâ : Il suffit d'un diplôme pour faire savoir qu'on est savant.

Gibran : Diplômes, brevets, copyrights, ce sont de tels titres de propriétés qui ont fini par remplacer ceux de la terre.

Moi : La différence est que le sol, lui, est bien réel. On peut se battre pour le conquérir. Les voies de communication, les moyens de production ont, eux, une réalité plus fugace. Si l'on parvient à en prendre le contrôle, on doit aussi posséder les aptitudes nécessaires à les utiliser, les entretenir et les reproduire. La conquête d'un brevet, d'un diplôme ou d'un copyright, elle, ne nous donnera pas le savoir dont ils se veulent le titre de propriété.

Gibran : Nous sommes là à un moment où la propriété n'est plus défendable autrement que par la croyance. Tu peux toujours croire que la science appartient à un autre ignorant, mais si tu apprends que la véritable science est l'ignorance même, aucune muraille, aucun coffre ni aucune armée ne pourront la garder.

Moi : Ou si tu découvres seulement que les faux savants ne sont là que pour dérober l'accès à la connaissance de ta véritable ignorance, tu sais alors que tu peux les ignorer dans leur propre ignorance de leur ignorance.

La nuit dans le désert

Ce plateau glacé m'est devenu immédiatement accueillant, et même familier. Son étendue m'évoque parfois la mer, et les lointaines cimes neigeuses en sont comme des rivages. Je m'y sens spontanément chez moi, et la yourte en devient particulièrement chaleureuse, avec ses tapis, ses murs de peau auxquels le vent donne parfois une sorte de vie.

Là où l'humain est rare, sa présence devient plus forte, plus singulière. On commence à se voir comme à travers les yeux d'un Dieu qui nous aurait créés, comme des dieux. Je ne parle pas là de moi, mais de comment je vois les autres. Ziddhâ est incontestablement devenue une déesse pour moi. Elle ferait d'un geste surgir une montagne de glace coiffée d'un palais de cristal, qu'elle ne m'émerveillerait pas plus qu'en versant habilement le thé dans nos coupes de métal ciselé.

Gibran m'apparaît lui aussi comme un dieu des vents surgi dans son char de lumière, pour lequel il s'apprête à nous quitter et aller finir cette longue nuit de décembre.

Nous restons un long moment tous les trois à regarder le ciel étoilé, jusqu'à ce que le froid traverse nos manteaux. Demain nous nous séparerons, et nous irons l'attendre à Rhages.

Cahier XXI

La recherche spatiale dans le Marmat

Le 22 décembre

Le Centre de Recherche Spatiale de Tenet Tsath

En rentrant vers Rhages, nous sommes passés près du Centre de Recherche Spatiale de Tenet Tsath. Ses structures métalliques se voient de très loin. Bien que les premiers pas significatifs ne datent que de 2001, les projets de l'Union des Conseils Cosmiques sont très ambitieux, puisqu'ils n'envisagent par moins que de relancer la conquête de l'espace sur le principe de l'*Open Source*.

L'Union des Conseils Cosmiques est issue d'une scission de l'AAA (*Association of Autonomous Astronauts*) dont les premiers participants dans le Marmat parvinrent très vite à donner à leur projet suffisamment de corps et de durée pour qu'il s'en émancipe de fait.

Qu'est ce que l'AAA ?

Voici ce que dit le *Préambule de Quitter la Gravité*¹⁷, l'anthologie de l'AAA :

Le 23 avril 1995 était lancée l'Association des Astronautes Autonomes avec pour premier objectif, la constitution d'un réseau planétaire à l'horizon 2000, de groupes ou individualités en faveur du développement de programmes spatiaux indépendants dégagés des intérêts scientifiques, militaires ou commerciaux.

En 1996, l'Association des Astronautes Autonomes s'est engagée dans ce qu'elle a appelé une "Guerre de l'Information" contre le monopole des agences spatiales gouvernementales sur l'exploration spatiale. Cette tactique a été présentée en Europe notamment à l'occasion :

- des conférences intergalactiques de l'AAA, organisées à Vienne en Autriche (Public Netbase, avril 97), et à Bologne en Italie (Link, avril 98) ;

- de la publication en 1999 en Italie du livre AAA de Riccardo Balli, Anche tu astronauta (Castelvecchi) ;

- du Festival SPACE 1999 en juin 1999 à Londres, avec en ouverture la contribution " " Reclaim the stars ! " au mouvement " Reclaim the streets ! " (dix-huit jours d'actions de blocage des centres financiers de Londres), protestation " STOP STAR WARS, MILITARY OUT OF SPACE " devant le site administratif de la compagnie Lockheed Martin investie dans les technologies de militarisation de l'espace.

...

Qu'est-ce que l'UCC

L'UCC est bien décidée à réaliser sa propre conquête de l'espace-temps. Sa propre conquête ? Pas exactement, puisque l'UCC n'est rien d'autre que la coopération la plus libre entre tous ceux qui ont entrepris cette conquête.

En effet, on n'y trouve pas plus de chefs que d'exécutants anonymes. Le nom et l'adresse de l'auteur, c'est à dire où l'on peut le contacter et s'entretenir directement avec lui, sont considérés comme faisant partie de la *source*. C'est pour l'UCC un principe incontournable pour donner à la recherche toute son efficacité.

Tout dans les projets de l'UCC est placé sous *copyleft* : l'énoncé de l'idée la plus générale, jusqu'au plan du plus accessoire branchement.

Gibran est très investi dans ce projet, dont il fut un initiateur à la fin des années quatre-vingt-dix. Il était encore un jeune homme quand Gagarine sortit pour la première fois de la gravité terrestre, et il appela Youri son premier fils. Il comprit cependant vite, à l'approche des années soixante-dix, que les grands rêves de l'humanité allaient être mis en sommeil pendant plusieurs décennies.

¹⁷ http://www.lyber-eclat.net/lyber/aaa/quitter_la_gravite.html - Quitter la gravité. Anthologie de l'Association des Astronautes Autonomes

La recherche spatiale

« Un des précurseurs de l'astronautique est Nikolaï I. Kibaltchich, chimiste du groupe terroriste *Narodnaïa Volia*, la *Volonté du Peuple*, condamné à mort en 1881 pour l'assassinat du Tsar Alexandre II. Durant sa brève incarcération, il rédige un projet original d'objet volant propulsé par fusée, et prévoit un moteur-fusée à poudre, le contrôle de la trajectoire par modification de l'angle d'inclinaison du moteur, le régime de combustion, la stabilité de l'appareil, etc. Son traité ne sera publié pour la première fois qu'en 1918. C'est Konstantin Tsiolkovsky en 1883, qui présentera dans *L'Espace libre* les concepts fondamentaux pour la construction de fusées à réaction comme unique moyen de quitter la gravité. »

(On peut lire ces lignes dans le texte de l'AAA, *Messianisme cosmique*¹⁸)

La Révolution Bolchevique donna un second souffle au rêve spatial. Il était alors nourri par la toute récente Théorie de la Relativité, qui reconnaissait à l'espace ses quatre dimensions, et dont on commençait à entrevoir toutes les conséquences.

On peut lire celles qu'en avait tiré Malevitch dans *Ounovis*, en 1920 : « L'appareil suprématiste, si l'on peut l'appeler ainsi, sera d'une seule pièce, sans le moindre joint. Une poutre métallique est la fusion de tous ses éléments, à l'image du globe terrestre qui porte en lui la vie des perfections, de sorte que chaque corps suprématiste construit s'insérera dans l'organisation naturelle et formera lui-même un nouveau satellite. Il suffit de trouver le rapport entre les deux corps qui courent dans l'espace. La Terre et la Lune. Entre eux, un nouveau satellite pourra être construit, un satellite suprématiste équipé de tous les éléments voulus, et il se mouvra sur sa propre orbite. »

La Guerre Civile Mondiale de 14-45 ne permit pas d'abord de faire plus que des progrès théoriques. Ce n'est qu'entre les années cinquante et soixante-dix que l'URSS fit des pas de géant, entraînant dans sa foulée les USA et les ingénieurs nazis qu'ils avaient enrôlés. Puis l'effort cessa presque aussi brusquement qu'il avait débuté, laissant aux militaires du Pentagone la maîtrise du ciel. On préfère aujourd'hui engloutir des richesses plus colossales dans un film de fiction que dans la conquête d'une planète réelle, réduisant tous les moyens déjà mis en œuvre à des surveillances stériles ou à la diffusion de divertissements plus vains encore. Il est temps de libérer la recherche des États qui la dominent.

L'UCC et la recherche dans le Marmat

La conquête spatiale met en œuvre les disciplines les plus diverses. En fait, elle n'en ignore aucune, et aucune ne peut l'ignorer. Elle se nourrit de toutes et peut nourrir chacune. Le char à voile dans lequel nous avons trouvé Gibran est lié à ce même projet, avec la recherche des matériaux résistants et légers. L'UCC, structure indépendante, informelle et acéphale, tend à devenir le réseau principal de la recherche dans le Marmat.

Moteurs de fusées et carburants liquides sont les aspects peut-être les plus saillants, mais certainement pas les plus centraux. On doute d'ailleurs de plus en plus de tels moyens. On en cherche d'autres. On les envisage surtout pour une étape préparatoire, celle de l'étude des structures de l'espace-temps hors d'un champ gravitationnel local.

L'espace cosmique, vu de la Terre, n'est qu'une abstraction. On devait avant tout y aller, du moins envoyer une sonde dans le vide sidéral. Celle qui est partie en 2004 commence à fournir des informations décisives. On commence à réviser toutes les mesures astronomiques. Actuellement au-delà de l'orbite de Jupiter, elle est déjà une belle réussite, réalisée presque sans moyens, et à laquelle bien peu de gens osaient croire jusqu'au dernier moment.

La sonde est très légère, et le lanceur n'avait pas à être très puissant — un seul étage et un seul moteur. Aucun système de guidage ne lui est nécessaire, puisqu'elle est simplement envoyée dans le vide au petit bonheur. Les effets de champs gravitationnels n'ont pas à être corrigés, puisque c'est précisément ce qu'elle a fonction d'étudier. Les instruments de mesures, qui n'ont pas à être très

18 Traduction dans Quitter la gravité, l'Éclat, novembre 2001. <http://www.lyber-eclat.net/index.html>

complexes, puisqu'il leur suffit de suivre les variations de sa trajectoire et de sa masse, ne sont donc ni lourds ni volumineux. Cette simplicité même est sa plus grande innovation.

La communauté internationale resta interdite. Elle crût d'abord le lancement secret, car aucune institution étatique n'en avait été informée. Le Gouvernement du Gourpa n'en savait rien non plus, et l'on crut d'abord qu'il cherchait à cacher l'événement. Il fallut à la CIA plusieurs mois pour comprendre que toutes les données étaient librement accessibles sur l'internet. Ils durent alors faire appel à de nombreux spécialistes du monde entier pour tenter d'en décrypter les objectifs militaires. Tout le monde ici sait par des indiscretions qu'ils cherchent encore.

Ce furent principalement des mathématiciens et des informaticiens qui portèrent le projet, et la recherche dans les deux disciplines en a été stimulée. Il s'agit de modéliser les effets d'un nombre infini de champs gravitationnels négligeables sur l'espace-temps local.

Aucun secteur d'activité industrielle ou de recherche scientifique n'ignore entièrement ce projet dans le Marmat, ni n'entretient un minimum de collaboration avec l'UCC. Tous ont déjà commencé à en tirer quelques profits, même dans des domaines les plus inattendus. Les théologiens, par exemple, viennent de découvrir un nouveau *hadith* : *Nous irons chercher la science jusqu'au-delà de la Chine.*

Le 23 décembre

Nuit du 22 au 23, la plus longue de l'année

Demain nous aurons quelques imperceptibles secondes de jour en plus. Nous verrons bien alors si la force gravitationnelle du Soleil s'exerce cette fois encore, et si la Terre, comme chaque année, va se redresser miraculeusement sur son axe. Le phénomène a beau se reproduire avec une régularité de métronome, j'en éprouve toujours, à chaque solstice d'hiver, un léger vertige en regardant le ciel nocturne.

La nouvelle lune s'est couchée tôt sur la mer d'Argod, laissant un ciel noir et étoilé sur les Syrtes. Nous sommes arrivés ce soir même dans l'appartement que Gibran nous a prêté. Il a une petite terrasse, orientée vers le sud-ouest, d'où l'on voit toute la rade de Rhages.

Éprouvée par ces jours passés dans le désert, Ziddhâ n'a pas veillé au-delà de minuit. Bien que la température soit nettement plus élevée ici que sur les hauts plateaux, nous avons eu plus froid que tous ces derniers jours.

Les pierres sont lentes à réchauffer. L'appartement était vide depuis longtemps. Nous avons allumé le chauffage, puis sommes ressortis dîner au restaurant. À notre retour, tous les murs nus, les vitres, les portes et leurs montants s'étaient couverts de gouttes condensées.

La Mer de Mercure

La mer d'Argod : en palanzi, la mer de mercure. Elle a bien en effet des tons gris argenté qui font penser à du mercure. Ils imprègnent la lumière et donnent partout une lueur froide qui me rappelle les yeux de Roxane.

(Je sais bien que mes notes de voyage peuvent donner l'impression que je me suis conduit envers elle comme un goujat. En réalité, ce n'est pas vrai. Nous n'avons d'ailleurs pas cessé de rester en contact depuis que j'ai quitté Bolgobol.)

Principes de dynamique sociale

Pour Gibran, les événements qui ont agité le Farghestan ces dernières semaines sont superficiels. Je crois qu'il a raison. Dès qu'on secoue un milieu inerte, les éléments tendent à y prendre la place qui leur étaient destinées depuis longtemps. C'est le principe du tamis.

Le Bouddha Gautama avait répondu à un homme qui s'inquiétait pour sa vie future à cause de ses péchés : « Vois cet arbre penché. Comme lui, tu penches vers l'Éveil. Le jour où il tombera, de quel côté crois-tu qu'il va se coucher ? »

Tout désordre ne fait qu'accélérer l'actualisation de l'ordre dont il est virtuellement porteur. Les différentes péripéties qui ont fait bouger les conseils, les clans, les diverses mouvances, ne pouvaient être qu'une légère accélération de ce qui était déjà en cours depuis un certain temps. C'est pourquoi des gens comme Gibran ou Agha, qu'on pourrait qualifier d'actifs en règle générale, l'ont été assez peu en cette occasion. Ils ont plutôt laissé agir, selon l'inspiration du moment, des gens qui le sont habituellement beaucoup moins, comme Majda, par exemple, à Tangaar.

La nuit est bien longue ; l'appartement se réchauffe et sèche peu à peu. Il ne fait pas très froid dehors sur la terrasse.

D'ici, dans les quartiers sud, la rade semble se refermer sur elle-même, comme si elle était un grand lac.

Le 25 décembre

Jour de Noël

Jour de Noël dans de nombreux coins du monde. Ici, jour comme un autre, entre la fête du Solstice et celle de l'Aïd, le 30.

Le 26 décembre

Les armes se font rares dans les rues

Les armes commencent à se faire rares dans les rues. Je ne parviens toujours pas à comprendre les raisons de ces démonstrations. Le Farghestan aurait-il à craindre des provinces voisines ? Serait-ce plutôt un problème entre les Syrtes et le désert ?

Quelle curieuse façon d'arborer des armes avec si peu de conviction. Je n'avais encore jamais vu d'agitation aussi paisible.

Peut-être Gibran a-t-il raison, et est-ce sans importance.

Le 27 décembre

Des partitions politiques

J'ai passé pas mal de temps avec mes correspondants de France. Le fiasco d'une candidature unitaire de gauche aux élections du 22 avril les émeut quelque peu.

La partition entre gauche et droite me paraît étrange vue d'ici. Ça ne veut rien dire. Non, je ne dis pas que gauche et droite c'est pareil, je dis simplement que les mots « gauche » et « droite » ne disent pas ce qui fait la différence. Ils offrent au contraire une échappatoire pour ne pas le dire.

Les termes ne tiennent qu'au hasard des places qu'ont occupées les premiers parlementaires, lors de la Révolution Anglaise, je crois.

Pour la Révolution Française, les camps ne s'étaient pas répartis spontanément ainsi, de gauche à droite, mais de bas en haut : le Marais et la Montagne. La Montagne, le haut, est devenue la gauche, et le Marais, la droite. C'est dommage. Que le progrès soit en haut, et le conservatisme en bas, évoquait quelque chose d'ascensionnel, plutôt que tournant en rond, une progression vers le haut.

Il est vrai qu'à l'âge de la conquête de l'espace-temps, haut et bas ne signifient pas non plus grand chose.

Cahier XXII
Passage à la nouvelle année

Le 28 décembre

Devant la rade

Le ciel de Rhages est toujours peuplé d'oiseaux de mer qui attirent mon regard.

« Tu parais toujours lointain, » me dit Ziddhâ.

Nous prenons le thé devant la rade. De longs nuages gris roulent sur une mer de perle. Aucun vent n'agite les branches dénudées sur l'enchevêtrement des murs.

Depuis qu'on est ici, elle a adopté ce voile brodé que portent devant leur visage les élégantes de Rhages. Il ne laisse voir que les yeux, bien qu'une légère transparence permette de deviner le visage. D'une fine soie noire, il la rend singulièrement attirante.

— Lointain ? dis-je.

— Étranger, peut-être. Tu parais être d'ailleurs, et toujours prêt à y repartir.

— Mais je suis étranger.

— C'est exact, admet-elle, sans que son voile me permette de saisir si elle plaisante ou est sérieuse.

En vérité, cette incertitude sur son sérieux concerne plutôt ma difficulté à qualifier le ton. Aurais-je vu qu'elle souriait ou non, qu'est-ce que cela aurait signifié ? La plupart du temps, un sourire est un signe pour atténuer ce qui serait trop dire, comme un *smiley* dans un courriel.

Le voile de Ziddhâ me fait vérifier au contraire que les yeux mentent moins que les lèvres — pas seulement les yeux, la voix également.

« Je te connais assez pour savoir que tu dois être le même partout, » finit-elle par ajouter.

La puissance expressive des yeux est étonnante alors qu'on ne saurait expliquer comment on s'y prend pour modifier son regard. Elle est plus forte que celle du visage entier, qui ne cherche la plupart du temps qu'à l'atténuer, sinon à la contredire. Je ne sais pas si j'oserais me voiler le visage en public en ne montrant que mes yeux. J'en sentirais comme une impudeur. Si je voulais vraiment me cacher, je porterais un loup, ou simplement des lunettes de soleil. Rien n'est plus agaçant que de s'adresser à un interlocuteur qui porte de verres fumés.

— Tu regardes étrangement le monde, dit-elle.

— Oui ?

— Comme si ton regard effaçait toutes les questions que tu es si habile à suggérer, pour ne plus en laisser subsister qu'une : « où suis-je ? »

— C'est une bonne question, non ? Celle qu'on se pose au réveil.

Les murs de pierre, les jardins, un vol de colombes dans la lumière d'un gris très doux, l'enchevêtrement des branches devant l'horizon blanc, accompagnent la saveur âcre du thé.

Il y a ici dans l'usage de cette boisson, quelque chose qui me rappelle celui du vin chez moi. On goûte le thé, on le déguste et le reconnaît, on apprend à y lire tout ce qu'il emporte des saveurs de l'existence. Ce qui tient lieu de bars en offre les infinies variétés de tous les coins de l'Asie. Ce liquide brun est pourtant très différent du vif rubis de chez nous, et combien ses effets sont opposés.

L'idée m'est venue dans le désert d'y demeurer avec Ziddhâ, et d'y élever des chameaux. Elle n'aurait jamais dit oui. Peut-être aurait-elle aimé que je le lui demande quand même, mais comme j'aurais su son refus, je ne l'aurais fait que pour lui plaire. C'est ainsi que la sincérité devient mensonge dès qu'on parle, quand le regard, lui, ne trompe pas. Le ciel de perle et le brun du thé me le lui ont pourtant fait dire.

L'atmosphère particulière de Rhages a dû nous inspirer cette conversation qui n'est pas dans nos habitudes, et moins encore dans nos tempéraments. Nous comprenons suffisamment le langage, elle et moi, pour laisser d'habitude au silence l'accomplissement d'un travail qui n'a pas de place dans la parole.

Le 29 décembre

Chez Gibran

Gibran ironise sur le lancement effectué ces jours-ci à Baïkonour de la sonde Corot. L'Union Européenne et la Fédération de Russie se sont mises ensemble pour rassembler la somme dérisoire de 170 millions d'euros, et envoyer un module en orbite à 900 kilomètres à peine de la Terre qui tentera de découvrir de nouvelles planètes hors du système solaire.

Il faudra deux ans de plus aux États-Unis pour réaliser le projet un peu plus ambitieux de mettre en orbite autour du soleil la sonde Kepler pour moins de 700 millions de dollars. Sultan Bassilief, un Tatar qui était ingénieur en astronautique à l'époque soviétique, ne regrette pas d'être venu travailler à Tenet Tsath.

Gibran me l'a fait connaître chez lui, ainsi que Wou-Zhou, un chercheur chinois, qui y passe aussi de temps-en-temps pour échanger des idées.

— Les nations, dit-il, repoussent le problème pour ne pas le résoudre. Sans doute l'observation plus fine à cette altitude nous permettra de voir quelques nouvelles planètes inconnues autour d'étoiles proches, mais de telles informations risquent de ne pas nous mener très loin. Nous en avons déjà à ne plus savoir qu'en faire sans une conception plus expérimentale de l'espace-temps. Et l'on ne se donne pas les moyens d'avancer dans cette voie.

On ne peut naturellement pas comparer les coûts de Corot et de Kepler avec celui de la sonde lancée par l'UCC. Il est tout à fait impossible d'évaluer un budget de la recherche spatiale à Tenet Tsath. L'essentiel repose sur du travail bénévole ou de la perruque — c'est à dire le détournement de moyens ou de produits industriels hors de toute comptabilité.

Certains travaux doivent cependant être payés. Ils le sont par des dons divers. Quelques conseils de mollah, comme à Algarod ou à Rhages, ont même décidé d'y consacrer 5% de la *zakat* (l'aumône légale). « S'élever dans le ciel ne peut que rapprocher de Dieu, a dit l'ayatollah Kadr al Farsi, et les minarets semblent depuis si longtemps essayer sans y parvenir. »

Le 30 décembre

Aïd Al Kabir

Pour fêter l'Aïd, les occupants de l'Irak ont fait assassiner leur complice le plus compromettant. La scène filmée secrètement n'a pu être censurée sur le net.

Il est édifiant de voir un homme sachant mourir.

Voilà deux choses au moins sur lesquelles ses amis comme ses ennemis devront tomber d'accord.

Le premier janvier

Premier courrier de la nouvelle année

From: ppetiot - To: Depetris - Cc: zazie - Mon, 01 Jan 2007 Subject: Re: Nouvelles et bonne année.

[...]

L'organisation, vivante, n'est pas un mince problème. C'est même LE problème. Tout à l'heure sur ARTE, des lionnes tentaient de chasser des buffles — qui ne se laissaient pas faire — et l'on voyait très bien que leur principal problème était d'avoir toutes ensemble du cœur à l'ouvrage. Les buffles avaient le même problème d'ailleurs...

J'ai vu qu'ils pourchassaient les hyènes, mais ils se contentaient de faire face aux lionnes, sans les poursuivre. J'ai mis un peu de temps à comprendre la raison. Un buffle ne risque rien devant une hyène (devant une meute, ce serait différent) et donc, il peut se permettre de faire face seul.

En revanche, devant une lionne (des lionnes) il ne peut faire face qu'en comptant sur l'appui des autres buffles, ce qui fait qu'il ne s'éloigne pas du troupeau. Il sait que s'il est en difficulté, les autres viendront l'aider (comme je l'ai vu à plusieurs reprises, les buffles ne laissent un copain buffle seul face aux lionnes que quand ils voient que le copain est trop gravement blessé (et même, là, ils insistent parfois alors que tout espoir est clairement perdu).

En fait, les lionnes ne peuvent chasser qu'à la périphérie du troupeau de buffles. Elles ne chassent pas d'ailleurs, elles chapardent.

Il est tout à fait impossible, même à 10 lionnes fortement enthousiastes, courageuses et coordonnées, d'attaquer un membre quelconque du troupeau. En fait, elles guettent l'erreur du troupeau, le moment d'indécision collective qui leur permettra d'isoler un court instant un individu hors de la protection très très efficace des cornes des autres. Juste assez pour que les buffles du troupeau jugent qu'il est trop blessé pour que cela vaille la peine de le défendre.

Tout le jeu des lionnes et des buffles repose sur l'équilibre de leurs capacités d'organisation. Il suffirait que les buffles soient un tout petit peu plus efficacement organisés pour que les lionnes crèvent de faim.

Il suffirait que les lionnes aient un peu plus de cœur à l'ouvrage collectif et soient un peu plus organisées pour qu'elles soient presque certaines de manger du buffle chaque jour — ce qui n'est pas franchement le cas.

Encore une fois, ce qui fait la différence chez les animaux comme chez les hommes, c'est la capacité d'opérer ensemble. Tant que les évangélistes ou de manière plus générale les religieux fanatiques seront plus efficaces dans l'œuvre collective que les alter-mondialistes (et c'est actuellement le cas) le monde sera mené par des Bush ou d'autres abrutis.

Parfois, et cela se voyait clairement avec les lionnes, ce qui manque, c'est juste un peu de cœur à l'ouvrage. Les lionnes chassent en groupe de toutes manières, mais... Si elles sont démoralisées, le groupe ne marche pas, bien que les tactiques de chasse soient connues de toutes.

[...]

Le premier courriel de l'année m'a été envoyé par Pierre Petiot. Celui-ci excelle dans ce genre d'écrits.

J'ai décidé d'en faire la matière du premier travail de l'année pour mes étudiants. Je leur demande de le versifier sur le modèle des fables de La Fontaine, dont je leur donne l'URL sur le site de la *Fondation Gutenberg*.

Le wiki que j'ai installé sur le site de l'Université de Bolgobol a fini par devenir notre principale salle de classe, dans laquelle nous travaillons plus vite et plus efficacement que dans nulle autre.

Le 2 janvier

À propos de cache-cache

Plusieurs de mes amis m'entraînent en ce moment dans des projets secrets, ou du moins discrets, disons qu'ils souhaitent garder un certain temps confidentiels. Naturellement, je ne peux rien en dire, mais j'en tire l'observation qu'on tient en principe caché jusqu'au dernier moment, ce qu'on cherche finalement à rendre public.

Cette contrainte me place un peu en porte-à-faux. Je n'aime pas tenir séparés l'action, l'énoncé et la pensée. Certes, je ne suis pas partisan de tout dire, mais il y a bien d'autres solutions alors que de tout taire.

Je suppose qu'on gagnerait beaucoup si l'on rompait avec ces vieilles habitudes qui datent de l'ère Gutenberg. Il me semble aujourd'hui que c'est une certaine transparence qui protège le mieux

de tout regard indiscret. Pourquoi ? Parce que la surveillance justement doit filtrer et classer ses informations pour qu'elles lui soient utiles. Un flot de données brutes la submerge très vite.

C'est de toute évidence la limite du projet de pénitencier panoptique de Bentham, l'un des premiers théoriciens du Libéralisme. « Cette maison de pénitence serait appelée panoptique, pour exprimer d'un seul mot son avantage essentiel, la faculté de voir d'un coup d'œil tout ce qui s'y passe », écrivait-il dans *Panoptique* (page.13).

En 1798, ceci présageait déjà l'ouvrage de Georges Orwell, *1984*, et plus encore le rêve panoptique d'un État Total que poursuit le *Patriot Act (Provide Appropriate Tools Required to Intercept and Obstruct Terrorism)*, mis en place par la Chambre des Représentants après le 11 septembre 2001 aux USA. Cette loi donne au FBI le droit d'installer un logiciel de surveillance chez les fournisseurs d'accès, ou les fournisseurs de noms de domaine. Appelé *Carnivore*, ce programme permet aux autorités américaines d'épier les messages électroniques et de suivre les traces des internautes suspectés d'entretenir des contacts avec une puissance étrangère.

Toute la force du projet panoptique tient au « sentiment d'omniscience invisible » qu'il fait éprouver aux détenus du fait que leurs surveillants peuvent en principe tout voir sans être vus. Les prisonniers se conduisent alors comme s'ils étaient espionnés en permanence, même quand ils ne le sont pas. Les gardiens réels reçoivent ainsi l'aide essentielle de gardiens imaginaires, bien plus efficaces.

Cette force est justement ce qui fait sa faiblesse. L'efficacité des gardiens imaginaires cesse à partir du moment où les détenus commencent à comprendre que celle des surveillants réels leur est bien inférieure, et pour tout dire nulle.

S'ils cessent tous de se conduire comme s'ils étaient surveillés, quand bien même seraient-ils vus, qui pourraient les empêcher d'agir ? Des gardiens fantômes ?

Peut-être le voile si érotique de Ziddhâ a-t-il joué un rôle dans cette idée qui m'est venue là.

Cahier XXIII

Où il est question de communautés virtuelles

Le 4 janvier

L'intelligence collective

Olivier Auber est l'un des principaux acteurs du projet Anoptique. De quoi s'agit-il ? Voici ce qu'en dit la première page du site (<http://anoptique.org/Anoptique>) : « ANOPTIQUE développe et accompagne la mise en contexte coopérative de logiciels libres favorisant les pratiques de l'Intelligence Collective, en particulier dans le domaine de la visualisation d'information. »

Le terme d'*intelligence collective* ne va pas de soi à mes yeux. Voici ce que nous nous écrivions à ce propos il y a à peu près un an sur une liste :

[...]

Moi : Moi aussi j'aurais aimé mieux comprendre, car l'intelligence collective, moi, ne me fait pas sauter, ni même sursauter, seulement un peu tiquer.

Olivier Auber : Moi aussi à vrai dire, c'est un terme fourre-tout. Mais à défaut de quelque chose de plus clair, il est employé sur Anoptique, en attendant mieux.

Moi : Pour dire vite, la seule chose qui me semble susceptible d'être collective dans l'intelligence, c'est le langage qu'elle utilise. Je ne suis pas le seul à ne pas croire en la possibilité d'un langage privé. D'un autre côté, l'utilisation à part-entière d'un langage, par définition collectif, ne saurait être que personnelle.

Olivier Auber : D'accord.

Moi : Il me semble que l'internet hisse cette vérité jusqu'à une évidence encore jamais atteinte. D'abord parce qu'on ne peut rien faire de l'internet sans un PC, c'est-à-dire un ordinateur 'personnel', et que tout nous y identifie comme utilisateurs personnels. Qu'on s'y camoufle souvent sous des pseudo ou des "personnes morales" n'y change rien au fond.

Olivier Auber : Oui encore.

Moi : Si le principe du libre est bien basé sur la coopération, on ne peut ignorer qu'il implique aussi d'assurer la possibilité de remonter des chaînes d'auteurs successifs, alors que les pratiques commerciales commençaient à gommer proprement de telles généalogies, et mettre des 'entreprises' à la place des personnes.

Olivier Auber : Réaliser de telle généalogie serait l'une des applications de l'un des projets en cours sur Anoptique, à savoir l'@rbre.

Moi : D'ailleurs, observez : comme l'a déjà fait remarquer quelqu'un sur cette liste, pas d'applaudissements, aucun sifflet pour faire écho à nos courriels. Ils susciteront des points-de-vue personnels ou le silence.

Olivier Auber : J'imagine que ces points-de-vue personnels contribueront le moment venu à préciser ce que l'on entend par Intelligence Collective ou à proposer d'autres termes. Pour nourrir ces réflexions, j'ai tenté d'apporter quelques précisions théoriques ici : <http://anoptique.com/PourquoiAnoptique>

Au plaisir de vous lire ici, ou sur le wiki.

La page que je critiquais a été modifiée et s'appelle aujourd'hui « Concept ». Nous n'avons pas continué à échanger, si ce n'est dans d'autres réseaux et sur d'autres questions.

L'intelligence collective en acte

ANOPTIQUE, c'est l'intelligence collective en actes, lit-on en en-tête de la page d'accueil. « En acte » est peut-être une référence aux travaux du regretté Francisco Varela. Les textes de notre ami

Barrett John Erickson¹⁹, que Pierre Petiot et moi-même avons traduit dans le numéro 14 d'*À Travers Champs*²⁰, montrent qu'il existe bien là un point nodal de complicité collaborative.

La notion d'intelligence collective n'a pas cessé de me paraître lourdement trompeuse. Les conditions de son développement telles qu'elles sont précisées dans les lignes qui suivent en constituent pourtant la meilleure remise en question. Qu'on en juge :

** Chaque individu a accès à au moins une forme de représentation de l'activité du groupe,*

** Chacun peut se situer dans cette représentation, et en conséquence faire varier sa situation par l'action,*

** Cette représentation est considérée comme légitime par tout un chacun.*

** Ces représentations collectives évoluent selon l'activité du groupe. Elles en constituent des cartes dynamiques, établies selon certains points-de-vue. La condition de légitimité ne peut être remplie que dans le cas où chacun a conscience du caractère réducteur des cartes et de l'arbitraire des points-de-vue qui y président. Enfin chacun doit pouvoir agir sur les règles de constitution des cartes, voire sur leurs points-de-vue mêmes.*

Je vois se dessiner là une forme d'organisation humaine, ou plutôt de relation collaborative entre chacun, qui demeurerait jusqu'à aujourd'hui aussi bien impensée qu'impensable. Elle le demeure sans doute à quiconque n'a encore fait aucun pas en ce sens, fût-ce à son insu.

Je vois là quelque chose qui dépasse radicalement toute idée de société, de communauté, de collectivité, et donc d'individu comme élément de celle-ci. Il n'est au fond de communauté que mise en acte par chacun et pour lui seul. Hors de ce « chacun » l'ensemble des individus ne forme qu'une communauté virtuelle, une croyance, une simple possibilité de partage, de collaboration, d'entraide... qui attend sa mise en acte.

Où et comment auraient pu exister des sociétés, des communautés ? ou encore une seule, totale ? Quelle autre forme auraient-elles pu prendre que celle d'une errance à la poursuite de rêves totalitaires, quoique toujours personnels ? Il ne peut rien y avoir de commun, de partageable, qu'entre chacun (chaque un).

Le nom d'anoptique n'est-il pas alors curieux pour un projet qui travaille sur la visibilité ? Voyons ce qu'en dit la page « Concept » :

Le concept d'anoptisme

Comme il peut sembler assez paradoxal d'intituler "Anoptique", du grec "a" (sans) et "optiké" (vision), le projet de rendre visible l'Intelligence Collective, cela appelle sans doute quelque explication...

Le projet d'Anoptique est bien entendu à l'opposé de celui du "panoptique", du grec "pan" (tout), qui "est un type d'architecture carcérale imaginée par le philosophe Jeremy Bentham" dont "l'objectif [...] est de permettre à un individu d'observer tous les prisonniers sans que ceux-ci ne puissent savoir s'ils sont observés, créant ainsi un « sentiment d'omniscience invisible » chez les détenus" (1).

Le concept d' "Anoptisme" s'écarte aussi dans une certaine mesure de celui de l'"Holooptisme", du grec "holos" (entier, tout, totalité), qui "consiste en un espace physique ou virtuel dont l'architecture est intentionnellement conçue pour donner à ses acteurs la faculté de voir et percevoir l'ensemble de ce qui s'y déroule" (2). A en juger par l'opposition des racines grecques, on pourrait même croire qu'il y a un antagonisme radical entre Anoptique et Holooptique. Ce n'est pas tout à fait le cas : si l'Anoptisme, comme l'Holooptisme, "visent à fournir à l'individu une représentation modélisée [...] de l'espace dans lequel il évolue" (2), l'Anoptisme fait son deuil de l'idée de "totalité" de cet espace comme de l'"objectivité" de sa représentation, et insiste au contraire sur l'arbitraire et la subjectivité des points-de-vue qui président aux modèles et aux règles qui les déterminent.

¹⁹ <http://www.magneticfields.org/>

²⁰ <http://jdepétris.free.fr/pages/atc.html>

Pour l'Anoptisme, les relations humaines ne sont pas réductibles à la mise en place d'une boucle de rétroaction cybernétique entre le groupe et l'individu ; l'essentiel est définitivement invisible à nos yeux. Le deuil de l'objectivité est rendu supportable par le fait que chacun est potentiellement auteur des points-de-vue, et acteur des règles et des codes qu'ils mettent en œuvre. L'Anoptisme entend fonder de cette manière la légitimité d'une "perspective numérique"(3) à mettre en œuvre au sein des systèmes sociaux.

Ces partis-pris se traduisent pratiquement, dans les actions d'Anoptique.

(1) FrWikiPedia:Panoptique (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Panoptique>)

(2) TheTransitionner: Holoptisme (<http://www.thetransitioner.org/wfr/tiki-index.php?page=holoptisme>)

(3) Poietic Generator: Perspective numérique (<http://www.thetransitioner.org/wfr/tiki-index.php?page=holoptisme>)

Tout ceci ne fraye pas très loin de l'ouvrage de Pierre Livet²¹, mais combien tout devient ici plus concret, limpide, pratique et traduisible en actes. Qu'on en juge par les réalisations :

Réalisations

Overcrowded est une plateforme ouverte pour favoriser les échanges et circulations entre acteurs et projets d'innovation sur l'Internet.

(<http://overcrowded.anoptique.org/PagePrincipale>)

FlickrMixr est un ensemble de scripts PHP qui génèrent des images à partir des dernières photos correspondantes à un tag postées sur flickr. L'image produite est une superposition des 4 dernières images postées pour un tag donné.

(<http://anoptique.com/FlickrMixr>)

L'*Agrégateur Poïétique* permet de visualiser le contenu des actualités délivrés sous forme de RSS par divers sites Internet (Wikis, blogs, moteurs de recherche, etc.), par exemple sous la forme de matrices colorées rafraîchies en temps réel.

(<http://anoptique.com/AgregateurPoietique>)

Générateur Poïétique, dispositif expérimental sous licence Art Libre permettant à un grand nombre de personnes d'interagir individuellement en temps réel sur une seule et même image collective. (<http://poietic-generator.net/>)

Le projet *@rbre* consiste à développer de manière collaborative un logiciel libre très original permettant aux amateurs et aux chercheurs d'éditer et de visualiser en 3D leurs données généalogiques, puis de les échanger en Pair-à-Pair (P2P) sans l'intermédiaire d'aucun centre. (<http://arbre.km2.net/wakka.php?wiki=Racine>)

MailReader est un programme de visualisation d'activité de liste ou groupe de discussion.

(<http://anoptique.com/MailReader>)

Action Carto est un plugin pour wikini qui permet de dessiner des formes simples sur une image de fond. Ces formes peuvent être reliées à des pages du wiki ou des ressources externes. (<http://anoptique.com/ActionCarto>)

Action Rssgp est un Plugin pour wikini. Le principe est d'afficher des items de flux RSS sous forme de carrés de couleurs en fonction de mots-clés trouvés dans ces items, ceci directement dans une page du wiki.

(<http://anoptique.com/ActionRssgp>)

(<http://anoptique.com/LesRealisations>)

²¹ la Communauté Virtuelle

(<http://www.lyber-eclat.net/collections/apart.html#livet1>, aux éditions de l'Éclat)

Des ambiguïtés en matière de religion

Le passage d'un Occident Chrétien théocratique à un Occident Moderne laïque masque par sa brutalité une dynamique subtile et plus complexe. On le comprend mieux en le comparant avec des processus similaires qui ont eu lieu dans d'autres civilisations et sur d'autres bases religieuses. Ils se sont déroulés de façon moins binaire, et la violence de l'Europe les éclaire en retour.

Dans l'Europe catholique, et en France tout particulièrement, l'opposition radicale, — celle qu'incarna le Parti Radical, qui ne fut justement radical que sur ce point —, entre le papisme et l'athéisme, est trompeuse. La théocratie papiste s'est fissurée dès l'orée du seizième siècle, sans qu'un soupçon d'athéisme y soit pour quelque chose, ni ait joué le moindre rôle dans l'apparition de la Modernité.

Il y a en Occident au moins quatre conceptions de Dieu très distinctes. La première, fondamentale, est biblique et évangélique. Elle est fondée sur l'expérience spirituelle, et articulée naturellement sur les Écritures et l'Histoire « saintes ». C'est le Dieu des prophètes, des saints et des martyrs, qui n'a besoin d'aucune médiation.

La seconde est celle du « Dieu de l'Église », de la religion positive. On croit à ce Dieu, parce qu'on pratique les rites et communie avec l'institution. L'Église, la communauté des fidèles, est l'incarnation, et pour tout dire la réalité, de ce Dieu-là.

L'identification, pour ne pas dire la confusion, entre les deux n'est pas évidente. Il en résulte un mélange instable, dont on retrouve à peu près l'équivalent partout dans le monde. Cependant, dans les deux Empires Romains, un tel mélange fut maintenu par la force bien plus longtemps que n'importe où ailleurs. Pendant des siècles, aucune autre religion, aucune hérésie ne fut admise.

La troisième conception est celle du « Dieu des philosophes ». Il n'est pas plus celui de la religion positive, dont il mine l'autorité des institutions au nom des lumières de la raison, que celui de l'expérience spirituelle articulée sur la tradition des Écritures et de l'Histoire. Il est un Dieu qui fait table rase. Ici encore, le malentendu est fréquent : ce n'est pas avec l'expérience spirituelle que le Dieu des philosophes fait l'impasse, c'est avec la tradition sur laquelle elle s'articulait.

La quatrième conception de Dieu est celle de sa laïcisation totale. L'identification totale de Dieu avec son Église aboutit à l'identification complète de celle-ci à la société. La société civile, l'État-nation, devient la réalisation et l'achèvement de la religion. Dieu, l'Église, se fondent et disparaissent dans la société positive, la société spectaculaire marchande.

Naturellement, on peut voir un point commun entre les deux premières conceptions de Dieu, celle de l'expérience spirituelle et celle de la religion positive. C'est celui de l'attachement à des traditions scripturaires et historiques. On peut aussi trouver comme point commun aux deux autres de s'en passer, d'en faire table rase, pour une sorte de foi épurée et abstraite, dont on retient l'esprit mais dont on ne se bat plus pour la lettre.

Cette observation superficielle en recouvre une autre beaucoup plus pertinente. La religion des philosophes ne serait-elle pas à celle des mystiques, ce que celle de la Société est à l'Église ?

Prochain travail pour la rentrée

J'ai bien envie pour la rentrée d'aborder ce genre de question avec mes étudiants. Je suppose qu'il nous faudrait trouver de la documentation pour en étayer la perspective, ou éventuellement en permettre la critique.

Il faudrait travailler sur des documents de langue française : ceux des Calvinistes et des Huguenots, et aussi de leurs prédécesseurs, Vaudois et Cathares ; ceux des « philosophes » français de la Modernité, de Descartes à Sade ; des acteurs de la Révolution Française, notamment à propos de la question de l'Être Suprême ; on n'ignorera pas non plus la discrète influence de la Roze-Croix et de la Maçonnerie, ni les sources du premier mouvement communiste qui n'en surgissent pas loin. Tout cela devrait être mis en relations avec la période contemporaine, les Surréalistes, les Situationnistes, les idéologies existentialiste, structuraliste, voire post-moderniste.

Il faudrait mettre tout cela en perspective avec les autres traditions : monde indien, successifs empires chinois, civilisation turco-mongole, histoire des Bouddhismes, des Judaïsmes, des autres Christianismes, des Islams.

Il est évident que la réalisation de la religion, où que ce soit, ne s'est pas dirigée unilatéralement vers la même forclusion, mais au contraire vers un dépassement. Il faudrait rechercher également des documents qui en témoignent dans la culture francophone, européenne, et universelle.

Cahier XXIV Derniers jours au Farghestan

Le 6 janvier

La neige tombe sur Rhages

La neige tombe sur Rhages, et nous allons bientôt repartir. Nous avons invité à déjeuner les connaissances que nous avons faites depuis que nous sommes ici : Agha Waraf, Youssouf, le jeune correspondant de Ziddhâ, et Gibran.

Il y a bien longtemps que je ne m'étais plus retrouvé dans une habitation aussi confortable que celle que Gibran nous a prêtée. Vieille maison de pierre à un étage, elle donne d'un côté dans une minuscule ruelle, et de l'autre sur des jardins en pente dans la direction de la mer, toujours ensoleillés.

Balcons étroits devant les fenêtres trilobées, terrasse, bout de jardin jusqu'à un mur au-delà duquel on ne voit que la mer et le ciel, avec quelques toits au milieu des branchages : on en oublie complètement la ville, dont le centre n'est pourtant pas bien loin à pieds. Nous devons être rentrés le 8. L'Université rouvre ses portes, Kouka reprend son poste à Bolgobol, les propriétaires rentrent de pèlerinage.

Par des escaliers tortueux, nous descendons au bord de mer — moi, généralement avant le jour, où je peux voir la lune, pleine ces temps-ci, se coucher sur la mer, juste à l'ouverture de la rade, dans la nuit encore noire ; et souvent tous les deux en fin d'après-midi, où le soleil la remplace.

Il y a tout en bas dans une anse, un petit port de pêcheurs et un bout de plage. C'est là que nous sommes souvent allés prendre le thé.

Youssouf est un jeune homme à la tête bien faite. Sa conversation n'est pas immature parmi nous autres qui avons passé l'âge d'être son père, et même, pour Gibran, son grand-père. Il est vrai que Ziddhâ est aussi jeune que lui. Ils paraissent s'entendre bien tous les deux. Ils se sont vus plusieurs fois depuis que nous sommes là.

— C'est vrai, dit-il alors que nous parlons du travail que j'ai donné à mes étudiants, et dont j'ai résumé le texte à mes hôtes, le Saint Empire semble avoir figé pendant des siècles ce qui a éclaté dans la communauté musulmane au cours de la seule génération qui a succédé au Prophète : conflits entre la religion positive et l'expérience spirituelle, entre l'interprétation de celle-ci dans la littéralité de la tradition, et sa déconstruction rationnelle ou poétique.

— Il n'y a cependant jamais eu de choc frontal, reprend Agha, ni entre une positivité de la religion et l'expérience spirituelle, ni entre des traditions littérales et les développements mystiques, métaphysiques, philosophiques ou scientifiques.

— Il y a bien eu la rupture entre les Chiites et les Sunnites, intervient Ziddhâ qui croit peut-être devoir voler à mon secours.

— Quelle rupture ? Interroge Gibran. Les Chiites se flagellent encore tous les ans pour n'y avoir pas suivi Hussein, auquel leurs ancêtres avaient pourtant fait appel. Et les Sunnites sont plutôt les successeurs de ceux qui ont proposé une voie médiane. Et il n'y a de toute façon jamais eu de tradition unique ni d'orthodoxie. Il n'y a d'ailleurs jamais eu de frontière bien nette entre les diverses sensibilités de l'Islam et les autres traditions du livre, pas plus qu'entre ces dernières et celles qui puisent à d'autres sources.

Conversation dans le jardin au crépuscule

« Je ne suis pas sûr de bien comprendre », dit Youssouf un peu plus tard dans le jardin, où il m'a accompagné pour voir le crépuscule cuivrer un ciel de neige sur la mer. « Je ne connais pas assez l'histoire de l'Occident pour comprendre les quatre conceptions de Dieu que tu décris. Plus

précisément, je cherche trop à les comprendre à travers ma connaissance de l'Islam. Et puis, et c'est ce dont tu me fais prendre la mesure, je n'arrive pas à me figurer un empire théocratique. »

La rade de Rhages est entourée de forts. La ville avec les années s'est étendue tout autour d'eux. Du jardin, on aperçoit une tour du fort Jibril à l'entrée du vieux port, et l'on en voit deux autres de chaque côté de la rade.

Le fort Idris, sur une éminence derrière nous, qui protégeait le flanc est de la ville, est caché par la maison. Il n'est pas très éloigné, et on le voit parfaitement des fenêtres du premier étage qui donnent dans la ruelle. Ces forteresses sont toujours en service et servent de dépôts aux milices populaires. On voit flotter sur la tour du fort Jibril le drapeau noir du Farghestan avec un sabre d'or et un croissant de lune dans le coin supérieur du côté de la hampe.

« Je peux reconnaître dans le Mota'zilisme des premiers siècles de l'Hégire quelque chose qui ressemble au Dieu des philosophes dont tu parles » continue Yousef. « J'identifie bien aussi dans le Wahhabisme moderne quelques ressemblances avec l'Église Romaine. Mais ce sont là des aspects locaux et ponctuels. Le Mota'zilisme est lié à la forte prégnance de l'Hellénisme à Damas, et à celles de penseurs sceptiques comme Lucien. Le Wahhabisme, lui, a des liens étroits avec la monarchie saoudienne et les relations troubles qu'elle a toujours entretenues avec les puissances coloniales. En dehors de cela, je ne retrouve pas tes catégories que je ne comprends de toute façon pas bien. »

Il ne fait toujours pas froid malgré la neige qui a tenu jusqu'au soir, et nous pouvons continuer notre conversation dans la pénombre qui s'installe.

Moi : Ne t'en étonne pas, puisque je dis moi-même que cette partition est plus subtile dans les autres civilisations.

Youssef : Soit, alors peux-tu me la faire mieux comprendre ?

Moi : C'est assez simple en somme. Il s'agit d'une double partition. Je suppose qu'il n'est pas très difficile de distinguer deux postures de l'esprit : l'une interprète son expérience dans les paradigmes d'une tradition. Elle s'en sert pour décrire ses expériences ; et de ses expériences, pour affiner ses paradigmes.

Youssef : Oui, mais je ne vois pas quel autre choix aurait l'esprit humain, et donc quelle autre attitude tu peux lui opposer. Comment pourrais-je interpréter autrement mes expériences qu'à travers les paradigmes et les jeux de langage dont j'ai hérité.

Moi : Je te l'accorde, mais ces interprétations finissent à leur tour par modifier ces paradigmes. Tu peux alors bien imaginer une posture qui s'interdit d'y toucher, et une autre qui soit prête à tous les révoquer en doute à partir de l'intuition, de l'expérience et de l'inférence.

Youssef : Je comprends, mais c'est un peu comme si tu me proposais de sauter sur une jambe plutôt que de me servir de mes deux pieds pour avancer. Quand un enfant apprend à parler et qu'on lui enseigne des contes, des chansons et des légendes, il est évident qu'il s'en servira pour énoncer et pour interpréter ses propres expériences. Est-il préférable qu'il devienne autiste sous prétextes qu'ils les surdétermineraient ? Ou ne vaut-il pas mieux qu'il apprenne à s'en servir, les affiner et se les approprier ?

Entre le crépuscule et la nuit complète, une curieuse couleur mauve semble sourdre de la nébulosité et de la neige. Parfois, l'extrémité incandescente de la cigarette sur laquelle tire Youssef illumine son visage.

Moi : Ton intelligence est subtile, Youssef, mais puisque tu les compares aux deux jambes qui nous servent à marcher, je peux conclure que tu as compris les deux postures que je distingue.

Youssef : Soit, et quelles sont les deux autres ?

Moi : L'une pose que l'expérience personnelle est à la source de toute mise en commun, et qu'il n'y a aucune possibilité que deux hommes s'entendent, même sur des règles et des définitions, si

chacun ne les interprète pas à partir de son expérience privée. Et l'autre affirme la primauté de l'appartenance et de l'éducation sur toute expérience personnelle.

Youssef : J'ai bien peur de te faire la même réponse que tout à l'heure. Ton expérience personnelle risque d'être bien limitée sans les outils cognitifs, forcément communs, que d'autres ont partagé avec toi. D'un autre côté, ta capacité de les acquérir et d'en faire usage le sera aussi, si tu n'en fais pas d'abord des outils de ta propre expérience.

Moi : J'observe donc encore une fois que tu perçois très bien les distinctions que je propose.

Youssef : Je l'admets.

Moi : Alors admets avec moi qu'il en est malgré tout qui veulent nous faire sauter sur une jambe plutôt que de nous voir marcher.

Youssef : Il me semble pourtant que tu privilégies une jambe sur l'autre.

Moi : Tu as raison. Il faut bien qu'une jambe la première propulse le poids du corps. Pour moi, c'est l'expérience personnelle.

Youssef : Pourquoi ?

Moi : Tu comprends « deux et deux font quatre », n'est-ce pas ? Il peut toujours y avoir un problème de langue de conventions ou de signes pour l'énoncer, mais ce que signifie « deux et deux font quatre », tu n'as besoin de personne pour t'en convaincre. Il se pourrait qu'on te dise que deux et deux font cinq, ou qu'on te contraigne à le dire, mais tu ne pourras pas le croire, ou alors tu ne le comprendras pas. « Deux et deux font quatre » ne suppose aucun accord préalable. Chacun est bien capable de s'en convaincre seul, et s'il n'y parvient pas, on ne voit pas ce qui pourrait le faire. À partir de là seulement, des hommes peuvent commencer à s'entendre. Maintenant, je te l'accorde, tu peux t'en apercevoir parce que d'abord quelqu'un te le fait remarquer, mais tu ne pourras pas te contenter de le croire, ni seulement de l'apprendre.

Nous avons gardé nos invités à dîner

La silhouette de Ziddhâ s'est dessinée à contre jour dans la porte-fenêtre au rez-de-chaussée.

— Gibran et Agha restent à dîner, nous crie-t-elle. Tu restes aussi Youssef ? Agha vous raccompagnera en voiture.

— Bien sûr qu'il reste avec nous. Renvoie-je en le voyant faire mine d'hésiter.

J'avais déjà été frappé lors de ma première arrivée à Bolgobol par la mise des habitants. Ils sont, comme on dit, bien mis. Le plus curieux et que je ne saurais pas dire exactement pourquoi. Leurs vêtements ne sont pas particulièrement riches ni neufs. Ils ne sont même pas vraiment beaux, surtout ici où leurs longs manteaux ressemblent plutôt à des robes de chambre, mais ils leur donnent une prestance. Il y a toujours une touche de recherche, dans les couleurs, les formes ou la texture.

Ils ont une dignité et une politesse qui ne s'embarrasse pourtant pas de manières. Disons qu'ils ont de la tenue sans la retenue. Ils rient volontiers, ne sont pas figés dans leurs gestes, touchent facilement votre bras ou vous prennent par l'épaule, mais je me rends compte que je n'ai encore entendu aucune plaisanterie déplacée depuis que je suis ici.

Quand nos amis sont partis, un froid glacial était tombé sur la ville avec une pluie fine.

Le 7 janvier

Un monde de cristal

Il aura fait beau jusqu'au moment où nous aurons dû prendre la route. Nous circulons depuis ce matin dans un monde de cristal. Tout est verglacé : les rues des agglomérations, les champs, les forêts, et surtout la route. Le pare-brise et même le tableau de bord se couvrent d'une couche de glace sous l'effet de la condensation.

Le chauffage de la camionnette est très insuffisant, mais elle est heureusement bien équipée. Quelques minutes nous ont suffi pour remplacer nos pneus par quatre bien cloutés. Ils étaient

derrière sous un contre-plaqué, et j'ai regretté que nous ne les ayons pas vus avant de passer le col du Gargon le mois dernier.

L'air tiède et humide qui stagnait depuis si longtemps au-dessus de la mer d'Argod, et qui en se refroidissant avait commencé à produire de la neige, a été dans la nuit soulevé par des masses d'air glacé descendus des hauts plateaux. Poussé par un front polaire, l'air froid s'est glissé sous les nuages, et les particules d'eau n'ont plus eu le temps de se transformer en cristaux. Une pluie verglaçante s'est mise à tomber sur tout le sud du Marmat, et la température s'est effondrée.

Les Marmaty sont heureusement habitués à un climat rude et capricieux. La vie est bien sûr ralentie, mais la situation est sous contrôle. Les voitures accidentées ou abandonnées sont très rares sur la route.

Nous devons rouler dans ces conditions jusqu'à la plaine du Gandar. Après, la neige remplacera le verglas, et Ziddhâ m'assure que ce sera plus facile. Je n'en suis pas si sûr car la météo annonce une tempête. Notre arrivée le 8 me paraît compromise.

Dans nos bottes, les pieds se refroidissent très vite en conduisant. Nous nous les réchauffons à tour de rôle, assis en lotus sur la banquette, avec des couvertures sur les jambes.

« Vous devriez avoir honte, dis-je en tentant une pointe à quarante-cinq dans une ligne droite, d'entraîner un homme de mon âge dans de telles aventures. »

« De ton âge ? » Elle me donne en riant un coup de poing à l'épaule. « Tu es solide comme un roc. »

Nous avons longé la côte jusqu'à la frontière du Farghestan, à l'embouchure du Gandar. C'était un petit détour par rapport à notre trajet à l'allée, mais nous craignons l'état des routes en nous éloignant dans les terres.

Quand nous y sommes arrivés, le jour déclinait déjà. Nous avons jugé plus prudent de ne pas remonter la vallée du Gandar avec un avis de tempête pour la nuit. Il n'était de toute façon plus possible d'arriver à temps à Bolgobol. Nous avons préféré continuer par le bord de mer jusqu'à Tangaar, qu'il nous restait une petite chance d'atteindre dans la nuit.

Le collier offert à Ziddhâ

Le bijou que j'ai offert à Ziddhâ est un large collier d'argent incrusté de pierres, sur lequel sont gravées des lionnes plantant griffes et crocs dans le dos de rennes. Je pense plutôt maintenant qu'il s'agit des deux mêmes bêtes à quatre moments différents. La scène doit se lire de droite à gauche : la lionne bondit sur le dos du renne, puis elle s'y ramasse entièrement dans la seconde gravure, les deux animaux roulent ensuite l'un sur l'autre, et enfin le fauve brise la nuque de sa proie dans la dernière.

C'est exactement l'image que je me fais de la pensée concernant les décisions pratiques et les choses concrètes. Qu'elle écrase sa proie ou qu'elle roule dessous entraînée par leur élan, elle ne desserre pas son étreinte. Proprement, il n'y a ni haut ni bas, ni général ni particulier, seulement la capacité de décomposer la complexité, ou de la recomposer à partir du simple.

Jamais la pensée abstraite ne doit perdre la prise concrète, ni l'inverse. Cette image sauvage est en réalité d'une profonde sagesse. J'ai acheté ce collier le 16 décembre à Arath Zan pour Ziddhâ, et je ne comprends qu'aujourd'hui pourquoi je l'ai choisi.

- Il n'y a pas de lions en Asie, me dit Ziddhâ.
 - Il a bien dû y en avoir, dis-je me rappelant mes lectures de l'Iliade et de Gilgamesh.
 - Jamais aussi haut que le Marmat, insiste-t-elle. Ce sont des tigres des neiges.
 - Il n'y a de toute façon jamais eu de rennes non plus si au sud. Ce sont des cerfs.
 - Ça, je n'en suis pas sûre.
- Moi non plus, mais ça ne va pas me gêner pour l'affirmer, sinon, autant ne plus écrire.

QUATRIÈME PARTIE

UN HIVER DANS LE MARMAT

Cahier XXV
De la certitude

Bolgobol, Le 16 janvier

Dernières nouvelles de moi

Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour tenir mon journal depuis mon retour du Farghestan. Je suis principalement occupé à revoir une série d'essais écrits au cours de ces dix dernières années, dans le but d'en faire un ouvrage complet, une sorte de manifeste sous le titre de *Pour un Empirisme Poétique*²².

Tous les textes qui le composent ont été édités sur le net, parfois en revue, et quelquefois traduits. Ils ont suscité des retours divers : critiques, rééditions, traductions. L'internet est le moyen le plus efficace de publier des textes relativement courts, auxquels l'imprimerie ne laisse que la ressource de la revue.

Un texte dans une revue est interprété dans sa relation avec ceux qui l'accompagnent. C'est à double tranchant : sa signification peut en être étendue aussi bien que limitée. Sur le net, le texte est plus autonome, et il peut s'associer simultanément à plusieurs contextes. C'est en somme comme s'il était édité dans plusieurs revues en même temps selon qu'il est cité, lié, commenté, critiqué ou traduit sur un site consacré à la poésie contemporaine, au Surréalisme, au logiciel libre ou à l'altermondialisme.

L'édition internet rend cependant moins perceptible la cohérence entre plusieurs textes relativement courts, dans la mesure où elle ne facilite pas non plus la lecture de gros ouvrages, que ce soit à l'écran ou après les avoir imprimés. Si l'on juge nécessaire de regrouper plusieurs écrits dans un ensemble homogène, on arrive vite à envisager sa publication dans une édition courante. C'est à quoi je suis occupé en ce moment avec tous mes écrits qui sont rassemblés sur le plan de mon site sous la rubrique « la théorie ».

Je suis revenu dans mon appartement de Bolgobol, mais j'habite le plus souvent chez Ziddhâ dans la vallée de l'Oumrouat. Je n'avais pas revu mes étudiants avant ce matin. J'étais resté en contact étroit par courriels avec Manzi et Roxane, faisant même de cette dernière, plus disponible ou peut-être seulement plus active, ma véritable plénipotentiaire à l'université.

De la transmission du savoir

« Je ne voudrais pas contrarier ta spontanéité que nous apprécions tous, dit Manzi en apportant les assiettes, mais il n'est pas dans les coutumes des professeurs de l'Université de Bolgobol de soulever une étudiante par la taille et de la faire tourner, même quand on est content de la revoir. »

Avec Roxane, nous sommes ensemble venus déjeuner chez lui après le cours de ce matin. Le froid et la neige nous privent des lieux en plein air que nous affectionnons. C'est elle, naturellement, que j'ai soulevée ce matin.

Je ne sais pas jusqu'à quel point Manzi plaisante ou essaie de corriger ma conduite. Je ne m'en soucie guère d'ailleurs, car je n'envisage pas d'en changer. En vérité, bien que je sois heureux de retrouver tous les amis que j'avais laissés ici depuis plus d'un mois, je ne suis pas particulièrement de bonne humeur.

22 http://jdepétris.free.fr/Livres/empirisme_poetique/

— C'est de donner des cours qui ne t'amuse plus ? Me demande Roxane.

En vérité, ça ne m'a jamais amusé. Je n'aime pas cette institution d'un rapport entre un prétendu sachant et de prétendus apprenants, alors que le préalable à tout enseignement impose justement de le subvertir.

— Je te comprendrais, me répond-elle, si tu affirmais que le résultat de l'enseignement consiste justement à supprimer cette différence, mais comment peux-tu dire que c'est un préalable ?

— Ah Roxane, intervient Manzi en s'asseyant en face de nous sur le tapis, tu ignores tout de l'ultra-platonisme de notre ami. Si tu dois tout révoquer en doute, ce que tu sais est seulement que tu ne sais rien. C'est le zen de l'école cartésienne.

« Celui qui sait et celui qui ne sait pas, sont-ils semblables ou sont-ils différents ? » se met-il à réciter en imitant mon accent de Marseille. « Ça dépend, dit le maître. Pour celui qui sait, ils sont identiques. Mais pour celui qui ne sait pas, la différence est très grande. »

— Ce n'est pas de moi, précisé-je pour Roxane, c'est une citation de *Passe sans porte*. — Oui, dit Manzi, mais je ne sais pas refaire l'accent de la Chine du Sud.

Dialogue sur le peu de certitude

La neige a recouvert d'un tapis uniforme toute la vallée de l'Ardor avec un froid vif et un air très pur plutôt agréables si l'on est correctement couvert. On m'assure pourtant que la température est au-dessus des moyennes saisonnières.

Il y a quelque chose d'argenté dans la lumière qui adoucit les contrastes tout en éteignant la saturation des couleurs. Le ciel est bleu pourtant, malgré une très légère nébulosité.

Je suis malgré tout de mauvaise humeur car j'ai lu sur le site de l'Université de Bolgobol l'essentiel des publications issues du mouvement de grève. Mon jugement à leur propos est très critique.

« Ce jusqu'au-boutisme est nouveau chez toi, » conclut Manzi.

« Il n'y a aucun jusqu'au-boutisme de ma part. Je pensais seulement que notre stratégie commune était claire : mettre en œuvre des processus irréversibles à long terme, même modestement. Il ne m'importe ni de réformer, de renverser ou de remplacer je ne sais quel état de choses transitoire et fugace, pour je sais encore moins quoi d'autre. Que les processus que nous lançons commencent par être modestes et limités ne me dérange pas, au contraire si cela les rend plus commodes à mettre en œuvre, du moment qu'ils sont à longue-portée. Vous le savez aussi bien que moi, Galilée a plus construit en laissant tomber des poids de la Tour de Pise, que le Saint Empire et la Sublime Porte réunis. Pourtant, si vous jetez un œil sur ses écrits, vous verrez qu'il ne répugnait à aucun compromis. »

La ville de Bolgobol est très différente en cette saison de celle que j'ai connue tous ces étés. La neige la rend plus sauvage, assombrissant le granite bleu de ses murailles. Tout y paraît curieusement grandi, maintenant qu'elle n'est plus écrasée de soleil.

Cette ville n'est pas comme les autres. L'espace urbain n'y paraît pas comme ailleurs l'exact opposé de celui de la nature. Là, c'est l'inverse, malgré, ou peut-être à cause des vieilles fortifications qui devraient en souligner la frontière. Là, leur effet est tout contraire.

« Depuis des temps immémoriaux, » continué-je en regardant à travers les vitres les branches noueuses et dépouillées des platanes où des corneilles se sont posées, « les certitudes dont l'humanité s'est assurée ne sont pas en si grand nombre. Il ne devrait pas être bien difficile d'en faire la liste, mais on ne connaît personne qui s'en soit préoccupé. Sinon, je suppose qu'il ne faudrait pas beaucoup de temps pour que le plus ignorant les apprenne toutes et les éprouve. Au lieu de cela, je suis certain que si l'on interrogeait ceux que l'on tient pour les plus savants sur quelques-unes de ces certitudes, on obtiendrait peu de réponses correctes. »

— Donne-nous un exemple, demande Roxane. — Eh bien, expliquez-moi par exemple, le principe de l'accélération qu'a formulé Galilée, auquel je faisais justement allusion.

Ils me regardent, hésitants. — Je sens confusément où tu veux en venir, finit par lancer Manzi, mais je ne vois pas comment tu distingues la certitude de l'incertitude. Crois-tu qu'il n'y ait qu'un petit nombre de choses certaines ?

— Des certitudes simples et intuitives ? Il y en a très peu. Et j'observe qu'on a très peu cherché à les distinguer de ce qui leur ressemble mais n'en est pas.

— Donne-nous encore des exemples, redemande Roxane.

— Là, nous n'avons que l'embarras du choix : c'est l'essentiel du savoir. Ce sont des axiomes, comme celui d'Euclide : on ne peut les démontrer, et l'on peut tout aussi bien partir d'axiomes différents. Ce sont des règles, des définitions grammaticales, qu'on confond généralement avec des descriptions. L'eau bout à cent degrés, par exemple, montre une relation intéressante entre la chaleur et la nature de l'eau, mais ne dit rien d'autre. Ce sont encore de simples croyances, des opinions, des coutumes, des manières de procéder, mais dans lesquelles la certitude ne trouve aucune part. Ce sont aussi très souvent des déductions très probables, sur lesquelles nous avons raison de fonder nos décisions. Les véritables certitudes sont très rares.

— Tu n'as pas tort, Jean-Pierre, reprend Manzi, toutes les connaissances que nous accumulons au cours d'une vie, nous les avalons sans les différencier davantage. Nous n'apprenons jamais à distinguer celles que nous aurions pu ne jamais découvrir, mais dont nous ne pouvons plus douter une fois que nous les connaissons. Je n'ai pas la moindre idée de combien il peut y en avoir, mais il est évident qu'elles ne sont pas bien nombreuses, et qu'il ne doit pas être si difficile de les retrouver toutes.

— Vous voulez dire, intervient Roxane, que ces quelques certitudes pourraient aisément être connues de tous ; que ce serait un objectif somme-toute assez facile à réaliser, alors qu'elles ne sont connues pratiquement de personne ?

— Je n'irais pas si loin, dis-je, car il doit bien y avoir quelque chose qui nous retient pour réaliser un projet apparemment aussi simple. Cependant, si tu évalues en logon la quantité d'information à communiquer, elle serait très faible comparée par exemple avec ce qu'exige l'apprentissage d'une langue.

Certitude et empirisme

— Comment définirais-tu la certitude ? M'interroge Roxane. À quoi savons-nous que nous avons à faire à une certitude, et à quoi la distinguons-nous d'une croyance ou d'un préjugé ?

— De prime abord, nous ne les distinguons pas, justement, intervient Manzi qui paraît partager toujours plus mon point-de-vue, pas davantage que les simples déductions probables. Nous n'avons la plupart du temps pas besoin de le faire pour prendre des décisions nécessaires à la vie courante. C'est seulement si nous nous y arrêtons que les différences nous sautent aux yeux.

— Et quelles sont-elles ?

— Nous les voyons quand nous cherchons leur fondement, répond-il. Quand nous cherchons des fondements à ce qui est probable, nous nous engageons dans une chaîne d'inférences sans fin, ou bien qui aboutit à des croyances ou à des certitudes. Quand nous cherchons les fondements d'une croyance, nos doutes se déplacent sur des jeux de langage, et sur le rapport qu'ils entretiennent avec nos convictions et les faits. Quand nous cherchons le fondement d'une certitude, nous voyons qu'elle n'en a pas besoin.

— C'est donc une expérience, approuvé-je. Elle est même très proche de l'expérience esthétique.

— J'ai peine à vous suivre, avoue Roxane.

— Il me semble, précisé-je, que la certitude est l'expérience d'un ajustement parfait entre l'intuition des sens et celle de la raison ; quand voir et comprendre ne se distinguent plus.

À Bolgoblol, Le 20 janvier

La nuit est toujours noire quand j'ouvre les volets

J'ai beau me lever plus tard qu'aux saisons chaudes, la nuit est toujours noire quand j'ouvre les volets.

Je vois la forêt, juste au-dessus des toits, glacée sous son manteau de neige. Elle est étrangement grise avant que le petit jour ne la bleuisse, derrière les lueurs rouges des lampes au sodium de l'éclairage urbain.

Le 21 janvier

Les sites Web littéraires sont en train de devenir les nouvelles coqueluches des internautes chinois

À l'heure actuelle en Chine, les portails sites Web littéraires stockent quelques 90.000 types de romans en ligne dont le nombre total des caractères dépasse 7 milliards, et renouvellent chaque jour plus de 10 millions de lettres des romans de création originale et des autres œuvres littéraires. Le nombre des usagers inscrits qui était de 3 millions a doublé en un seul an. Parmi ces derniers 500.000 sont de nouveaux lecteurs payants. Ces chiffres croissent toujours à une vitesse vertigineuse et les records sont battus sans cesse.

Tous les signes montrent que les sites Web littéraires sont en train de devenir les nouvelles coqueluches de l'internet chinois. Des spécialistes du secteur ont indiqué que la croissance démesurée du nombre des férus de la littérature en ligne explique les énormes et immenses demandes de la lecture de l'époque internet. L'âge de ces mordus de la littérature Web se situe principalement entre 22 et 35 ans. Ils ont grandi en même temps que l'internet et ressentent un grand besoin de satisfaire leur faim et leur soif de la lecture littéraire. Mais à l'heure actuelle en Chine la plupart des créations littéraires ont des sujets à peu près identiques et leur nombre est assez limité. Les œuvres littéraires ne peuvent satisfaire les demandes volumineuses et grandissantes des internautes lecteurs.

D'après notre connaissance, la littérature en ligne semble devenir un terrain de prédilection pour les internautes chercheurs de trésors, alors que certains sites littéraires synthétiques commencent à prendre forme et parviennent à une certaine ampleur.

Ces deux dernières années, ces sites littéraires, ou bien financés par des fonds à risque ou bien faisant l'objet d'acquisition, ont adopté successivement le mode de lecture payante, ce qui entraîne le développement de la création d'œuvres littéraires en ligne à but lucratif.

Source: le Quotidien du Peuple en ligne

Une problématique fractale

Voilà qui ne manque pas d'intérêt, et vient encore ajouter un éclairage dans les problèmes avec lesquels je me débats.

Ils sont divers et précis, et pourtant ils ne cessent de déborder les uns sur les autres.

Je suis en train de mettre à jour ma *Méthode raisonnée pour écrire avec un ordinateur*²³. Les modifications que je veux lui apporter m'ont été inspirées pendant que je rassemblais les textes qui composent *Pour un Empirisme Poétique*, et je tiens à les mettre au propre avant que mes idées ne perdent leur clarté.

Cependant, je n'ai toujours pas écrit la préface du livre qui est à la source de toutes ces clarifications techniques, et je dois en même temps étudier son contrat d'édition pour qu'il n'entre pas en contradiction avec les licences sous lesquelles ces textes qui sont déjà publiés. Or, tous ces problèmes techniques et juridiques tiennent déjà une place importante dans *Pour un Empirisme Poétique*, où je les questionne d'un point-de-vue philosophique et littéraire.

Aussi précise et circonscrite que soit la question que je me pose, elle finit donc toujours par renvoyer à un ensemble complexe, dont elle peut menacer la cohérence, et tout aussi bien l'éclairer d'un jour plus pratique. Je me sens alors devant un puzzle géant dont il m'est difficile d'embrasser

23 http://jdepétris.free.fr/load/eao_folder/index.html

la totalité d'un seul coup d'œil — d'autant que les pièces semblent se reproduire en se diversifiant comme une image fractale.

Nous savons tous, heureusement, qu'une telle image reproduit des algorithmes assez simples. C'est ce qui me rassure.

Cahier XXVI

Une semaine à Bolgobol

Bolgobol, Le 23 janvier

La nuit et moi

La boulangerie au rez-de-chaussée réchauffe agréablement le plancher. Le chauffage électrique serait insuffisant avec les murs de bois de ma chambre dont le plafond n'est séparé du toit que par une grange vide.

J'aime la nuit, j'aime l'aube, et tout particulièrement m'y retrouver seul. Évidemment, je dois bien trouver le temps de dormir entre les deux. Parfois je sors devant la porte. Je peux rester à fumer là, dans l'air glacé face aux étoiles. Il m'arrive de descendre l'escalier jusqu'à la cour, et même de faire quelques pas le long de la route jusqu'au pont. Je rentre quand je sens le froid me gagner, et je reprends le clavier ou la plume.

Je me sens manquer de temps en ce moment ; de temps pour parcourir des chemins inconnus. Je suis pris par trop de choses ici, et en France, car je n'en suis jamais entièrement parti — quotidiennement, j'y mène plusieurs affaires.

Je ne trouve plus le temps de lire. Je ne lis plus que dans le car, en l'attendant, ou encore en marchant.

Un contrat-type d'édition

Pendant que j'étudiais mon contrat d'édition, j'ai eu l'idée de faire partager mes réflexions sur différentes listes et forums. Il en est résulté un collectif pour rédiger des contrats-type compatibles avec les licences libres. Les contrats qui ont cours ces temps-ci chez les éditeurs sont totalement inacceptables. Qu'on en juge :

Article 2 – Durée de la cession : La présente cession est consentie pour avoir effet en tous lieux, et pour le temps que durera la propriété littéraire de l'auteur et de ses ayants droit, d'après les législations tant françaises qu'étrangères et les conventions internationales, actuelles ou futures, y compris les prorogations qui pourraient être apportées à cette durée.

C'est à dire jusqu'à la Saint Glinglin. C'est bien long, trop long pour nous engager. Nous ne serons plus là.

6.3. – Épuisement des éditions : En l'absence de tout accord contraire entre les parties, et en cas d'épuisement des éditions réalisées par l'éditeur, si celui-ci ne procède pas lui-même ou par l'intermédiaire d'un tiers autorisé, à la réimpression dans un délai de 3 (trois) mois à compter de la mise en demeure de l'auteur par lettre recommandée avec accusé de réception, le contrat sera résilié de plein droit.

L'auteur recouvrerait alors la libre disposition des droits cédés par le présent contrat, (jusque là ça va pour moi, mais ça protège très mal l'éditeur) sous réserve des cessions ou autorisations consenties auparavant par l'éditeur à des tiers.

Ce dernier point s'articule avec l'article 8 :

Article 8 – Exploitation par un tiers des droits cédés : Sous réserve de procéder lui-même à la publication de l'œuvre en édition courante et d'assurer son exploitation permanente et suivie ainsi que sa diffusion commerciale, l'éditeur est habilité à accorder à des tiers, en France et à l'étranger, et au besoin par voie de cession, toutes les autorisations pour l'exploitation des droits qui lui sont cédés au titre du présent contrat.

C'est cet article 8 qui donne son véritable sens à l'article 2. En fait, il devrait être une clause de l'article 2. Je suis appelé à signer un contrat pour les siècles des siècles avec un tiers que je ne connais pas.

C'est tout de même hallucinant. On ne connaît absolument pas le contenu précis du contrat : on ne connaît pas les « législations étrangères », seulement la convention de Genève et les pays qui l'ont signée. On ne connaît pas la durée de la cession qui peut être prolongée. On ne sait pas avec qui l'on s'engage, puisque le contrat peut être cédé. On ne connaît pas davantage les techniques futures dont il est question dans l'article 3 : *Le droit de représenter tout ou partie de l'œuvre, ses adaptations et traductions, à l'exception des adaptations audiovisuelles, par tout procédé actuel ou futur de communication publique, et notamment par lecture publique, représentation théâtrale, chorégraphique ou musicale, télédiffusion et mise en ligne sur les réseaux informatiques.*

De plus, c'est précisé dès l'article 1, cette cession est exclusive, et elle vise les droits voisins dans le monde entier et dans toutes les langues. Nous sommes dans le jarrysme intégral !

Le plus saisissant est encore le contraste entre ces durées, ces contenus indéfinis, et le caractère assez étroit des droits principaux, c'est à dire le chiffre du tirage courant, les rémunérations, les délais assez courts, et même les termes passésistes comme « manuscrit ».

Comment puis-je inférer le sens qu'auront encore de telles clauses dans vingt ans, et à plus forte raison soixante-dix ans après ma mort, et peut-être bien davantage. En ont-elles encore seulement un aujourd'hui ?

Comment un éditeur normal peut-il croire qu'un tel contrat le protège ? Ce contrat n'est pas plus fait pour lui que pour moi. Certains peuvent bien dire le contraire ; c'est l'auteur qui garantit les droits de l'éditeur.

Si on lit bien un tel contrat-type, on voit qu'il est double : il a une apparence, et une réalité. Sous le couvert d'un libre contrat entre un auteur et un éditeur, il suppose une cession exclusive bien plus importante et radicale.

On me demande en somme de céder un travail que je dois à mon rapport à l'humanité tout-entière, passée, présente et future, à une sorte de complexe militaro-médiatique. En tant qu'auteur, on me fait artificiellement propriétaire de ces droits de tous. Et pour quoi en faire ? Pour les en priver en y renonçant.

Il est probable qu'à moyen terme aucune valeur légale ne sera reconnue à un tel contrat. Déjà, il ne reste plus rien du droit d'auteur dont la modernité a fondé les principes, même pas un esprit, alors que la législation prétend toujours y trouver ses racines.

Les antiques principes des grandes civilisations que l'Occident avait balayées, chinoise, indienne, iranienne, turco-mongole sont mieux outillés conceptuellement, n'étant pas figés sur l'imprimerie. Les lois des Tangs ou des oulémas, malgré leur âge, semblent plus avancées que celles de l'OMC. D'autres cultures finiront par remodeler la forme et le contenu des conventions internationales. De cela, je suis sûr. Mais comment ? Comment transformeront-elles les rapports de travail intellectuel réels, et ceux juridiques ?

Le 25 janvier

Les sept piliers de l'édition libre

J'ai envoyé ce matin ce courriel sur la liste de diffusion :

Salut à tous,

Pendant qu'on aborde ces questions de contrats et de révision de la licence, je voudrais signaler à la plupart d'entre vous que vous n'avez rien compris. Vous, c'est-à-dire tous ceux qui publient des textes en ligne avec des licences libres on non. Je vous dis ça sans méchanceté aucune.

Que n'avez-vous pas compris ? À peu près tout. Vous croyez que vous publiez sur le net faute de pouvoir pénétrer le marché du livre.

Que devriez-vous comprendre ? Que l'internet sert au contraire à s'en affranchir. Laissons le souci du marché aux publications sans intérêt qui ne trouvent aucun lecteur, aucun critique, aucun

éditeur libres, et qui n'intéressent personne si elles ne se donnent pas les moyens d'être vendues comme des marchandises qu'il faut à tout prix acheter.

Qu'est-ce que l'édition libre ? — C'est une édition qui privilégie la diffusion et l'exploitation créative, scientifique, littéraire, artistique... intellectuelle, d'un travail préalable, au détriment de son exploitation spectaculaire-marchande.

Comment doit-elle être faite pour optimiser cela ?

Elle doit être numérisée dans un format public et transparent qui permet :

*1. La lecture optimale en ligne et en imprimant, et l'accès aux malvoyants,
2. La recherche et la copie partielle ou totale, la communication d'URLs, avec renvois à des passages précis,*

3. La portabilité sur tout système et avec tout bon logiciel d'édition, de traitement de texte et de PAO.

4. Et donc la critique aisée, privée ou publique,

5. La traduction avec l'aide de tout outil numérique,

6. La lecture par tout logiciel de reconnaissance vocale,

7. La réédition en ligne ou sur papier.

Voilà ce que j'appelle une édition libre, commerciale ou pas. Voilà l'avenir de la recherche, de l'art et de tout travail intellectuel.

Je sais bien que de telles choses ne devraient pas se dire sans détour sur une liste de diffusion : annoncer que d'autres n'ont rien compris. Comment s'y prendre autrement ? Ne pas le dire ? Ou faire des détours ? ;-)

Amicalement, j-p

Le 30 janvier

Le verglas à Bolgobol

Le verglas est un réel problème à Bolgobol, avec cet hiver peu rigoureux. Le soleil fait fondre la neige, qui glace évidemment pendant la nuit. La marche en est rendue très périlleuse de bon-matin. Il en résulte bien d'autres inconvénients, dont le pire est le blocage des éoliennes. Presque chaque immeuble est en effet doté d'un générateur autonome, alimenté par une éolienne, des plaques solaires, ou encore les deux.

Les dispositifs éoliens ont un relativement faible encombrement, et on les remarque à peine si l'on n'est pas prévenu. Il en est de plusieurs sortes. Les plus nombreux sont des turbines qui ressemblent de loin à des ventilateurs. D'autres sont des hélices constitués de quatre pales triangulaires lobées, comme une croix de Malte, et qui offrent une forte prise au vent. Il en existe aussi avec des pales rectangulaires qui tournent sur un axe vertical à l'intérieur d'une armature cubique. Ce dispositif offre l'appréciable avantage de la superposition pour les grands immeubles. Tous sont pourtant vulnérables au gel.

Il vaut mieux alors voir le bon côté des choses : on est nombreux le matin à s'échanger quelques mots, et même des coups de main d'un toit à l'autre. Ça favorise les relations de voisinage.

Le paradigme de processus

Manzi m'a expliqué ce matin la notion de processus. Il l'a fait à sa manière, où l'on ne sait plus très bien quand il est question de philosophie, de technique ou de critique sociale.

Manzi : La traditionnelle opposition entre corps et âme, c'est à dire entre matière et esprit, qui a marqué l'héritage platonicien de l'Izrak en Orient (voir *Autour de Bolgobol* cahier 3) et des Lumières en Occident, et qui s'est précisée dans la distinction entre « chose étendue » et « chose intelligible », à évolué vers celle de programme et de matériel. Elle est devenue ainsi très empirique, très technique et finalement très efficace. Elle est en même temps très insuffisante.

Moi : En quoi l'est-elle ?

Manzi : En ce que le programme et le matériel ne sont par eux-mêmes rien. Le propre d'un logiciel est d'être indépendant du support matériel. Mais que serait-il, et où, s'il n'était sur aucun ? Et que serait un tel support qui ne supporterait rien ?

En somme, chacun de ces termes n'a de sens, et pour tout dire de réalité, qu'avec un troisième : le processus. Programmes et matériels ne s'actualisent que dans des processus, qui sont finalement leur réalité.

Les quatre concepts fondamentaux du matérialisme dialectique

Moi : Voilà qui me rappelle le matérialisme dialectique.

Manzi : Plus que tu ne le crois peut-être. Karl Marx est le premier à avoir mis au point le jeu de concepts qui a si bien trouvé son emploi dans l'informatique. On peut à juste titre en être stupéfait, car il a complètement renouvelé l'usage de tous ces termes qui existaient déjà depuis longtemps, sans aucune pratique du calcul automatique. Les quatre concepts fondamentaux du matérialisme dialectique sont : matériel, programme, processus, et celui dont je n'ai pas encore parlé, de système.

Moi : Pour moi, la différence entre programme et système n'est pas très nette. Quand on installe un système d'exploitation sur une machine, elle possède déjà un langage machine et des microprogrammes. On entre avec lui des programmes systèmes, des programmes d'applications et des programmes utilisateur. Il n'y a pas de démarcation bien nette. Le pilote d'un périphérique est aussi bien pour celui-ci ce qu'est le système pour un ordinateur.

Manzi : Tu as donc parfaitement compris de quoi je parle. Mais l'important, c'est la suite des tâches qui s'accomplissent dans l'exécution du programme aussi bien que dans le dispositif. C'est cela le processus. Or ce concept est totalement ignoré de la pensée moderne. Il n'a de sens que pour l'ingénierie.

Moi : Explique voir.

Manzi : La notion de propriété intellectuelle sur laquelle repose aujourd'hui l'accumulation du capital, bien plus soucieuse de s'approprier les brevets que les fabriques ou les terres, repose sur la vieille partition entre esprit, (œuvre de l'esprit) et matière (support matériel).

Moi : Cet apparent dualisme est pourtant très moniste. La propriété ne comprend l'œuvre de l'esprit qu'en relation avec son support matériel. Elle n' imagine pas qu'elle pourrait s'en passer.

Manzi : Il y a là évidemment un paradoxe, puisque ce pseudo-dualisme ignore tout simplement le processus. Prenons comme exemple le livre imprimé, qui est en même temps l'archétype de l'œuvre de l'esprit et du produit industriel.

Le livre a un support matériel : papier, encre, brochage, qui n'a aucun intérêt pour lui-même. Le livre peut très bien passer d'un support à l'autre en demeurant le même. Mais quand le livre existe-t-il réellement ? Quand il est lu, quand, avec son support matériel, il donne lieu au processus de lecture.

Qu'est-il réellement ce processus ? Le parcours des caractères par les yeux ? Leur transformation en signes sonores ? Les processus mentaux qui en découlent ? S'exécute-t-il comme un programme de reconnaissance vocale ? Dans la pratique, les processus sont bien plus complexes : prises de notes, écrits critiques, traductions, rééditions, génération d'autres processus d'écriture, décisions et actions diverses, etc. Nous avons une génération indéfinie de processus.

Comment se situe le dualisme moderne envers ces processus ? Il les ignore, car il ne connaît que la partition entre esprit et matière.

Moi : Le droit reconnaît pourtant cette génération à travers la notion de paternité.

Manzi : C'est exact, la notion de processus père et de processus fils est importante aussi dans la technique de programmation. Elle produit alors ce qu'on appelle des arbres.

Pour revenir à notre exemple, on pourrait dire que les ouvrages de Kouznetsov sur la relativité sont des processus fils de ceux d'Einstein. Cela ne signifie pas qu'ils se devaient des redevances, mais que pour exécuter le processus de lecture de l'un, on doit être quelque peu instruit des ouvrages de l'autre. Cela se traduit par des renvois et des références, qui font que l'accès à l'ouvrage d'origine est toujours nécessaire.

Moi : Je crois que nous oublions quand même un concept important de l'informatique qui ne l'est pas du matérialisme dialectique, même quand on veut l'appeler matérialisme historique. C'est celui de mémoire.

Manzi : Intéressante remarque qui mérite d'être creusée : le concept d'histoire occupe en effet le vide laissé par une théorie de la mémoire.

Cahier XXVII
Au milieu de l'hiver

Bolgobol, le 2 février

Le pompier parfait

— Combien de temps faut-il pour éteindre un feu ? Demande Kouka.

Elle est venue faire une formation à l'université. Cheveux courts, la quarantaine bien passée, Kouka est officier chez les moines-guerriers qui font fonction de pompiers à Bolgobol. (Voir *À Bolgobol* Cahier 32). Ayant moi-même une formation de pompier civil, donnée par les marin-pompiers de Marseille, j'ai été chargé par le Conseil de l'Université de superviser les défenses contre l'incendie. Je suis donc présent à ce stage.

Comme personne ne trouve de réponse à cette question qui paraît saugrenue, elle tourne le regard vers moi. — Ça dépend du feu, dis-je.

Elle sourit comme à un mot d'esprit, puis ajoute : « Je suppose que tu peux préciser. » Croyant comprendre le type de réponse qu'elle attend, je détaille donc : « Ça dépend de la richesse en oxygène du milieu, du combustible, et de la chaleur. »

« Voilà une réponse très classique, mais qui oublie le plus important. Qu'est-ce que notre ami a oublié ? » Demande-t-elle au groupe entier.

La formation se fait dans une vieille scierie abandonnée dans la montagne, au-dessus de la vieille ville, à quelques kilomètres de l'Université. Nous sommes réunis pour l'instant dans son réfectoire réaménagé.

Après avoir laissé les autres hésiter un peu, je dis : « Le pompier. » Là, elle rit carrément comme si je venais encore de faire un mot d'esprit.

— Oui, ça dépend du feu et du pompier. C'est un combat, et sa durée dépend des combattants. Qu'est-ce qui la détermine alors ?

— Moi, dis-je encore, en me souvenant du maniement du sabre auquel elle m'avait initié il y aura bientôt deux ans.

Kouka lance alors violemment vers moi son sabre dans son fourreau, que je saisis au vol par la poignée en bousculant une table et renversant deux chaises. « Comme vous voyez, dit-elle, notre ami manque un peu de souplesse et d'équilibre, mais il est rapide et brutal. Voilà de quoi tout dépend. »

« Les trois paramètres qu'il a donnés, le taux d'oxygène, la composition chimique du combustible et la chaleur, sont des variables que le feu ne cesse de modifier à son avantage. Il n'attend pas que vous l'éteignez, il attaque, et, vous allez le voir à l'entraînement, il vous donnera l'impression de vous attaquer aussi. À chaque instant, vous avez un feu plus violent et plus puissant à combattre. Votre rapidité d'action est déterminante. Un feu que vous pourriez arrêter en quelques secondes sans équipement, vous ne pourrez plus le maîtriser au bout de quelques minutes. »

« Le temps qu'il faut pour éteindre un feu s'accroît géométriquement en proportion inverse de votre rapidité. Le meilleur pompier serait celui qui interviendrait avant même l'incendie, avant que le combustible, le comburant et la chaleur n'atteignent le point de combustion. Le parfait pompier ne fait rien. »

Ma présence contraint d'utiliser l'anglais plutôt que le palanzi, bien que je commence à connaître un peu de vocabulaire et à comprendre quelques phrases. C'est ce qui m'empêche aussi d'avoir une autre fonction que celle de superviseur.

— Tu es plutôt dure avec moi, dis-je à Kouka en aparté, pendant que nous nous dirigeons dans la zone d'exercice. J'espère qu'on ne t'a pas imposé ma présence. J'aurais pu me casser la figure quand tu m'as lancé ton sabre, ou même n'avoir qu'un réflexe défensif.

— Mais non, Jean-Pierre, tous les stagiaires ont vu, sans complaisance de ma part, que tu étais à ton affaire, malgré tes cheveux gris et ton début d'embonpoint.

— Tu es vraiment très dure.

Le 3 février

Chez Kouka

Les êtres avec lesquels nous sommes le plus en sympathie deviennent vite ennuyeux si l'on n'a pas l'occasion de partager des expériences, des connaissances et un travail. Je suis content de cette opportunité avec Kouka.

Elle m'a invité chez elle, d'où nous sommes plus près de la vieille scierie, et d'où nous allons repartir avant le lever du jour avec sa voiture de fonction. Je ne participe pas comme les autres aux exercices. Je reste en soutien avec elle et deux autres moines-pompier.

Les exercices sont impressionnants sans être réellement dangereux. Le vrai danger est l'hésitation, ou encore la panique, qui peuvent toujours saisir un stagiaire devant un feu d'hydrocarbure produisant spontanément des flammes de plusieurs mètres, ou encore quand il intervient dans l'obscurité totale à l'intérieur d'un bâtiment, alourdi par un masque et des bouteilles, et soumis à une chaleur à la limite du supportable.

Le feu a toutes les caractéristiques du vivant : il respire, il se nourrit, il se reproduit, et — quiconque l'a déjà combattu s'en convainc — il a une volonté de vivre. Comme avec tout être vivant, on doit savoir où le frapper pour être efficace. Son arme contre nous est la chaleur. Pour attaquer un feu qui dégage déjà beaucoup de chaleur, la meilleure stratégie consiste à ouvrir une lance pour protéger d'un rideau d'eau une autre équipe qui s'approche au plus près de la base des flammes avec un plein jet.

Une lance d'incendie peut être ouverte en trois positions : le plein jet, qui porte très loin, le rideau d'eau, qui crée un bouclier de gouttelettes devant le pompier, et les deux à la fois. On peut varier l'intensité des deux, en sachant que plus le rideau est dense, moins le jet est fort, et inversement.

La lance est au pompier en même temps ce que sont la cape et la muleta pour le toréador. On doit être deux pour manipuler une manche de 110. L'un devant, qui la bloque sur son épaule pour en régler et en diriger le jet, un autre derrière qui la maintient de ses deux bras et la tire. Ils doivent être bien coordonnés, chacun anticipant ce que l'autre va faire.

Comme en tout combat, à intelligence égale, c'est l'audace qui paye. La formation consiste donc à cultiver l'intuition immédiate du danger. Le risque dépend en définitive moins du feu que d'une mauvaise évaluation de la confiance à accorder à ses camarades.

— Tu m'as utilement rafraîchi la mémoire hier Kouka, dis-je en saisissant entre deux baguettes ces sortes de nems qui font notre petit-déjeuner. Sais-tu à quoi m'a fait penser ce que tu disais de la rapidité ?

Comme tout le monde ici, Kouka est surprise que je ne me sépare jamais de mes baguettes, car on mange de préférence avec les doigts. — À quoi t'ai-je fait penser ? Me demande-t-elle après les inévitables commentaires sur celles-ci.

— À l'approche marginaliste du Marxisme.

— Tu vas finir par te faire accuser de révisionnisme par tes propres amis, ironise-t-elle.

— Oublie le révisionnisme, Kouka. La gauche du monde entier n'a que trop joué à cache-cache avec. Il s'agit de savoir si l'on peut réduire la valeur du travail à sa seule durée horaire. C'est une absurdité dont tu as fait hier la magistrale démonstration. Si le travail du pompier est d'éteindre un feu, alors la valeur de celui-ci baisse au contraire géométriquement avec le temps qu'il y passe. Je suppose alors que le travail du pompier parfait devrait avoisiner une valeur infinie, puisqu'il ne ferait rien, mais sa valeur marchande serait nulle.

— Ce n'est pas ce que Bernstein écrivait, me répond-elle, ni, je crois bien savoir, ce que professent les marginalistes.

— Je ne dis pas le contraire.

Le 4 février

Rencontre matinale

Déjà le soleil pointe plus à l'est dans la vallée de l'Ardor, il n'est plus caché de bon-matin par le massif en face de la ville, qui se dresse au-dessus de Golupol.

À l'heure où toutes les lampes s'éteignent, plus haut que les dernières habitations, perdues dans la neige et la brume, je vois s'allumer des dizaines de petites lumières rouges parmi les arbres blancs. — Qu'est-ce qu'il y a là-haut ? Demandé-je à Tchandji après avoir remercié le camionneur qui a bien voulu nous conduire jusqu'à proximité de l'université.

C'est un centre de recherche tout neuf, aux environs de la ville, et ce sont les premiers rayons du soleil qui se reflètent ainsi sur ses vitres. Je comprends pourquoi je ne l'avais encore jamais vu. Cet éclairage qui dégage une impression si énigmatique ne peut apparaître que très fugacement à une certaine hauteur du soleil, seulement en novembre et en février. Construite en plein cœur de la forêt, les bâtiments doivent être à peu près invisibles sans ces reflets semblables à des flammes.

Le surgissement en pleine montagne de ce temple de lumière est si bouleversant— non pas qu'il paraît irréel, mais comme trop réel plutôt — que je heurte sans la voir Kouka qui débouche de la rue adjacente.

Ils ne se connaissaient pas, et je la présente à Tchandji. Au premier coup d'œil, ces deux-là me paraissent se plaire. Je regarde Kouka regarder Tchandji, et Tchandji regarder Kouka, et à travers leurs regards, je ne les ai jamais vus aussi beaux l'un et l'autre.

« Nous avons certainement le temps de nous arrêter à la buvette du parc pour que vous puissiez davantage faire connaissance, dis-je. Nous devrions y être tranquilles à l'heure qu'il est. » Et nous traversons la pelouse en faisant crisser sous nos pas la neige molle de cette nuit.

Le plein-emploi du savoir

« Oui, dit Tchandji, ramener la valeur du travail à sa durée est un choix purement idéologique. Il repose plus ou moins sur le principe que tous les hommes sont égaux et que ce qu'ils font dans le même temps à la même valeur. Ce principe admis, il est immédiatement nié : d'abord idéologiquement en n'accordant pas une stricte égalité de salaires, et surtout par la simple observation que tout le monde n'est pas en mesure d'accomplir le même travail dans un même temps, soit qu'il ne serait pas identiquement outillé, expérimenté, instruit ou habile. Si nous tenons à l'égalité, nous pouvons toujours faire en sorte que toutes les richesses profitent à tous également, mais il deviendrait plus visible encore que tous ne participent pas à l'égalité à leur production. »

« Sans doute, admet Kouka, mais ça ne justifie en rien un partage inégal. Produire les richesses ne justifie pas d'en priver ceux qui ne participent pas à leur production. »

« À mon avis, c'est un faux problème, dis-je, qui supposerait que la production ne viserait que des jouissances passives et individuelles. Or, rien n'est moins évident. La jouissance de tout bien est d'autant plus jouissive qu'elle est plus productive et largement partagée. C'est ce que les utilitaristes n'ont jamais compris de l'utilité. La leur se noie dans l'inutilité des jouissances privées. C'est bien plutôt parce que le fruit d'un travail est le plus généreusement partagé qu'il a plus de valeur. »

Le parc ne devrait plus rester bien longtemps sous la neige, maintenant que le soleil l'atteint dès le matin, et commence à fondre la glace du lac. Encore un mois peut-être. Le chalet du parc a une chaleur agréable. J'ai pris comme eux un thé épais plutôt que mon café habituel.

« Oui, reconnaît Tchandji, on peut y voir un corollaire de ce que nous disions l'automne dernier. Les richesses sont essentiellement des savoirs techniques, et ils ne deviennent effectifs que par leur diffusion et leur emploi. Aussi le travail devient toujours plus intellectuel, et son exploitation commerciale se fait par la privatisation des savoirs. Ce qui implique cette contradiction de devoir les transmettre tout en conservant un droit de propriété sur eux. »

« Contradiction bien dure à dépasser, dis-je, et qui inspire des stratégies étranges : elles consistent soit à morceler la connaissance, au risque de complexifier son usage, mettre en péril son efficacité et menacer son évolution, ou encore à la donner en échange de vassalités... — Et de développer avant tout des techniques de surveillance, de protection, de répression et de terreur, » achève Tchandji pour moi.

Je n'envisageais pas de m'attarder si longtemps avec eux, mais je vois bien que rien ne presse. Ma présence ne les gêne nullement pour être ensemble, au contraire.

« Et le travail intellectuel n'est certainement pas réductible et mesurable dans le temps, » intervient Kouka pour recentrer la question. « Il est même très difficilement attribuable à une personne, et moins encore à un groupe, » ajoute Tchandji.

« Évidemment, approuvé-je, si l'on dit qu'Einstein a inventé la relativité, il est bien dur d'isoler son apport de ses emprunts. »

« Il est plus encore vide de sens d'attribuer la découverte à un sujet collectif, insiste-t-il, que ce soit une improbable communauté scientifique ou l'homme en général. Cette connaissance n'est que pour ceux qui la possèdent, la comprennent, l'utilisent ou le prolongent personnellement. »

« Combien de temps mit Einstein pour découvrir la relativité ? songé-je. Plusieurs années ? Toute sa jeunesse ? Des milliers d'années ? Ou un instant plus bref qu'un soupir ? »

« En somme, résume Kouka, nous devrions oublier le plein-emploi de la main-d'œuvre pour le plein-emploi des connaissances. »

Le 6 février

Le mystère du temps de travail

Les contrées inconnues dans lesquelles des préoccupations diverses empêchaient mon esprit de cheminer, comme je m'en plaignais le mois dernier, voilà que je commence à les sentir plus accessibles. Peut-être les températures en s'élevant lui ouvrent une plus grande vacuité.

Le soleil demeure plus longtemps au-dessus des crêtes quand le ciel est dégagé. Heureusement que j'ai choisi de m'installer dans les hauteurs de la ville plutôt que près de la gare, quand j'hésitais en septembre. Je ne savais pas encore qu'elle ne voyait plus le soleil entre le 10 décembre et le 29 janvier.

Je m'étais donné trois heures ce matin pour ce que j'ai finalement accompli en moins d'une. Dimanche, je fus plus surpris encore d'expédier d'une traite ce qui me paraissait si inextricable que je pensais en être occupé jusqu'à mardi.

Ce qui est certain, c'est que le travail de la pensée se fait dans le temps. Il n'est absolument pas instantané. Ce temps, ce peut être celui du geste, quand on écrit notamment, celui nécessaire à prononcer des paroles, au moins mentalement, ou celui de parcourir des yeux une suite de signes, peut-être imaginaires.

Même le travail strictement calculatoire d'un ordinateur s'inscrit dans le temps, et il s'exécute d'une façon intéressante — appel à des ressources, écriture... — à travers plusieurs sortes de mémoires, volatiles ou permanentes, s'inscrivant et s'effaçant sur un nombre variable de supports.

Pour autant, le travail ne se réduit pas à ces mouvements qui peuvent être stériles et n'en produire aucun. En notant cela, j'ai encore en arrière-plan de ma pensée le temple de lumière apparu avant-hier.

Cahier XXVIII Avec Kouka

Bolgobol, le 10 février

Le Marmat et le web

Il n'y a pas à dire, les sites internet sont bien faits dans le Marmat. Même avec une connexion assez lente, ils s'affichent avec fluidité. Peu de choses y heurtent le regard et perturbent la lecture. Pas de décoration inutile, pas d'image sans nécessité ; lettres noires sur un fond gris reposant les yeux.

Naturellement, on doit avoir les jeux de caractères pour que s'affichent les pages en palanzi, ou même en dari. La plupart des sites sont au moins trilingues, et rares sont ceux qui n'ont pas de pages en anglais. Il y en a aussi beaucoup en arabe. On n'a pas de problème pour les imprimer, les importer, les rééditer, en copier des extraits.

Quand on affiche le code, on est plus encore surpris de voir que le texte y est presque parfaitement lisible, encadré seulement de quelques balises de paragraphe réduites à de simples `<p></p>`.

Ceci est vrai en ce qui concerne l'anglais comme le palanzi, mais pas pour les pages en français, et ça trouble mes étudiants. En US-ASCII, la trop grande quantité de caractères spéciaux rend le texte illisible, et, soit ils n'ont pas l'habitude de travailler avec des éditeurs qui convertissent à la volée l'US-ASCII en ISO-Latin, ou bien, quand ils en ont un, ils ignorent cette fonction.

La conversion en HTML à partir de n'importe quel traitement de texte pose aussi de gros problèmes qu'ils n'ont pas l'habitude de rencontrer. Ils n'ont pourtant pas attendu mon arrivée pour découvrir la langue française. Personne ne paraît pourtant avoir voulu prendre le problème à bras le corps, considérant sans doute que le français et quelques autres langues européennes ne justifient pas tant d'effort. Beaucoup d'ailleurs ont carrément résolu la question en ignorant les accents et les lettres liées.

Image de la francographie

Manzi et moi avons décidé de créer un wiki, qu'il administre, et une liste de diffusion, que je modère, pour résoudre ces questions. Lui se concentre principalement sur la programmation de modules et de scripts pour compléter les fonctions des différents éditeurs et traitements de texte, et moi sur la méthodologie de travail.

Beaucoup de gens du monde entier nous ont déjà rejoints. La majorité vient de pays dont la langue principale n'utilise pas les jeux de caractères latins : Iran, Viêt Nam, Israël, Vanuatu, Japon, Chine...

La répartition géographique m'étonne un peu. Les seuls correspondants de France sont des étudiants étrangers : un Marocain et un Malien. Le minuscule Vanuatu est sur-représenté en comparaison de l'absence de tout ressortissant du sous-continent indien. Il n'y a pas non plus de russophone.

La République du Gourpa est sur-représentée elle aussi, puisque presque tous les étudiants en français se sont inscrits dès les premiers jours.

Nous utilisons de préférence le terme de francographie plutôt que francophonie.

Manzi travaille sur un autre projet très prometteur, qui, lui, a été lancé par un Français. Il s'agit d'un programme de traduction linguistique bien particulier. Il travaille à partir de textes déjà traduits en au moins deux langues par des intelligences humaines. À partir de ces trois versions, l'intelligence artificielle peut produire de nouvelles traductions dans de nombreuses autres langues quasiment sans faux-sens.

*Le 11 février**Haute vallée de L'Ardor*

À cause de mes bonnes relations avec les Conseils de la Haute Vallée de l'Ardor, Kouka m'a proposé de l'accompagner pour une série de formations au feu chez les mineurs de l'Oumrouat et la raffinerie à l'entrée de la vallée. Je me suis installé chez Ziddhâ encore une fois pour quelques jours.

*Valée de l'Oumrouat, le 12 février**Chasse au buffle sauvage*

Hier Razi m'a invité à une chasse au buffle sauvage. Je n'en raconterai pas le détail. Elle s'est déroulée comme il y a trois ans, mais cette fois nos chevaux ont couru dans la neige, au bord de rivières et des marécages glacés.

*Le 13 février**Haute vallée de l'Ardor*

Il n'est pas évident de donner une formation à ces robustes cavaliers mineurs, et d'abord parce qu'ils en savent plus que nous. Ils sont parfaitement renseignés sur les risques inhérents à une exploitation de schiste bitumineux, dont moi je ne sais à peu près rien. Ils ont installé eux-mêmes les dispositifs de protection, et ils leur sont parfaitement familiers. Dotés d'un réel goût du risque, ils savent le dompter comme leurs chevaux. Ce sont donc plutôt eux qui nous forment. Nous échangeons quelques points-de-vue critiques, Kouka et moi ayant malgré tout l'avantage d'une vision plus généraliste que la leur.

J'ai été plus à mon affaire dans la raffinerie située sur la rive de l'Ardor au pied de la vallée. Là, ce sont des canons à mousse beaucoup plus puissants et volumineux qui peuvent permettre de venir à bout d'un incendie.

*Le 14 février**Haute vallée de l'Ardor*

Kouka est très satisfaite de notre collaboration et elle m'a proposé de continuer avec elle dans les chantiers navals et les raffineries de Tangaar. Je ne demande pas mieux que de me rapprocher de la tiédeur de la mer d'Argod. Je me lasse des températures qui ne deviennent positives que dans les courts moments du milieu de la journée où le soleil descend dans le fond des vallées.

Je dois de toute façon retourner à Tangaar où mes étudiants ne me voient plus depuis trop longtemps, bien que nous nous retrouvions régulièrement sur le web, où je corrige leur prononciation. J'ai proposé à Ziddhâ de m'accompagner, mais elle ne peut pas dresser ses chevaux par le même moyen.

*Le 16 février**Sur la route de Tangaar*

Nous sommes partis bien avant la prière de l'aube. Kouka roule vite, au volant de sa robuste voiture qui ronfle comme un tracteur. Je me tais en regardant pâlir le jour entre les montagnes qui bordent la vallée de l'Ardor.

Nous suivrons à peu près la même route que le train, et nous espérons arriver dans la soirée en nous relayant pour conduire. Elle m'a interrogé sur le Mazdéisme. « Non, je n'en connais rien » lui ai-je répondu. « Je suis pourtant sûre que tu en sais plus que tu le dis. »

Je sais seulement que personne n'en sait grand chose, car la plupart des écrits ont disparu lorsqu'Alexandre le Grand fit brûler la grande bibliothèque de Persépolis. Ce qu'en ont écrit des

chercheurs est confus et contradictoire. Je sais qu'il reste quelques Mazdéens en Iran et en Inde, et même dans le Marmat. J'ai lu les traductions des Gâthâ par Anquetil-Duperron, mais j'en garde peu de souvenirs. J'ai consulté aussi des essais sur l'Avesta et des travaux de philologie.

« Heureusement que tu dis ne rien en savoir » ironise Kouka.

À vrai dire il y a beaucoup trop de questions qui restent à mes yeux sans réponses alors qu'il paraîtrait simple de leur en donner : Le Mazdéisme est un pur monothéisme apparemment issu d'une réforme radicale d'un polythéisme plus ancien. Il semble qu'on ne saurait dire si l'on a là une, deux ou trois religions, dont les contours sont mal définis, le Mazdéisme, le Zoroastrisme et le Manichéisme. Le Mazdéisme a aussi donné le culte de Mithra, qui s'est largement répandu dans le Nord de la Méditerranée, notamment en Provence, en Languedoc et en Catalogne, et le Manichéisme, qui, dans les mêmes régions, semble avoir exercé une forte prégnance sur le premier Christianisme, en particulier avec le Catharisme.

J'ai longuement interrogé Kouka sur le Mazdéisme, et ses réponses m'ont fait oublier la première question qui m'était venue à l'esprit : pourquoi m'en parlait-elle ? En fait, elle m'a répondu à travers ses explications.

« Tout repose, dis-tu, sur la pensée, les paroles et les actes. Oui, mais quoi ? Quelles pensées ? » L'interrogé-je. « Quels actes ? C'est ce que je ne suis jamais parvenu à comprendre. »

« Tu n'as pas trouvé dans les Gâthâ ce que tu y cherchais car ça n'y est pas ; mais ça t'a empêché de voir ce qu'il y avait. » Me répond-elle. « Les Gâthâ ne t'enseignent pas ce que doivent être tes pensées, tes paroles et tes actes ; ils t'enseignent simplement qu'ils doivent être en adéquation. Je pensais que tu l'avais compris connaissant les idées que tu professes »

Tangaar, le 17 février

L'ancienne religion de Perse

L'ancienne religion perse est plus complexe encore que ce que nous en avons dit hier. Ce n'est pas étonnant à l'échelle d'au moins trois millénaires.

Il a existé d'abord un polythéisme très proche de l'Inde à la même époque. Puis, aux alentours du premier millénaire avant J-C, Zarathoustra a prêché un monothéisme faisant d'Ahura Mazda l'Être Suprême. Autour du premier siècle avant l'ère chrétienne, le culte de Mithra, dieu solaire de l'antique panthéon, fils de Mazda, a pris une grande importance dans tout l'empire romain. Au troisième siècle seulement, Mani (215, 274 ou 277) a fondé la religion qui porte son nom, le Manichéisme.

Nous avons alors quatre religions, à la fois distinctes et tout aussi mêlées et fractionnées que le sont les trois religions du Livre. D'autre part, cette quadruple religion s'est fondue dans celles du Livre, qui l'ont remplacée, et même dans les religions de l'Inde et de la Chine. S'il n'en reste donc plus rien, c'est sans-doute qu'il s'en conserve d'autant au cœur des autres traditions.

L'Empire Perse des Achéménides fut immense, s'étendant au Nord jusqu'au Kazakstan et au Xin Jiang, à l'Est jusqu'à l'Inde et au Tibet, à l'Ouest jusqu'à la Grèce, et au Sud jusqu'à l'Égypte. L'ancien Zoroastrisme est né dans le Turkestan occidental, parmi les tribus aryennes qui ont introduit le sanskrit dans la vallée de l'Indus.

La philologie nous laisse imaginer que les religions indiennes et iraniennes se sont construites l'une contre l'autre. Le mot iranien *ahura* (être suprême) est le même que le sanscrit *asura*, où il a un sens identique dans les textes plus anciens du Rig-Veda. Plus tard, ce mot en sanscrit s'est mis à désigner les seuls démons, et il fut remplacé par *deava* (dieu), qui désigne les esprits du mal en ancien iranien.

Dans la mythologie antique, Mithra est le fils d'Ahura Mazda, et il est assimilé au soleil. Chez les Indiens, Mitra est associé aux deux autres dieux Aryamana et Varuna.

Les Gâthâ sont la partie la plus ancienne de l'Avesta. Ils sont composés des dix-sept hymnes qui ont pu être sauvés des destructions faites par les Grecs puis par leurs héritiers arabes. L'Avesta a beaucoup de points communs avec les Védas, si ce n'est qu'une édition critique en tiendrait dans un livre de poche, alors que les Védas sont une bibliothèque entière.

L'ancienne religion iranienne a bien des points communs aussi avec celle des Grecs, et Mazda avec Zeus. Il est comme lui fils du temps (Zrvan - prononcer Zourwan). Zrvan eu un autre fils, Ahriman, qui naquit le premier de ses doutes.

Issu du doute, Ahriman est faux, mais apparu le premier, il règne sur le monde, et Mazda, la lumière, doit le combattre. C'est ce qui fait le pessimisme, mais aussi l'anti-autoritarisme de la culture iranienne.

Cyrus le Grand

Lorsque Cyrus, le premier empereur Zoroastrien prit le pouvoir, il ne renversa pas l'antique religion pour imposer la sienne, mais instaura la liberté de culte et de croyance. En fait, jamais le monde iranien n'a connu de religion d'état au sens occidental, imposée à tous sous la forme d'un panthéon polythéiste, d'une théocratie monothéiste sans partage, ou du spectacle marchand. Aucune tentative du moins n'y réussit bien longtemps.

Cyrus le Grand, roi de Perse (v. 556-530 av. J.-C.), fondateur de l'Empire achéménide. Fils de Cambyse I^{er}, il renverse le roi des Mèdes Astyage (550), se proclame roi des Mèdes et des Perses et étend sa souveraineté sur la Lydie (546), les cités ioniennes, les territoires iraniens du Turkestan et de l'Afghanistan. La prise de Babylone (539) porte sa puissance à son apogée. Il eut une politique religieuse de tolérance et permit aux Juifs de rentrer à Jérusalem et de reconstruire le Temple (538). Il périt en combattant une peuplade scythe, les Massagètes.

Larousse-Bordas 1998

Le Manichéisme

Le Zoroastrisme était une réforme monothéiste, voire théiste, de l'antique Mazdéisme. Le Mithraïsme était au contraire un retour à l'antique polythéisme, peu de siècles avant le Christianisme. Par certains aspects, il était aussi le masque par lequel le Mazdéisme se répandit en Occident en pénétrant le panthéon païen.

Le Manichéisme était, lui, une synthèse du Christianisme et du Bouddhisme dans un syncrétisme mazdéen. Il se répandit en Occident tout particulièrement où le Mithraïsme l'avait précédé, sous une forme alors essentiellement christique. Augustin, l'évêque d'Alger, fut manichéen avant de se convertir à l'Église Romaine.

Il se répandit plus encore en Asie en suivant les routes de la soie jusqu'en Chine, sous une forme alors essentiellement bouddhique. Il y survécut plus longtemps sous le nom chinois de *Mingjiao* (École de la Lumière), ou de *Monijiao* (École de Mani).

Cette religion a disparu en principe, mais on ne peut oublier qu'elle n'a fait que disparaître depuis le troisième siècle. Il n'y eut bien que les Tang qui en tolérèrent le culte et les croyances, et encore pour les raisons politiques que les tribus manichéennes ouïgours s'étaient alliées à l'Empire et en défendaient les frontières de l'Ouest. Leur défaite devant les Kirghizes musulmans en 840 inaugura les persécutions dans toute la Chine.

Le Manichéisme a malgré tout retrouvé une existence légale sous les Yuan de 1280 à 1368. Certains de ses textes avaient même été intégrés au canon Taoïste imprimé en 1019.

Quelle autorité aurait pu reconnaître une religion qui considérait tout pouvoir séculier comme définitivement pervers ? De plus, dans les langues ariennes, la racine commune aux mots qui désignent les dieux (*deava*, *theos*, *deus*), est celle-là même qui y signifie démon. Quant à la Lumière, le *Lux* créateur, c'est elle qui donne le nom de Lucifer (le porteur de lumière). Même en chinois, le nom de *Monijiao*, « École de Mani », commence par *Mo* qui signifie « démon ».

« Il n'y a pas de chef sans haine » dit *l'Esprit de Justice* dans les Gâthâ, « les plus justes eux-mêmes ne connaissent pas le droit chemin et c'est vers les plus forts que se tournent ceux qui peinent ! »

Cahier XXIX

Le Manichéisme au Marmat

Tangaar, le 18 février

La commanderie des pompiers de Tangaar

Il y avait bien une autre raison pour que Kouka me parle du Mazdéisme. Les corps de pompiers du Marmat sont tous liés à des confréries mazdéennes. Est-ce parce qu'à adorer le feu, ils ont appris à le connaître, le comprendre, et donc l'éteindre ? ou, au contraire, en éteignant les feux, qu'ils sont revenus aux anciennes croyances aryennes ? Nul ne le sait. Depuis la nuit des temps, ce sont des confréries mazdéennes qui combattent les incendies.

Kouka m'a présenté le Grand Maître des pompiers de Tangaar, un solide quinquagénaire à la barbe et aux cheveux drus et encore très noirs. Son attitude amicale et directe ne m'a pas trompé : il m'a d'abord testé. Il a commencé par me poser des questions sur la dilatation des gaz, la chimie des hydrocarbures, les feux électriques... J'ai bien dû avouer que j'avais oublié tous les détails. « Il reste alors la culture, non ? m'a-t-il répondu. C'est ce que disait Montaigne, je crois. »

Contrairement à ce que je craignais, il n'était pas ironique. J'avais apparemment réussi l'examen. Comme s'il était rassuré sur ma personne, il est devenu plus cordial. Il m'a entraîné sur une terrasse de la commanderie qui donne sur la mer, où nous avons pris place sur un tapis.

— J'ai été étonné de ce qu'on m'a appris de toi. Tu dis que les religions sont des langages de haut niveau, comme les langages objets de la programmation ?

— Pour être honnête, j'ai emprunté cette idée à ma jeune amie Ziddhâ. (Voir *À Bolgobol* cahier 30²⁵.)

— Ah oui ?

— Personnellement, j'ai peu d'idées. Je me sers surtout de celles des autres. Je les bricole à ma façon et les assemble. Ça donne parfois des constructions intéressantes.

— Tiens donc, plaisante-t-il.

— Pour tout te dire, je me demande même si les autres ne font pas pareil. Sais-tu que je finis par me demander parfois d'où viennent exactement les idées que j'utilise.

Il éclate de rire avec moi, puis reprend — Si les religions ne sont que des langages, alors elles ne disent rien ?

— Oui, si ce n'est que chaque langage est plus particulièrement adapté pour certains énoncés, certains comportements, opérations ou connaissances. Ils demeurent cependant toujours traduisibles en un autre.

— Mais ils n'ont pas réellement de contenu, non ? C'est cela que tu penses.

— Si ce que nous disons n'était que le contenu d'un langage, nous n'aurions pas besoin de le dire. Autant laisser le langage s'exécuter seul.

— Et les actes ?

— Les actes se servent de langages. Et ils les adaptent.

— Dans ce cas, reconnais qu'une religion ne se réduit pas à ses seuls jeux de langage. Elle est aussi une appréhension particulière du réel.

— Elle en est même une appréhension réelle. Nous pourrions dire aussi bien qu'elle est historique.

— Cela peut vouloir dire que les religions sont mortelles, ou même mortes.

— On peut dire la même chose de tout langage. Quand plus personne n'utilise une langue pour dire ce qu'on ne savait pas encore, elle est morte. Mais ce qu'elle a servi à dire demeure toujours traduisible en une autre.

En fait, ajouté-je, on se sert presque toujours du mot « religion » pour désigner ce qui est mort dans des langages de haut niveau. Moi-même je l'emploie généralement dans ce sens et personne ne me conteste, mais je suis capable de comprendre celui qui lui donnerait une autre acception.

La commanderie des pompiers de Tangaar est installée dans l'enceinte portuaire sur la grande jetée qui protège les docks. C'est une construction de pierre avec des murs crénelés et des tours coiffées de bulbes.

Les murs intérieurs sont décorés de fresques en très mauvais état. Rien ne les distingue d'abord des peintures bouddhistes traditionnelles de l'Asie centrale, et j'aurais pu ne pas remarquer l'omniprésence d'une croix, signe des Manichéens, si je n'avais pas entendu parler avant de l'École de la Lumière.

Manichéisme en Chine

La tradition manichéenne fait remonter la présence de cette religion en Chine au *mozak* (prêtre) envoyé à la cour de l'empereur Gaozong des Tang (650-83). Sous le règne de Wu Zetian (684-704), son élève Mihr-Ohrmazd, qualifié de *fuduodan* (évêque ?) présente en 694 à l'impératrice le *Sutra des deux principes* ou *Erzongjing*, sans doute la traduction du *Sabuhrgan*, qui deviendra le plus important texte manichéen en chinois. Un autre *mozak* est envoyé à la cour en 719 ; ses talents d'astrologue y auraient été très appréciés. En 731, l'empereur demande à un prêtre de fournir une présentation générale du dogme. Celle-ci, *Somme des enseignements du Bouddha de lumière*, est au nombre des manuscrits rapportés de Dunhuang par Aurel Stein. Le manichéisme y est présenté avec le vocabulaire du bouddhisme et du taoïsme. Mani y est, tout comme le Bouddha dans les ouvrages taoïstes, un avatar de Laozi. L'empereur autorise la pratique de la religion, mais uniquement pour ses fidèles étrangers, et en interdit le prosélytisme. Il semble néanmoins que de nombreux textes aient déjà été traduits, ou soient en cours de traduction depuis le parthe ou le sogdien.

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre

Le 19 février

Toujours à Tangaar

Je suis plutôt déçu par le climat de Tangaar : le ciel est bouché et un vent frais de la mer pénètre la peau, bien que la température dépasse les douze degrés. Évidemment, la neige de janvier a disparu, les amandiers commencent à bourgeonner et les mimosas sont déjà jaunes.

Le grand maître des pompiers m'a avoué que Kouka me soupçonne depuis longtemps d'être secrètement manichéen. « Pourquoi si c'était le cas, en garderais-je le secret ? » lui ai-je demandé. Ni lui ni Kouka ne sauraient le dire, mais il semblerait que je me sois à plusieurs reprises dérobé lorsqu'elle a tenté de m'interroger. Je n'aurais fait que la renforcer dans son soupçon, qui est devenu une certitude lorsqu'on lui a traduit mon texte de 1983 *le Scorpion de la rouille*.²⁶

Ce que j'y dis de la croix, du feu et de la lumière ne laisserait plus planer aucun doute. Comme je suis provençal, et que j'ai quelquefois fait allusion à la *Gay Scienza*, le grand maître considère que si ma discrétion est légitime, elle n'a depuis longtemps plus de raison d'être. Il m'assure que si je crains pour ma sécurité en revenant en France où l'on persécute toujours les sectes, mes coreligionnaires du Marmat savent être aussi discrets que moi.

J'avoue ne pas savoir quoi leur dire.

Je ne comprends pas qu'on puisse croire qu'une religion qui s'est répandue sur un si vaste espace, des rives de l'Atlantique à celles du pacifique, ait pu garder son unité au cours de siècles de répression, sans même avoir une langue unificatrice, même pas de véritables textes canoniques communs.

26 <http://jdepétris.free.fr/load/scorpio.html>

La vie de Mani

Né à Ctésiphon, Mésopotamie, en 216, Mani fut le prophète du Manichéisme. Il est né dans une famille chrétienne appartenant au courant gnostique du prophète Alkhasaï. « Mani affirme très tôt être en contact avec un ange et être un calque de la vie de Jésus. » Nous apprend Wikipedia. « Il se met à prêcher vers 240 mais c'est sa rencontre avec le roi sassanide Shapur I^{er} en 250 qui décidera du succès de sa doctrine : le monarque conçoit tout l'intérêt d'une religion nationale pour unifier son empire. La foi nouvelle progresse rapidement et les communautés se multiplient sous son regard bienveillant. Mani prêche en araméen comme l'avait fait Jésus. »

« Vient le règne de Vahram I^{er}, en 272, qui favorise un retour au Mazdéisme. Persécuté, Mani se réfugie au Khorasan où il fait des adeptes parmi les seigneurs locaux. Inquiété de voir cette influence grandir, Vahram le remet en confiance et le rappelle à Ctésiphon. Mais c'est la prison et les mauvais traitements qui l'attendent, puis la mort d'épuisement, âgé d'environ soixante ans. La passion de Mani sera perçue comme une transposition de la passion du Christ par ses adeptes. »

Le 20 février

Au Bar du Globe

« J'ai toujours entendu dire que les Manichéens étaient très austères, qu'ils ne mangeaient pas de viande et ne versaient pas le sang » dit Majda.

Je suis retourné avec Kouka dans mon appartement près de la mer, et nous avons invité Majda à déjeuner au *Bar de l'Univers*, de l'autre côté de la plage. Gombo, le patron s'est installé avec nous pour partager le repas. « Moi, nous confie-t-il, j'ai entendu dire qu'ils étaient d'impitoyables tueurs, car, n'accordant pas une grande valeur à la vie en ce monde, ils n'hésitaient pas à l'ôter. »

« On entend toujours dire tant de choses... » relève-je.

— Existe-t-il encore des Cathares en Provence et en Languedoc ? Me demande Kouka.

— Ça dépend, dis-je. Il est encore des gens qui s'en réclament, mais on ne voit plus de *parfaits* aller par deux, errant par monts et par vaux, ne possédant que leur épée.

— Il est dur d'imaginer, remarque Majda, que des gens qui ne possèdent que leurs armes ne s'en servent jamais.

Le ciel est toujours bouché sur Tangaar, bien que le vent de la mer ait encore forcé. Il a plu en abondance cette nuit. On entend les vagues d'ici, derrière les vitres fermées qui n'arrêtent pas non plus une forte odeur d'algues.

Les mouettes ont du mal à lutter contre les rafales, mais on dirait qu'elles y trouvent un réel plaisir. Elles font des loopings fantastiques en poussant des cris de démence.

Je me suis levé avec Gombo pour l'aider à changer les assiettes et à amener des desserts. Quand nous revenons, Kouka dit : « La voie, c'est favoriser la jouissance de tous les êtres vivants qu'on rencontre. C'est le meilleur moyen d'en obtenir ce qu'ils peuvent donner de mieux. »

« Et ça, ça sert à quoi ? » lui demande Majda en désignant le sabre dont Kouka ne se sépare jamais. « Ah, ça ? Répond-elle, c'est pour corriger ses fautes. »

Les moments et l'instant

« Les manichéens reconnaissaient l'enseignement du prophète Ishâ (Jésus). Ils n'avaient donc aucune raison de rejeter celui de son successeur Mouhammad. Ils sont donc d'authentiques Musulmans, comme Sohrawardî ou Al Hindy. Mais comment peuvent-ils concilier l'Unité Divine (Al Wahida) avec le combat de la Lumière et de l'obscurité ? Où seraient des forces obscures qui s'opposeraient à la Lumière Divine ? » Dit Gombo. « Leur désir de pureté ne les conduirait-il pas à mépriser la beauté du monde et donc son Créateur ? »

« Tu as raison, répond Kouka. Des ignorants peuvent aller vers cette erreur, comme des papillons qui se brûlent à la lumière d'une vulgaire lampe. Tu ne peux pour autant ignorer leur quête de la lumière. Une bougie qui craindrait la flamme ne tomberait-elle pas toute seule en poussière ? »

L'ombre n'existe pas, Gombo, sans la lumière. L'obscurcissement n'est qu'un moment de l'illumination, une station sur sa route. Au regard de l'éternité, il n'est que la lumière. Mais où est l'éternité, si ce n'est dans l'instant ? C'est ainsi qu'Ahura Mazda a vaincu le temps et libéré de la durée l'esprit. Notre existence est-elle pourtant affranchie du temps qui passe ? L'ombre est moment de la lumière, mais nous devons vivre ces moments. »

« Lorsque Ts'ao Chan fut venu lui faire ses adieux, » dis-je, « Tong Tchan demanda : Où t'en vas-tu ? — Ts'ao Chan : Je vais là où il n'y a pas de changement. — S'il n'y a pas de changement, pourquoi y aller ? — Mais j'y vais sans changement. »

Le 21 février

Dialogue au bord de l'eau

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans votre relation, toi et Ziddhâ. Vous semblez toujours prêts à tout abandonner pour être ensemble, et vous finissez par vous arranger pour aller chacun de votre côté.

— Allons, regarde-nous : elle est jeune belle, intelligente, elle a la vie devant elle. Qu'aurait-elle à faire tout le temps avec moi ?

Kouka éclate de rire : Et elle, elle te trouve sage, savant, courageux, fort... Elle se demande pourquoi tu passes tant de temps avec elle quand tu connais tant de gens tellement plus intéressants.

— Elle t'a dit ça ?!... À la réflexion, elle n'a pas tort... Et reconnais que j'ai raison aussi.

— Ce qui me désole pourtant, c'est que tant de filles si jeunes fréquentent des hommes qui auraient l'âge d'être leurs pères. Que deviennent alors les femmes de mon âge ?

Je ris à mon tour : Et que fais-tu des jeunes hommes qui voient ces mêmes filles de leur âge qui leur échappent ?

— Nous ne les intéressons plus.

— Vous les intéressez beaucoup, au contraire. J'ai assez vu tous ces jours-ci comment les jeunes te regardent à l'entraînement.

Kouka rougit presque : You joke me. Stop it.

— Je ne te fais pas marcher, ils rêvent tous de coucher avec toi, mais ils ne sont pas près de te le dire, et peut-être même de le penser. Tu leur fais bien trop peur.

— Fright ?

— Pardi, même moi, parfois tu me fais peur, avec ton sabre, tes flammes et tes doctrines secrètes du Bouddha de Lumière. Comment veux-tu que quelqu'un te fasse des avances sans craindre de se faire décapiter, brûler vif, emporter par la roue des métamorphoses ou, pire encore, rire au nez ?

— Serais-tu en train de m'en faire ? Demande-t-elle amusée.

— Doucement Kouka. Tu parles à ton aîné. Et puis je me suis laissé dire que les Manichéens méprisent les faiblesses de la chair.

— C'est un complet contresens. Les faiblesses de la chair sont celles qu'inspirent la souffrance physique, la faim, la peur du combat et de la mort, ou même celle, plus pernicieuse, de la simple perte du luxe ou du confort. Le désir amoureux n'a rien d'une faiblesse, c'est au contraire la plus sûre voie pour les vaincre.

Cahier XXX

Le port de Tangaar

Tangaar, le 25 février

Notes matinales

Il est proprement incroyable que nous soyons capables de faire les pires folies tout en étant parfaitement informés, en sachant ce que nous faisons et en nous voyant faire. À l'inverse, on est aussi bien capable d'agir avec sang froid et efficacité sans le savoir. Si vous interrogez alors sur sa conduite celui qui agit ainsi, il se montrera incapable de l'expliquer ni de la justifier, ou, plus probablement, il tentera d'improviser une rationalisation. Il parviendra bien peut-être à se convaincre, mais il vous confirmera plutôt qu'il ne sait pas ce qu'il fait ni pourquoi.

Il semblerait que savoir ce que nous faisons ne nous soit pas souvent d'un grand secours. Loin de nous éviter les erreurs, les connaître et en comprendre les conséquences nous induirait plutôt avec plus de force à les faire.

Cette simple observation impliquerait des conséquences lointaines, si l'on décide de les suivre, balayant tout ce qu'on avait cru identifier comme rationalité.

Le vieux principe socratique « je sais que je ne sais rien », comme l'axiome d'Euclide, s'est révélé fertile en le suivant au bout de ses conséquences. Imaginons un peu si on le modifiait : Je ne sais pas que je sais.

Tangaar, le 26 février

Le port de Tangaar

Ceux qui connaissent les ports ne retrouvent dans celui de Tangaar, ni le gigantisme ni la vétusté que l'on voit partout ailleurs. Les ports sont des organismes en perpétuelle reconstruction. Les installations se dégradent très vite, ne serait-ce que sous l'action corrosive de l'eau de mer. On est surpris de voir que tout est en relatif bon état à Tangaar, sans paraître particulièrement récent.

La mer d'Argod ne favorise pas la navigation de gros tonnages. Mêmes les pétroliers, les méthanières et les porte-conteneurs ont des proportions raisonnables.

Si les terminaux pétroliers donnent tout comme ailleurs une impression d'immensité, c'est plus encore par l'espace vierge, les longues digues désertes, le vide dans lequel les cuves, les pipe-lines, les constructions font perdus. La vaste plaine marécageuse au Nord de Tangaar a offert tout l'espace nécessaire aux installations portuaires, à la construction navale et aux raffineries ; et il en reste encore pour l'exploitation des cannisses et pour les oiseaux migrateurs.

Comme dans tous les ports, il y a des trafics illicites dans celui de Tangaar. C'est le domaine réservé et discret du gouvernement.

Le gouvernement du Gourpa

Pendant presque tout le vingtième siècle, la République Tasgarde avait à sa tête deux potiches : le Président du Conseil Suprême et le Premier Secrétaire du Parti. Personne n'a jamais su combien il y avait exactement de conseils dans la république, où il s'en crée et s'en dissout quotidiennement, il n'y a donc jamais eu de conseil des représentants des conseils, et son président ne présidait pas grand chose. Il en allait à peu près de même avec le parti, puisqu'il ne fut jamais rien d'autre qu'une constellation informelle de groupes les plus divers. Les fonctions du Président et du Premier Secrétaire se réduisaient donc à se laisser prendre en photo avec des dirigeants étrangers.

Enclavée entre l'URSS et la RPC, avec la petite république sœur asgode au Nord, les relations extérieures du Gourpa se réduisaient à des poignées de mains souriantes.

Tout commença très lentement à changer dès 1977 avec la Révolution Iranienne. Elle eut des conséquences plus profondes que le refroidissement des relations sino-soviétiques, bien qu'elles en fussent pour partie un prolongement.

Pour la première fois depuis les débuts des temps modernes, l'affrontement entre le conservatisme et le progressisme n'était plus focalisé sur l'Occident. Le monde occidental lui-même était amené à prendre parti pour des luttes qui n'étaient pas fondamentalement siennes, et il s'en montrait profondément incapable. Plus exactement, les forces progressistes et conservatrices de l'Ouest commencèrent à faire cause commune, se retrouvant sur un même et implicite consensus : si l'Occident est moderne, la Modernité est donc occidentale — par essence et de tous temps.

Toutes les forces de progrès en Occident ne tardèrent pas alors à périliter, puis à se trouver irrésistiblement entraînées par les forces conservatrices. Ceci n'épargna pas davantage l'Occident du Pacte de Varsovie que celui de l'Atlantique Nord, mais avec pour le premier des conséquences graves plus immédiates. La stabilité du Marmat en fut menacée et les limites de son gouvernement photogénique rendues manifestes.

Certains en déduisirent qu'il était temps pour la République du Gourpa de se donner un véritable gouvernement représentatif pour entrer dans le concert des nations. Ce projet était quelque peu insensé quand on y pense avec recul. Tout d'abord, il allait à l'encontre des mœurs et de la culture politique. Ensuite, il était porté par les mouvances les moins propres à rassurer ce pourvoir mondial occulte qu'on appelle « la Communauté Internationale », puisqu'elles étaient les plus proches de l'URSS et de la Chine. Enfin, et c'est aussi pourquoi ils échouèrent, ils ne réussirent à convaincre vraiment que la pègre des ports de la mer d'Argod.

À la stupeur générale, un collectif s'auto-constitua et décida que le Conseil Suprême n'étant jamais parvenu à se réunir en session plénière, il devait être remplacé par une assemblée élue au suffrage universel. Il décida aussi que la poussière de groupuscules politiques devait s'organiser en partis gouvernementaux.

On ne peut pas appeler cela un coup d'état. Quelques-uns ici ou là trouvèrent même l'idée bonne, et tentèrent de la mettre en pratique. Personne ne paraissait pourtant voir très clairement à quoi cela menait, et chacun commençait à trouver le procédé bien lourd et complexe pour établir des relations avec les autres nations.

Les communautés monacales guerrières comprirent les premières qu'il s'agissait, à travers le processus électoral, de donner les pleins pouvoirs à un parlement qui allait s'empresse de les transmettre au gouvernement qui se soumettrait alors à l'inquiétante « Communauté Internationale ».

La pègre encore une fois réagit plus vite en sentant le vent tourner. Les réseaux de trafiquants qui contrôlaient déjà largement ce processus électoral à Tangaar arrêtaient tous les meneurs au nez et à la barbe des foules armées qui s'apprêtaient à les lyncher. Ils ne firent bien sûr aucune difficulté pour les livrer aux conseils, qui parurent de ce fait les délivrer. Ils profitèrent alors de la confusion qui en résulta pour proposer le marché le plus inattendu.

Les principaux chefs des trafics soumièrent quelques propositions à une commission des conseils. Ils leur firent admettre qu'ils étaient parvenus à dénouer une situation dramatique quasiment sans effusion de sang, sans arrestations, sans disparitions, ni sans qu'il demeure seulement des ennemis et des traîtres.

Ils étaient associés à des réseaux de trafiquants internationaux, et avaient de ce fait des relations étroites et discrètes avec les polices, les armées, les renseignements et les hommes d'affaire du monde entier. Ils étaient rompus aux situations troubles et dangereuses, ils avaient du sang-froid, le sens des rapports de force et ne s'embarrassaient pas de scrupules. Ils étaient donc les plus qualifiés pour s'occuper des affaires étrangères. Ils n'avaient aucune bonne raison de souhaiter l'affaiblissement du Marmat, ni de nuire à ses intérêts. Ils s'offrirent donc eux-mêmes comme un

ministère des affaires étrangères clé-en-main, et capable de s'autofinancer si personne ne venait mettre le nez dans leurs trafics.

Ils ne demandaient pas mieux que de travailler en bonne intelligence et en toute confiance avec les conseils. « Après tout, c'est notre métier que de jongler avec les intérêts nationaux divergents », aurait même dit le ministre actuel en titre. « Il ne tient qu'à vous de bénéficier de notre expérience. »

Le gouvernement du Gourpa se réduit donc à un seul ministère, celui des affaires étrangères. Ces affaires sont prospères, et elles se confondent avec la criminalité internationale. Aussi le gouvernement est-il sous haute surveillance, notamment des conseils de dockers.

De tels arrangements auraient été difficilement imaginables ailleurs. Il semblerait que cela tienne à une conception très singulière du bien et du mal, enracinée dans une lointaine tradition Mazdéenne.

Nul ne tuera la nuit

Dans la lutte éternelle que se mènent l'ombre et la lumière, aucune ne gagnera ni ne détruira irrémédiablement son ennemi. Même si l'ombre recule devant la lumière, nul ne peut tuer la nuit.

On a ici une attitude originale envers le mal. Nul n'imaginerait le faire disparaître, mais ne le redoute particulièrement. On le sent tout à la fois invincible, mais pas si dangereux tout même.

Le premier mars

De petits nuages blonds et bouclés comme des têtes chérubines planent au loin dans un ciel tout doré au lever du jour.

« Dès qu'on vient au monde, tous nous tombent dessus, » me dit le jeune docker au bout du quai qui attend que le soleil pointe, « et l'on n'a pas le temps de s'étonner. »

« J'espère que tu as pu rattraper le temps perdu, et que tu n'es pas las de le faire, » lancé-je moi aussi d'une voix forte contre le vent de mer.

Le 2 mars

La criminalité gouvernementale

Si les hommes du gouvernement ont une si mauvaise réputation, ce n'est pas à causes de leurs trafics malhonnêtes et de leurs activités criminelles qui ne dérangent pas grand monde. Le milieu du crime est la seule structure réellement organisée hiérarchiquement dans le Marmat, la seule où des chefs puissent se faire obéir scrupuleusement par des subalternes. C'est aussi la seule qui ignore toute autre motivation que la richesse. Une telle organisation se trouve alors inévitablement soumise à l'autorité de chefs plus puissants encore à l'étranger.

Le marché passé avec les conseils donne à la pègre une véritable autorité et le droit de mener ses affaires sans inquiétudes, ce qui favorise son rapport de force envers la criminalité internationale. En retour, le milieu du crime est le seul ici qui puisse rassurer l'occulte « Communauté Internationale ». De part et d'autre, on leur ferait payer très cher toute erreur d'évaluation.

Le Grand Maître des pompiers m'a enfin expliqué tout cela. « Les craquements dans *la communauté internationale* ne doivent pas leur faciliter la tâche, » ai-je remarqué. « Ça dépend, » m'a-t-il répondu. « Des gens qui cherchent à s'enrichir en enfreignant les lois plutôt qu'en les utilisant doivent avoir un goût très puissant pour les difficultés. Je crois que c'est au fond ce qui les stimule. »

J'ai rencontré avec le Grand Maître un des agents du gouvernement sur le port. Il a tout de suite adopté une attitude hostile envers moi. « Comment osez-vous introduire ici un Français ? » a-t-il même dit sans savoir que je le comprenais.

« Tu vois, » a relevé plus tard le Grand Maître à propos de cet incident, « leur organisation verticale les rend irrésistiblement nationalistes et racistes. » Puis il a ajouté avec un regard complice : « mais je n'ai pas révélé que tu étais un Cathare provençal. »

Le 4 mars

La langue française

Je profite de ma présence à Tangaar pour rencontrer le plus souvent possible mes étudiants. Je les fais en ce moment travailler sur Corneille et la construction grammatico-musicale de la langue française. Je leur fais écouter en même temps des pièces de Pachelbel et de Lulli. (son opéra *Cadmus et Hermione*, composé en collaboration avec Quinault en 1673). Je tiens à ce qu'ils pénètrent cette musique et la construction baroque qu'elle donne à la pensée.

Comme ils connaissent tous l'anglais, je les leur fait comparer avec le théâtre de Shakespeare et la musique des opéras de Purcell et de Haendel.

« Il y a plus d'ombres dans le français, ont-ils remarqué, et plus de contrastes de lumière. — Méfiez-vous de cette ampleur et de cette souplesse baroque qui se cache derrière un classicisme ordonné. Il peut générer les pires confusions d'idée si l'on n'a pas l'oreille musicale. »

La rhétorique des troubadours

*Mas sil reis ve, en ai en deu fiansa
Qu'eu serai vius o serai per quartiers,
E si sui vius, er mi grans benenansa,
E si eu moir, mi grans deliuriers.*

Le roi auquel le premier vers de Bertran de Born fait allusion en 1195, n'est autre que Richard-Cœur de Lion d'Angleterre — ce dernier était lui-même un fin poète en provençal. On parla occitan à la cours d'Angleterre jusqu'à la dynastie des Lancaster. Bertran de Born combattait à ses côtés Alphonse de Castille.

« Et si j'en sors vivant, ce sera grande joie, et si je meurs, ce sera grande délivrance. »

J'ai invité les deux classes au bar de l'Univers qui est désert en début d'après-midi, pour les initier à la poétique occitane. « Mais ils ne savaient en ce temps-là écrire que des poèmes érotiques ou guerriers ? — On ne savait de toute façon pas faire grand chose d'autre que courtiser et combattre, si ce n'est versifier. »

La rhétorique de l'occitan est à la source de celle du français et de l'anglais. Il fallut plusieurs siècles pour que les deux littératures atteignissent sa richesse stylistique et sa diversité. *Les Fleurs du Gai Savoir* sont le premier traité de rhétorique de l'Occident écrit en provençal.

« La rhétorique ou la poétique ? » M'a-t-on demandé. Il n'y a pas de réelle distinction entre les deux dans l'Europe occidentale, il s'agit de l'art de manier les tropes.

Le mot *troubadour*, de l'occitan *trobar* (trouver), n'est peut-être pas non plus sans rapport avec « trope » (du grec *tropein*, verbe désignant l'action de bander un arc, comme on tord la syntaxe d'une langue pour accroître la force d'un trait). On parlait d'ailleurs de *trobar leu* (style clair), et de *trobar clus* (style obscur) qui désignait un genre à part-entière esquissant des idées complexes dans une prosodie elliptique.

La littérature occitane était avant tout une poésie de genre. La *canço* avait un sujet érotique, religieux, souvent les deux. Le *sirventes* était héroïque, politique et satirique, avec un rythme plus large et vigoureux. Le poème était construit sur des *coblas* (couplets) avec des mètres qui ne dépassaient pas dix pieds. Très réguliers, les genres se distinguaient par la diversité des arrangements des mètres et des rimes.

Les noms d'Occitanie, de Provence ou encore de Midi désignaient une région qui incluait le nord de l'Italie, la Catalogne et la Navarre, et comprenait au nord jusqu'à l'Auvergne et le Limousin. L'occitan, le catalan et le provençal ne s'y distinguèrent que très tardivement, avec d'autres dialectes.

Cahier XXXI
Nul ne tuera la nuit

Vallée de l'Oumrouat, le 6 mars

Au coin du feu

La vallée de l'Oumrouat est encore sous la neige. Manzi et sa femme Douha sont venus nous rejoindre chez Ziddhâ devant un feu crépitant. La pierre des murs épouse la danse des flammes, et le mouvement des ombres, de leurs lueurs rougeoyantes, donne à la chaleur sèche de la pièce quelque chose de sous-marin.

« Tu as donc participé aux rites de Manichéens ? M'interroge Ziddhâ. Moi qui connais Kouka depuis si longtemps, elle ne m'en a jamais parlé. — Ils se réduisent à peu de chose, esquivé-je, mais je n'aurais jamais cru qu'il pût exister encore une telle proximité avec les anciennes traditions provençales. »

« Tu es donc réellement cathare ? » Questionne Douha.

Je ne sais ce qu'ils ont tous avec moi, et je leur réponds par un grand rire. Je ne sais même pas ce que signifie être cathare.

« Tu en sais beaucoup, quand même, observe Manzi, et ce que tu connais ne se résume pas à des études livresques. »

Oui, avoué-je, je sais me servir de quelques paradigmes et de quelques jeux de langage. Je suis né dans une culture et je connais des langues et des littératures qui m'offrent quelques clés. Mais tout est traduisible, n'est-ce pas, puisque la raison d'être de tout symbolique est de symboliser le même réel.

— Explique-nous mieux alors ce dualisme du bien et du mal, qu'on prête aux diverses écoles manichéennes, me demande Ziddhâ.

— Oh, le mal, ce n'est que la faiblesse.

— Si le mal n'est que la faiblesse, conclut Manzi, on comprend bien que la force le domine de toute éternité, mais qu'elle ne puisse davantage le vaincre.

— Ce serait même la pire faute que de le vouloir.

— Comment cela ? Me demande-t-il en me tendant la bouteille de Vodka qu'il a ramenée de Bolgobol

— Ne pas céder à la faiblesse, c'est ce qu'on appelle vertu. Mais vouloir éradiquer le mal, c'est céder à tous les vices, dis-je.

— C'est compliqué, fait Ziddhâ en fronçant les sourcils.

— Non, c'est plutôt simple, trouve Douha, si j'ai bien compris.

Le secret de la mort joyeuse

« Parle-nous de la mort joyeuse » demande encore Ziddhâ.

« Il y a une façon toute humaine de voir la mort, dis-je, différente de celle de l'animal. Il la connaît bien, aussi bien que toi. Il redoute la sienne et pleure celle des siens comme toi. Comme toi, il sait la risquer pour vivre. Mais il ne s'en sert pas comme toi d'appui à la pensée. »

« C'est que nous arpentons le temps. Depuis longtemps nos ancêtres ont étalonné les orbes et les cieux. Et là, nous ne pouvons qu'y lire notre mort. Plus nous connaissons le temps, plus nous y voyons notre mort, celle de ceux qui viendront après nous, comme celle de ceux qui nous ont précédés, et la destruction de tout ce que nous construisons. »

« Le spectre de la mort vient se placer au devant de notre désir et de notre pensée. Il nous ferait préférer l'instant. Mais le plus simple aveu murmuré dans l'instant : "je t'aimerai toujours", nous conduit aux limites de ce toujours. Baisser le regard nous enfermerait pourtant dans la pire des tombes. C'est cela le secret de la mort joyeuse. »

— Et qu'est-ce qui nous sauve ? Demande Ziddhâ.

— Celui qui sort de l'ombre à ta place si tu tombes.

— Comment sais-tu que quelqu'un le fera, interroge Manzi, c'est un acte de foi ?

— Non, c'est la certitude de tes actes, si tu as le souci de lui.

— Et s'il ne vient pas ?

— Il ne viendra de toute façon pas pour toi. Ce ne sera pas ton combat qu'il poursuivra, ce sera le sien. C'est ainsi qu'il te libère de la roue des métamorphoses.

— Mais, s'étonne Ziddhâ en faisant repasser la bouteille à Manzi, tu m'as dit que Dôgen enseignait que la roue des métamorphoses était le nirvana

— Justement.

Manzi et Douha se tiennent assis sur le tapis, les jambes croisées. Moi, je les ai allongées en reposant mon torse sur des coussins. Je peux plus aisément tisonner le feu. Ziddhâ a posé la tête sur mon ventre. « Tu sais tout cela des antiques écoles de Provence ? » me demande-t-elle. « Non, des prochaines » plaisanté-je.

Comment le temps lui-même disparaît dans le temps

« Tu as une remarquable suite dans les idées, lance alors Manzi. Tout ce que tu dis me rappelle notre dernière conversation à Bolgobol. Tu ne te souviens pas ? À propos des quatre concepts fondamentaux de la programmation : le système, le programme, le dispositif et le processus. Tu m'as dit alors qu'on oubliait celui de mémoire, et nous avons parlé de la mémoire et de l'histoire. »

« Je ne vois pas le rapport, dit Douha. — Moi non plus, avoué-je, mais Manzi va peut-être nous le dire. »

« Cette conscience du temps dont Jean-Pierre parle, qui est aussi bien une conscience de la mort, elle n'existe pas dans le temps lui-même. Elle existe actuellement ou elle n'est pas. Nous la spatialisons. Elle est dans un espace, un espace de mémoire. »

« Je ne sais pas, dis-je, elle est aussi dans un dispositif et dans les processus qu'il induit. »

« Oui, bien sûr, mais tous les produits humains sont à la fois espaces de mémoire, dispositifs et processus. »

— Même le temps disparaît dans le temps, continue Manzi, quand la mémoire s'efface.

— Mais il y a plusieurs mémoires, intervient Douha, la mémoire vive, celle-là même que nous sommes en train d'utiliser pour parler et nous entendre, et qui est en procès, et celle spatialisée, gravée sur des dispositifs matériels.

— Il y a aussi la mémoire cache, ajouté-je, qui utilise l'espace mémoire comme de la mémoire vive. Elle génère des processus rapides, comme les réflexes que nous cultivons par l'entraînement, ou notre utilisation de langages pour effectuer les raisonnements à notre place. Elle économise le passage par la conscience.

— Et alors ? Résume Ziddhâ.

Manzi lui adresse un sourire de reconnaissance, et nous reproche par une amusante métaphore en arabe de couper en quatre les cheveux par lesquels il tire son raisonnement. Puis il reprend son propos :

Ce qu'est le temps réel pour Manzi

Le « temps actuel » (*actual time*, qu'on peut aussi entendre « temps réel ») n'est pas symétrique au « temps chronologique », qui est lui-même une succession de cycles. Le temps actuel, c'est l'enchaînement des causes. La cause peut être lointaine dans le temps chronologique, et continuer à exercer ses effets dans le temps actuel, comme elle peut aussi bien être proche dans le premier, et ne plus exister actuellement.

C'est pourquoi nous avons des souvenirs que nous savons être récents et que nous sentons pourtant lointains. L'événement vécu dans l'année nous semble déjà loin, alors que nous croyons à peine certains souvenirs si anciens. Même de l'histoire, nous avons cette vue double. Des époques

lointaines nous sont aussi familières que si nous y avions vécu, et d'autres que nous avons connues, nous semblent appartenir à un passé sauvage.

Nous connaissons tous cela, bien sûr. Le temps réel n'est pas celui que mesure les horloges, bien qu'il soit pourtant celui qui ride les fronts. C'est un poids actuel qui pèse dans le présent. Einstein nous a même donné l'équation de ce temps qui écrase comme une masse. La réalité de ce temps, c'est le déterminisme, l'immobile et lourd présent de la causalité efficiente.

— Chronos, le dieu cannibale qu'a foudroyé la lumière, murmuré-je en songeant à des conversations de la semaine dernière à Tangaar.

— Oui, dit Ziddhâ, qui paraît comme à son habitude avoir mieux suivi notre conversation qu'elle ne le laisse d'abord croire, mais sans ce déterminisme qui paraît nous ôter toute existence, nous n'en aurions pas davantage, puisqu'aucune prévision, aucune décision, aucune anticipation ne serait possible ; nous ne pourrions donner aucun corps ni aucune durée à nos désirs, ni même seulement en former.

— Oui Ziddhâ, mais c'est justement dans l'espace mémoire de la causalité que nous les programmons, lui répond Manzi.

— En somme, nous inversons le sens de la causalité, croit comprendre Douha.

— Nous n'avons pas à le faire, lui réponds-je en montrant l'âtre où crépitent les flammes. Regarde le désir du feu. Suis sa danse. Tu te souviens la première fois que nous nous sommes rencontrés à Bin Al Azar il y a quatre ans ? Nous avons parlé près du torrent de ses ondes, et de l'impossibilité de modéliser leur complexité.

— Oui, se souvient-elle, et tu avais suggéré que son murmure était déjà une modélisation.

— En somme, commente Ziddhâ, tu te tiens devant le monde comme Flaubert devant son œuvre, et tu dis « Dieu c'est moi ».

— Ce n'est peut-être pas si facile d'être Hallâj, dis-je après avoir fini de rire.

— Mais c'est une profonde remarque, relève Manzi. Si tu entends que Dieu est le personnage d'un récit de fiction, comme Bovary, alors tu peux vouloir dire que tu es réellement celui qu'il figure, comme Flaubert. Mais cela peut aussi seulement signifier que tu te prends toi-même pour un être de fiction. Monsieur Flaubert est aussi bien un personnage fictif pour lequel plus d'un auteur peut se prendre.

Le 7 mars

De bon-matin

« Manzi et toi avez encore parlé de cette théorie occidentale de l'irréalité, hier soir. » Me dit Ziddhâ quand j'entre dans la cuisine, avant même que j'ai eu le temps de boire un verre d'eau. Je bois toujours un verre d'eau dès que je me lève.

Elle s'est pour une fois éveillée avant moi. La vodka d'hier me laisse une tension nerveuse entre la base de la nuque et mes yeux, passant par l'articulation de la mâchoire. Voilà pourquoi je n'ai pas pour habitude de boire beaucoup d'alcool.

« Je crois que je ne la comprends pas bien » continue-t-elle.

Où que je sois, je préfère me lever le premier. Je commence par ouvrir les volets et voir le ciel. Si c'est possible, je sors et me baigne de lumière froide ou de nuit. Mais Ziddhâ est déjà là.

Je ne saisis pas très bien ce qu'elle me dit pendant qu'elle étale sur la table par gentillesse de quoi faire mon petit-déjeuner. Je suis trop occupé à suivre par la fenêtre les jeux du soleil sur la roche et la neige du pic Al Kalbi.

Je suppose que, comme Tchandji, elle me questionne sur une théorie du spectacle, dont beaucoup de gens ici me semblent préférer savoir qu'ils l'ignorent plutôt que croire la comprendre.

La neige a totalement fondu sur le seuil ensoleillé des maisons. « Qu'est-ce qu'il fait déjà beau, dis-je. — Je te parle Jean-Pierre. »

Je la prends par la taille, la conduis jusqu'à la porte, l'entraîne dehors, dans l'air glacé du matin qui la fait se serrer contre moi, et je lui murmure à l'oreille les vers du *Passe Sans porte* :

Quand le ciel s'éclaircit le soleil apparaît

Quand il pleut la terre est humide

Je viens de vous expliquer tout du fond de mon cœur

Mais je crains que vous ne me croyiez

Elle rit, s'accroche à mes épaules et m'embrasse dans le cou. « Allez, viens déjeuner », fait-elle.

18 esfand 1385/19 safar 1428

Le calendrier solaire iranien

Le calendrier solaire iranien a douze mois. Les six premiers ont trente et un jours, les suivants trente, et le dernier, esfand, vingt-neuf dans les années normales et sinon trente. Il utilise un système complexe pour définir les années bissextiles, basé sur des situations astronomiques précises, qui en font le calendrier solaire le plus exact en usage de nos jours.

Les années sont groupées dans des cycles qui commencent avec quatre années normales, après lesquelles toutes les quatrièmes années sont bissextiles. Ces cycles sont groupés dans d'autres plus grands de 128 ans, composés de quatre séries de 29, 33, 33 et 33 ans, ou de 132 ans, composés de cycles de 29, 33, 33 et 37 ans.

De plus grands cycles de 2820 ans sont constitués de 21 cycles de 128 ans et un de 132. La suite d'années normales et bissextile qui a débuté en 1928 ne se reproduira pas avant 4745 de l'ère chrétienne.

Tous les cycles de 2820 ans contiennent 2137 années normales de 365 jours, et 683 de 366. Ce calendrier est si proche de l'année tropicale solaire de 365,24219878 jours, qu'elle n'aboutit à une erreur d'un jour qu'au bout de 3,8 millions d'années. C'est pourquoi les Marmaty, qui ont plus le sens de l'exactitude que de la simplicité l'ont adopté.

On utilise aussi beaucoup dans le Marmat le calendrier musulman, le calendrier bouddhiste lunaire, le calendrier traditionnel chinois, le calendrier julien et grégorien. J'imagine que ceci a joué un rôle ici dans l'introduction de l'informatique.

La période qui va de mon anniversaire, aujourd'hui le 18 esfand, jusqu'au début de l'année iranienne, dix jours plus tard, correspond aux Ides de Mars dans l'ancien calendrier romain.

C'est aussi une période de fête dans le Marmat, et donc de congés. J'ai bien envie d'en profiter pour retourner à Rhages avec Ziddhâ, où il fait déjà paraît-il un temps printanier. Je commence à être bien las de la neige.

Cahier XXXII
Avant les congés

Le 11 mars

La mission civilisatrice de l'Occident est terminée

« Rajoul, fais un effort pour me comprendre. Je ne suis pas en train de défendre un point-de-vue. Je te montre une réalité que nous avons tous là, devant les yeux. Dis-moi peut-être que je la perçois mal, mais commence d'abord par la voir. »

Daria est venue de Tangaar pour défendre avec Manzi nos façons de travailler dans le bureau du doyen de l'université de Bolgobol. Quelques docteurs ne l'apprécient pas. Le Docteur Rajoul, chercheur en économie politique, s'en est fait le porte-parole. À l'évidence, ils s'inquiètent du peu de présence que je donne à mes étudiants. Je les soupçonne même d'imaginer que je devrais mon poste à quelque rapport de suzeraineté. Daria et Manzi tentent depuis un moment de les faire regarder par le bon bout de la lorgnette.

« La mission civilisatrice de l'Occident est terminée », continue Manzi. « La révolution de la modernité, ses paris et ses enjeux se sont mondialisés, alors même que la civilisation occidentale, qui les a portés et a entraîné le monde à sa suite à marche forcée, s'est arrêtée indécise il y aura déjà bientôt un siècle. La table rase qu'ont fait à la suite de Descartes les philosophes d'Occident est maintenant aussi encombrée qu'ils l'avaient trouvée. »

« Ce qu'on appelle science n'est plus qu'un jeu de piste entre des disciplines. Tu le dis toi-même : dans chacune, les spécialistes attendent de leurs collègues une synthèse simplifiée des autres disciplines. Ne vois-tu pas qu'une telle science est aux antipodes de ce qui était ses exigences fondatrices ? »

« La science moderne, c'est quoi ? C'est l'expérience et l'inférence. Voilà les deux pieds sur lesquels elle avance. Elle ne repose certainement pas sur la confiance aux docteurs. Comprends bien ce que je dis là. Je ne critique pas les docteurs, je ne dis pas qu'ils ne sont pas doctes. Je dis seulement que la science est tout plutôt que ce que tu prétends : la croyance dans ce que disent les autorités scientifiques. »

« Alors comment peut-on avoir une démarche scientifique avec une telle dispersion dans des disciplines spécialisées ? Buter sur cette question, c'est ne pas la comprendre. Savoir, c'est d'abord pouvoir faire, mais pouvoir faire de telle sorte qu'on puisse aussi énoncer clairement ce qu'on fait à celui qui ne sait pas. Or, qu'y a-t-il de plus clair et de plus universellement intelligible que la simplicité des langages mathématiques ? »

« La démarche scientifique consiste à décomposer la complexité des expériences dans la simplicité la plus intuitive et la plus épurée de toute connaissance préalablement nécessaire. Tu ne parais pas comprendre que cette simplification intuitive n'est pas plus une plongée dans la particularité, qu'elle n'est une élévation dans la généralité — quand tu apprends à un enfant à compter avec des bâchettes, tu ne lui apprends pas leur manipulation, mais immédiatement l'abstraction numérique. Elle est tout en même temps technique particulière et abstraction générique. Elle est tout à la fois science enseignable et science de son enseignement. »

« Mais je vois que ça ne te dit rien. Vas-y Daria, moi j'y renonce. »

— Jean-Pierre sait aussi bien que toi ce qu'est la recherche internationale réelle. Il sait ce qu'en sont les enjeux et les compétitions. Nous te disons seulement qu'elle ne marche pas, ou, si elle marche malgré tout, c'est parce que tout le monde n'en est pas dupe. Ce que tu prends au sérieux, ce n'est qu'un système de captage des véritables savoirs. C'est un théâtre, une mise en scène, de la poudre aux yeux pour intimider et égarer les esprits qui se voudraient libres.

— C'est tout du pipeau, rajoute Manzi. C'est quoi la transmission du savoir dont tu nous rebats les oreilles ? On prend trente ignorants, on en met vingt-neuf de côté, et on donne une chaire à celui qui reste.

Le doyen rit : — Il est vrai que dès qu'on place quelqu'un sur une chaire, il trouve étrangement vite quelque chose à dire.

— Et le prestige de sa situation fait le reste, insiste Manzi.

« Tu ne vois donc pas, intervient-il, qu'enseigner est précisément démasquer cette mystification. Au profit de qui donc voudrais-tu l'entretenir ? Je te mets au défi de faire accomplir à tes étudiants le travail qu'ils ont réalisé depuis le début de l'année. » Je sors sur la table quatre feuillets que j'ai emportés avec moi pour les relire quand j'en aurai le temps.

« Combien de temps te faudrait-il pour lire ces quatre pages ? » Comme il hésite à répondre, je continue : « Moi, il me faudrait environ 12 minutes en les annotant. Si je butte sur des difficultés et que je dois me relire, un peu plus. Et sais-tu combien de temps il me faut pour les lire à haute voix d'une façon naturelle et intelligible ? À peu près quarante minutes. Tu peux me croire, j'ai l'habitude de mesurer mon temps de parole, et aussi celui qui m'est nécessaire pour prendre connaissance d'un document. »

« Si je lis ce texte, ou que j'en prononce le contenu comme dans un cours, que fera celui qui butte à l'écoute ? Il m'interrompra et posera des questions. Plus il y aura d'auditeurs, plus je devrai reprendre de points, soit parce qu'on m'interrompra, soit parce qu'on n'osera pas et que je devrai devancer moi-même les mécompréhensions. J'ai de quoi faire deux heures de cours avec ces feuillets qu'on peut lire en un quart d'heure sans sortir de chez soi, en prenant tout son temps pour réfléchir. »

— On ne peut pas apprendre seulement en lisant seul, m'objecte-t-il.

— Qui te dit qu'on lit seul ? Reprend Manzi. Vois le temps que nous perdons ici à bavarder à quatre quand nous pourrions aller chasser. Nous aurions beaucoup plus vite fait avec quelques courriels.

— Il a hélas raison, approuve Daria. D'autant plus que nous pourrions nous envoyer des URL qui nous éviteraient de répéter ce qu'on a déjà écrit par ailleurs, ou nous communiquer des documents plutôt que de brasser de la confusion. Et quand nous ne nous comprendrions pas immédiatement, nous pourrions toujours nous relire, plutôt que tisser des malentendus.

— En somme, résumé-je, tu voudrais que je sois présent pour ce qu'une machine fait mieux : corriger des exercices ou la prononciation ? Ne s'est-on pas assez cassé la tête pour trouver de bons correcteurs grammaticaux et des synthèses vocales qui fonctionnent avec de bons éditeurs de texte ? Et les exercices corrigés automatiquement courent le net.

« Tes théories sur le langage ne sont connues que de toi-même et certifiées par personne », me renvoie Rajoul dans une magnifique ignorance de ce que nous lui avons dit depuis le début. « Je vois seulement que tu fais faire à tes élèves des choses très compliquées dont on ne saisit pas l'usage, comme réécrire en alexandrins un texte en prose. Je veux bien que soit utile une connaissance de la littérature et de la culture françaises, mais est-ce vraiment les chansons de Boby Lapointe et les descriptions chez Sade qui en sont les plus beaux fleurons ? »

Découragé, je me tourne vers Manzi qui le paraît autant que moi.

« Bon, dit-il enfin, j'ai soif. Si nous voulons continuer à débattre, je propose que ce soit sur le forum de l'université. »

« Je crois en effet, approuve le doyen, que cette question n'a rien de privé, et qu'elle mérite d'être posée au grand jour. »

L'idée ne plaît pas à Daria qui a bien d'autres choses à faire. Elle ne plaît pas non plus au Docteur Rajoul.

À la buvette du parc

« Je te disais bien Manzi, que l'université n'est pas ma place. As-tu déjà réfléchi à des mots comme "recherche nationale", "éducation nationale" ? Leur association ne te semble-t-elle pas comiquement suspecte ? »

« Ne dis pas que tu envisages de céder le terrain ? »

« Tu veux que je me batte pour un tel terrain ? Ce n'est pas celui que nous avons à défendre. Ni Gorgias, ni Protagoras n'étaient des universitaires, pas plus que Galilée et Descartes. »

« Ton ami n'a pas tout à fait tort, » intervient le doyen. Il passait dans le parc Ibn Roshd quand il nous a vus attablés à la buvette. Je suppose qu'il devait se douter que nous étions là. Nous l'avons bien sûr invité à se joindre à nous.

Sur le sol, déjà, les fleurs d'amandiers ont remplacé la neige, et nous nous sommes assis sur la terrasse au soleil. Le doyen partage mon point-de-vue que si toute aventure d'idées doit se poursuivre, elle le fera, comme elle l'a toujours fait, sur son propre terrain.

« Sciences économiques », fait-il, « n'est-ce pas encore un oxymore ? Dans le marché du savoir, elles sont devenues les reines, comme le furent la géométrie et les mathématiques. Votre ami Tchandji peut dire ce qu'il veut, mais les marxistes ont une grave responsabilité dans cette aberration. »

Le doyen de l'université est connu pour son hostilité à toutes les obédiences marxistes. Loin d'exciter le même sentiment en retour, il en tire plutôt un gage de neutralité envers chacune. Je dois reconnaître qu'il n'a pas tout à fait tort.

« De la critique scientifique de l'économie politique à la science politique, il n'y a pour l'esprit brouillon que des mots à sauter », lui renvoie Manzi.

Comme le doyen, j'interprète d'abord cette remarque comme une pointe, mais il précise : « Marx a lui-même sa part de responsabilité dans ce contre-sens. Il n'a pas vu le véritable rapport entre la science moderne et l'économie politique. »

Digression sur les sciences

« L'économie politique n'est pas une science, » répond-il à nos regards interrogateurs, « Elle ne l'est pas car elle n'est qu'une métaphore de la mécanique. La science mécanique avait fait de tels progrès de Gallée à Newton qu'elle a d'abord servi de modèles à toutes les autres. On a pris simplement les paradigmes de la mécanique et on les a plaqués comme une immense métonymie aux domaines les plus différents de la connaissance sans autre forme de procès. Ça a donné la flugistique en chimie, le vitalisme en biologie, sans grand succès bien sûr. C'était ignorer que ce n'est pas le système qui fait la science, c'est la méthode. Bichat, Carnot, Lavoisier, Cuvier ont su trouver les bases de sciences nouvelles, qui ne se contentaient pas d'extrapoler la mécanique dans des champs d'expérimentation qui lui étaient étrangers. Quelques décennies ont été encore nécessaires pour trouver ensuite des ponts entre ces disciplines. »

« Es-tu sûr que Karl Marx n'ait rien dit de tel et que ce ne soit pas ce qu'il ait tenté de faire ? » Opposé-je à son argumentation.

« Entre les lignes alors » répond-il. « Il a utilisé beaucoup d'encre pour dire seulement que l'économie politique n'est qu'une idéologie, mais il cherchait des bases scientifiques à ce qui ne peut en avoir. Tout cela ne pouvait conduire qu'aux impasses intellectuelles et militaires que l'on sait. Ces voies étaient stériles, et nous connaissons celles qui ne l'étaient pas. Je n'ai rien trouvé de plus consistant chez Marx que les concepts de système, de programme et de procès, et dès qu'on s'en sert, ils ramènent, hors de l'économie, dans les véritables sciences. »

Désir de puissance

Il y a de plus en plus de chevaux ; j'avais déjà noté cette observation. On commence aussi à voir des chameaux dans la région de Bolgobol. Pourquoi pas ? On trouve bien des élevages d'autruches maintenant dans les Cévennes.

Je suis pourtant sceptique. J'admets que la modernité a un peu vite fait l'impasse sur la traction animale. Dans bien des cas, un cheval, un chameau, un mulet ou un âne peuvent être plus utiles et économes qu'un appareil à moteur. Je veux bien croire aussi qu'avec des lance-roquettes toujours plus portables, un détachement monté soutenu par des hélicoptères soit devenu la meilleure arme. Je ne crois pourtant pas que ces animaux puissent reprendre la place qu'ils ont eue dans le passé.

D'ailleurs tout le monde ici ne le pense pas. Des régions entières continuent à être fidèles au moteur à piston. Moi-même, j'ai un attachement tout particulier à celui-ci et au carburant liquide, perfectionnés avec amour par des générations de mécaniciens.

Avant de trouver mieux, on devrait d'abord retrouver l'enthousiasme d'une bande de motards, l'atmosphère très particulière d'un garage avant une course. Cheval de chair ou cheval-vapeur, l'ivresse de la puissance n'est plus là.

Je vois bien que je ne la retrouve plus aujourd'hui ailleurs que sous la forme de la *puissance de calcul*. C'est là que se retrouve maintenant ce qui fut l'ivresse du cavalier, puis du motard : dans ce rapport entre les fréquences d'un processeur et la robustesse des algorithmes d'un système et de ses programmes.

Le désir de puissance

Le désir est grand consommateur de nouveautés, de progression du moins, de processus sans limite. Si l'on ne progresse plus, la lassitude vient. Le grondement d'un moteur m'exalte sans doute toujours, mais c'est surtout pour les souvenirs qu'il m'évoque. L'épopée mécanique a pris fin dans ma jeunesse. Je ne crois pas que ce soit pour revenir à la fougue des étalons, ou à la robustesse des chameaux.

Je vois d'ailleurs Ziddhâ commencer à se lasser de son élevage. Elle laisse toujours plus ses chevaux à la charge de Mahmoud, un vieil homme qui a définitivement quitté la mine. Elle commence à s'en désintéresser complètement.

Elle passe le plus clair de son temps sur le chantier de la nouvelle route qui doit contourner la cluse au centre de la vallée à quelques kilomètres d'ici.

Ziddhâ a commencé par aider l'équipe de géologues qui faisaient des sondages. Maintenant, elle prend un rôle toujours plus grand sur le chantier. Je ne comprends pas comment elle fait pour assimiler tant de connaissances en si peu de temps.

« Ce n'est pas difficile, m'a-t-elle dit, il suffit d'additionner les forces et les résistances. C'est même toi qui me l'a appris le premier. » C'est moi en effet qui ai commencé à lui donner de la documentation sur la statique des matériaux, et c'est bien ce qui m'inquiète. Entre l'abstraction géométrique et l'érosion de la terre et des roches, il y a tout un monde réel. « Évidemment, me dit-elle, et quand on conçoit l'un, on perçoit l'autre. »

Si Ziddhâ est capable d'une telle « voyance », je comprends qu'elle soit utile au chantier. Il n'y manque de toute façon pas de travailleurs expérimentés qui ne la croiraient pas sans « voir » aussi ce qu'ils font. Apparemment, ils sont tous habités des mêmes « visions ».

Depuis hier, elle me parle avec enthousiasme de la nouvelle pelleteuse. Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait dire tant de choses d'un tel engin. En attendant, les congés approchent, et j'aimerais bien l'entraîner vers le rivage des Syrtes.

Le 13 mars

Les mystères de la vision

Je trouve étrange la présence de chameaux dans la neige, et surtout dans une ville de montagne. Cet animal est profondément pour moi associé au désert.

Il y en a un aujourd'hui, dans la cour même du bâtiment où je loge à Bolgobol. J'en ai pris une photo, et j'ai commencé à la retravailler à l'écran. Je suis redescendu en prendre d'autres. Je me suis muni d'un porte-mine et j'en ai fait des esquisses.

Je n'arrive pas à saisir son mouvement, et l'expression de sa face, celui de ses pattes... Je suis capable pourtant de dessiner un cheval sans modèle. Je me demande alors jusqu'à quel point je le suis de voir un chameau que j'ai sous les yeux.

CINQUIÈME PARTIE AVEC LES BEAUX JOURS

Cahier XXXIII L'Effondrement du temps

Le 15 mars

Lecture

J'ai relu la première moitié de *l'Effondrement du temps* (le Grand Souffle Éditions, avril 2006²⁸). C'est un roman, apprend la couverture. Étrange roman dont les personnages sont invisibles : ce sont les auteurs, cachés sous le nom collectif de *l'Imp(a)nsable*.

Peut-on écrire un roman sans autres personnages que des auteurs invisibles, non identifiables, et pourtant très réels à l'autre bout de la trace écrite ? Oui, des hommes sont passés par là, il en reste des traces : peintures, fragments de vidéos, objets, photos, écritures. Oui, ils possédaient l'écriture. Adresse de courriel aussi, l'expérience est en cours de réalisation. Vraiment ? Comme mon propre journal de voyage ?

Oui, mais là, on lit sur du papier. On n'est plus en temps-réel. Ce n'est pas si évident de quitter le livre, aller à l'ordinateur, ouvrir le programme, entrer l'adresse sans se tromper, et seulement alors commencer à écrire — sortir de la trace, en somme, et entrer dans le présent. C'est pourtant un peu ce que fait le livre quand on se met à y entrer : il nous sort.

Sa lecture est pourtant moins difficile qu'elle le paraît d'abord ; elle ne demande pas un si gros effort que l'aspect et la taille du livre le laisserait d'abord croire. « Il se laisse lire », disons ; sinon, il est « difficile ». Contrairement à moi, qui suppose en principe que le lecteur ne sait pas de quoi je parle, ou du moins lui parle de ce qu'il est supposé ne pas savoir (et tant mieux si, de loin en loin, il sait), là les auteurs supposent que j'ai déjà une solide culture classique. Quand je dis « classique », j'entends de Sophocle à Matrix, en passant par les romantiques allemands et le Grand Jeu.

Si on l'a, le livre fonctionne bien. Si on ne l'a pas, je l'ignore. Peut-être fonctionne-t-il mieux. Peut-être gagnerait-il une intensité irradiante, une énigmatique étrangeté. Apparemment, je comprends tout ; c'est ce qui m'a justement empêché de comprendre à première lecture.

Au fond, il faut le lire comme un roman — c'est écrit sur la couverture, et il n'y a aucune raison de refuser de le croire. Ça se lit comme un roman, et on en sort : parce que dans un roman, on s'accroche aux personnages, et là, ils sont dehors, puisqu'ils sont les auteurs, masqués sous l'auteur collectif.

Alors, ça se lit aussi comme un essai de philosophie ou comme un manifeste. On pourrait entrer par là, mais ce serait compter sans le miroir de la fiction.

Mais quelle fiction ? Celle de la vie, celle dont le livre même est le vestige. On est dans la paléontologie contemporaine : la page de titre nous a prévenu : *l'Effondrement du temps, roman*.

Il est donc dur de parler des qualités littéraires d'un côté, et de l'autre, critiquer un contenu philosophique. Mais on peut toujours essayer.

En tant qu'œuvre, elle fonctionne, et ce n'était pas évident, présentée qu'elle est, disons, comme un catalogue d'art contemporain. Malgré cela, le texte est dense, construit. Il y a bien de quoi faire un gros livre en texte brut, et les images ne sont pas là pour faire illustration. Tout se lit, une fois qu'on a trouvé la bonne posture.

28 http://www.legrandsouffle.com/livres_edt.html

Elle fonctionne comme trace, vestige, mais du présent. Attention, je ne dis pas un musée. C'est plus brut que cela. Celui qui a déambulé dans des vestiges à peu près intacts du passé, pourra reconnaître cette impression : des hommes ont fait cela, ont vécu ici. Est-ce émouvant, bouleversant ? Ça relativise surtout l'impression de réalité présente, ça la creuse. Sauf que là, le vestige est contemporain.

Les vestiges sont faits de mots, d'idées, de concepts rupestres — ils sont sur le papier comme des peintures rupestres sur la pierre. L'auteur multipersonnel a bien une culture commune, dont on peut lire l'ouvrage comme la critique : critique des humanités — au sens de la *lettre sur l'humanisme* de Heidegger. J'ai toujours dit que cette critique était à faire²⁹.

Une telle critique avait bien été entamée, notamment par Daumal, Bataille, Caillois, dans *le Grand Jeu, Acéphale*... voilà d'où pourrait partir l'essai. Va-t-il plus loin ? Oui et non. C'est du moins ce que je ne suis pas parvenu à distinguer dans une première lecture en juin dernier. Je cherchais trop à seulement identifier, situer ceux qui m'avaient envoyé ce livre, et les raisons pour lesquelles ils l'avaient fait.

Cette lecture ne mettait pas l'ouvrage à la bonne distance. Elle avait toutefois le mérite de me rendre attentif aux correspondances avec mon propre travail. Car enfin, ce n'est quand même pas parce qu'on pourrait me prendre pour un critique écouté qu'on m'avaient envoyé ce livre.

Je ne sais pas si l'essai va plus loin, mais il est transformé. Il est transformé en roman. C'est là que la critique littéraire et la critique des idées trouvent leurs limites. C'est alors là aussi que l'ouvrage entre en résonance avec mon propre travail. (Voir *Pour un empirisme poétique*³⁰)

Je n'aurais jamais vu tout seul en quoi *Œdipe roi* et *Œdipe à Colonne* se rejouent dans la trilogie de *Matrix*. Je me demande jusqu'à quel point les auteurs de *Matrix* ont pu eux-mêmes voir ou ne pas voir cette évidence, tout à la fois aveuglés et voyants, comme Œdipe et Neo.

Le Sphinx dit (pages 190-91) :

Tout ce que la pensée croit découvrir d'important n'est pas de son fait. Les découvertes procèdent d'un ailleurs sur lequel la réflexion pensante n'a aucune prise. Dans toute cette question de la technique, ce que la pensée est incapable de VOIR, c'est son propre mouvement

[Ici le passage à la page suivante doit à mon sens se lire comme l'enjambement d'un vers.]

de P(A)NSEMENT DU FAIT TECHNIQUE LUI-MÊME, TEL qu'il s'impose actuellement. Aujourd'hui est la mise à jour de cette formidable collusion du pouvoir planétaire de la technique et de la politique planétaire du désir de l'espèce humaine.

Et il continue :

Que la technique soit question tabou par excellence, qu'elle ait presque systématiquement été diabolisée, devrait nous signaler qu'il y a là un symptôme de résistance évident à la Vision de ce que nous sommes, et de ce qui est en train d'arriver ; une formidable stratégie d'imposture où la machine pensante maquille, occulte par tous les moyens sophistiqués le miroir impitoyable que lui tend le monde qu'elle secrète.

Une question me taraude quand je vois *Matrix*. Il me semble qu'à la place de Néo, sitôt déconnecté, je m'armerais d'une clé à molette ou d'un fer à souder, d'un crayon ou d'un clavier, plutôt que de retourner me battre contre un simulacre sur son propre terrain. Pourquoi ne le fait-il pas ?

Le film n'évacue pas complètement la question : les machines continuent à nourrir les rebelles. Ça n'y répond pas, justement, car des machines ne se domptent pas sur la scène d'un théâtre de pierre, pas plus qu'avec des images pixélisées. Ça suppose d'aller à la racine de langages et de propriétés physiques des matériaux.

La première réponse, évidente, est que ce ne serait pas très cinématographique : exit des effets spéciaux. Merde ! On veut sortir ou pas de la matrice ?

29 <http://jdepétris.free.fr/load/heidegger.html>, MARTIN HEIDEGGER - National-socialisme et philosophie, 1993.

30 <http://jdepétris.free.fr/plan.html>

Une autre réponse vient alors comme une conséquence de la première : C'est trop difficile. Ça paraît même carrément inhumain. Le désir lui-même s'y fracasse. Pour le coup, c'est impensable.

Nous ne pourrions agir sur le réel qu'à travers sa *re-présentation*, dont la réalité nous offre finalement plus de prise que ce qu'elle représente. Sa vision alors, bien sûr, nous aveugle.

Le 17 mars

Réponse à l'Imp(a)nsable

Je suppose que si les auteurs avaient entrepris d'écrire à plusieurs mains un manifeste dans les règles du genre, ils auraient abouti au mieux à un ressassement de plus de la philosophie française contemporaine — qui me paraît d'ailleurs se réduire à son propre ressassement depuis que la substance en a été tirée. La pensée de l'ouvrage est aussi pétrie de dénégation — le syllogisme fondé sur des prémisses négatives (si ni *a* ni *b* alors) est une figure logique faible. Plutôt que d'en tirer les conséquences, il est souvent préférable de commencer par découvrir l'affirmation qu'elle masque dans l'insignifiance.

Pour autant, de telles dénégations mises en jeu dans un roman de la pensée contemporaine sont autrement intéressantes. Voilà qui confirme ce que je dis depuis un certain temps : on ne peut penser sans intervenir sur la formalisation de la pensée. Il ne s'agit pas d'une adaptation de la forme au contenu, ni davantage d'une surestimation de la forme. (On observe ici que la négation vient après l'affirmation.) La pensée est son processus même de formalisation.

Dit plus simplement, la liberté donnée à l'écriture est en même temps une liberté de penser, c'est à dire une force. Ou encore, en renonçant à reconnaître autre chose dans la pensée du sujet qu'un pansement, la pensée surgit.

La pensée de qui ? *Congitat* n'est pas *cogito*. La pensée, comme le livre, surgissent sans auteur. Le mythe de *Matrix* devient alors éclairant. Le sujet Néo est maintenu en survie par des dispositifs matériels, mais ce sont des langages de programmation qui lui donnent son identité de sujet. Qui est-il réellement ? Le corps végétatif connecté à la machine, ou un *character* dans un jeu de rôle ? La question ne se pose évidemment qu'à partir de la déconnexion.

Pour moi, la réponse à une certaine évidence, donnée par cela même devant quoi il se trouve : des outils et des langages. Il est celui qui peut s'en servir maintenant. L'une de mes amies qui aime beaucoup ces trois films, s'en fout complètement. La seule chose qui l'intéresse, c'est l'histoire d'amour.

Il me semble que le mythe, celui de la philosophie contemporaine comme de son roman, s'arrêtent sur ce double mystère : la technique et le sexe. C'est aussi sur quoi ma propre vie est perpétuellement invitée à s'arrêter : des images de cul sur des écrans haute-technologie. C'est à dire en réalité, devant la totale dépossession de la technique et de l'éros.

L'anti-œdipe cartésien

La repossession de l'éros, ce n'est pas un problème. Cupidon est toujours taquin.

Heidegger, lui, a mis le doigt sur la dépossession de la technique et de la science, mais il a pris cette dépossession pour la science et la technique elles-mêmes. Aussi il a tout compris à l'envers, notamment la philosophie de Descartes et toute la modernité qui y prend source. C'est en cela qu'il est emblématique de la philosophie du siècle passé.

Par une curieuse aberration, on veut comprendre dans le *cogito* quelque chose de plus élaboré et sûrement moins immédiat que l'*intueor*. La pensée, entendue alors très abusivement comme rationnelle et consciente, serait plus apte que l'intuition à saisir la certitude. Or c'est le contraire qu'a dit Descartes. Il savait bien que la raison a ses ruses, qui ne sont d'ailleurs pas si trompeuses, et qu'elle peut aussi se tromper quand elle ne ruse pas, si ce n'est davantage. Le doute cartésien vise aussi bien la raison.

On ne comprend pas Descartes parce qu'on ne comprend pas son mysticisme. Ses *Méditations* ne sont pas une démonstration mais le récit d'une expérience spirituelle qu'il invite à partager. Pour Descartes, la Raison appartient à Dieu. C'est l'attribut divin par excellence, la source des lois qu'il a données à sa création. La Raison n'est pas proprement humaine, ou plutôt, elle est accessible à

l'homme dans la mesure où il participe de la même nature que son créateur. C'est ce que disent simplement ses *Méditations* sans trémolos ni effets de manches, et c'est pourquoi on ne le comprend pas.

Cela veut dire aussi que la raison se lit dans la création, et là seulement, et que la compréhension de ses lois ouvre l'accès à Dieu, ouvre l'accès à notre propre nature divine qui est précisément notre aptitude innée à les comprendre. Je veux bien qu'on laisse Dieu à Descartes, mais on trouvera difficilement où donner encore un appui à la raison. Seul le *cogito* divin serait conscient et rationnel.

Le raisonnement humain peut être tout aussi erroné que ses perceptions. Aussi le *cogito* est-il tout différent de l'exercice de la raison. Il est plus primitif, plus primaire que l'intuition même. C'est au contraire à l'intuition qu'il doit atteindre, et ce n'est déjà pas facile. Mais l'intuition de la raison n'est pas le raisonnement.

N'en déplaise à Heidegger et ses héritiers, « je pense » n'est pas « je calcule », sinon « je suis » serait la conjugaison de « suivre ». Je calcule donc je suis le raisonnement (mais il est probable que je me tromperai).

On doit bien finir par se poser une question en lisant Descartes (et aussi bien ses héritiers) : est-ce bien sérieux ? Descartes ne propose pas moins qu'une intimité divine qui ne fut même pas accordée à Moïse, avec un père qui ne semble pas disposé à abandonner ses fils, un père, créateur de son état, qui ne demande qu'à transmettre le métier à ses enfants et aux enfants de ses enfants, un père affectueux qui laisse ses fils jouer avec des armes et trousseur les bergères, et tout ça sans génuflexions ni effets spéciaux, mais non sans émerveillement.

Cela ne demanderait-il pas une petite distanciation critique ? Je dirais plutôt rhétorique et poétique.

Toute la méthode cartésienne vise à rendre visible, intuitif, le fonctionnement le plus intime du réel (et celui de la pensée, donc). Tout ceci ne serait qu'anecdotique si ce n'était précisément le programme de la science nouvelle, repris par ses successeurs. Au fond, le sacré devient le *ça-crée*. Dans le même mouvement, le savoir devient *voir-ça*. Cela s'appelle modéliser.

Pratiquement, il s'agit de réduire la complexité au plus simple et de la figurer dans les modèles les plus intuitifs. C'est là qu'est la véritable rupture avec l'aristotélisme. Le simple et le complexe ne sont pas le général et le particulier, qui ne vont que dans deux sens. Par exemple, 1/4, 25% et 0,25 peuvent tour à tour être les uns pour les autres des simplifications selon l'usage qu'on en fait. 1/4 simplifie la comparaison avec l'unité, 25% simplifie la comparaison avec d'autres proportions, 0,25 simplifie les opérations décimales.

Toute simplification peut devenir une complexification, et inversement, selon comment on s'en sert. Sur un écran, tantôt du code, tantôt du texte en langue naturelle, tantôt des images, des icônes ou des boutons deviennent tour à tour, les uns pour les autres, des simplifications, ou des complications.

On comprend aisément qu'à ce jeu, on peut finir par oublier ce qu'on figure, et même dans quel but. Cela peut conduire à une schizophrénie collective dont *Matrix* donne une idée, mais aussi bien les sciences humaines et les philosophies qui en émergent.

Qu'en est-il alors des sciences dures et des techniques ? Elles disparaissent dans leurs produits mêmes. Guénon comme Heidegger ont vu le règne de la technique au moment même de leur disparition, précisément dans le taylorisme et le fordisme, qui permettaient la mobilisation d'armées de travailleurs sans exiger d'eux la qualification technique. On leur offrait l'oubli des techniques simples d'artisans et de paysans contre la seule ignorance de technologies complexes et la contemplation de leurs produits.

La pensée de la technique doit être technique de la pensée. Soit : nous avons plus de prise sur la réalité d'une simulation que sur ce qu'elle simule. Alors, ou la prise en main de la simulation donne prise sur le réel, ou elle n'est qu'un simulacre.

Cahier XXXIV
Devant la palmeraie

Le 20 mars

Arrivée à Rhages

Ziddhâ a enfin accepté de me rejoindre à Rhages. J'y suis descendu du train le 18 au soir. Je n'ai pas cherché à me faire héberger une nouvelle fois par Gibran, et je n'ai prévenu personne de mon arrivée.

J'ai trouvé un petit hôtel près d'une palmeraie, à l'extérieur de la ville. C'est comme une oasis peuplée de cultivateurs qui travaillent aussi épisodiquement comme métallurgistes ou dockers. Sur la place, à deux pas, un car les conduit au port. Je peux donc très facilement le prendre pour me rendre au centre. C'est ce que j'ai fait dès le 19.

Une fois qu'on a payé son ticket, on peut circuler autant qu'on veut toute la journée sur toutes les lignes. J'en ai profité pour parcourir la ville en tous sens, comme je n'ai pas pu le faire lors de mes précédents passages.

La palmeraie

L'endroit est particulièrement ensoleillé et abrité du vent. Une petite rivière l'arrose. Quelques palmiers ont été tués par le gel cette année, dont la venue si brusque n'a pas laissé beaucoup de temps pour les protéger. Dans l'ensemble, ils ont bien résisté à ce froid qui n'a pas duré. Après tout, la latitude de Rages est plus basse que celle de Nice.

Je suis arrivé avec un vent du nord-est froid et sec, plus glacial que la neige de Bolgobol. Il est tombé le lendemain, et la température ne cesse de monter.

Le rivage est juste derrière la palmeraie. On entend crier la nuit les oiseaux de mer. Le vent de ces derniers jours a rejeté des quantités d'algues sur la plage qui dégagent une forte odeur.

Un chien polyglotte

Comme il est fréquent dans l'architecture du Marmat, les murs sont ouverts de portes-fenêtres jusque dans les étages ; on s'assoit ici plus volontiers sur des tapis que sur des chaises, et l'on aime aussi regarder dehors. Ma chambre donne, au rez-de-chaussée, sur la palmerai au-dessus laquelle je vois le soleil se coucher. Je peux aller y promener rien qu'en tirant la vitre et en sautant les cinquante centimètres de dénivellement.

Le chien m'a aboyé avant-hier. C'est tout juste maintenant, quand il m'entend craquer une allumette, s'il vient en remuant la queue, puis s'arrête la langue pendante, une oreille dressée, la tête penchée sur le côté. Deux ou trois mots le font repartir rassuré.

Un peu méfiant devant ses mâchoires baveuses et ses yeux luisant dans l'obscurité, je lui ai d'abord parlé en palanzi. J'ai vérifié depuis que toutes les langues lui font le même effet.

Le 21 mars

Tania

J'ai fait la connaissance de Tania. Elle m'a offert de me conduire en voiture jusqu'au centre-ville quand je me dirigeais vers l'arrêt du car. Elle habite à l'hôtel elle aussi. Nous ne nous étions jusque là échangé que de discrets bonjours au restaurant.

Tania est courtisane. Je n'ose traduire « prostituée » compte tenu de la connotation que ce terme a la plupart du temps. C'est la première fois que j'entends parler de ce métier dans le Marmat. Elle et ses collègues doivent être très discrètes ; je n'en ai jamais vues sur les trottoirs. « Qu'y feraient-elles ? » m'a répondu Tania. Elles travaillent principalement par l'internet.

« Le gouvernement n'a rien à voir avec nous », m'a-t-elle répondu, devançant chez moi toute inquiétude de m'engager dans de mauvaises fréquentations. Les confréries de courtisanes, dont certaines remontent à l'antiquité où elles étaient encore des prêtresses de Parvati, sont totalement indépendantes de tout milieu du crime.

Elles sont fédérées en groupes qui possèdent ou louent les lieux où elles donnent leurs rendez-vous. Elles organisent aussi des séminaires pour transmettre et perfectionner leur savoir. Il y a parmi elles, comme dans tous les corps de métiers, des professionnelles et des intermittentes. Leurs conseils veillent à ce que les intérêts des unes ne nuisent pas à celui des autres. Elles maintiennent ainsi des tarifs assez élevés.

Elles offrent aussi les solutions un peu moins coûteuses de l'échange téléphonique ou vidéo. « Tu sais, me dit-elle, tout l'éros tient dans la voix, la respiration, le regard. »

Sur le siège à côté d'elle, je vois bien qu'elle n'a pas tort. Elle m'a appris qu'elle est à peine plus âgée que moi. Je serais tenté de dire qu'elle ne le paraît pas, mais je sens pourtant en elle ce que les années seules peuvent déposer. Elles n'ont seulement presque pas abîmé son corps.

Il est vrai que je ne distingue pas beaucoup de celui-ci. Sa tunique le fait paraître svelte et bien moulé, et son foulard ne laisse voir que ses yeux et sa bouche. Plutôt devrais-je dire qu'ils les montrent à l'excès. L'aisance et la souplesse de ses gestes, leur harmonie avec les modulations de sa voix, font le reste. J'en suis venu immédiatement au tutoiement et à une intimité agréable.

Je ne me suis pas tout de suite rendu compte qu'elle me parlait en français. En plus d'un doctorat de biologie et d'une maîtrise de psychologie, Tania a une agrégation de lettres françaises. Elle a fait sa thèse sur Jean Genêt. Elle en prépare actuellement une de philologie arabe-farsi sur le *fol amour* chez Moyyi Din Ibn Arabî et Farid Oud Din Attar.

Les principes de la monnaie et de l'échange

Elle s'étonne que je ne fasse jamais appel à sa profession, ni ici, ni dans mon pays. Elle sait bien qu'en Europe la prostitution est particulièrement sordide. Il ne lui semble pas moins difficile de s'en passer.

« Pourquoi, dit-elle, dans des quantités d'aspects de la vie, est-on prêt à payer les services de quelqu'un ? Soit parce qu'on ne sait pas faire seul ce qu'on lui demande, soit parce qu'on n'a pas le temps. C'est toujours cela qu'on vend et qu'on achète : le savoir ou le temps. Tu sais bien qu'un marin ou un camionneur en déplacement n'ont ni le temps ni la disponibilité de séduire une inconnue. »

« C'est pourquoi aussi, continue-t-elle, il y a peu de prostitution dans l'autre sens. Les femmes généralement se donnent des activités qui leur laissent plus de temps et de disponibilités pour séduire, mais ça commence à changer. Des hommes entrent plus nombreux pour elles dans la profession, plutôt que pour des clients de leur sexe. Et toi, me demande-t-elle, serais-tu plus savant, plus oisif, ou plus avare que les autres ? »

— Je crois que j'ai des dispositions manuelles, plaisanté-je. Tu as parfaitement résumé la situation. Et sais-tu ce qui tue tous les métiers ? C'est quand le client peut se dire : « Ça, je savais le faire seul. »

— Tiens, dit-elle en riant et en me tendant une carte dont je ne sais lire que l'URL. Ça te donne droit à un demi-tarif découverte avec moi ou une de mes collègues. Nous avons les moyens de te faire changer d'avis.

Le soir à l'hôtel

Ce soir, le restaurant propose un repas de fête pour le *Noruz*, le nouvel an. Tania m'a invité à m'asseoir près d'elle, et nous avons continué notre conversation du matin.

— Le plus important, c'est le non-attachement, m'a-t-elle confié à propos de son métier.

— Le non-attachement ?

— Le désir nous détache de notre propre personne, et c'est bien. Le mal serait de s'attacher à une autre. La seule chose qui soit pire que tomber amoureuse d'un client dans ma profession, serait qu'il tombe amoureux de moi.

— Mais l'inverse n'est-il pas un peu triste ?

— Ce serait un comble pour une fille de joie !

Les murs et les embrasures ont été décorés, et tous les meubles sortis de la pièce pour laisser en son centre l'espace d'une piste de danse. Nous mangeons sur des tapis. Une chanteuse et deux musiciens ont été invités, qui parfois cèdent leur place à des convives pour goûter à leur tour au repas.

— Ce serait triste plutôt si l'éros ne dépassait pas l'ego.

— Je comprends. En fait tu ne te vends pas parce qu'il n'y a rien à vendre. Ou plutôt, tu vends ton savoir.

— Même pas. En réalité, je te vends le tien. Ton savoir sur ton propre désir. Payerais-tu pour moins ? Dans quel mépris alors nous tiendrions-nous.

La condition salariale

— Et le tien de désir ? Lui ai-je demandé pendant qu'elle choisissait parmi les sept desserts traditionnels. Elle a levé la tête et tenté de voir derrière la vitre qui donne du côté de la palmeraie. Les oiseaux de mer y faisaient un vacarme, invisibles dans la nuit. On n'y distinguait rien, seulement nos reflets.

— Parle-moi d'abord du tien.

— Le mien ?

— Toi aussi tu vends un savoir, non ? Comment ton désir s'y retrouve-t-il dans ce négoce ?

— Ça m'a l'air bien compliqué, dis-je en me souvenant qu'elle avait une maîtrise de psychologie.

— Ça ne l'est pas, voyons ? Cherches-tu à séduire, à te faire aimer, admirer, à dominer le jeu, à garder une emprise, à paraître plus savant, plus habile, à cultiver une dépendance ? En somme, te vends-tu ?

— J'ai parfois l'impression qu'on me le demande, mais je crois faire l'exact contraire.

— Et qui te le demande ?

— Que veux-tu dire ?

— Alors dis-moi qui demanderait cela à une fille de joie : un client ou un souteneur ? Qui voudrait se vendre ou serait prêt à acheter quelqu'un ? Il doit bien y avoir un tiers alors qui fait le commerce de l'ignorance de l'un contre la subordination de l'autre, non ?

Les flèches d'Éros et celles du sens

Nous avons continué longtemps à parler de la façon dont nous travaillons chacun. Je suis ravi d'avoir fait la connaissance d'une personne aussi savante que Tania, dans des domaines où je crains de demeurer toujours un débutant. « Tu paraissais pourtant avoir des dispositions, me dit-elle, mais tu ne les travailles pas. »

J'essaie de profiter de ses lumières sur des questions qui m'habitent depuis longtemps. La différence entre les civilisations, les cultures, les religions, les peuples, les nations... ce qui les caractérise et donne finalement un sens à ces mots, m'a toujours paru être réductible à des ensembles de pratiques amoureuses bien particulières. Celles-ci seraient à la fois comme leur code génétique et leur code d'accès.

Il y a pourtant dans l'éros de l'irréductible à toute communauté. Il entraîne irrésistiblement à franchir les limites de ces jeux amoureux qu'elles proposent. Les flèches d'Éros traversent toutes les cuirasses, linguistiques, culturelles, religieuses, sociales, éthiques, ethniques et même caractérielles. Il est à la racine de tout lien social, et il est fondamentalement asocial.

— Ce que tu observes là, Jean-Pierre, fait de l'éros quelque chose de très proche du langage. Les langues et les langages sont multiples, et l'on peut toujours en créer des nouveaux. De prime abord, ils paraissent diviser l'humanité. Pourtant, ils actualisent des figures de pensées qui peuvent leur être communes. Dans ta culture, il y a un mot très chargé de sens qui désigne cela : la Raison. En apprenant ta langue, j'ai découvert que la Raison est le véritable dieu des Français.

— Mais je suis un Français athée, Tania. La raison n'est qu'une idole grossièrement taillée à coups de lieux-communs. Les langages n'actualisent en rien des lois universelles de la pensée, ils produisent seulement des énoncés à l'aide de leurs lois de composition. Alors, s'il n'y a pas un éros mais plusieurs, comment fais-tu ?

— Comme nous faisons tous pour parler des langues différentes, me semble-t-il, non ? C'est toi, ici qui devrait être le plus savant. Il me semble qu'un langage est comme un voile jeté sur ce qui est invisible, et alors, plutôt que le voiler, il le dévoile en le moulant. Le corps a ses langages. Ils sont voiles, ceux des sens. Que dévoilent-ils en le voilant ? La nudité du corps est le vêtement du réel. C'est pourquoi nous voulons, et nous pouvons le toucher, et même le pénétrer.

— C'est d'une expérience mystique dont tu me parles.

— C'est certainement pourquoi la fonction que j'exerce a presque toujours été sacerdotale.

— Ton image est belle et audacieuse.

— À condition de voir ce qu'elle figure. J'ai étudié la biologie. On y enseigne que la reproduction est première, qu'elle est la raison d'être d'une partition sexuelle, et même du désir. C'est le contraire. L'éros est d'abord. Il ne dépend pas de la partition sexuelle, mais elle dépend de lui. Il en va de même pour la reproduction qui est subordonnée à celle du désir. Regarde ces fleurs sur la table. Elles semblent des ornements. Ce sont pourtant des organes de reproduction. T'es-tu déjà demandé pourquoi et pour qui elles sont belles ?

Le 22 mars

Ziddhâ arrive ce matin

Je m'étais trompé dans mon journal au début du mois, j'ai omis de le préciser depuis. J'avais mal compris : les fêtes commencent après le 28 esfand, et non avant, comme avait dû me le laisser croire ma comparaison avec le calendrier romain et les Ides de Mars. Ziddhâ arrive ce matin par un temps tout à fait printanier.

Notes prises à la gare

Dans le Marmat, tissus urbain et industriel sont plus intimement liés qu'ailleurs. Il n'y a pas de véritables zones industrielles. Ce caractère est beaucoup plus marqué dans les villes portuaires que dans celles de l'intérieur. En effet, à Bolgobol, Dargo Pal, Algarod, l'industrie tend à se concentrer dans les plaines et s'étendre le long des vallées, alors que les habitations grimpent sur les côtes ensoleillées.

Il n'y a rien de tel à Rhages, La ville fut d'abord construite sur une colline rocheuse entre les embouchures de deux rivières, dominant une double plaine où elle s'est étendue. Il y a comme un air d'étrangeté à découvrir partout des ateliers, des ponts métalliques où l'on s'attendrait à voir passer des tramways, quand y circulent des trains de marchandises.

Il est vrai que toutes les villes industrielles du monde étaient encore ainsi pendant une bonne part du siècle dernier. Je ne sais pas exactement quand ni comment on commença à déplacer toutes les fabriques dans la périphérie, en même temps qu'on découpait la vie entre consommation et production. On a même découpé la personne entre un consommateur totalement passif, et un producteur soumis, plus enfermé et surveillé dans son atelier ou son chantier qu'une femme de sultan dans son harem.

Il y a à Rhages une certaine esthétique industrielle. Dans les quartiers neufs, les façades des ateliers rivalisent avec celles des immeubles d'habitation et des grands magasins.

À l'hôtel

« Tu ne t'ennuies jamais, » observe Ziddhâ en voyant sur la table la carte que m'a laissé Tania.

— Tu vois bien que je ne m'en suis pas servi puisque je l'ai encore.

— Alors laisse-moi te l'offrir.

— Ça se fait ce genre de choses ici ?

— Pourquoi non ? C'est inconvenant chez toi ?

— Ça paraîtrait plutôt scabreux.

— Alors je n'insiste pas.

Ziddhâ a pris la chambre juste à côté de la mienne. J'ai été choqué lors de mon premier voyage qu'il ne soit pas possible de louer une chambre pour un homme et une femme s'ils ne sont pas légalement mariés. Aujourd'hui, je trouve cela plutôt pratique.

Cahier XXXV
Dialogues du Farghestan

Le 24 mars

Déjeuner avec Gibran

J'ai quand même prévenu Gibran de notre passage. Il nous a invités à déjeuner. Nous avons bien failli le louper car il part demain pour Tenet Tsath.

Il habite une petite maison tranquille dans le centre de la ville près des collines, où l'on se croirait en banlieue.

Bribes de conversation avec Gibran

— Je commence à mieux comprendre ton point-de-vue, me dit Gibran : Nous sommes dupes de l'image que l'Occident s'offre de lui-même. Nous ne percevons pas la complexité des couches qu'elle recouvre.

— Oui, tu me comprends bien : cette vitrine est évidemment plus convaincante pour l'étranger, pour celui qui la voit de loin et qui la compare à ses propres mœurs.

— Et en même temps, le dupé dupe à son tour, continue-t-il. Il conforte l'illusion que les Occidentaux construisent pour eux-mêmes.

— En fait, chacun est plus dupé que tu ne le dis là. Et les attitudes les plus diverses renforcent la même illusion, que cette image émerveille, qu'on la critique ou qu'on la combatte. Les sentiments les plus divers renforcent encore le reflet mensonger de soi-même.

— Attends, m'arrête Gibran, tu veux dire que c'est notre propre vision de l'Occident qui nous renvoie un reflet mensonger de nous-mêmes ? Que ce n'est pas l'Occident qui le propose ? Comment cela ?

— Très simplement : en faisant percevoir des différences qui ne sont pas réelles.

— Mais encore ?

— D'abord en faussant l'Histoire universelle. Tu admettras que celle-ci est centrée sur les grands foyers de civilisation, qui vont de la Chine à l'Égypte en contournant le massif himalayen. Ils s'inscrivent tout autour des routes de la soie, celle qui passe par les terres, et celle qui relie la Mer de Chine au Golfe Persique et à la Mer Rouge. Or, c'est une image toute différente que l'Occident reconstruit de l'Histoire. Elle en situe deux foyers, l'un de la rationalité, à Athènes, l'autre de la spiritualité, à Jérusalem. On ne peut contester que tout ceci soit proprement mythologique.

— Oui, me répond Gibran songeur, il y a du vrai dans ce que tu dis, mais tu ne peux pas nier non plus l'importance considérable d'Athènes et de Jérusalem dans l'Histoire Universelle, ni de Rome, ni de La Mecque.

— Certainement Gibran, mais pourquoi ? comment ? La mythologie contemporaine qui veut y voir les sources d'une civilisation universelle, le rend justement incompréhensible.

Nous sommes allés manger près de la mer. Il commence à faire chaud maintenant bien que l'eau soit encore glacée. Le restaurant est dans le plus pur style farghy. Meubles et lambris sont de bois massif serti de métal argent ciselé de motifs végétaux. En parlant, mes doigts sont attirés par leurs surfaces.

— Les grandes civilisations, continué-je, ont toujours exercé des forces centrifuges, mais aussi des forces centripètes. En fait, elles ont plus repoussé sur leurs périphéries qu'elles n'ont attiré, et pour cela, elles ont surveillé des frontières et construit des murailles. Il s'est alors accumulé sur leurs marches des forces opposés, qui de loin en loin les ont envahies et renversées. Ce fut à partir de l'Altaï, du Tibet, de la Péninsule Arabique, de la corne de l'Afrique, ou de l'Europe.

— Mais l'Histoire est fausse, nous le savons bien. Elle n'est pas un conte plein de bruit et fureur raconté par un idiot. Elle le paraît seulement parce qu'elle est le mensonge de barbares qui ont voulu se faire prendre pour ce qu'ils avaient remplacé.

— C'est exactement ce que je te dis. Il est évident que le Concile de Nicée a construit de toute pièce un Christianisme Romain. Comme il est probable que les Septantes avaient eux-mêmes reconstruit un monothéisme strictement hébreux.

— Ces constructions sont grossières, et l'on y voit très bien les coutures et les traces de colle.

— On n'y voit même plus rien d'autre, approuvé-je, mais ça peut tromper à travers une vitrine. Ça change alors complètement la vision qu'a sur lui-même celui qui regarde de l'extérieur.

— Voilà précisément ce que je ne comprends pas.

— Ce n'est pas très difficile. Réfléchis.

Gibran réfléchit : — Et la vision qu'a sur lui-même celui qui est dehors change à son tour celle de celui qui est dedans.

— Mais il n'y a personne dedans, voilà ce que tu ne comprends pas. Ce n'est qu'une vitrine, totalement inhabitable. Ce n'est qu'un simulacre, de la pacotille. C'est une image dans laquelle on peut bien vouloir s'insérer, ou que l'on rejette. Elle peut être encore une image qui nous rejette, qui se refuse à nous, ou qui s'offre comme un rêve, ou comme un chez-soi, mais elle n'a aucune profondeur dans laquelle pénétrer. Nous sommes tous dehors, dans le monde réel.

Le style fraghy

Au Farghestan, on aime associer le bois et le métal. La substance prend alors le pas sur la couleur. Dans l'architecture et les objets, on aime rehausser leur contraste avec des matériaux noirs : mica, ébonite. Même le vulgaire plastique devient alors une matière noble. Tout ceci est bien sûr réchauffé par des tapis de laine.

Bribes de conversation avec Agha Waraf

J'ai aussi prévenu Agha Waraf que nous étions à Rhages. Il m'a invité à dîner chez lui avec Ziddhâ. Il paraissait content de nous voir.

« Personnellement, je ne crois pas qu'on puisse apprécier un travail humain si l'on ne possède pas quelque peu la technique qui permet de le produire. » Dit-il.

« Tu veux dire qu'on ne peut pas lire un livre si l'on n'est pas capable de l'écrire, demande Ziddhâ, ou voir une photo si l'on ne sait pas la prendre et la développer ? »

« Dit ainsi, ça paraît un peu excessif, mais ce n'est pas faux. Me lire, cela suppose comprendre pourquoi j'ai choisi certains mots plutôt que d'autres, certains temps, pourquoi j'ai ordonné ma phrase dans un certain ordre, l'ai découpée en courtes périodes ou en ai articulées de longues, pourquoi j'ai choisi un style direct ou non, une forme réfléchie plutôt qu'un pronom indéfini. »

« Est-ce réellement nécessaire de le comprendre, ou seulement d'en sentir les effets ? »

Je m'étais sans doute égaré en percevant immédiatement les thèses de Waraf comme si elles relevaient de l'économie politique. Elles concernent bien plus précisément le travail esthétique et poétique. J'ai dû nourrir un malentendu sur ce point depuis mon arrivée dans le Marmat, et sans doute depuis bien plus longtemps encore. C'est la modernité tout-entière qui l'entretient : on pense politique et économie là où il est question de la production et de l'échange des significations.

C'est quand même de la politique, pourrait-on me dire, puisqu'il s'agit bien de penser à partir de là les rapports entre les hommes. Voilà bien le nœud du malentendu : le mot politique ne convient pas. De tels rapports n'ont pas à être enfermés dans l'*intra muros* de la *polis*, limités à une police de l'*urbi*. Ils concernent plutôt les rapports que les hommes établissent avec le réel.

Le problème est que les Marmaty n'ont pas réellement un autre mot que « politique », et moins encore un vocabulaire de substitution. C'est ce qui les conduit parfois à se retourner vers les ressources des traditions religieuses.

— Sent-on des effets sans percevoir ce qui les cause, reprend Waraf, et peut-on vraiment percevoir des nuances qu'on ne sait pas produire ? Tu peux aussi retourner la proposition : Est-on

capable de produire des différences que l'on ne perçoit pas ? Percevoir et faire ne sont pas des capacités si distinctes.

— Je peux pourtant être touché par la musique qui sort d'un instrument sans savoir en jouer.

— Bien sûr, on peut être touché, ému, sentir. On peut même comprendre des quantités de choses, mais ce que montre le travail humain, c'est son processus même, pas seulement son résultat. Nous ne parlons plus alors de la même chose.

Tu peux éprouver du plaisir et même de l'émerveillement à voir ce que tu ne sais pas faire ni même en imaginer la possibilité. C'est le plaisir que nous offrent les prestidigitateurs et les saltimbanques. Ces choses là peuvent nous divertir un moment, mais si elles retiennent notre attention plus longtemps, ce sera pour les comprendre, et donc savoir comment on peut les accomplir.

Ce qui nous intéresse réellement, par exemple dans une peinture, c'est que nous pouvons retrouver le processus de sa production. Sinon, nous ne retenons que ce qu'elle représente, et qui peut d'ailleurs ne pas manquer d'intérêt. Une peinture ne devient intéressante pour elle-même que si elle nous permet de retrouver son processus dans chaque coup de pinceau.

C'est ce qui fait qu'il est très difficile de corriger, car il est presque impossible d'y parvenir sans effacer le processus. Parfois, plus on corrige et moins c'est bon. La seule ressource est d'intégrer la correction dans le processus même de production.

Le 25 mars

Problèmes d'évaluation

J'ai entrepris de faire une évaluation de mes étudiants. Ce n'est pas très évident car tout dépend de ce que l'on cherche. La seule évaluation rigoureuse consisterait à vérifier la parfaite acquisition de la grammaire.

L'évaluation du vocabulaire est difficile ; elle dépend trop des domaines d'activité. Dans sa propre langue maternelle, quelqu'un de très cultivé étale ses lacunes dans un domaine trop précis. L'un ignorera le nom des arbres les plus courants, un autre la différence entre « logiciel » et « programme », un troisième ne saura pas parler d'un vin, ou sera capable de définir le mot « travail » dans la mécanique, mais pas dans l'économie. Selon de quoi l'on parle, la même personne paraîtra avoir un vocabulaire tantôt riche, tantôt pauvre, et il n'existe aucun critère objectif pour décider qu'un jeu de paradigmes vaut plus qu'un autre.

Méthode d'évaluation de la maîtrise des langages

Au fond, dès que la grammaire est maîtrisée, ce n'est plus la connaissance d'une langue particulière qu'on évalue, mais l'aptitude plus générale à manipuler des langages. Sur ce point, nous avons sans-doute des critères consistants au moins depuis le seizième siècle.

Nous pouvons établir trois niveaux : Le premier consiste seulement à comprendre et reproduire les jeux de langage qu'on a appris — par exemple *comment allez-vous ?* Naturellement, les propositions peuvent être plus complexes. Il peut s'agir d'articles de presse, de manuels techniques, ou de l'explication d'un trajet.

Un deuxième niveau est atteint lorsqu'on utilise ces mêmes jeux de langage pour penser. Il ne s'agira plus seulement de comprendre un texte déjà écrit, une procédure déjà établie, ou de décrire un trajet que l'on connaît. Il s'agira de se servir de la langue pour en faire émerger ce qui n'était pas encore conçu.

Au troisième on produit soi-même des jeux de langage inédits pour frayer son propre chemin à sa pensée. Cela peut commencer par faire de l'esprit, ou plus généralement des tropes ; c'est à dire jouer avec les règles, les détourner.

Ces critères ont une certaine pertinence pour mesurer la maîtrise qu'un sujet a d'une langue. Nous observons aisément qu'un débutant a le plus grand mal à penser avec celle-ci, et qu'il est contraint de traduire la sienne. Nous voyons aussi qu'il est nécessaire d'être bien familiarisé avec

une langue pour saisir des mots d'esprit. Nous constatons pourtant que des gens arrivent très vite à ce troisième niveau dans une langue particulière avec de grosses lacunes. D'autres au contraire paraissent ne jamais dépasser le premier avec une bonne grammaire et un riche vocabulaire dans leur langue maternelle.

La capacité à communiquer est encore un tout autre critère, avec lequel à mon avis, il vaut mieux ne pas tout compliquer. On confond souvent l'aptitude à communiquer avec celle de se faire comprendre. Mais comprendre quoi ? Une explication confuse du fil à couper le beurre sera toujours plus facile à comprendre que le plus clair des kouans. On exagère beaucoup trop la fonction de communication au détriment de celle de conception.

Au bord de mer

« J'ai déjà plusieurs fois rencontré ces situations en travaillant dans des établissements d'enseignement, expliqué-je à Ziddhâ après lui avoir parlé de mes notes. Des professeurs se satisfont de voir des élèves construire des phrases correctes et intelligibles sans paraître s'apercevoir qu'elles ne disent proprement rien. »

« Tu as raison, maîtriser une langue, ça sert d'abord à dire quelque chose avec. » (Elle dit en anglais : *to mean something*.) Nous sommes allés nous baigner derrière la palmeraie. Il n'est pas question de rester bien longtemps dans l'eau, mais il fait suffisamment chaud quand on en sort.

L'usage du maillot de bain semble inconnu dans le Marmat. On se baigne tout habillé ou complètement nu, tout dépend d'où l'on se trouve. Sur les grandes plages de la ville, beaucoup gardent même leurs chapeaux. Dans des lieux plus discrets et conviviaux, les hommes se mettront en caleçon, et les femmes conserveront une courte chemise.

Dans un endroit aussi désert que la palmeraie en cette saison, ce serait une pudeur bien inutile. Le passant qui nous surprendrait détournerait discrètement son chemin, ou irait se baigner un peu plus loin dans le même appareil.

— Je me demande si tes travaux ne laissent pas oublier parfois cette évidence fondamentale, me dit Ziddhâ.

— Quoi donc ?

— Que le plus important est ce qu'on veut dire. Disposer de langages puissants n'a jamais rendu personne intelligent. Si l'on a quelque chose à dire, on s'arrangera toujours avec des jeux de langage rudimentaires.

— Ne crois-tu pas que tu renouvelles là le problème de la poule et de l'œuf ? Clarifier des idées complexes avec des jeux de langage rudimentaires revient à affiner et à perfectionner ces derniers.

— Peut-être bien, mais pas l'inverse. Apprendre à manipuler des langages puissants pour ne rien dire revient à les ruiner ; du moins à ruiner sa capacité à penser avec.

— Mais tu viens de résoudre la question de la poule et de l'œuf !

— Tu te moques ?

— Pas du tout : si l'œuf était premier, qui le couvrirait ?

— Tu te moques.

— Bien sûr que non.

Ziddhâ regarde l'air boudeur la pointe de ses seins encore contractée par l'eau froide malgré les caresses du soleil.

— Je ne me moque pas. Tu as dit le plus simplement du monde quelque chose de très important. C'est même précisément sur quoi l'on n'a toujours pas pris la mesure de l'interprétation des rêves. Les psychanalystes en effet, contrairement aux surréalistes, croient que sous la coquille du symbolique la pensée n'aurait plus qu'à éclore. Alors, ils voient tout à l'envers, et ils perdent le bénéfice de la découverte.

— Qu'est-ce qui est à l'envers ?

— Le sens de la résistance avant tout. Ce n'est pas la résistance du moi qui repousse dans l'inconscient le sens des figures ; c'est la force de la pensée qui produit la résistance du langage sur laquelle elle s'appuie.

— C'est ce que j'ai voulu dire ?

— C'est ce que tu as dit, il me semble.

Cahier XXXVI

Les palmiers de Rhages

Le 26 mars

Aujourd'hui l'air est doux dès le réveil

La mer s'est rapidement réchauffée depuis mon arrivée. Il n'y a pas eu de vent pour l'agiter. Sa température provoque un régime d'autan avec une légère nébulosité qui filtre agréablement le soleil, et une faible brise du large qui devient froide à la tombée du jour. Aussi nous avons brûlé une ou deux bûches chaque soir, et la chambre en conservait jusqu'au matin une douce tiédeur et un parfum de résine.

Aujourd'hui pour la première fois l'air dehors est doux dès le réveil. Le ciel est voilé. Un vent tiède souffle du Sud. Il vient d'au-delà de la mer qui, en l'humidifiant ne parvient pas à le refroidir. Il agite très lentement les feuilles des palmiers, si lentement qu'ils paraissent vivants — plus exactement, car ils sont bien vivants, comme s'ils les remuaient de leur propre volonté.

Ce que je décris n'est pas une simple figure de style. L'impression est si forte si l'on s'y abandonne, qu'elle me bouleverse comme si je venais de naître une seconde fois dans un monde entièrement nouveau. Plus de cinquante-trois années pleines que j'existe, et je ne m'y suis toujours pas habitué.

« Tu as l'air bien rayonnant » me dit Ziddhâ qui me surprend dans ma contemplation. « Tu ressembles à un centaure » ajoute-t-elle en caressant les poils de mon buste.

Le 27 mars

Les dattiers de Rhages

Rhages est la seule ville du Marmat où l'on trouve des palmiers. Il y en a peu. La palmeraie près de laquelle nous nous sommes installés est apparemment unique. On en voit seulement par-ci par-là émerger des jardins les palmes entre les toits ou d'autres branchages encore dénudés.

Ces arbres résistent finalement assez bien à quelques jours de neige ou de gel s'ils sont bien exposés — les dattiers, du moins. Ce sont presque tous des dattiers.

Les palmiers

Les palmiers forment une famille de plantes arborescentes à bois atypique n'ayant pas de cambium pour assurer une croissance en largeur du tronc. ils sont répandus dans toutes les régions intertropicales. Seules deux espèces (*Phoenix theophrasti*, le dattier de Crète, et *Chamærops humilis*, le palmier nain ou palmier doum) sont apparus naturellement en Europe.

Le palmier n'a pas de tronc mais un « stipe », une tige remplie de moelle. Il n'a pas non plus de branches mais des palmes, qui selon les espèces peuvent avoir la forme d'un éventail (feuilles palmées), d'une plume (feuilles pennées) ou d'une structure intermédiaire (feuilles costapalmées). Son inflorescence caractéristique est le spadice.

Plantes à la fois primitives et très évoluées, ils peuvent s'adapter à des conditions climatiques très diversifiées. Sensibles au gel, les palmiers ne dépassent pas la latitude de 50° nord ou sud, et préfèrent les contrées tropicales. Ils sont à leur aise dans un climat méditerranéen.

Ils comptent parmi les plus anciennes espèces de plantes. Leurs origines remonteraient au début du Crétacé, il y a environ 120 millions d'années. De nombreux fossiles de palmiers ont été découverts sur des terrains datant de l'Oligocène (38 millions d'années) au Miocène (6 millions d'années). Ils témoignent d'une ancienne période de climat tropical.

Les civilisations les ont vénérés. Ils symbolisent l'arbre de vie, la fécondité et le succès.

Le dattier est un grand palmier de 15 à 20 mètres de haut. Le stipe, porte une couronne de feuilles pennées, finement divisées et longues de 4 à 7 mètres. L'espèce est dioïque et porte des inflorescences mâles ou femelles, appelées spadices, enveloppées d'une très grande bractée membraneuse, la spathe. Les fleurs femelles ont trois carpelles indépendants, dont un seul se développe pour former la datte. Les fruits, les dattes, groupées en régimes, sont des baies, à chair sucrée entourant un « noyau » osseux qui est en fait la graine. La pollinisation se fait par le vent (anémophilie), cependant en culture, le nombre réduit de palmiers mâles (en Algérie, où ils sont appelés dokkars, on en compte souvent un pour cent pieds femelles) oblige à pratiquer une pollinisation artificielle.

La datte est un fruit très énergétique, très sucré et riche en vitamines C. On en fait parfois du miel, ou de l'alcool. Sa zone de prédilection se situe entre le quinzième et le trentième degré de latitude nord et sud. Plus haut, il peut être cultivé, mais ne fructifie pas ou donne des fruits médiocres.

Trop au nord, les fruits de la palmeraie ne sont pas comestibles. On les cultive pour l'industrie pharmaceutique. On se sert des feuilles pour fabriquer des objets décoratifs et des produits de vannerie.

Les stipes sont aussi utilisés quand l'arbre devient trop vieux, ou lorsque le gel en tue quelques-uns comme cette année. Le rachis sert pour la confection de meubles. La base des pétioles (Kornaf) est utilisée dans la construction ou dans des travaux artistiques d'ébénisterie.

Le 28 mars

Les mœurs sexuelles et l'éros

Je commence à mieux comprendre les mœurs sexuelles du Marmat, et cela m'aide à remettre en place un certain nombre de connaissances et d'observations d'ordre plus général. J'ai en effet découvert ce que je n'avais jamais encore remarqué : la bourgeoisie érotise la propriété privée.

Tout d'abord, le monde marchand a attribué à la femme un statut de bien privé. La femme n'y fut pas alors une marchandise comme une autre, puisqu'elle déterminait la transmission de la propriété. Il n'est donc pas surprenant que les premiers communistes aient imaginé d'abord la collectivisation des femmes. C'était de la simple logique. Or, si les femmes cessaient d'être des propriétés privées, il n'était pas évident qu'elles puissent devenir des propriétés publiques. Il l'était bien plus qu'elles deviennent des citoyennes comme leurs époux.

Il y a très peu de temps que les femmes sont devenues des citoyennes en Occident, même pas une vie d'homme, et leur statut demeure contradictoire et fugace. Quant à celles des empires coloniaux encore superficiellement « occidentalisés », elles n'avaient même pas fini de devenir des marchandises. Mais pendant qu'on s'arrête et s'interroge sur le sexe, la famille et la propriété, on oublie le plus important : l'éros.

Depuis l'apparition de la société urbaine et de la propriété patriarcale au néolithique supérieur, l'institution du couple n'était pas nécessairement associée à l'éros de façon exclusive. À Rome notamment, où les rapports familiaux avaient des règles très strictes, du moins pour la minorité des patriciens, la vie érotique ne connaissait aucune bride tant que les deux n'interféraient pas.

Dans presque toutes les sociétés urbaines, l'institution familiale était fondée sur des intérêts patrimoniaux bien compris, sans rapport avec le désir des amants, qui n'avait donc pas de raison d'en être davantage perturbé. C'est pourquoi on inventa très tôt des moyens contraceptifs. Les préservatifs semblent être apparus il y a plus de cinq mille ans. Ils étaient généralement faits de boyaux de mouton. Par la suite, on en fit en papier de soie huilé, en soie ou en velours... Ils furent fréquemment interdits sous prétexte de favoriser la débauche. On connaissait des mélanges contraceptifs et abortif à base de mélisse, d'anis et d'absinthe depuis bien plus longtemps encore.

Or la bourgeoisie a voulu érotiser la propriété. C'était aussi socialiser l'éros. Sous la forme d'un ordre moral ou de la pornographie triomphante, elle est surtout arrivée à le salir.

Évidemment, je manque beaucoup d'informations sur la bourgeoisie non-européenne. Je suppose que les différences ne doivent pas être très sensibles. Les particularités culturelles, les traditions religieuses et les écoles philosophiques ne semblent pas très déterminantes.

Le terme de tradition est lui-même trompeur. Des nouveautés apparemment marginales suffisent souvent à changer radicalement le sens de prétendues traditions qui paraissent se maintenir. Par exemple, les mœurs d'agriculteurs ou d'éleveurs qui compensaient la transmission patriarcale de la terre ou du bétail par la dot des épouses, ont vu leurs effets complètement renversés par le développement du capital commercial.

La dot, originellement destinée à l'épouse pour garantir son autonomie est devenue une simple transaction entre la famille du père et celle de l'époux, réduisant la femme au statut d'esclave. Rien n'est plus trompeur que l'idée de tradition, car rien n'est plus distinct que des pratiques apparemment identiques maintenues dans des rapports productifs et juridiques différents.

Tout ceci est compliqué, bien trop pour être décidé et jugé rationnellement. Aucun homme n'est capable de décider avec sa tête, non seulement des mœurs, mais de sa seule vie ; ses couilles aussi ont droit au chapitre. Aussi, tout ce que nous pouvons dire ou penser du spectacle marchand se heurte à un point nodal : son succès ou son échec à érotiser la vie.

On peut bien appeler pornographie le spectacle marchand de l'éros, et y reconnaître une simple mise en scène de l'ordre moral, ça ne répond pas à la seule question qui vaille : est-ce que ça marche ? Elle est pragmatique et concrète.

Prenons l'exemple des images obscènes qui envahissent le net. Peuvent-elles servir à stimuler la créativité des internautes qui souhaiteraient les copier, les modifier et les retoucher, et en faisant cela, qui acquerraient une meilleure maîtrise des outils numériques ?

Si ce n'est pas le cas, c'est qu'elles ne seront pas suffisamment attirantes et fascinantes. Si elles le sont, ceux qui s'y amuseront devront contourner tous les obstacles qui le leur interdisent : codes propriétaires, *watermarks*, images découpées, non-interopérabilité...

Qu'est-ce que l'éros ?

On parle volontiers de sublimation à propos de l'éros, mais c'est ignorer qu'il est immédiatement subliminaire.

Comme le dit Tania, on ignore trop l'éros à la racine du vivant. Les êtres vivants nous paraissent d'abord animés par les deux simples forces que sont la voracité et la répulsion. Ils ont la capacité de percevoir aussi peu que ce soit leur environnement. Même la plante sent la lumière, l'eau, les éléments nutritifs vers lesquels elle se tend, et les corps qui ne lui sont pas assimilables, qui la mettent en péril, et qu'elle tente de fuir. Cela, nous l'observons aisément, mais nous ne voyons pas une force plus impérieuse encore, qui est celle de percevoir d'abord le réel et de s'y percevoir. Le vivant est d'abord habité par le désir de se sentir au monde, sans s'y dissoudre, ni l'absorber — ce qui reviendrait au fond au même et advient inexorablement.

Il s'agit proprement de se percevoir dans le rapport de ce que les anciens appelaient microcosme et macrocosme. Cette relation passe inévitablement par un moyen terme : un autre corps, à la fois semblable au sien, et irrémédiablement étranger.

On comprendra que ce que je dis est suffisamment énorme — littéralement — pour ne laisser aucune prise à la définition d'une « sexualité normale », et à plus forte raison « épanouie » ou « satisfaisante ». Le vivant se débrouille comme il peut. D'autres espèces nous montrent combien l'éros est dans un équilibre instable entre voracité et répulsion sans avoir à chercher profondément en nous-mêmes ; il l'est aussi entre sadisme et masochisme, attachement affectueux et réification indifférente. Inutile de chercher à réguler : *L'amour est enfant de Bohème, il n'a jamais connu de loi... etc.*

En ce qui me concerne, l'attraction magique qu'exerce la femme désirée vacille très vite en une expérience plus cosmique dans laquelle elle peut finir par ne plus se sentir de place. Des

confidences masculines me laissent soupçonner que je ne suis pas unique. Les femmes paraissent davantage attachées à l'être désiré. Peut-être est-ce parce que les unes portent la vie et pas les autres. Ceci doit bien quand même faire quelques différences. Je demeure pourtant convaincu que nous sommes très semblables au fond, quand nous cessons de jouer.

Comme me l'a fait remarquer Tania, l'attraction entre un couple de corps est antérieure à toute partition sexuelle. Des monocellulaires sexuellement indifférenciés et qui se reproduisent par scissiparité, se désirent et se pénètrent. La reproduction y trouve l'heureux avantage du brassage des gènes, mais expliquer par cela l'irrésistible attraction érotique serait un raisonnement téléologique comme celui qui justifierait la pluie par la nécessité d'arroser les jardins.

J'ai revu Tania

Finalement, je suis allé voir Tania. Je n'avais aucune raison de ne pas profiter de son offre.

Leur « maison », pas si close, est attenante à des thermes qui m'ont rappelé la Rome antique. On peut s'y baigner dans de vastes bassins de marbre peu profonds. C'est un passage obligé.

Je suis resté une heure ou deux sur des coussins autour d'un narghilé farghi et de coupes de vin. Le lieu compensait son exigüité par une ouverture sur un petit jardin suspendu dérobé aux regards, d'où venait le bruit agréable d'une fontaine.

Tania m'a parlé d'Ibn 'Arabî et de Farid Ud Din 'Attar. Elle affirme qu'ils ne se sont jamais rencontrés entre 1215 et 1219 en Anatolie, mais qu'ils se sont écrit. Il existe une correspondance en arabe, dont elle connaît une traduction en ouïgour.

« Ils étaient beaucoup moins proches qu'un regard superficiel ou étranger ne le perçoit d'abord, pas adversaires cependant, plutôt sur deux plans différents. Ibn 'Arabî était très loin de l'ivresse et du dérèglement de 'Attar. Quand l'un tournoie comme les ailes d'un moulin, l'autre s'élève comme un nuage impassible, dit-elle, ce n'est pas le même vertige. »

Nous avons aussi récité des vers d'Omar Khayyâm :

Cette voûte céleste est comme un bol tombé le fond en l'air

Et sous lequel sont prisonniers les sages

Toi imite l'amour de la coupe et du flacon

Ils sont lèvres contre lèvres bien que le sang coule entre eux deux.

C'est ainsi que, sans me parler réellement des mœurs du Marmat, elle m'a beaucoup appris.

Cahier XXXVII
Les matins de Bolgobol

Le 12 avril

À Bolgobol j'ai retrouvé la pluie

À Bolgobol, j'ai retrouvé la pluie, l'orage qui surprend et transforme les rues en torrents avant qu'on ait eu le temps de se mettre à l'abri. J'ai retrouvé aussi la nuit que bercent les roulements de tonnerres entre les vallées, et qui fait longuement bailler au matin.

Le 13 avril

La France vue de loin

Contrairement à la plupart des nations, les Français ne se prennent pas pour les descendants des peuples opprimés de la France et de ses empires. Ils se prennent pour des descendants royaux. C'est frappant dans l'usage quotidien de la langue, comme j'en ai déjà donné des aperçus.

On se tromperait si l'on ne voyait là qu'une attitude réactionnaire ou nostalgique du passé. Ce n'est pas sans rapport avec le principe du « peuple souverain ». Mais comment un Marseillais, un Breton, un Bourguignon ou un Cévenol peuvent-ils malgré tout se prendre pour des descendants de Clovis et des Capétiens ? Cela arrive bien pourtant. C'est déjà plus rare pour un Corse, un Kanak ou un Martiniquais.

Pourquoi ne pas se sentir descendants des Gaulois ? La figure de Vercingétorix peut fédérer celles de Brutus, d'Abraham Mazel, de Pascal Paoli, de Toussaint L'Ouverture, d'Abd El Kader, de Patrice Loumoumba, de Che Guevara ou de Thomas Sankara.

« Allons enfants de la patrie Nous ne sommes pas ceux des Capets ». Corriger ainsi la Marseillaise, à la place du stupide « le jour de gloire est arrivé », ôterait toute ambiguïté à « qu'un sang impur abreuve nos sillons ». Le sang est impur de ceux qui renient leurs pères.

Le 14 avril

À Bolgobol

À Bolgobol, beaucoup de bars et de restaurants sont à l'étage. Ils ont généralement de larges balcons de bois, couverts et décorés, qui donnent sur la rue et auxquels on accède par des escaliers latéraux.

Avec la forte dénivellation du terrain, le fond des salles s'ouvre souvent sur un minuscule jardin. On le regarde à travers les vitres fermées pendant les saisons froides, et il rafraîchit la salle l'été. Bien qu'on voit dans quelques-uns des tables et des chaises, leur fonction principale consiste à donner à la salle une agréable impression d'ouverture, et à faire oublier la ville alentour.

Du côté balcon, c'est le contraire : on y voit les passants, la circulation, et souvent, très au-delà des toits de la ville, les montagnes qui l'enserrent. Maintenant que la chaleur est arrivée, on installe des tables sur le trottoir, parfois sur toute la chaussée dans les rues étroites ou dans celles en escaliers.

Le balcon, on le découvre vite, est la place des vieux habitués, l'équivalent de ce qui chez nous est le comptoir. C'est là aussi que va s'asseoir le patron quand il demeure inoccupé, et bavarder avec ses clients. Même en plein hiver, il y a toujours quelqu'un sur les balcons, avec manteau, chapeau, bonnet ou toque de fourrure.

Inversement, on devient vite ici un vieil habitué : il suffit de s'asseoir sur le balcon. Le patron vous dira alors plus volontiers quelques mots en vous servant, que si vous vous étiez installé dans la salle.

Il suffit de lui répondre en palanzi avec un peu d'esprit. Bien sûr, il n'est pas facile de faire un mot d'esprit dans une langue que l'on ne connaît pas, si ce n'est quelques termes courants. Le plus dur est encore de comprendre la plaisanterie qu'il fera le premier. Comme on sera forcément lent et qu'on saisira au mieux d'abord le sens superficiel, le plus simple sera d'éclater de rire dès qu'on s'en apercevra, en s'écriant « atzab », qui est le terme en palanzi pour désigner le poisson qui mord à l'hameçon.

Cette première étape passée, et après que vous ayez eu l'occasion de leur dire en quelques mots qui vous êtes, serveurs et clients ne sont pas du genre à devenir dérangeants lorsque vous serez occupé à écrire ou à lire.

J'adore goûter aux premiers rayons du soleil sur ces balcons de bois, quand la ville s'éveille et que les ombres s'étendent sans mesure avec les chants d'oiseaux.

Le 15 avril

Encore sur la lecture en ligne en Chine

Au cours de la China International Exhibition of Audio Video & Internet Software qui s'est tenue le 11 avril, on a appris que le pourcentage de lecteurs en ligne s'est accru rapidement ces dernières années en Chine, à un taux de croissance annuelle de 107%.

Selon une enquête menée par l'Institut de recherche sur les éditions chinoises, le taux de lecture de livres imprimés durant ces dernières années a progressivement baissé, tandis que celui de livres ou de la presse sur Internet a augmenté dans de fortes proportions.

D'après les statistiques, le taux de lecture des Chinois était de 60,4% en 1999, 51,7% en 2003 et 48,7% en 2005 (une réduction de 11,7% par rapport à 1999).

Cependant, le nombre de lecteurs en ligne a augmenté rapidement ces dernières années. Le taux de lecture de livres sur Internet est passé de 3,7% en 1999 à 18,3% en 2003, et à 27,8% en 2005. De ce fait, les experts ont indiqué que le développement des technologies numériques et d'Internet a changé les habitudes de lecture des Chinois.

Source: le Quotidien du Peuple en ligne.

<<http://french.peopledaily.com.cn/>>

Bien que ces chiffres demeurent sibyllins (que signifie le taux de lecture, un pourcentage de quoi ?), ils témoignent d'une baisse d'un côté et d'une forte hausse de l'autre. Cependant, la très forte croissance de la lecture en ligne, ne compense pas la faible baisse de la lecture en général.

On pourrait s'en surprendre, puisque la Chine progresse fortement en niveau de vie, d'instruction et de qualification. Comment les Chinois parviendraient-ils à s'instruire et se qualifier sans lire ?

Quand je ne comprends pas quelque chose, je m'observe moi-même. Ces chiffres pourraient globalement s'appliquer à moi. Depuis 1999, je lis moins, mais bien davantage en ligne. Pourquoi donc est-ce que je lis moins et non davantage, puisque l'accès au texte est en somme facilité ?

Justement, l'internet m'a permis de lire des ouvrages qui m'étaient longtemps demeurés inaccessibles : épuisés, trop chers, dans des bibliothèques lointaines ou bien auxquels je n'avais pas accès. Que fait-on lorsqu'on ne peut trouver ce qu'on cherche ? On cherche autour : on lit des quantités d'ouvrages subsidiaires.

D'autre part, les rayons de librairies et les critiques nous incitent à acheter ou à commander des livres. Lorsqu'on a fait ce premier pas, on finit par les lire comme par inertie. Sur le net, c'est différent. On commence par chercher l'ouvrage, puis à y travailler en ligne. Si l'on prolonge sa lecture, on le télécharge, on commence à l'imprimer par étapes. Tous ces efforts nous font nous demander à chaque pas s'il est bien nécessaire d'aller plus loin. Dans la profusion de l'offre, on est aussi conduit à ne retenir que le strict nécessaire.

Je lis moins sans doute aussi parce que je lis plus attentivement. Un document numérique, même si on l'a imprimé, est plus commode à naviguer. Il est facile d'y retrouver un passage, même en ligne, et aussi de le copier et coller. J'en arrive donc à passer plus de temps sur des ouvrages.

D'autre part, il est très pratique de commenter des lectures dans des courriels. Il est aisé d'y copier des URL et même des passages entiers. Tout ceci conduit à des lectures plus attentives, et donc plus lentes.

Bien sûr, mes lectures ont toujours été articulées avec ma correspondance et ma propre écriture, mais leur symbiose est devenue tellement plus commode qu'elles ne se distinguent plus. Comme une bonne part des éditions sur le net sont des travaux en cours, disons des pré-éditions, la symbiose s'étend à la relecture, la traduction, la critique. Je suis souvent occupé à relire et à corriger des textes d'amis, éventuellement à les traduire, et même à corriger leurs propres traductions des miens. Dans ces conditions, on ne peut plus lire aussi vite qu'avant des ouvrages du commerce, d'ailleurs de plus en plus conçus pour la consommation rapide.

Numérisés, le texte, la parole même, deviennent vertigineusement profonds. La facilité de les découper et les manipuler — quand nous gardons des phrases pour répondre à un courriel par exemple — rend particulièrement attentif à l'articulation de tous les mots, aux variations de sens dans un contexte. En quelques échanges, on parvient parfois à chasser des malentendus que de longs débats et des publications auraient rendus inextricables.

La réponse évidente est donc paradoxale : un moyen de faciliter et accélérer la communication ralentit en réalité le temps de lire et d'interpréter. Pour en revenir à ce que j'écrivais déjà, tout nous conduit à rester plus longtemps immobiles, le geste et le regard en suspens, beaucoup diraient à ne rien faire.

Le 21 avril

Les jardins naturels de Bolgobol

Le retour du cheval que j'observe depuis quatre ans et l'apparition de quelques chameaux ont un effet secondaire des plus agréables : par endroits, la ville sent le fourrage.

Malgré ses trois-cents mille habitants, Bolgobol avait déjà un air champêtre. Plutôt que de créer des parcs et des jardins, ou de clôturer des terrains vagues, on laisse ici faire la nature là où l'on ne construit pas.

Sapins, mélèzes, vieux platanes et jeunes frênes, tilleuls et marronniers imposants, petits noisetiers aux branches cassantes, ils poussent dans les herbes folles plutôt que dans des pelouses, ombrageant des ronces et des mousses.

Personne ne se casse la tête à les entretenir, mais on tient les lieux propres. Dans un ou deux mois, l'herbe y sera complètement jaune. Maintenant des coquelicots la tachent de rouge.

Pourquoi les fleurs sont belles

Sur le balcon du bar, mon attention a été retenue par une graine minuscule qui voletait comme un animal à l'aide de son fin duvet radial. J'avais d'abord cru y voir un insecte. Non, sa liberté de mouvement n'était qu'apparente. Le vent seul la fait voler.

Trompeuse est cette limite imprécise entre le libre mouvement et la détermination causale. Spontanément, on est tenté de croire que les deux s'apposeraient. Au contraire, la liberté ne trouve d'appuis que sur des déterminations fortes.

On serait alors porté à penser le contraire : que la liberté émergerait d'un faisceau de déterminations. C'est ce dont nous convaincraient ces minuscules graines que porte dans l'air leur fin duvet. Celle que je regardais à l'instant naviguait entre le cendrier et le verre comme de sa propre volonté.

C'est encore une illusion qu'imaginer un tel saut qualitatif, un seuil improbable à partir duquel la détermination s'autonomiserait. Elle se fonde peut-être sur la croyance que l'esprit serait dans la conscience, et non l'inverse.

En fait l'esprit est dans le désir. *Libido ergo sum*. Ce qui revient à une platitude, si l'on oublie sa cruelle voracité.

Le 22 avril

Le fil

Si l'on observe ce qu'il reste d'une vie quand on en fait le récit, cela ressemble beaucoup à la trame de plusieurs fils. La plupart du temps, l'un est mis en évidence, un « fil rouge » : on craindrait sinon que l'ensemble fasse un inextricable nœud.

La même observation vaut pour la pensée rationnelle. On craindrait sans doute encore que trop s'abandonner à l'entrelacs des fils ne conduise à la confusion. Pourtant, le choix fait à chaque instant de retenir un événement de préférence à un autre, de suivre une inférence plutôt qu'une autre, a tous les couverts de l'arbitraire.

Si plutôt que suivre le fil on s'en détache, on risque d'être surpris d'éprouver mieux alors la consistance de la trame.

Il est des efforts que les hommes ont appris à abandonner aux machines lorsque le principe en a été compris — métiers à tisser, ordinateurs, abaqes — et peut-être est-ce seulement ainsi qu'il a été compris. Si nous avons sorti de nos têtes des roues dentées et des transistors, ce n'est pas pour qu'ils continuent à tourner dedans.

Le 30 avril

Chez moi

De gros piliers de bois qui soutiennent le plafond sont fréquents dans les appartements de Bolgobol. Ils sont parfois un peu encombrants pour placer une table et des chaises, mais ils ont aussi leur côté pratique. Ils permettent de cloisonner aisément des pièces souvent spacieuses. Il suffit de tendre des fils entre piliers et murs, et d'y accrocher un rideau.

C'est ce que j'ai fait autour de mon lit dans la pièce où je dors. La nuit, je le laisse ouvert, car je n'aime pas m'endormir dans un espace confiné. Je peux voir de mon lit sur la table la veilleuse de l'ordinateur qui clignote au rythme d'une respiration, le voyant vert de l'imprimante et de l'onduleur, le cadran lumineux du modem. Le jour, j'aime pourvoir le tirer quand les draps s'aèrent. La vision d'un lit défait m'a toujours déprimé.

J'ai acheté de la bonne toile de coton, épaisse comme celle des voiles, et teinte de larges bandes d'un bleu de Prusse profond et de jaune soufre. Bien que ces teintes aient un fort caractère, elles s'entendent bien avec celle du bois.

Le 2 mai

La surdétermination

— Alors, comment prononce-t-on le “s” de “plus” ? Me demande Sigour pendant mon cours.

— À l'origine, le “s” ne se prononçait pas, sauf en cas de liaison. Mais le français relâché tend à oublier la double négation. On confond alors “plus” et “ne plus” ; “j'en veux plus” et “je n'en veux plus”. Alors, pour éviter toute confusion, la coutume est venue de prononcer le “s” pour dire “davantage”, et de ne même plus faire la liaison quand il signifie une négation. C'est symptomatique de la production spontanée de règles pour générer des discriminations : à partir d'infractions, de nouvelles se génèrent.

— C'est un excellent exemple, observe Roxane, de la génération chaotique des langues telle que vous la professez Manzi et toi.

Cahier XXXVIII Les travailleurs du livre

Le 3 juin

Le syndicat du livre

Les travailleurs du livre ont joué depuis très longtemps un rôle moteur dans le Marmat, comme d'ailleurs dans le monde entier.

L'imprimerie s'y est introduite assez tard, à peine quelques décennies avant l'Europe. Les techniques venaient naturellement de Chine. Elles servirent d'abord à imprimer en palanzi et en d'autres langues locales la traduction des canons bouddhiques. Ce fut ensuite le tour du Coran, des hadith et des auteurs musulmans. Comme partout ailleurs, les caractères arabes résistèrent longtemps.

L'imprimerie suivit une évolution originale dans le Marmat. Elle fut très différente de celle qu'elle connut en Europe, où elle donna naissance à un mode de production industrielle particulier. Elle ne suivit pas non plus la voie chinoise, où elle constituait le département d'activités fonctionnalisées, dépendant de l'administration, des écoles, des monastères.

L'imprimerie apparut immédiatement comme un service public, plus précisément communal, exactement comme les moulins. Elle utilisa d'ailleurs très vite leur énergie hydraulique pour actionner les presses et mécaniser le processus. La plupart du temps, il s'agissait des mêmes moulins qui meulaient la farine.

La pratique généralisée de la poésie, et notamment des soirées poétiques, générait une réelle demande publique. Chaque quartier des villes, chaque village, eut son imprimerie dès le dix-septième siècle.

C'est ainsi qu'apparut la corporation des maîtres imprimeurs. Ils étaient tout à la fois d'habiles ingénieurs et d'excellents linguistes, veillant sur les grammaires et les conventions typographiques dont ils écrivaient et imprimaient les manuels. Elles ont aujourd'hui d'excellents programmeurs.

Le syndicat des travailleurs du livre est donc un regroupement d'érudits, et il contrôle très largement l'université. Il n'est pas étonnant que j'aie fini par y adhérer. Plus exactement, selon comment les choses ont coutume de se passer ici, j'ai été coopté.

C'est le doyen de l'université de Bolgobol lui-même qui m'a invité. Il en est un membre influent, un *leader*, pourrait-on dire. Il est très rare qu'un étranger soit admis au syndicat des travailleurs du livre. Me voilà donc relecteur et correcteur de traductions françaises ; qualification très peu demandée ici, mais dont l'offre est plus rare encore.

Ce n'est pas un titre honorifique. C'est un travail qui ne me déplaît pas et auquel je consacre au moins plusieurs heures par jour, m'instruisant beaucoup et arrondissant très confortablement mes revenus. C'est la raison pour laquelle j'ai depuis un mois largement négligé mon journal et une bonne part de ma correspondance.

Copan

Bars et restaurants sont conçus avec intelligence dans le Marmat : ensoleillés et situés à l'abri du vent, ils concilient presque tous une vue sur le lointain et sur la proche animation des rues qu'ils surplombent. Même l'hiver sous la neige, il ne fait jamais très froid sur leurs balcons dès que le soleil est assez haut.

Plutôt qu'une large bâche qui ombragerait toute leur longueur, on encadre des parasols individuels, on peut dérouler une simple bande de tissu, rouge ou fuchsia, au-dessus de sa tête. C'est ce que j'avais fait au Grand Café de la Bourse du Travail, il y a maintenant une vingtaine de jours, quand le recteur de l'université m'a surpris en train de travailler à un essai pour une revue

française. Ni l'un ni l'autre ne nous étions aperçus avant de nous installer, et nous sommes restés étonnés quand j'ai détourné la tête de mon écran, à une table de distance.

J'étais en train d'y consulter un court ouvrage de Georges Sorel publié en 1900, que j'avais téléchargé sur un site québécois avant de sortir, *les polémiques pour l'interprétation du Marxisme : Bernstein et Kautsky*. Le sujet a paru l'enthousiasmer et je l'ai invité à s'asseoir à ma table.

Le doyen de l'Université de Bolgobol, qui me fait de moins en moins penser au Professeur Tournesol d'Hergé depuis que je le connais mieux, s'appelle Copan (prononcer le "n" final). Malgré son âge vénérable, il émane de lui une étonnante jeunesse. Il n'oublie pas pour autant qu'il aurait l'âge d'être mon père et, avec force « young man », il me traite un peu comme un jeune homme. Ce qui m'aurait assurément vexé il y a vingt ans, m'est plutôt agréable aujourd'hui.

En fait, l'attitude sans manière que force un peu Copan a le mérite d'entraîner son interlocuteur dans des pensées profondes, lui interdisant de pontifier tout en stimulant sa vivacité d'esprit.

Copan connaissait déjà ce texte — moi aussi d'ailleurs, Sorel l'avait intégré plus tard dans son ouvrage *la décomposition du Marxisme*. Sorel, m'a-t-il appris, a eu une profonde influence sur le syndicat des travailleurs du livre dans le Marmat, le premier qui est apparu, bien avant celui de l'énergie fondé par Abou Al Houghman et que je connais déjà mieux.

Copan a beaucoup lu Sorel, quoique seulement en anglais. Il est vrai qu'on trouve plus facilement ses œuvres aux USA qu'en France. J'en ai moi-même la première fois entendu parler quand j'étais jeune en correspondant avec des *Wobblies* des Grands Lacs, bien qu'il fût, peu avant sa mort en 1921, l'un des fondateurs du Parti Communiste Français.

Le 7 juin

Le concept de kintathar

Le palanzi a directement emprunté à l'arabe le mot *kitab* pour dire « livre ». Il remplaçait alors un mot plus ancien *kintûth*, devenu aujourd'hui inusité et précieux, mais qui a donné le verbe *kintathar* (éditer).

Kitab est un substantif tiré du verbe arabe *kataba*, écrire, comme *katib* (écrivain). Le mot n'a donc aucun rapport avec la chose imprimée, et ne s'oppose pas à « manuscrit » qui se dit de la même façon. D'ailleurs manuscrit vient de main, et qu'un livre soit écrit à la plume, au pinceau, au roseau ou au clavier, qu'il soit gravé, décalqué, insolé, pressé ou lazerisé, il l'est de toute façon avec les mains.

Aussi, *kintathar* (éditer) ne veut pas davantage dire imprimer ou reproduire, mais donner l'accessibilité optimale à la lecture et au travail sur les documents.

Intervention à la Bourse du Travail

Je m'étonne que Manzi ne soit pas dans le syndicat. Ses travaux de grammairien, et surtout de programmeur d'un correcteur grammatical, aurait dû lui en ouvrir les portes. Sinon, qu'est-ce qui me les a ouvertes ? — Ce sont les miens sur l'édition de texte, et aussi mes pratiques éditoriales. Copan et ses camarades sont sensibles aussi à ce que j'ai pratiqué toutes les techniques d'impression, des plus anciennes aux plus récentes.

Le 25 mai, j'ai été invité à la Bourse du Travail pour faire une conférence sur Senefelder et son invention de la lithographie en 1796. La lithographie (du grec *lithos*, pierre et *graphein*, écrire) est une technique d'impression qui permet la création de multiples exemplaires d'un tracé exécuté à l'encre ou à la mine grasses sur un marbre calcaire. On répand une gomme liquide sur le dessin, qu'on étale à l'aide d'une éponge, de sorte que les surfaces grasses la repoussent. Après séchage on étale un mélange chimique à base d'albumine et d'acide, et l'on rince. L'encre d'imprimerie ne s'attache alors qu'aux parties dessinées épargnées par la gomme, qui auront été attaquées par l'acide.

La lithographie permet de reproduire les couleurs avec une qualité sans égale. L'encre ou la mine grasses restituent la finesse des coups de pinceau ou de plume, inaccessible à la gravure. La transparence des encres d'imprimerie qui se recouvrent permettent de créer des millions de couleurs avec seulement cinq à dix pour une procédure manuelle, ou quatre avec des procédés automatiques ou numériques : la quadrichromie. Déjà de son vivant, Senefelder avait remplacé la pierre par la plaque de zinc, inventant de fait le principe de l'offset qui ouvrait la porte à l'imprimerie moderne.

On comprend que le doigté de l'artisan, les dosages avec lesquels il produit son acide, sa manière de l'étaler et de le rincer, son aptitude à décomposer les couleurs, et un ensemble de savoir-faire issus d'expériences répétées et difficilement enseignables, jouent un rôle considérable.

La lithographie artisanale est sans-doute une utile propédeutique à l'image numérique. Un savoir peut bien trouver son parachèvement dans les algorithmes d'un programme, je doute cependant qu'il soit possible d'utiliser parfaitement un logiciel si l'on ignore trop ce qu'il fait à notre place, ou fait faire à un dispositif analogique.

Il s'en est suivi un débat sur les limites du matériau et du logiciel, qui ne paraît pas près d'être clos. En effet, analogique et numérique ne se résument pas à deux techniques concurrentes. Elles sont plutôt deux approches aussi irréductibles que complémentaires. Quel que soit le procédé numérique, toute « sortie » est nécessairement analogique. Inévitablement, l'un et l'autre s'enveloppent.

Le 8 juin

Sorel et le Zen industriel

Les Marmaty ont une façon bien à eux de lire Sorel. Ils attachent une singulière importance à des passages que les contemporains ou les compatriotes de l'auteur ont souvent ignorés.

« Le cerveau me paraît être un appareil d'arrêt, plutôt qu'un centre d'où partiraient les mouvements. » Écrivait Sorel dans une note de *Matériaux pour une théorie du prolétariat*. « Pour acquérir une supériorité dans les arts qui exigent une grande dextérité, il faut arriver à l'empêcher de gêner les communications entre l'œil et la main. Les hommes qui possèdent une supériorité dans une spécialité, y ont été prédestinés par la constitution de leurs conductions nerveuses. L'imagination de l'artiste plastique dépend probablement surtout des organes périphériques. »

Copan m'a envoyé ce passage par courriel après mon intervention sur la lithographie à la bourse du travail.

« Je suis moi-même certain, lui ai-je répondu, que nous créons, agissons, fondons, produisons, et en définitive pensons avec le grand sympathique, cet arc réflexe qui coordonne les muscles à partir de la moelle épinière. Même lorsque j'écris, alors que tout le dispositif lexico-syntaxique est vraisemblablement fixé dans le cerveau, je sens bien que je m'évertue de faire le moins possible appel à lui, privilégiant les mots simples et concrets, l'anecdote et l'image. Je le laisse travailler en tâche de fond. »

Le 10 juin

Un ambitieux projet d'impression à la demande

Mes nouveaux amis m'ont rapidement associé à un ambitieux projet. Il s'agit d'imprimer des livres à l'unité et à la demande du lecteur. Le projet est assez simple à réaliser. Il suffit que le livre soit correctement édité en ligne sous la forme d'un fichier numérique rastérisé en postscript, et d'avoir une machine suffisamment automatisée pour l'imprimer à l'unité, le brocher et l'emballer avec un minimum d'intervention humaine.

L'ouvrage à l'unité ne revient alors guère plus cher qu'avec un tirage en nombre, soit à peine plus que l'encre et le papier, et l'envoi par la poste est nettement moins onéreux que la distribution en librairie. On a alors la possibilité de dégager une part plus considérable des ventes pour l'auteur et l'éditeur qu'il n'est devenu courant.

L'éditeur sera l'auteur lui-même, celui qui aura édité le fichier à sa place et qui devra prouver être bien mandaté par lui, ou encore celui d'un ouvrage tombé dans le domaine public. C'est lui qui déterminera le prix du livre en fixant sa part sur les ventes.

Le projet ne vise naturellement pas à entrer en concurrence avec des ouvrages à forts tirages pour grand public. Il concerne des travaux qui ont un lectorat très ciblé, ou des ouvrages de référence devenus introuvables. Lorsqu'ils sont diffusés en librairie, ces livres sont généralement chers, et ne rapportent rien à leurs auteurs. Leur prix peu compressible incite à les imprimer chez soi s'ils sont en ligne. Toutefois, comme l'impression maison a aussi un coût, qu'elle est fastidieuse et souvent d'une qualité désastreuse, elle autorise une marge suffisante.

Il est alors envisageable de proposer une publication de qualité pour un prix raisonnablement supérieur à l'impression privée, mais serré comparée à la vente en librairie, et laissant à l'auteur et l'éditeur une part des ventes supérieure à l'usage courant, sans investissement de leur part.

L'éditeur définira avec l'imprimeur les qualités techniques du livre, fournira le bon à tirer de l'auteur, et fixera le prix des ventes. Il placera un lien sur l'ouvrage en ligne pour commander un tirage à l'imprimeur, et il aura directement accès à la tenue automatisée de son compte.

Le site offrira également des services annexes : relecture, traduction, PAO, graphisme... Patronné par le syndicat des travailleurs du livre, il garantira au lecteur le parfait établissement du texte, et la conformité de l'édition avec les intentions de l'auteur.

Je me suis bien rendu compte que, si le projet est conforme au droit international, et compatible avec tous les types de contrats existants, il va quand même à l'encontre des pratiques que tentent partout d'imposer marchés et parlements.

— Peux-tu préciser ? M'a demandé Raïan quand j'en ai parlé à mes amis.

J'ai expliqué que ce projet tendait à restituer à l'auteur ses prérogatives, alors que tout est fait au contraire dans le monde entier pour que ses droits ne soient pris en compte qu'à partir du moment où ils ne sont plus à lui.

— Et après ? A conclu Raïan.

Raïan

Raïan, dont le prénom est des plus internationaux, puisqu'il est commun à l'arabe, à l'anglais et à quelques autres langues où il se prononce à peu près de la même façon, est le coordinateur du projet. Il paraît plus jeune que moi à cause du poil dru et très noir de sa barbe et de ses cheveux. Il a un nez et des pommettes saillantes, et paraît toujours sur le point de se mettre en colère, ponctuant ses phrases de jurons en palanzi, quelque langue qu'il utilise.

Raïan est pourtant très agréable quand on commence à le connaître. Il suffit de savoir qu'il déteste devoir expliquer ce dont on peut prendre connaissance seul.

Il évite ou abrège autant qu'il peut les réunions de travail, tout en sachant parfaitement ouvrir à chacun l'accès aux informations utiles. Il est donc aisé de travailler avec lui sans perte excessive de temps en communication. Il sait aussi se comporter en compagnie pour le simple plaisir.

Cahier XXXIX

La volonté de puissance

Le 18 juin

Repas au bord de l'eau

J'aime être seul quand je travaille, j'aime aussi l'être quand le jour se lève, quand il se couche, quand je regarde le ciel la nuit, quand je dors, quand j'écris, quand je lis, quand je réfléchis, quand je me rase, quand je m'habille, quand je bourre ma pipe, quand je me fais un café, quand je promène, mais je n'aime pas être seul quand je mange. D'autre part, s'occuper correctement d'un repas, quand on n'a ni congélateur ni four micro-ondes, demande un temps considérable dont on perd vite le goût si l'on est seul à en profiter. Aussi, comme la plupart des Bolgoby, je mange dans les lieux publics.

Depuis un mois, je rejoins souvent mes camarades du syndicat pour cela, Copan, Raïan et quelques autres. Deux ou trois fois déjà, Ziddhâ s'est jointe à nous.

« Elle est vraiment jeune et jolie » m'a dit Raïan dès que nous nous sommes retrouvés seuls le jour où je la lui ai présentée. « Tu as l'air d'être des plus habiles avec les femmes. »

« Détrompe-toi Raïan, je suis d'une maladresse proverbiale. » Raïan rit : « Alors tu dois être très attentif. — Tu veux dire attentionné ? — Non, attentif aussi. »

Nous étions allés déjeuner près de la rivière comme nous le faisons presque quotidiennement depuis que la chaleur est arrivée.

En cette saison, les rives de l'Ardor sont pleines. Les gens aiment déjeuner dehors, sur les berges et même sur les larges grèves de galets où des tables sont dressées. Certains pique-niquent à l'abri des bosquets de frênes que l'urbanisme ici épargne volontiers. Les plateformes amovibles que j'avais décrites lors de mon premier voyage sont toujours là³¹.

Le 19 juin

Considérations sur l'universalité de la morale

Raïan profite de ma maîtrise du français et de ma connaissance de Sorel pour vérifier les traductions qu'il en a lues en anglais. Elles se révèlent en général aussi bonnes qu'elles puissent l'être.

Nous faisons cela par courriel. Fidèle à ses habitudes de travail, il sait que nous pouvons être en ligne plus attentifs et rigoureux que si nous tâtonnions de vive voix. Nous pouvons toutefois nous entretenir de nos lectures plus librement — *loosely*, comme il dit —, quand nous mangeons ensemble.

Il m'a envoyé hier soir ce passage en anglais :

Dans la morale, la partie que l'on peut exprimer facilement dans les exposés clairement déduits, est celle qui se rapporte aux relations équitables des hommes ; elle renferme des maximes qui se retrouvent dans beaucoup de civilisations différentes ; on a cru, en conséquence, pendant longtemps, que l'on pourrait trouver dans un résumé de ces préceptes les bases d'une morale naturelle propre à toute l'humanité. La partie obscure de la morale est celle qui a trait aux rapports sexuels ; elle ne se laisse pas facilement déterminer par des formules ; pour la pénétrer, il faut avoir habité un pays pendant un grand nombre d'années. C'est aussi la partie fondamentale ; quand on la connaît, on comprend toute la psychologie d'un peuple ; on s'aperçoit alors que la prétendue uniformité du premier système dissimulait, en fait, beaucoup de différences : des

31 À Bolgobol Cahier 10 : <<http://jdepetris.free.fr/Livres/bolgobol/bolgo10.html>> Éthique, esthétique et technique dans le Marmat

maximes à peu près identiques pouvaient correspondre à des applications fort diverses ; la clarté n'était que leurre.

Ce passage avait déjà retenu mon attention la première fois que je l'avais lu, il y a une bonne vingtaine d'années. L'Iran était alors en pleine révolution, et je commençais à peine à découvrir la littérature érotique persane.

Sorel fait là une profonde remarque. Si l'ignorance des rapports entre les sexes entretient à peu de frais l'illusion de valeurs communes à tous les hommes, la conclusion inverse peut aussi en être déduite. Si l'on veut radicalement opposer des peuples et des cultures, il suffit de tout ramener aux rapports entretenus entre les sexes. Wilhelm Reich avait déjà fait cette observation dans sa *Psychologie de masse du fascisme*.

Le problème est que les rapports entre les sexes tout à la fois relèvent de ce qui est le moins socialisable, pour ne pas dire le moins social — l'expérience amoureuse —, et sont à la source de tous les rapports sociaux — la famille et la propriété. Il n'est donc pas étonnant que ce soit le nœud de conflits irréductibles, et finalement de toute répression. Il suffit donc que des idiots se laissent convaincre qu'ils sont par le plus grand des hasards, au seul endroit et au seul moment historique où des rapports entre les sexes seraient libres, ou pour le moins normaux, pour qu'ils se sentent du même coup les parangons de l'humanité.

Ce ne sont pourtant pas les rapports entre les sexes qui préoccupent Raïan. C'est la morale. Raïan attache une grande importance à la morale et à l'honneur. Comme il le souligne, c'était aussi le cas des stratèges et des théoriciens du mouvement ouvrier d'avant 1914 à 1945. « Ils n'ont pourtant jamais tenté de construire un système moral » insiste-t-il.

Je lui objecte bien quelques ouvrages, mais il a fondamentalement raison. Le jugement moral était pourtant comme la charpente de leur pensée et de leurs actes. « Crois-tu qu'il y ait une morale universelle ? » Lui ai-je demandé. « Je crois que quiconque, où et quand que ce soit, reconnaîtrait de la même façon un homme vertueux ou un salaud. »

La morale et le droit

— Tu ne partages donc pas le point-de-vue de Sorel, dis-je.

— Je crois pourtant que si, sauf à confondre la morale avec les mœurs, ou encore avec le droit. C'est pourquoi je t'interroge sur les traductions que j'ai lues.

— Certes, ce n'est pas la même chose. Et celui qui envisage de changer les institutions doit bien le savoir plus qu'un autre.

— C'est justement là qu'est le problème : songe-t-il à changer les mœurs et les lois pour les rendre conformes à la morale, ou pense-t-il qu'elles ne sont définitivement pas la même chose ?

— C'est un point-de-vue intéressant que tu énonces là, et bien généralement ignoré.

— Et toi, quelle est ta réponse ? M'interroge-t-il.

— Je n'ai jamais vu de lois ni de mœurs que je pourrais qualifier de morales. La morale consisterait plutôt à libérer son jugement de l'entrave des mœurs et des lois.

— Je suis tenté de t'approuver, mais dans ce cas, sur quoi se fonderait ton jugement ?

— A-t-il réellement besoin d'être fondé ? Un animal sait distinguer entre le bien et le mal. Si je ne vois pas la différence, quoi d'autre pourrait me la montrer davantage ?

— Je t'admire si tu es capable sans hésitation d'agir sans trouver ensuite de causes de remords, de scrupules ou de honte.

— Je ne dis pas cela. Je pense seulement qu'il en va pour la morale comme pour tout : l'erreur est le meilleur maître.

— C'est un point-de-vue intéressant que tu avances toi aussi, reconnaît-il. Pourtant, si l'erreur nous enseigne, ne pouvons-nous nous transmettre ces enseignements ? Ne constituent-ils pas alors un contenu positif de la morale ?

— Dans certaines limites seulement : d’abord dans celle où cette transmission sera elle-même expérience ; ensuite dans la mesure où il n’en résultera jamais que des principes lacunaires et problématiques, pas un système.

— C’est donc pourquoi je n’ai pas un point-de-vue si contraire à celui de Sorel. S’il n’y a pas un contenu universel de la morale, il n’y a pas non plus de façon si différentes de se conduire moralement.

— C’est donc aussi, à l’évidence, pourquoi le mouvement révolutionnaire n’avait pas à fonder une éthique, ni d’ailleurs davantage des mœurs et des lois, alors même qu’il s’adressait à des hommes qui avaient de fortes exigences morales.

— Tu vois, Jean-Pierre, ce qui est le plus difficile dans notre métier, c’est que pour traduire ce qui est dit, nous devons comprendre ce qui est tu.

Il rit devant mon sourcil froncé.

Des chiens courent dans un bras peu profond de l’Ardor, soulevant des franges d’eau en essayant d’attraper des poissons entre les pierres.

Le cours de l’Ardor est encore très fluctuant en cette saison. La neige des glaciers peu lointains fond rapidement. Des quantités de cours d’eau le rejoignent des massifs alentours, dont le débit peut varier rapidement selon qu’aient éclaté des orages, ou que le soleil, presque au zénith maintenant, ait frappé plusieurs jours, contraignant les agriculteurs à en détourner autant d’eau qu’il est possible pour leurs cultures.

Le contenu du socialisme

— Il faudra bien que la Chine tranche la question du contenu du socialisme que l’Europe a laissé ouverte il y a un siècle, dit Copan qui nous a rejoint. Le texte de Sorel que tu lisais l’autre jour est sur ce point d’une totale actualité.

— Il me semble pourtant bien que l’Europe avait choisi, objecte Raïan. Elle avait opté pour le programme social-démocrate de Kautsky, et la Chine lui a emboîté le pas.

— Nous savons bien, tous les trois, que ce choix n’en a jamais été un. La social-démocratie se fonde sur la croyance que le monde serait déterminé, que nous le sommes tous par des causes en définitive économiques. Le rôle des révolutionnaires se réduit donc en quelque sorte à se convaincre qu’ils auraient une approche scientifique, et à se faire élire en attendant que le choix se fasse à leur place, pour devenir, au plus, les accoucheurs de l’inévitable. On peut donc attendre longtemps des choix de la part de socio-démocrates. Ils s’évertuent plutôt à reporter indéfiniment la question du contenu du socialisme, jusqu’à ce que d’autres y répondent à leur place, comme le firent les nazis qui lui ont donné un contenu national et racial.

Nous ne nous retrouvons pas au même endroit où j’ai mangé il y a trois ans avec Manzi, en aplomb de la vieille ville. Nous allons plus au nord, en amont au-delà du grand pont, pas très loin de la Bourse du Travail.

L’endroit est plus vert, plus feuillu, et la rivière y fait un large méandre entre deux berges destinées à retenir ses crues, et à peine discernables entre les herbes et les branches. Aussi sont-elles plus éloignées qu’en n’importe quel point, et le cours de l’Ardor a dessiné entre elles une véritable presque île boisée.

« Il faudra bien aussi finir par poser la question éthique, reprend Raïan. J’ai pour ma part une idée assez précise du mal : c’est renoncer à son désir, céder à la paresse, à la peur, renoncer à ses prérogatives, et préférer obéir. C’est déjà bien résumer, mais je pourrais synthétiser encore : le mal, c’est l’inertie.

— L’inertie n’est pas qu’une faiblesse, répond Copan. C’est une force constitutive du monde.

— Oui, approuvé-je, elle peut être aussi bien la force des habitudes, les routines. Cette force nous est bien utile et nous ne ferions pas grand chose sans elle, mais elle peut aussi bien se faire une faiblesse.

— La paresse aussi est à la source d'une énergie considérable : elle nous stimule pour perfectionner des procédés et des dispositifs qui nous épargnent l'effort.

— Même l'obéissance peut être une force. Si je guide du pont d'un navire un grutier qui ne voit pas le fond de la cale, il a tout intérêt à m'obéir scrupuleusement. Le mal n'est peut-être qu'un bien dont on ne domine pas l'usage. » Avons-nous insisté.

Hier soir Raïan m'a adressé un texte

Raïan n'est pas aussi obsédé par la morale que mon journal pourrait aujourd'hui le laisser croire. Hier soir, il m'avait aussi envoyé cet autre intéressant passage de Georges Sorel tiré de *Matériaux d'une théorie du prolétariat* :

La société socialiste ne connaîtra plus la contrainte du capitalisme ; mais sa liberté sera celle qui convient à des producteurs animés d'un puissant esprit progressif ; leur psychologie aura dû être préparée par une longue évolution transfusant dans les prolétaires actuels des instincts de travailleurs d'ordre supérieur. Ainsi la préparation du socialisme impose l'obligation de produire en vue de produire toujours mieux ; il ne faut pas seulement faire beaucoup, il faut encore savoir bien faire ; il est nécessaire de bien comprendre sa besogne et d'être aux aguets pour saisir la possibilité d'apporter quelque petit perfectionnement dans les méthodes suivies. Pour assurer l'affranchissement futur, il est donc essentiel d'amener les jeunes gens à aimer leur travail, à chercher l'intelligibilité de tout ce qui se passe dans l'atelier, à considérer ce qu'ils font comme une œuvre d'art qui ne saurait être trop soignée. Ils doivent devenir consciencieux, savants et artistes, dans toute leur participation à l'industrie.

La tendance à la routine est le grand danger qui menace les ateliers qui ne sont pas soumis à la contrainte du capitalisme ; celui-ci est parvenu à triompher des forces normales de notre psychologie profonde, toujours désireuse de médiocrité ; mais notre nature se hâte de reprendre ses droits dès qu'elle est libre de le faire. Dans le régime de l'industrie moderne qui ne peut s'arrêter à aucune technologie, les chefs d'entreprise, les ingénieurs et les ouvriers sont condamnés à demeurer toute leur vie, des apprentis ; les hommes soumis à une telle condition se plaignent amèrement de la dureté du destin ; les utopistes avaient obtenu jadis beaucoup de succès en promettant que leurs inventions sociales affranchiraient l'humanité de cet apprentissage perpétuel. Le marxisme accepte pleinement l'héritage de l'ère capitaliste ; mais il est loin d'avoir mesuré encore toute l'étendue des problèmes que pose cette nouvelle orientation ; il n'est pas facile de réaliser la psychologie si contraire à la médiocrité que j'ai définie ci-dessus.

— Une telle éthique, dit Raïan, a été portée par le mouvement ouvrier occidental. C'était une morale très virile, une volonté de puissance. Elle voulait abolir le chantage alimentaire et les contraintes de l'intéressement égoïste, pour laisser libre cours à l'ingéniosité, la liberté et la puissance créative.

— Oui, approuvé-je, je crois que Nietzsche a mieux saisi cette morale que ceux qui ont explicitement voulu le faire.

— Et Jack London aussi, ajoute Copan. Une telle morale ne manque pourtant pas d'aspects inquiétants.

— Toute morale est inquiétante puisqu'elle suppose la force. Objecté-je.

— Que veux-tu dire ?

— Quel sens y aurait-il à distinguer le bien du mal si l'on n'a pas la puissance d'agir ? Penser l'éthique doit commencer par penser l'efficacité. C'est donc forcément une pensée inquiétante.

— Je comprends, approuve Raïan, qui continue en riant : surtout si tu affirmes que l'erreur est le meilleur des maîtres.

— Mais comment faire autrement ?

— Oui, tout cela est très viril, commente Ziddhâ songeuse, qui nous a rejoints elle aussi.

Cahier XL

Le stupa de Gayara

Le 21 juin

Chaleur

J'ai à peine vu arriver les fortes chaleurs. Je recherche en marchant le côté ombragé des rues. Les murs qui sont restés protégés du soleil depuis l'aube dégagent encore une agréable fraîcheur, mais dès que, prenant le coin d'une rue, on longe ceux que l'ombre vient à peine de gagner, on les sent irradier leur chaleur accumulée. Ils sont encore brûlants sous la main.

Le 22 juin

Les vêtements du Marmat

Les vêtements traditionnels du Marmat ont une caractéristique qu'on ne remarque pas avant d'être demeuré longtemps dans la région.

Des quantités d'ethnies occupent le pays, qui, tout en se mêlant et se métissant au fil des siècles, n'en finissent pas de disparaître. Turbans de Mâhaltareq, chapeaux de cuir de Bisdurbal, bottes brodées du Haut-Farghestan, sandales de Tangaar, il y a partout de la confection très locale, qui essaime dans toutes les régions parce que quelqu'un, à l'autre bout du pays, aime toujours porter la même sorte de gilet qu'avait son grand-père quand il s'y est installé.

Il existe bien des styles locaux, mais rares sont ceux qui les portent strictement ; ils les métissent, et tous ont une façon très personnelle de s'habiller.

D'autre part, le Marmat étant à la croisée de plusieurs civilisations, il en a accueilli les influences. Aussi, la très grande diversité d'habillement que l'on trouve dans tous les centres cosmopolites est connue ici depuis longtemps.

Les Marmaty ont un coup d'œil très exercé pour juger de votre mise. Quand bien même n'auraient-ils jamais vu des vêtements semblables à ceux que vous portez, ils en estiment vite le confort et la solidité, et savent s'ils correspondent bien à qui vous êtes. Ils voient tout de suite si vous êtes bien habillés — quoiqu'ils aiment afficher une feinte négligence. Combien de fois ai-je entendu Ziddhâ me dire « habille-toi bien », avant que je parvienne à comprendre.

Le 23 juin

Le tore asiatique

Les civilisations d'Asie sont complexes ; elles sont tout emmêlées. Elles ne sont pas, comme en Europe, bien rangées dans des espaces à deux dimensions. L'espace de l'Asie en a bien davantage.

Quelles sont-elles ces civilisations ? On a celle des Indes, celle, aryenne, de l'Iran, la chinoise, la turco-mongole des steppes, des déserts et des hauts plateaux himalayens... Ce qu'on identifie pourtant bien comme des civilisations n'a quasiment pas de réalité géographique ni ethnique, fût-ce à les réduire à de minuscules et fugaces centres de gravité. Chacune d'elles est déjà une constellation, un nuage granulaire.

Vu du Marmat, ces espaces paraissent déjà moins désordonnés que d'Europe. Ils ne se réduisent tout simplement pas à deux dimensions.

L'altitude en est déjà une — la vie de l'esprit devient très différente à partir de quelques milliers de mètres. Le temps en est une quatrième, qui même en devenant trace présente ne se laisse pas aisément réduire à une surface. On a aussi les diverses dimensions des littératures, des lettres et pas seulement des langues, et il y en a beaucoup.

Il n'est pas aisé de figurer, de se figurer, tout cela.

Sur la fallacieuse fonction réductrice du quantitatif

C'est curieux, chaque mesure est réductrice, mais quand on a tout bien mesuré, qu'on remet tout ensemble, qu'on lance les calculs, alors ce qu'on avait quantifié ainsi apparaît bien plus vaste et plus complexe qu'on l'aurait cru avant réduction.

L'Asie trace une figure topologique complexe avec un nombre important de dimensions. Naturellement, les dimensions étant principalement des productions de l'esprit — ne pas s'arrêter trop longtemps sur cette proposition —, leur nombre reste indéterminé. On se tromperait seulement si l'on croyait qu'en diminuant leur nombre, on simplifierait la figure.

Qu'on en juge :

Le Turkestan

Le Turkestan a d'abord été occupé à l'ouest par des peuples iraniens et à l'est par des peuples tokhariens, dont les Yuezhi, qui avaient créé le premier empire connu de l'Asie centrale. Les Yuezhi furent remplacés par les Xiongnu au II^e siècle av. J.-C. Ils se battirent avec les Chinois pour dominer la partie orientale de ce territoire.

On divise traditionnellement le Turkestan en deux zones :

— Turkestan occidental : il est originellement le domaine de peuples iraniens, tels que les Sogdiens, les Bactriens ou les Khorasmiens. Au VI^{ème} siècle, les Turcs Bleus (Köktürks, appelés Tujue par les Chinois), partis de Mongolie, y établissent leur domination. Ils sont ensuite remplacés par les Arabes, puis par les Perses. Ces derniers y apportent leur langue, qui restera connue sous le nom de tadjik. Divers peuples turcs s'y installent ensuite, les derniers étant les Ouzbeks, à partir de 1500. La zone est conquise par les Russes au XVIII^e siècle. Entre 1924 et 1929, il a été découpé en républiques socialistes soviétiques (RSS) de Turkménistan, d'Ouzbékistan, de Tadjikistan, de Kirghizstan et de Kazakhstan. Aujourd'hui les peuples turcophones (Turkmènes, Ouzbeks, Kazakhs, Kirghizes) sont majoritaires dans la zone. Ceci dit y vivent également divers peuples iraniens (persophones) tels que les Tadjiks.

— Turkestan oriental ou chinois (actuel Xinjiang) : sa population est originellement constituée de Saces, de langue iranienne, et de Tokhariens. Durant le I^{er} millénaire, il est dominé par divers peuples nomades provenant de Mongolie, ainsi que par les Chinois. Les Ouïghours, de langue turque, s'y installent au IX^e siècle et assimilent les Saces et les Tokhariens. Au XVIII^e siècle, la zone est annexée à la Chine par les Mandchous. Aujourd'hui les Ouïghours peuplent le Turkestan oriental majoritairement, même si cette région est chinoise.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Turkestan>

Le 24 juin

Un correcteur grammatical

Le correcteur grammatical multilingue en source libre que j'avais décrit dans le journal de mon deuxième voyage a encore progressé sans avoir encore atteint un niveau suffisant de stabilité pour devenir opérationnel.

Un tel outil est destiné à permettre la commode modification des règles grammaticales qu'on utilise.

Mais qu'elles sont-elles exactement ces règles ? C'est ce dont on ne sait la plupart du temps rien.

Un correcteur grammatical remplit un peu la fonction d'une autorité définissant des normes, l'Académie Française par exemple. Ses programmeurs tranchent en dernière instance les usages. Ils vous laissent seulement quelques options dans les « préférences » : langue soutenue ou non, français de France ou du Canada, anglais britannique ou américain. Vous pouvez enregistrer des graphies, des néologismes et des noms propres dans un « dictionnaire personnel », rien de plus.

Rien ne vous oblige bien sûr d'accepter toutes les suggestions du programme. Vous pouvez très bien rejeter les corrections proposées pour « je sais pas », ou même « sais pas ».

Pourtant, comme je me décarcasse à l'expliquer, enfreindre une règle est toujours en instaurer d'autres, souvent plus complexes et plus fines. Ce programme qui n'est pas encore finalisé vous aidera à prendre en compte ces règles modifiées et aussi bien à vous en rendre compte, ou encore à analyser plus finement la structure de ces modifications. On peut donc enregistrer, comme on le fait de « dictionnaires personnels », plusieurs jeux de syntaxes pour une même langue.

Le 25 juin

Les rites

Plus le Marmat me devient familier, et plus je suis surpris de la très faible consommation de rituels par les populations locales. Il y a bien les prières du vendredi qui, dans des villes comme Bolgobol ou Algarod, suspendent momentanément toute activité. Il y a aussi les arts martiaux que pratique par endroits une part importante de la population. Même en y rajoutant le théâtre de rue et tout ce qu'on aura découvert en cherchant bien, ça ne fait pas grand-chose.

On ne trouve pratiquement rien qui remplace ce que sont chez nous l'écoute religieuse des journaux télévisés, les « séries » regardées en famille, les grandes manifestations sportives, les sorties du vendredi soir au cinéma, en boîte, au théâtre ou dans quelque manifestation culturelle, ou celles, dominicales, dans les centres commerciaux.

Même les grands événements de la vie, naissances, mariages morts, sont très peu ritualisés. Il n'en va pas autrement pour les fêtes cycliques qui ponctuent l'année, et qui sont fréquentes avec les nombreux calendriers.

Quand des Marmaty se rassemblent pour quelque célébration, c'est quasiment sans cérémonie. Tout se résume la plupart du temps à la lecture de quelques vers ou de ce qui ressemble à des contes ou des sermons. Ils sont écrits pour la circonstance et dépourvus d'affectation dans le texte comme dans la diction.

Par d'autres aspects, ils font tellement preuve d'application dans tous leurs gestes, qu'on pourrait aussi bien dire qu'ils ritualisent tout. La façon dont on vous sert le thé, par exemple, en le versant habilement de très haut au-dessus du bol, pourrait être dite tout à la fois rituelle et sans cérémonie.

« Tu me fais exactement le même effet, m'a dit Ziddhâ après que je lui en ai parlé, quand je te vois te servir un verre d'eau fraîche et une tasse de café, boire une petite gorgée d'eau, te rouler consciencieusement une cigarette, avaler une gorgée de café avant de l'allumer, et enfin seulement décapuchonner ton stylo et te mettre à écrire. »

C'est vrai, je pratique toujours exactement ainsi.

Le 26 juin

Le souffle du dragon

Le climat continental rend la chaleur des après-midi étouffante malgré l'altitude de Bolgobol. C'est une chaleur sèche qui évapore la sueur avant qu'elle n'ait le temps d'humidifier la peau. L'air est brûlant et son mouvement ne rafraîchit rien. Les nuits sont fraîches pourtant, et les aubes carrément froides.

Ce climat ne m'est pas franchement désagréable. Ce n'est pas sans plaisir que je respire ce souffle de dragon. Il se meut sans cesse dans l'espace entre les vallées et les massifs. Il me communique son ivresse de vide, tandis que je reste assis à l'ombre de tilleuls dont les fleurs dégagent leurs senteurs apaisantes.

De très beaux nuages au Sud remontent de la mer d'Argod. Ils sont de ceux dont la base paraît lisse et stable, et dont la haute silhouette se défait en volutes de fumée. Ils ne sont pas pour nous. Ils flottent vers le Nord-Ouest.

Le 27 juin

Gayara

L'année universitaire est terminée et, la chaleur me rendant inquiet pour le matériel électronique, j'ai décidé de ne plus travailler l'après-midi sur des textes à corriger. Il est temps de se détendre. Je suis revenu depuis hier m'installer chez Ziddhâ dans la vallée de l'Oumrouat. Nous sommes retournés dans sa vieille maison délabrée du hameau.

Ziddhâ veut me montrer le stupa de Gayara. Ce n'est pas très loin. Nous n'y sommes jamais allés.

Gayara est considéré comme le premier introducteur du Mahayana dans le Marmat au septième siècle. On lui attribue la traduction en palanzi des sutras du *Cœur*, de la *Terre Pure* et du *Diamant*. Il avait fini ses jours près de la citadelle de Taks Tsalat, dans une vallée adjacente.

Taks Tsalat

Taks Tsalat est la plus incroyable construction militaire que j'aie jamais vue. Quasiment imprenable, elle est loin de tout, ne défend apparemment rien, et n'a donc aucune valeur stratégique évidente. Elle ne fut justement jamais prise, si ce n'est par la végétation, et partiellement détruite par le temps.

La citadelle de Taks Tsalat a quelque chose du palais du facteur Cheval. Elle semble inhabitable dès l'origine, avant même qu'elle ne tombe en ruine. Il n'y a que des escaliers, des chemins de ronde, des murs qui épousent la roche, bien trop épais pour une époque qui ignorait la poudre.

Il semble que cette forteresse n'ait pas été construite pour des hommes. Ziddhâ m'affirme qu'elle le fut, en effet, pour que des azuras la défendent. — Des azuras ? La citadelle est plus ancienne que Gayara, qui vint dans la région longtemps après qu'elle fut abandonnée, si toutefois elle fut jamais habitée.

On sait très peu de chose de Taks Tsalat, même pas ce que signifie son nom, ni de quelle langue il vient. Les conseils locaux ont interdit toute fouille qui permettrait d'en savoir plus.

Ce lieu a donc une certaine valeur pour eux. Elle est difficilement compréhensible puisque personne n'y vient jamais et qu'il n'est associé à aucun rite ni aucune croyance. C'est un lieu énigmatique qu'il leur plaît de savoir là : un lieu dépourvu d'usage ni de signification, à portée de marche, sous le regard et visible de loin.

Il ne leur plaît pas qu'on vienne lui coller une histoire dont il n'ont pas besoin. Le monde n'a déjà que trop d'histoire. Comme nous avons en France notre tombeau du soldat inconnu, ils ont leur monument à l'histoire inconnue.

Des mélèzes et des genévriers ont fracturé les murs et les marches de pierre. Nous avons fait lever un vol de corneilles en parcourant les ruines. La nature n'en finit pas d'y reprendre ses droits, comme si tout n'avait été construit que pour repousser ce seul assaut du temps. Puis nous sommes redescendus près de la rivière pour déjeuner.

L'après-midi, nous sommes allés voir le stupa de Gayara

Nous avons trouvé un ruisseau bien frais, pas très loin d'où nous avons garé la voiture. J'y ai mis à fraîcheir la bouteille de vin.

Je n'en bois pas souvent. Ce n'est pas une boisson que l'on trouve facilement dans la région. C'était un rosé des Syrtes. Je l'ai trouvé bon, peut-être un peu âpre, mais se mariant parfaitement avec la viande séchée et légèrement parfumée de moutarde. Un papillon bleu s'est posé sur le bord mon verre et y a trempé sa trompe, apparemment de mon avis.

Le stupa de Gayara n'est pas très loin de la route, dans un champ près d'une hutte de planches : seulement un tas de pierres, perpétuellement remontées au fil des siècles, par des passants.

HISTORIQUE

Version 1.3 : Juin 2009 - Corrections mineures pour l'édition de La Belle Inutile.

Version 1.2 : Novembre 2007 - Reconstruction de quelques passages et corrections de style.

Version 1.1 : Août 2007 - Corrections de style et de coquilles. Modification du plan. 5 parties, 40 cahiers.

Version 1 : 7 Juillet 2007, 40 cahiers

Premiers cahiers en ligne: août 2006